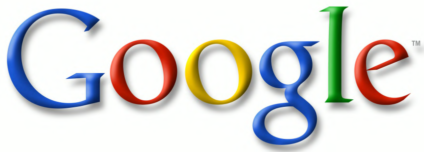
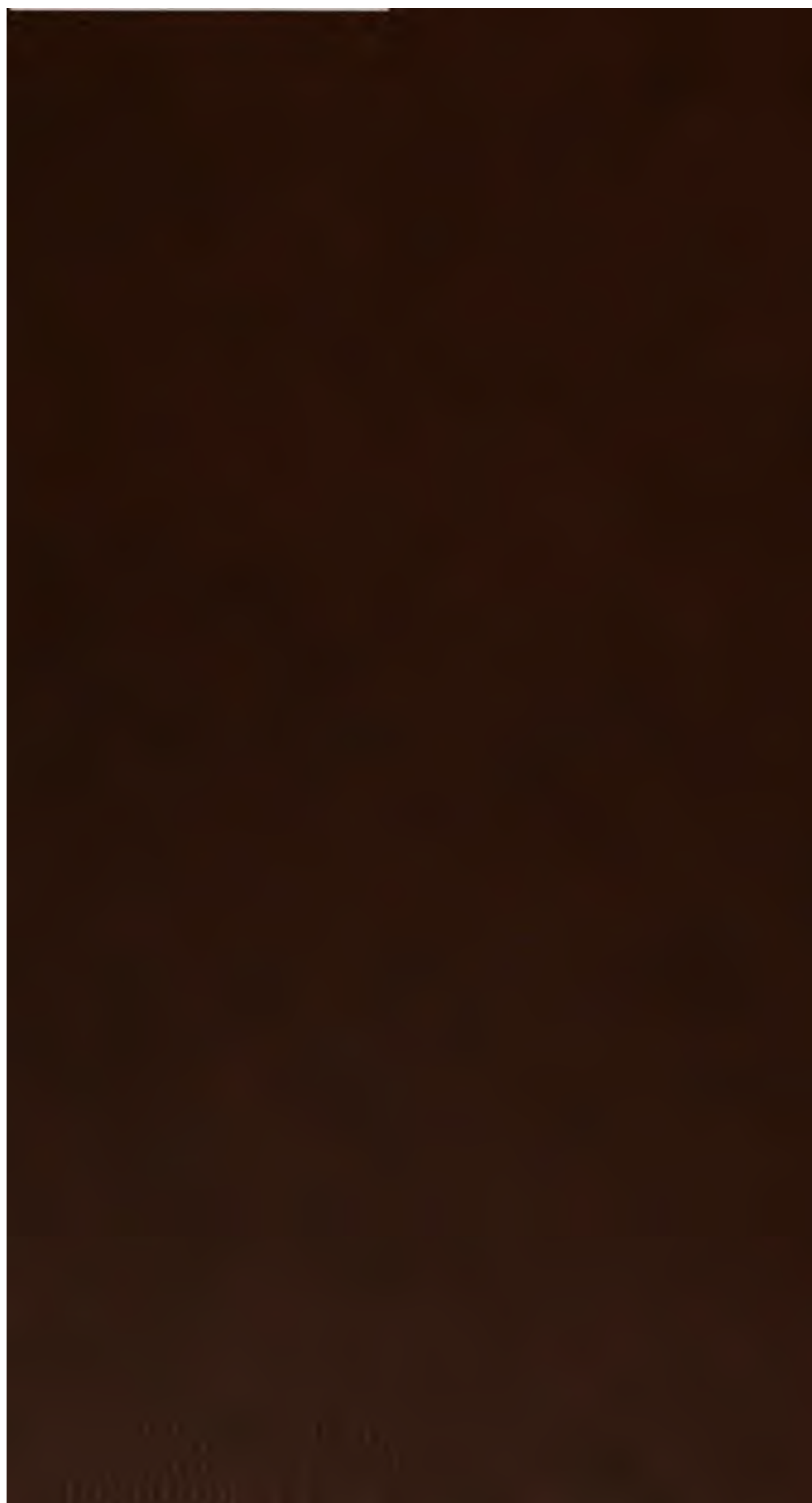
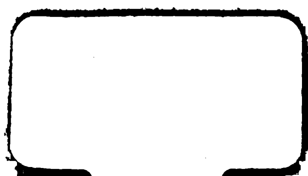
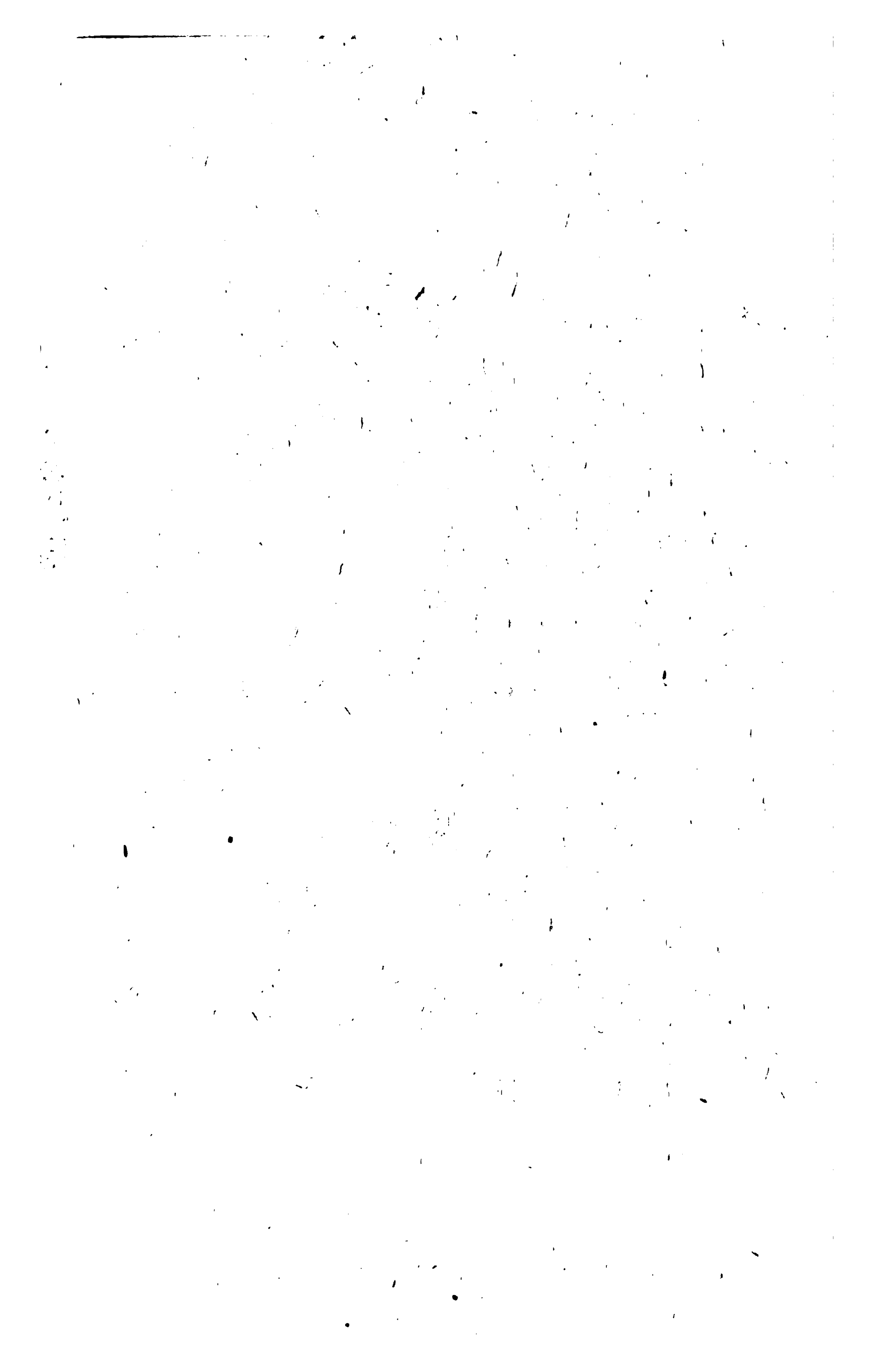








EURIPIDE

LECONTE DE LISLE

EURIPIDE

Traduction nouvelle.

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIV

X

IPHIGÉNÉIA

CHEZ LES TAURES



X

IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES

IPHIGÉNÉIA
ORESTÈS.
PYLADÈS.
CHOEUR DES FEMMES HELLÈNES.
UN BOUVIER.
THOAS.
UN MESSAGER.
ATHÈNA.

IPHIGÉNÉIA.

PÉLOPS le Tantaléien, étant venu à Pisa sur ses chevaux rapides, épousa la fille d'Oinomaos, de laquelle naquit Atreus. Et les fils d'Atreus furent Ménélaos et Agamemnôn, et je suis née de celui-ci, moi, Iphigénéia, et de la Tyndaride. Et près

des tourbillons de l'Euripos que bouleversent les sombres vents, mon père, comme il le crut, pour la cause de Hélénè, me sacrifia à Artémis dans l'illustre port d'Aulis. Là, en effet, le Roi Agamemnôn avait rassemblé une flotte Hellènique de mille nefs, voulant que les Akhaiens emportassent la belle gloire de vaincre Ilios, afin de venger les noces adultères de Hélénè et de plaire à Ménélaos. Mais ne pouvant naviguer faute de vent, il eut recours à la divination par le feu, et Kalkhas dit ceci : — O toi qui commandes cette armée de la Hellas, Agamemnôn! tu n'emmèneras pas les nefs de cette terre avant qu'Artémis n'ait reçu en victime ta fille Iphigénéia, car tu as voué à la Déesse porte-lumière ce que l'année produirait de plus beau. C'est pourquoi ton épouse Klytaimnestra a enfanté dans ta demeure une fille qu'il te faut sacrifier. — Il me désignait ainsi, comme étant ce qu'il y avait de plus beau. Par les ruses d'Odysseus, ils m'enlevèrent à ma mère, sous prétexte de me marier à Akhilleus. A peine arrivée à Aulis, on me mit, malheureuse, au sommet d'un bûcher, et j'allais être tuée par l'épée, quand Artémis m'enleva aux Akhaiens, et, laissant une biche à ma place, m'emporta, à travers l'Aithèr lumineux, dans ce pays des Taures, où le Barbare Thoas est roi d'une terre Barbare, Thoas dont les pieds rapides sont tels que des ailes et qui a été ainsi nommé à cause de la rapidité de ses pieds. Et la Déesse Artémis m'a établie sacrificatrice dans ce Temple, pour un rite dont elle se réjouit et dont le nom seul est beau. Mais je tais le reste, craignant la Déesse. En effet, par une coutume ancienne du pays, je sacrifie tout homme Hellène qui aborde cette terre. Je préside aux rites sacrés, mais d'autres sont chargés de cet égorgement abominable dans le Temple de la Déesse. Les visions

nouvelles que la nuit m'a apportées, je les dirai à l'Aithèr, si cela est de quelque remède. Il me semblait, dans le sommeil, ayant quitté la terre d'Argos que j'habitais, dormir au milieu des vierges. Et le dos de la terre fut ébranlé, et je m'enfuis, et, me tenant dehors, je vis le faîte de la demeure s'écrouler, et, du sommet des combles, tout le toit se ruer contre terre. Et il me sembla qu'une seule colonne de la demeure paternelle était restée debout, et que du haut des chapiteaux pendait une chevelure blonde qui avait une voix humaine. Et moi, remplissant mon office d'égorger les étrangers, et me lamentant, je l'aspergeais d'eau comme si cette chevelure était destinée à la mort. J'interprète ainsi ce songe : Orestès est mort, et c'est à son sacrifice que j'ai présidé. Les enfants mâles, en effet, sont les colonnes des familles, et ceux qui reçoivent mes aspersions meurent. Je ne puis rapporter ce songe à mes amis, car il n'existait pas de fils de Strophios quand je dus périr. Donc, maintenant, je veux offrir des libations à mon frère mort; et je puis le faire à l'aide de ces servantes, de ces femmes Hellènes que le Roi m'a données. Mais elles ne viennent pas encore, pour quelque cause. Je vais rentrer dans la demeure où j'habite, dans le Temple de la Déesse.

ORESTÈS.

Vois! regarde s'il n'y a aucun homme sur le chemin.

PYLADÈS.

Je vois, et j'examine tournant mes yeux de toutes parts.

ORESTÈS.

Pyladès, ne te semble-t-il pas que cette demeure est celle de la Déesse, vers laquelle nous avons dirigé, d'Argos, notre nef par delà la mer ?

PYLADÈS.

Il me semble, Orestès. Tu dois le voir aussi.

ORESTÈS.

Et l'autel d'où ruisselle le sang Hellène ?

PYLADÈS.

Les murailles de cette demeure sont, à la vérité, rouges de sang.

ORESTÈS.

Vois-tu ces dépouilles suspendues aux corniches du Temple ?

PYLADÈS.

Ce sont les dépouilles des étrangers égorgés.

ORESTÈS.

Il te faut jeter les yeux attentivement de toutes parts. O Phoibos ! dans quelles embûches m'as-tu de nouveau conduit par ton oracle, depuis que j'ai vengé l'égorgement de mon père par celui de ma mère ? Perpétuellement chassé par les Érinnyes, je fuis, exilé de la patrie,

en des courses vagabondes et sans fin. Je suis allé vers toi, et je t'ai demandé où je trouverais le terme de la fureur et des peines dont je suis assailli, errant à travers la Hellas ; et tu m'as ordonné de me rendre dans la terre Taurique où Artémis, ta sœur, a des autels; d'enlever l'image de la Déesse que les habitants du pays disent être tombée de l'Ouranos dans ce Temple, et, l'ayant prise par ruse ou de quelque autre façon, de la porter, le danger une fois passé, sur la terre des Athènaiens. Tu ne m'as rien ordonné de plus, et tu m'as dit que, cela fait, je me reposerais enfin. Et je suis venu ici, obéissant à tes paroles, sur cette terre inconnue et inhospitalière. Mais, je te le demande, Pyladès, car tu me viens en aide dans cette entreprise, que ferons-nous? Tu vois l'escarpement des hautes murailles du Temple. Monterons-nous les degrés de la demeure, et, alors, comment le ferons-nous sans être vus? Ou bien ouvrirons-nous les portes d'airain en tirant les verrous, en ce lieu dont nous ne savons rien? Si nous sommes surpris ouvrant les portes et essayant d'entrer, nous mourrons. Au lieu de mourir, fuyons plutôt vers la nef sur laquelle nous avons navigué.

PYLADÈS.

Fuir ne peut se supporter, et nous n'y sommes pas accoutumés. L'oracle du Dieu n'est pas à mépriser non plus. Mais éloignons-nous du Temple, et cachons-nous dans les antres que la noire mer baigne de ses eaux, loin de la nef, de peur que quelqu'un, la voyant, n'en avertisse les princes de cette terre, et qu'on nous saisisse de force. Quand l'œil de la nuit sombre s'ouvrira, nous tenterons d'enlever du Temple la brillante statue, en usant

de toutes nos ruses. Vois s'il y a quelque espace vide entre les triglyphes, où le corps puisse passer. Les braves, en effet, osent tout, et les lâches ne sont jamais rien. Assurément nous n'aurons pas fait une si longue route à l'aide de l'aviron pour retourner ayant atteint le but.

ORESTÈS.

Tu as bien dit. Il faut faire ainsi, et nous retirer là où nous nous cacherons. Le Dieu, en effet, ne peut rendre vain son propre oracle. Il faut oser, car les jeunes hommes n'ont aucune excuse pour fuir le danger.

LE CHOEUR.

Faites silence, ô habitants des deuxRoches jumelles du Pontos Euxeinos! O fille de Latô, chasseresse montagnarde, dans ton sanctuaire, près des lambris dorés de ton Temple orné de belles colonnes, je porte mes pieds de vierge et de sacrificatrice sacrée, ayant quitté pour toi les tours et les murailles de la Hellas aux beaux chevaux et les épaisses forêts de l'Europa et les demeures paternelles. Me voici. Quoi de nouveau? Quelle inquiétude ressens-tu? Pourquoi m'as-tu pressée de me rendre au Temple, ô fille de celui qui vint vers les tours de Troia avec une flotte fameuse de mille nefs portant d'innombrables guerriers, ô enfant des illustres Atréides?

IPHIGÉNÉIA.

O femmes! combien je me lamente tristement! Par un chœur de douleur, auquel manquent les élégies lyriques,

hélas! hélas! accablée de maux en un deuil funèbre, je pleure mon frère à cause de sa mort dont j'ai vu l'image en songe, pendant cette nuit qui commence à se dissiper. Je péris! je péris! La demeure paternelle n'est plus, toute ma race a disparu! Hélas! hélas sur les malheurs d'Argos! Hélas! ô Daimôn, qui me prives d'un frère unique que tu as envoyé dans le Hadès! C'est pour lui que je vais répandre sur la terre, en libations funèbres, cette coupe des Ombres et ces sources de lait des vaches montagnardes et la liqueur vineuse de Bakkhos et le blond travail des abeilles, offrandes qui apaisent les morts. Donne-moi cet épais vase d'or et la libation du Hadès. O rejeton Agamemnônien, qui es sous la terre, je t'offre ceci, à toi qui es mort! Reçois-le. Je ne puis déposer sur ta tombe ni ma chevelure blonde, ni mes larmes, car je suis loin de ta patrie et de la mienne, où l'on croit que j'ai été misérablement égorgée!

LE CHOEUR.

Te répondant par des chants et un hymne asiatique, en sons Barbares, ô Maîtresse, je ferai entendre une muse lugubre agréable aux morts, et dont le Hadès résonne sans joie. Hélas sur moi! La lumière de la famille des Atréides, de leurs sceptres et de la demeure paternelle, s'est éteinte, hélas! A qui donc appartient la puissance des heureux Rois d'Argos? Le mal est sorti des maux, depuis que Halios, changeant la course de ses chevaux rapides, a fermé l'Œil sacré de la lumière. A toutes les calamités de ta maison est venue se joindre celle que cause l'Agneau d'or, et le meurtre a suivi le meurtre, et le deuil a suivi le deuil! Et, de là, le châtiment a éprouvé

la famille des Tantalides morts, et le Daimôn te poursuit avec haine.

IPHIGÉNÉIA.

Dès le commencement, j'eus un Daimôn contraire, dès les noces de ma mère et cette nuit où les divines Moires natales me destinèrent une enfance cruelle. Fruit premier né de ce lit nuptial, la malheureuse fille de Léda me conçut et m'éleva pour être, par un horrible sacrifice, victime de la démence paternelle. Et, ainsi vouée, je fus menée sur un char aux plages d'Aulis, comme fiancée, hélas! triste fiancée! au fils de la fille de Nèreus. Et maintenant étrangère sur les rivages d'une mer inhospitalière, j'habite des demeures odieuses, privée des noces, sans enfants, sans patrie, sans amis, moi demandée tant de fois par les Hellanes, ne chantant plus l'Argienne Hèra, et ne formant plus sur la toile, à l'aide de la navette, l'image de Pallas Attique et celle des Titans; mais, par des meurtres lamentables, souillant les autels du sang des étrangers qui poussent des cris déchirants et m'arrachent des larmes de compassion! Mais j'oublie tout cela maintenant, et je pleure mon frère mort dans Argos, lui que j'ai laissé encore tout enfant à la mamelle, tendre germe, suspendu au sein de sa mère et dans ses bras, Orestès, qui devait porter le sceptre d'Argos!

LE CHOEUR.

Voici un bouvier qui, ayant quitté le rivage de la mer, vient t'annoncer quelque chose de nouveau.

LE BOUVIER.

Fille d'Agamemnôn, enfant de Klytaimnestra, écoute la nouvelle que je t'apporte.

IPHIGÉNÉIA.

Qu'y a-t-il qui puisse me détourner de mes pensées présentes ?

LE BOUVIER.

Deux jeunes hommes, échappés de leur nef, sont arrivés sur la terre des Kyanées Symplègades, victimes agréables à la divine Artémis. Ne tarde donc pas à préparer l'eau purificatrice et les prémices.

IPHIGÉNÉIA.

D'où sont-ils ? Quel est le nom du pays de ces étrangers ?

LE BOUVIER.

Ils sont Hellènes. Je ne sais que cela, et rien de plus.

IPHIGÉNÉIA.

Ne saurais-tu me dire le nom de ces étrangers ?

LE BOUVIER.

Un d'eux nommait l'autre Pyladès.

IPHIGÉNÉIA.

Et quel était le nom de son compagnon ?

LE BOUVIER.

Nul ne le sait. Nous ne l'avons pas entendu.

IPHIGÉNÉIA.

Comment les avez-vous vus et les avez-vous pris?

LE BOUVIER.

Sur le rivage de la mer inhospitalière.

IPHIGÉNÉIA.

Mais qu'y a-t-il de commun entre des bouviers et la mer?

LE BOUVIER.

Nous allions baigner nos bœufs dans l'eau de la mer.

IPHIGÉNÉIA.

Reviens à ceci : comment les avez-vous pris et de quelle manière? Je désire le savoir. Ils viennent après un long temps, et, depuis, l'autel de la Déesse n'a pas été arrosé de sang hellénique.

LE BOUVIER.

Nous avions mené nos bœufs, qui paissent dans les bois, à la mer qui coule entre les Symplègades. Il y a là une roche abrupte, creusée par l'agitation des lames, et où s'abritent les pêcheurs de pourpre. Là, un de nos bouviers aperçut deux jeunes hommes, et il recula en

marchant sur la pointe du pied et dit : — Ne voyez-vous pas? Il y a là deux Daimones! — Un de nous, très pieux, leva les mains et les adora : — O fils de la maritime Leukothéa, protecteur des nefs, ô maître Palaimôn, sois-nous propice! Ou vous êtes les Dioskoures descendus sur le rivage, ou la chère race de Nèreus qui engendra le chœur bien né des cinquante Nèrèides. — Mais un autre, léger et d'une audace impie, rit de ces prières et dit que des marins naufragés s'étaient cachés dans cet antre, par crainte de notre coutume, ayant appris que nous égorgions les étrangers. Il parut à la plupart d'entre nous qu'il disait vrai et qu'il fallait poursuivre les victimes agréables à la Déesse, selon la coutume. Cependant, un des étrangers, ayant quitté la caverne, se tint debout, et, agitant la tête de tous côtés, gémit, les bras tout tremblants, et, furieux de démence, cria comme un chasseur : — Pyladès, vois-tu celle-ci? Ne vois-tu pas ce dragon du Hadès qui veut m'égorger, armé contre moi de vipères horribles? Elle souffle le feu et le meurtre et rame avec ses ailes sous sa tunique, portant ma mère dans ses bras! Elle veut me jeter contre ce rocher ou m'écraser sous lui! Ah! elle va me tuer! Où fuir? — On ne pouvait voir ces apparitions, mais il mêlait des beuglements de veaux à des aboiements de chiens, comme font les Érinnyes, dit-on. Pendant ce temps, saisis de crainte et de surprise, nous restions muets; mais, ayant tiré son épée et se ruant au milieu des bœufs comme un lion, il les perçait du fer et les éventrait, croyant repousser les divines Érinnyes, au point qu'une écume sanglante fleurissait sur la mer. Alors, chacun, voyant ses bœufs tomber égorgés, s'arma et souffla dans les conques pour rassembler les habitants. En effet, contre ces jeunes et vigoureux étrangers, nous ne pen-

sions pas que des bouviers pussent soutenir le combat. En ce moment, donc, nous nous réunîmes en grand nombre. Mais l'étranger, après ce transport de fureur, tomba, le menton ruisselant d'écume. Le voyant tomber à propos, chacun se précipita, jetant des pierres; mais l'autre étranger lui essuyait son écume, le gardait, l'enveloppait de son péplos, le garantissant avec zèle de toute blessure et lui donnant tous les soins d'un ami. L'étranger ayant repris ses esprits, se releva, et voyant cette tempête d'ennemis qui l'assaillait, gémit. Or, nous lancions des pierres sans relâche et le pressions tout à la fois. Et voici que nous entendîmes cette parole terrible : — Pyladès, nous mourrons; mais mourons glorieusement. Prends l'épée nue en main et suis moi! — Quand nous vîmes les épées que brandissaient nos ennemis, nous prîmes la fuite vers les bois; mais, tandis que les uns fuyaient, les autres les frappaient toujours; et, quand ils repoussaient ceux-ci, de nouveau les premiers qui avaient fui leur lançaient des pierres. Et, chose incroyable, aucune de ces mains innombrables ne pouvait atteindre ces victimes de la Déesse. Nous les avons saisis avec peine, et non de force, en les enveloppant de tous côtés; et nous leur avons arraché à coups de pierres les épées des mains, et, fatigués, ils fléchirent les genoux contre terre; et nous les avons menés au Roi de cette terre. Il les a regardés, et il te les envoie pour les ablutions et le sacrifice. Souhaite, ô vierge, que de telles immolations te soient réservées! En égorgeant ces étrangers, tu châtieras la Hellas, et tu vengeras ton sacrifice accompli à Aulis.

LE CHOEUR.

Tu as dit des choses merveilleuses de cet étranger,

quel qu'il soit, qui est venu de la terre de la Hellas vers cette mer inhospitalière.

IPHIGÉNÉIA.

C'est bien. Va, et amène les étrangers. C'est à moi de m'inquiéter de ce qui reste à faire.

O malheureux cœur, auparavant tu fus toujours clément et miséricordieux envers les étrangers et tu donnais des larmes à ceux de ta race, toutes les fois que des Hellènes te tombaient entre les mains; mais aujourd'hui, endurcie par ces songes, et pensant qu'Orestès ne voit plus la lumière, ô qui que vous soyez qui venez ici, vous me trouverez malveillante pour vous. Car cela est vrai, je l'ai éprouvé, amies : les malheureux ne veulent pas de bien aux plus heureux, quand eux-mêmes ont goûté la félicité. Mais jamais quelque vent envoyé par Zeus n'a soufflé ceci; jamais une nef, à travers les Roches Symplègades, n'est venue, m'amenant Héléna qui m'a perdue, et Ménélaos, afin de me venger d'eux et de leur trouver une autre Aulis, en retour de celle où les Danaïdes, m'ayant saisie, m'ont égorgée comme une génisse. Et le sacrificateur fut le père qui m'engendra! Hélas sur moi! Je ne puis oublier ces maux. Combien de fois, portant les mains à ses joues et m'attachant à ses genoux, ne lui ai-je pas dit : — O père, tu me voues à des noces honteuses! Pendant que tu me fais mourir, ma mère et les Argiennes célèbrent cet hyménée; toute la demeure résonne du son de la flûte, et, pendant ce temps, je suis égorgée par toi! Le Hadès était l'Akhilleus à qui tu me fiançais et non le

fils de Pèleus; et tu m'as amenée, sur un char, et par ruse, à des noces sanglantes! — Et moi, les yeux couverts de voiles légers, je ne pris point dans mes bras ce frère qui maintenant est mort, et je ne donnai point de baiser à ma sœur, par pudeur, car je me rendais dans la demeure de Pèleus; et je retardais mes nombreuses caresses pour un autre temps, quand j'eusse été de retour dans Argos. Orestès! ô malheureux, si tu es mort, de quelle belle destinée, de quels biens paternels n'as-tu pas été privé! Mais je n'approuve pas les sentences de la Déesse. Si quelque mortel a été souillé d'un meurtre ou d'un enfantement, ou s'il a touché un cadavre, elle le repousse de l'autel comme impur, et elle se réjouit de victimes humaines! Jamais Lètô, l'épouse de Zeus, n'a pu enfanter une fille aussi insensée. Je regarde comme incroyable le festin offert aux Dieux par Tantalos; ils n'ont pu se plaire à manger un enfant! Les habitants de cette terre, étant eux-mêmes des tueurs d'hommes, ont prêté aux Dieux, je pense, leur propre férocité, car je ne crois pas qu'aucun des Daimones soit cruel.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Bleus, bleus flots de la mer que traversa autrefois Io, aiguillonnée par le Taon, quand, d'Argos au Pontos Euxeinos, elle passa de l'Europa en terre Asiatique, quels sont ceux-ci qui, ayant quitté les eaux de l'Eurotas aux roseaux verdoyants, ou le cours sacré de Dirka, sont venus sur cette terre inhospitalière où la divine jeune fille souille

de sang humain les autels et le temple entouré de colonnes ?

Antistrophe I.

A l'aide des impétueux avirons de sapin, retentissant des deux côtés, ont-ils navigué sur leur nef à travers les flots marins, ou tendu les voiles au vent, dans le désir des biens qui enrichissent les demeures? La chère espérance, en effet, pour la perte des hommes, devient un désir insatiable pour ceux qui rapportent un fardeau de richesses, après avoir erré parmi les flots et les Villes Barbares, en proie à une avidité vaine. L'esprit des uns est immodéré, tandis que d'autres gardent une juste mesure dans leur soif de richesses.

Strophe II.

Comment ont-ils passé les Roches jumelles et les écueils Phinéides toujours retentissants, le long du rivage marin, au milieu de l'écume furieuse d'Amphitrita, où les chœurs des cinquante Nèrèides chantent, tandis que le vent enfle les voiles et que le gouvernail, en poupe, dirige les nefs, sous les stridentes haleines du Notos ou les souffles du Zéphyros, vers cette terre qui abonde en oiseaux, l'Ile Blanche, célèbre par les courses d'Akhilleus dans le Pontos Euxeinos?

Antistrophe II.

Plût aux Dieux que, selon les vœux de ma maîtresse, Héléna, la chère fille de Lèda, vînt ici par quelque hasard, en quittant Troia, afin que, la chevelure aspergée d'eau purificatrice, elle mourût égorgée par la main de ma

maîtresse, souffrant ainsi ce qu'elle a fait souffrir! Il serait très doux le message que nous recevrions de la terre de la Hellas, si quelque marin venait nous annoncer la fin de notre servitude et de nos maux! Puissé-je, en effet, même en songe, ouir, dans mes demeures et dans la Ville paternelle, des chants de joie et de félicité commune, avec les heureux!

Épôde.

Mais voici, les deux mains enchaînées, les nouvelles victimes de la Déesse. Taisez-vous, amies! Les prémices Hellènes approchent du Temple, et les messagers n'ont pas menti. O Vénérable, si cette ville t'offre un culte qui te plaît, reçois ces victimes que notre loi te présente, mais qui semblent impies aux Hellènes!

IPHIGÉNÉIA.

Bien! Je dois, avant tout, m'inquiéter de ce qui convient au culte de la Déesse. Déliez les mains de ces étrangers. Une fois voués, il n'est plus nécessaire qu'ils soient liés. Entrez donc dans le Temple et préparez ce qu'il faut, selon la coutume. — Hélas! quelle mère vous a enfantés? Quel est votre père? Quelle est votre sœur, si vous en avez une? De quels deux jeunes hommes, ses frères, elle va être privée! Qui connaît la fortune de chacun et ce qu'elle sera? Les Choses des Dieux, en effet, marchent dans l'ombre, et nul ne connaît le malheur prochain, car la destinée nous mène par des voies inconnues. D'où venez-vous, ô malheureux étrangers? Par quel long

chemin avez-vous navigué vers cette terre? Mais, auprès des morts, vous serez longtemps absents de vos demeures!

ORESTÈS.

Pourquoi te lamentes-tu ainsi? Pourquoi, ô femme, qui que tu sois enfin, nous attrister de nos maux futurs? Je n'estime pas sage celui qui, près de mourir, veut vaincre la terreur de la mort, en excitant la compassion, ni celui qui, n'ayant nulle espérance de salut, gémit sur sa mort prochaine; car il double son mal; il est accusé de démence et meurt néanmoins. Il faut laisser faire la destinée. Ne te lamente donc pas sur nous. Nous savons et connaissons les rites de ce pays.

IPHIGÉNÉIA.

Lequel de vous se nomme Pyladès? Je veux le savoir avant tout.

ORESTÈS.

Celui-ci, s'il te plaît de le savoir.

IPHIGÉNÉIA.

De quelle ville de la Hellas est-il citoyen?

ORESTÈS.

Quand tu le sauras, femme, à quoi cela te servira-t-il?

IPHIGÉNÉIA.

Êtes-vous frères d'une seule mère?

ORESTÈS.

Nous sommes frères par l'amitié, femme, mais non de naissance.

IPHIGÉNÉIA.

Quel nom t'a donné le père qui t'a engendré?

ORESTÈS.

Je puis à juste titre me nommer malheureux.

IPHIGÉNÉIA.

Je ne demande pas cela. N'en accuse que la fortune.

ORESTÈS.

Si je meurs inconnu, je ne servirai pas de risée.

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi refuses-tu de répondre? Est-ce par trop d'orgueil?

ORESTÈS.

Tu tueras mon corps et non pas mon nom.

IPHIGÉNÉIA.

Ne diras-tu pas ta Ville non plus?

ORESTÈS.

Tu demandes une chose inutile à qui va mourir.

IPHIGÉNÉIA.

Mais qui te défend de me faire cette grâce?

ORESTÈS.

Je me glorifie d'avoir pour patrie l'illustre Argos.

IPHIGÉNÉIA.

Par les Dieux! Étranger, es-tu né là?

ORESTÈS.

Je suis de Mykèna qui autrefois était heureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Est-ce par l'exil que tu as été chassé de ta patrie, ou pour une autre cause?

ORESTÈS.

Je suis un exilé volontaire et involontaire.

IPHIGÉNÉIA.

Voudrais-tu me dire quelqu'une des choses que je désire?

ORESTÈS.

Puisque cela n'ajoutera pas beaucoup à mon malheur.

IPHIGÉNÉIA.

Mes souhaits sont remplis que tu sois venu d'Argos ici.

ORESTÈS.

Non les miens; mais s'il en est ainsi pour toi, tu seras satisfaite.

IPHIGÉNÉIA.

Peut-être connais-tu Troia dont la renommée est partout?

ORESTÈS.

Plût aux Dieux que je ne l'eusse jamais connue, même par la vision du songe!

IPHIGÉNÉIA.

On dit qu'elle n'existe plus, ayant été détruite par la lance?

ORESTÈS.

Cela est ainsi. Tu n'as pas entendu de mensonges.

IPHIGÉNÉIA.

Héléna est-elle revenue dans la demeure de Ménélaos?

ORESTÈS.

Elle est revenue, et, par son retour, elle a été funeste à un des miens.

IPHIGÉNÉIA.

Où est-elle? A moi aussi elle doit le prix d'un malheur.

ORESTÈS.

Elle habite Sparta avec son ancien mari.

IPHIGÉNÉIA.

O commune haine des Hellènes, et non de moi seule !

ORESTÈS.

J'ai goûté, certes, moi aussi, un fruit de ses noces.

IPHIGÉNÉIA.

Les Akhaiens sont-ils revenus, comme le rapporte la renommée?

ORESTÈS.

Comme en une seule question tu m'interroges sur toutes choses à la fois!

IPHIGÉNÉIA.

Avant que tu meures, je veux savoir cela.

ORESTÈS.

Interroge, puisque tu le veux. Je te répondrai.

IPHIGÉNÉIA.

Le divinateur Kalkhas est-il revenu de Troia?

ORESTÈS.

Il est mort, à ce qu'on disait parmi les Mykènaiens.

IPHIGÉNÉIA.

O Vénérable, que cela est juste! Et le fils de Laertès?

ORESTÈS.

Il n'est pas de retour dans ses demeures. Il vit cependant, dit-on.

IPHIGÉNÉIA.

Qu'il périsse! Qu'il ne revoie jamais sa patrie!

ORESTÈS.

Ne fais point d'imprécation; il subit assez de maux.

IPHIGÉNÉIA.

Et le fils de la Nèrèide Thétis vit-il encore?

ORESTÈS.

Il n'est plus. Il a vainement célébré ses noces à Aulis.

IPHIGÉNÉIA.

Elles étaient trompeuses, disent ceux qui le savent pour leur malheur.

ORESTÈS.

Qui es-tu enfin? Combien tu t'inquiètes des choses de la Hellas!

IPHIGÉNÉIA.

Je suis de ce pays. J'ai péri, lorsque j'étais encore une petite enfant.

ORESTÈS.

Il est donc juste que tu désires savoir les choses qui s'y passent, femme.

IPHIGÉNÉIA.

Et ce Stratège qu'on disait heureux?

ORESTÈS.

Lequel? Celui que je connais, du moins, n'est pas parmi les héureux.

IPHIGÉNÉIA.

On le nommait le Roi Agamemnôn fils d'Atreus.

ORESTÈS.

Je ne le connais pas. Laisse-là ce discours, femme.

IPHIGÉNÉIA.

Non, par les Dieux! Réponds plutôt, afin que je me réjouisse, Étranger.

ORESTÈS.

Il a péri, le malheureux! et sa mort a perdu quelqu'un.

IPHIGÉNÉIA.

Il a péri? de quelle façon? Malheureuse que je suis!

ORESTÈS.

Pourquoi gémis-tu? Te touchait-il donc de près?

IPHIGÉNÉIA.

Je me lamente sur son ancienne prospérité.

ORESTÈS.

Il a péri misérablement, tué par sa femme.

IPHIGÉNÉIA.

O très misérable destinée de celle qui a tué et de celui qui est mort!

ORESTÈS.

Cesse enfin. Ne m'interroge plus.

IPHIGÉNÉIA.

Un seul mot. La femme de ce malheureux vit-elle encore?

ORESTÈS.

Elle ne vit plus. Le fils qu'elle a enfanté l'a tuée.

IPHIGÉNÉIA.

O demeure détruite! L'a-t-il tuée volontairement.

ORESTÈS.

Pour venger le meurtre de son pére égorgé.

IPHIGÉNÉIA.

Hélas ! combien ce châtiment était juste !

ORESTÈS.

Cependant les Dieux ne lui ont pas fait une heureuse destinée, bien qu'il ait agi avec justice.

IPHIGÉNÉIA.

Agamemnôn a-t-il laissé un autre enfant dans sa demeure ?

ORESTÈS.

Il n'a laissé que la vierge Élektra.

IPHIGÉNÉIA.

Quoi ? ne parle-t-on point d'une autre fille égorgée ?

ORESTÈS.

On n'en dit rien, si ce n'est qu'elle est morte et ne voit plus la lumière.

IPHIGÉNÉIA.

Elle est malheureuse, et malheureux le père qui l'a tuée !

ORESTÈS.

Innocente elle a péri pour une femme coupable.

IPHIGÉNÉIA.

Et le fils du Roi égorgé est-il resté dans Argos ?

ORESTÈS.

Il vit, il est malheureux et errant de tous côtés.

IPHIGÉNÉIA.

O songes menteurs, salut ! Vous n'étiez donc rien !

ORESTÈS.

Les Daimones qu'on nomme sages ne sont pas moins menteurs que les songes ailés ! Il y a une grande confusion dans les choses divines et dans les choses humaines. Mais, ce qu'il faut déplorer, c'est qu'on périsse pour avoir obéi aux révélations des divinateurs, comme il a péri, au témoignage de ceux qui en sont instruits.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! Que sont devenus nos parents, à nous ? Vivent-ils ? ne vivent-ils plus ? qui pourrait le dire ?

IPHIGÉNÉIA.

Écoutez ! Je forme un dessein, ô Étrangers, qui vous sera utile, et que je médite aussi pour moi. Un projet ne réussit jamais mieux que lorsqu'il plaît à tous. Veux-tu,

si je te sauve, porter de ma part un message à Argos, destiné à mes amis, ainsi qu'une lettre qu'a écrite, ayant pitié de moi, un captif convaincu que mes mains n'étaient point homicides, et qu'il mourait par une loi que la Déesse voulait et justifiait. Jusqu'ici je n'ai rencontré personne qui, retournant à Argos, y portât mon message ainsi que ma lettre à quelqu'un de mes amis. Pour toi, qui es, en effet, comme il semble, de bonne race, et qui connais Mykèna et ceux dont je parle, tu seras sauvé, et ton salut ne sera pas une récompense à dédaigner, si tu portes cette lettre. Pour celui-ci, puisque la Cité nous y contraint, il sera seul livré en victime à la Déesse.

ORESTÈS.

Toutes tes paroles sont bonnes, hors une seule, ô Étrangère! Ce me serait une cruelle douleur que celui-ci fût égorgé. Je suis, en effet, le pilote qui l'ai conduit dans ces calamités, et il n'a entrepris cette navigation qu'en raison de mes malheurs. Il n'est donc pas juste que je te rende ce service, et que j'échappe moi-même au danger en le livrant à la mort. Mais qu'il soit fait ainsi : donne-lui cette lettre; il la portera à Argos et tu seras satisfaite. Pour moi, qu'on me tue si l'on veut. Ce serait une très grande lâcheté de se sauver soi-même en jetant un ami dans le malheur. Celui-ci est mon ami, et je veux qu'il voie la lumière non moins que moi.

IPHIGÉNÉIA.

O âme généreuse! Certes, tu es sorti d'une bonne race, toi qui aimes vraiment tes amis! Plaise aux Dieux qu'il soit tel celui des miens qui me reste encore! En effet, ô

Étrangers, moi aussi j'ai un frère, quoique je ne puisse le voir. Mais puisque tu le veux, nous enverrons celui-ci porter la lettre, et toi, tu mourras, car une grande sollicitude te possède pour cet ami.

ORESTÈS.

Qui me sacrifiera? Qui osera cette action horrible?

IPHIGÉNÉIA.

Moi. J'ai reçu cette mission de la Déesse.

ORESTÈS.

Mission détestable, ô vierge, et impie!

IPHIGÉNÉIA.

J'y suis contrainte. Il faut obéir.

ORESTÈS.

Toi-même, une femme, tu égorges les mâles?

IPHIGÉNÉIA.

Non; mais je verserai l'eau purificatrice sur ta chevelure.

ORESTÈS.

Et qui sera l'égorgeur, si je puis te le demander?

IPHIGÉNÉIA.

Ceux que ceci concerne sont dans la demeure.

ORESTÈS.

Quel tombeau me recevra mort?

IPHIGÉNÉIA.

Il y a là le feu sacré et un large entrebâillement du rocher.

ORESTÈS.

Hélas! Plût aux Dieux que les mains de ma sœur m'eussent enseveli!

IPHIGÉNÉIA.

C'est un vœu inutile, ô malheureux, qui que tu sois! Ta sœur habite loin de cette terre Barbare. Cependant, puisque tu es Argien, je te servirai du moins en tout ce qui me sera possible. Je déposerai de nombreuses offrandes sur ta tombe; j'éteindrai ton corps en l'arrosant d'huile jaune, et je verserai sur ton bûcher la liqueur que la fauve abeille montagnarde puise dans les fleurs. Mais j'entre. Je rapporterai ma lettre du sanctuaire de la Déesse. Cependant, n'aie aucune haine contre moi. O gardes, surveillez-les, mais sans les enchaîner. J'enverrai dans Argos une nouvelle inespérée à celui de mes amis que j'aime le plus; et ma lettre, lui apprenant que ceux qu'il croit morts vivent encore, lui apportera une joie assurée.

LE CHOEUR.

Je te pleure, toi qui es destiné aux sanglantes aspersions purificatrices.

ORESTÈS.

Il ne faut point vous lamenter sur ceci, mais vous réjouir, ô Étrangères.

LE CHOEUR.

Pour toi, ô jeune homme, nous te disons heureux à cause de ta bonne destinée, puisque tu retourneras dans ta patrie.

PYLADÈS.

Il n'est point de félicité pour un ami qui voit mourir son ami.

LE CHOEUR.

O voyage malheureux! hélas, hélas! tu péris, hélas, hélas! Qui d'entre vous périra? Mon esprit hésite et ne sait sur lequel je dois pleurer et me lamenter.

ORESTÈS.

Pyladès, au nom des Dieux! ressens-tu ce que je ressens?

PYLADÈS.

Je ne sais. Ne me demande rien, quand je ne puis te répondre.

ORESTÈS.

Qui est cette jeune fille? Elle nous interrogeait comme une hellène sur les travaux d'Ilios, sur le retour des Akhaiens, sur le divinateur Kalkhas habile à augurer du vol des oiseaux, et sur Akhilleus. Combien elle a eu pitié du malheureux Agamemnôn, et comme elle m'interrogeait sur sa femme et ses enfants! Cette étrangère est quelque Argienne partie d'Argos. Sinon, elle n'y enverrait pas de lettre et ne demanderait pas si les affaires d'Argos prospèrent, comme si elle s'y intéressait.

PYLADÈS.

Tu m'as devancé de peu, et tu m'as tout dit le premier, sauf une seule chose : en effet, tous ceux qui conversent avec les hommes connaissent les malheurs des Rois. Mais elle nous a dit aussi autre chose.

ORESTÈS.

Laquelle? Si tu m'en fais part, tu la comprendras mieux.

PYLADÈS.

Il est honteux, toi mort, que je voie la lumière. Je suis venu sur mer avec toi, il faut que je meure avec toi. Je m'attirerai l'opprobre d'être nommé timide et lâche dans

les vallées Phoikéennes; pour la foule, car la foule est malveillante, je semblerai t'avoir trahi, être revenu seul, sain et sauf, dans les demeures, ou même t'avoir tué, ayant ourdi ta mort, après la ruine de ta famille, dans le désir de ta royauté, en épousant ta sœur ton héritière. Je crains cela, et j'en ai honte. Rien ne pourra donc m'empêcher de rendre l'âme avec toi, d'être égorgé aussi et brûlé. Je suis ton ami et je redoute le blâme.

ORESTÈS.

Parle mieux. Il me faut supporter mes maux.Je pui subir une seule épreuve, mais non deux. Ce que tu dis être pour toi une tristesse et un opprobre, me serait aussi infligé si je te tuais, toi, qui as partagé mes peines. En ce qui me concerne, en effet, ce n'est pas une destinée mauvaise de quitter la vie, accablé que je suis par les Dieux. Mais toi, tu es heureux; tu as une famille innocente et non persécutée, tandis que la mienne est impie et malheureuse. Sois sauvé, aie des enfants de ma sœur que je t'ai donnée pour femme, et mon nom restera, et la race paternelle ne sera pas à jamais détruite et sans enfants. Va! vis, et habite la demeure de ton père. Et quand tu seras retourné dans la Hellas et dans Argos riche en chevaux, je t'en conjure par ta main droite, élève-moi un tombeau qui garde ma mémoire, et que ma sœur y verse des larmes et y suspende sa chevelure. Apprends-lui comment j'ai péri, égorgé sur l'autel par une femme Argienne. N'abandonne jamais ma sœur, en la voyant privée de famille et en songeant à la maison de mon père. Salut! toi en qui j'ai trouvé le meilleur des amis, ô compagnon de mes chasses, élevé avec moi et qui as subi tant d'épreuves à cause de mes malheurs. Phoibos nous a

menti, bien qu'il soit divinateur. Il a agi de ruse et nous a chassés loin de la Hellas, ayant honte de ses premières prophéties. Je me suis fié en lui, et j'ai obéi à ses ordres, et j'ai tué ma mère, et je péris à mon tour!

PYLADÈS.

Tu auras un tombeau, et jamais je n'abandonnerai le lit de ta sœur, ô malheureux! et tu me seras encore plus cher mort que vivant. Mais l'oracle du Dieu ne t'a point encore condamné, bien que tu sois près de la mort. Souvent, bien souvent, une extrême calamité amène de grands changements dans les choses, quand la destinée en a décidé ainsi.

ORESTÈS.

Tais-toi. Les prophéties de Phoibos me sont inutiles, car cette femme sort de la demeure.

IPHIGÉNÉIA.

Allez! et préparez ce qui est nécessaire aux sacrificateurs. Voici les plis nombreux de mes tablettes, ô Étrangers; mais écoutez ce que je veux de plus. Nul n'est le même dans le danger, ou quand il cesse de craindre et se rassure. J'appréhende donc que, loin d'ici, et de retour dans sa patrie, celui de vous qui portera cette lettre à Argos ne s'en inquiète plus.

ORESTÈS.

Que veux-tu donc? De quoi es-tu tourmentée?

IPHIGÉNÉIA.

Qu'il me fasse le serment de remettre cette lettre, dans Argos, aux amis à qui je l'envoie.

ORESTÈS.

Mais toi, en retour, feras-tu un autre serment?

IPHIGÉNÉIA.

Quel serment dois-je faire? Parle.

ORESTÈS.

Que tu ne tueras point celui-ci, et que tu le renverras de cette terre Barbare.

IPHIGÉNÉIA.

Tu parles équitablement. Comment pourrait-il, en effet, porter mon message?

ORESTÈS.

Mais le tyran le permettra-t-il?

IPHIGÉNÉIA.

Certes! je le lui persuaderai, et je mettrai moi-même celui-ci sur la nef.

ORESTÈS.

Jure, Pyladès! et toi, enseigne le serment sacré.

IPHIGÉNÉIA.

Je l'enseignerai. Il faut dire : — Je donnerai ces tablettes à tes amis. —

PYLADÈS.

Je donnerai ces tablettes à tes amis.

IPHIGÉNÉIA.

Et moi je te renverrai, sain et sauf, au-delà des roches Kyanées.

ORESTÈS.

Quel Dieu attesteras-tu pour ton serment?

IPHIGÉNÉIA.

Artémis, dans le temple de laquelle je possède ces honneurs.

PYLADÈS.

Et moi, le Roi de l'Ouranos, le vénérable Zeus.

IPHIGÉNÉIA.

Et si tu me fais cette injure de violer ton serment?

PYLADÈS.

Que le retour me soit ravi! Et toi, si tu ne me sauves pas?

IPHIGÉNÉIA.

Que je ne remette jamais, vivante, les pieds dans Argos !

PYLADÈS.

Écoute maintenant une chose que nous avons oubliée.

IPHIGÉNÉIA.

Nulle parole n'est inopportune, si elle est sage.

PYLADÈS.

Concède-moi cette exception : S'il arrive malheur à la nef, si tes tablettes et mes biens périssent dans la tempête, si je ne sauve que mon corps, que le serment soit tenu pour accompli.

IPHIGÉNÉIA.

Sais-tu ce que je ferai ? car il est opportun de prendre de nombreuses précautions. Je te dirai toutes les paroles écrites sur mes tablettes, afin que tu puisses les rapporter à mes amis. Ainsi, la chose est sûre. Si tu sauves ces tablettes, elles parleront d'elles-mêmes, quoique muettes ; si elles sont englouties dans la mer, et si tu te sauves, tu te souviendras de mes paroles.

PYLADÈS.

Tu as bien parlé, dans l'intérêt des Dieux et dans le mien. Mais apprends-moi à qui je devrai remettre ces

tablettes dans Argos, et ce qu'il faut que je dise venant de toi.

IPHIGÉNÉIA.

Dis à Orestès, fils d'Agamemnôn : — Iphigénéia, qui fut sacrifiée dans Aulis, t'envoie ceci. Elle est vivante, bien qu'elle ne vive plus pour les siens. —

ORESTÈS.

Où est-elle donc? A-t-elle revécu après être morte?

IPHIGÉNÉIA.

C'est elle que tu vois. Ne m'interromps pas : — Ramène-moi dans Argos, ô frère, avant que je meure, loin de cette terre Barbare. Arrache-moi aux immolations de la Déesse où mon devoir est d'égorger les étrangers! —

ORESTÈS.

Pyladès, que dirai-je? En quel lieu sommes-nous?

IPHIGÉNÉIA.

Ou je ferai des imprécations contre ta race, Orestès! — Je dis deux fois son nom pour que tu le saches.

PYLADÈS.

O Dieux!

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi invoques-tu les Dieux en ce qui me concerne?

PYLADÈS.

Rien. Poursuis. J'étais distrait, pensant à autre chose. En t'interrogeant, bientôt je parviendrai à savoir des choses incroyables.

IPHIGÉNÉIA.

Dis à Orestès que la Déesse Artémis me sauva en mettant à ma place une biche que mon père égorgea, pensant me percer de l'épée aigue, et qu'Artémis me transporta dans ce pays. Telles sont les paroles écrites sur mes tablettes.

PYLADÈS.

Oh! que tu m'as lié par un serment facile à tenir! Que tu as juré toi-même heureusement! Je ne tarderai pas plus longtemps à accomplir la promesse que j'ai jurée. Orestès, voici les tablettes que je te remets de la part de ta sœur!

ORESTÈS.

Je les reçois. Mais laissons ces tablettes closes, et que je ne goûte pas ce plaisir, seulement en paroles. O très chère sœur, étonné que je suis, c'est à peine si, te pressant de mes bras, je crois encore, et si je ressens la félicité en apprenant ces choses prodigieuses!

LE CHOEUR.

Étranger, tu souilles la sacrificatrice de la Déesse, en portant la main sur les voiles qu'on ne doit point toucher!

ORESTÈS.

O sœur! née de notre père Agamemnôn, ne te détourne pas de moi, puisque tu retrouves un frère que tu pensais ne revoir jamais!

IPHIGÉNÉIA.

Toi, mon frère? Ne dis pas cela! La plaine d'Argos, ou le terre de Nauplia, le renferme.

ORESTÈS.

Ton frère n'est point là, ô malheureuse!

IPHIGÉNÉIA.

La Lakainienne Tyndaride t'a enfanté?

ORESTÈS.

Et je suis né du petit-fils de Pélops.

IPHIGÉNÉIA.

Que dis-tu? As-tu quelque preuve de cela?

ORESTÈS.

J'en ai. Interroge-moi sur la famille paternelle.

IPHIGÉNÉIA.

Il faut que tu parles le premier; j'écouterai.

ORESTÈS.

Avant tout, je te dirai les choses que j'ai apprises d'Élektra. Tu sais la querelle d'Atreus et de Thyestès?

IPHIGÉNÉIA.

Je la sais. C'était à cause de la Toison d'or.

ORESTÈS.

Tu sais donc aussi que tu as figuré cette querelle sur un beau tissu?

IPHIGÉNÉIA.

O très cher, tu me touches déjà au cœur!

ORESTÈS.

Et, sur la toile, cette autre image, Hèlios reculant?

IPHIGÉNÉIA.

Certes! j'ai tissé cette image en fils légers.

ORESTÈS.

Et le bain que ta mère t'a préparé dans Aulis?

IPHIGÉNÉIA.

Oui! Et d'illustres noces ne m'en ont pas privée.

ORESTÈS.

Quoi encore? Ta chevelure, que tu envoyas pour être portée à ta mère?

IPHIGÉNÉIA.

En souvenir de moi, pour ma tombe, au lieu de mon corps.

ORESTÈS.

Les choses que j'ai vues moi-même me seront d'autres preuves : dans les demeures de mon père la lance antique de Pélops, qu'il agitait dans sa main pour conquérir la jeune fille de Pisa, ayant tué Oinomaos, et que j'ai trouvée cachée dans sa chambre virginale?

IPHIGÉNÉIA.

O très cher, et non autre, car tu m'es le plus cher de tous! Je te possède, Orestès, loin du sol de la patrie, loin d'Argos, ô cher!

ORESTÈS.

Et moi aussi je te possède, toi que les hommes croient morte! Nos larmes, mêlées à la joie, et nos soupirs, mêlés à notre bonheur mouillent tes yeux et les miens.

IPHIGÉNÉIA.

Alors, alors je te laissai petit enfant aux bras de ta nourrice, tout jeune dans les demeures. O félicité plus douce que je ne puis la rendre par des paroles! Que dirai-je?

Ce qui nous arrive est au-delà du prodige, au-delà de ce qu'on peut dire!

ORESTÈS.

Puissions-nous être heureux à l'avenir et ne plus nous quitter!

IPHIGÉNÉIA.

Je ressens une joie étrange, ô amies! Je crains que mon frère, échappé de mes mains, ne se dissipe dans l'air! O foyers Kyklopides! ô patrie, chère Mykèna, je te rends grâces d'avoir donné la vie à mon frère, et de l'avoir élevé, lui, la lumière de notre race!

ORESTÈS.

Nous sommes heureux par notre origine, mais, par nos calamités, ô sœur, notre vie a été malheureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Je l'ai éprouvé, malheureuse! quand mon père, avec désespoir, enfonça son épée dans ma gorge!

ORESTÈS.

Hélas! Il me semble te voir, bien que je ne fusse pas présent.

IPHIGÉNÉIA.

Quand je fus menée menteusement dans la chambre nuptiale, non pour y célébrer mes noces avec Akhilleus,

il n'y avait autour de l'autel que des larmes et des soupirs. Hélas ! hélas ! Quelle eau purificatrice il y avait là !

ORESTÈS.

Moi aussi j'ai déploré l'action qu'osa mon père.

IPHIGÉNÉIA.

O indigne père ! J'ai subi une destinée indigne d'être faite par un père. Mais les choses s'enchaînent les unes les autres.

ORESTÈS

Certes ! si tu avais tué ton frère, ô malheureuse, par la volonté de quelque Daimôn !

IPHIGÉNÉIA.

O malheureuse à cause de cette action horrible ! Hélas ! J'aurais commis une action horrible, ô frère ! A peine as-tu échappé à cette mort impie, égorgé par mes mains ! Mais quelle sera la fin de ces maux ? Quelle destinée m'attend ? Quel moyen trouverai-je pour te sauver de la mort, pour te renvoyer dans la patrie Argienne avant que l'épée verse ton sang ? C'est à toi, ô âme malheureuse, de trouver ce moyen. Sera-ce par terre, non sur une nef, à pied, que tu éviteras la mort en marchant par des chemins difficiles, à travers des nations Barbares ? Et, certes, par le détroit rocheux des Kyanées, la route est longue en fuyant sur une nef. Malheureuse ! Malheureuse ! Quel Dieu, ou quel mortel, ou quel moyen inattendu, révélant

une heureuse voie, montrera aux deux Atréides abandonnés la fin de leurs misères!

LE CHŒUR.

Entre toutes les choses admirables qu'on ne peut exprimer, en voici que j'ai vues moi-même et entendues.

PYLADÈS.

A la vérité, Orestès, il est juste que des amis qui retrouvent des amis se pressent de leurs mains; mais il faut maintenant, cessant de gémir, en venir à ceci : comment trouverons-nous un moyen de salut et quitterons-nous cette terre Barbare? Il appartient aux sages de ne pas manquer à la fortune, et d'agir de façon opportune, sans se livrer une joie intempestive.

ORESTÈS.

Tu as bien dit; mais je pense que la fortune est avec nous. L'aide divine est plus efficace pour qui a le cœur plus décidé.

IPHIGÉNÉIA.

Cependant, rien ne m'empêchera ni ne me détournera de demander quelle est la destinée d'Élektra. Tout ce que j'en saurai me sera cher.

ORESTÈS.

Elle est épouse de celui-ci, et mène une vie heureuse.

IPHIGÉNÉIA.

Mais lui, quel est son pays? De qui est-il fils?

ORESTÈS.

Strophios le Phokéen est son père.

IPHIGÉNÉIA.

Il est donc né de la fille d'Atreus, et mon parent?

ORESTÈS.

Certes, il est ton cousin, et mon seul véritable ami.

IPHIGÉNÉIA.

Il n'était pas encore quand mon père me sacrifiait?

ORESTÈS.

Non. Strophios, en effet, resta quelque temps sans enfants.

IPHIGÉNÉIA.

Salut, ô mari de ma sœur!

ORESTÈS.

Il est, non seulement mon parent, mais aussi mon sauveur.

IPHIGÉNÉIA.

Comment as-tu commis cette horrible action contre ta mère ?

ORESTÈS.

Taisons-nous sur ceci. Je vengeais le meurtre de mon père.

IPHIGÉNÉIA.

Mais pourquoi a-t-elle tué son mari ?

ORESTÈS.

Laisse-là les actions de ta mère ; il ne te convient pas de les connaître.

IPHIGÉNÉIA.

Je me tais. Maintenant, donc, Argos te regarde ?

ORESTÈS.

Ménélaos commande. Je suis exilé de la patrie.

IPHIGÉNÉIA.

Ton oncle a-t-il donc outragé notre famille ?

ORESTÈS.

Non. Mais la terreur des Érinnyes m'a chassé de la patrie.

IPHIGÉNÉIA.

Voilà donc pourquoi on disait que tu étais en démence, sur le rivage et ici?

ORESTÈS.

Ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois que j'ai été vu dans ma misère.

IPHIGÉNÉIA.

Je comprends. C'est à cause de ta mère que les Déesses te tourmentaient.

ORESTÈS.

Certes! et elles me domptent avec un mors ensanglanté.

IPHIGÉNÉIA.

Pourquoi as-tu mis le pied sur cette terre?

ORESTÈS.

Je suis venu, obéissant aux oracles de Phoibos.

IPHIGÉNÉIA.

Dans quel dessein? Est-ce à dire, ou à taire?

ORESTÈS.

Je te le dirai. Cet oracle a été pour moi le commencement de nombreuses peines. Après avoir châtié les crimes de ma mère, dont nous ne parlerons pas, j'ai été exilé

par les poursuites des Érinnyes. Puis, Loxias m'envoya à Athèna pour satisfaire aux Déesses innommables. En effet, là est le Tribunal sacré que Zeus établit autrefois pour Arès, parce qu'il avait souillé ses mains de sang. Arrivé là, nul ne me reçut d'abord, comme si j'étais en horreur aux Dieux; mais ceux qui me respectaient m'offrirent une table solitaire, bien qu'habitant la même demeure; et, restant muets, me laissèrent silencieux. Et, afin que je ne pusse ni boire, ni manger avec eux, ils versaient dans des coupes semblables entre elles une pleine mesure de vin, et ils se réjouissaient en mangeant et en buvant. Et moi, je n'osais reprocher cela à mes hôtes, et je me plaignais en silence, feignant de ne pas m'en apercevoir, et gémissant, parce que j'étais le tueur de ma mère. J'ai entendu dire que mes malheurs avaient été pour les Athènaiens une raison d'instituer une solennité, et que le peuple de Pallas a gardé la coutume de la fête des Coupes. Étant donc venu sur la colline d'Arès, je fus mis en jugement, et je pris un siège, et la plus âgée des Érinnyes prit l'autre. Phoibos, ayant entendu l'accusation de parricide, me sauva par son témoignage, et Pallas compta de ses mains des suffrages égaux de part et d'autre, et je sortis vainqueur de ce danger mortel. Celles des Érinnyes qui consentirent à ce jugement établirent un temple près du Tribunal; mais celles qui se refusèrent à l'acquittement, me tourmentèrent par une poursuite sans relâche, jusqu'à ce que, étant revenu sur le sol sacré de Phoibos, étendu contre terre devant le temple, et sans manger, j'eusse juré de m'arracher la vie en ce lieu, si Phoibos ne me sauvait, lui qui m'avait perdu. Et là, parlant par le Trépied d'or, Phoibos m'envoya ici pour enlever la statue tombée de l'Ouranos, et la porter sur la terre

des Athènaiens. Tel est le salut qu'il m'a offert. Prépare-le moi. Si, en effet, nous pouvons nous emparer de la statue de la Déesse, je serai délivré de ma démence, et t'emportant sur ma nef aux nombreux avirons, je te ramènerai à Mykèna. O chère, ô tête fraternelle, sauve la maison paternelle, et sauve-moi! car tout est perdu pour moi, et la race des Pélopides périra tout entière, à moins que nous n'enlevions la statue ouranienne de la Déesse.

LE CHOEUR.

La colère des Daimones est furieuse contre la race de Tantalos, et la pousse à travers les calamités.

IPHIGÉNÉIA.

J'ai toujours eu le désir, avant ta venue, de retourner à Argos, ô frère, et de te revoir. Je veux les mêmes choses que toi, te délivrer de ces maux et relever la maison paternelle abaissée, n'étant plus irritée contre mon meurtrier. Ma main ne tuera pas, et je sauverai notre maison. Mais je crains la Déesse cachée et le tyran quand il trouvera le socle de pierre vide de la statue. Comment ne serai-je pas mise à mort? Quelle excuse trouverai-je? Si, tout se faisant en une fois, tu enlevais la statue et me conduisais sur ta nef à belle poupe! ce serait une belle entreprise. Mais, si je me sépare de cette statue, je périrai; et toi, menant ton œuvre à bonne fin, tu t'en retourneras. Cependant, je ne fuis aucun danger, même si je devais mourir pour te sauver. Un homme qui meurt, en effet, est regretté dans la demeure; mais une femme est de peu de prix.

ORESTÈS.

Je ne serai jamais à la fois ton meurtrier et celui de ma mère. C'est assez de l'avoir tuée. Je veux vivre et mourir avec toi, et partager ta destinée. Je te ramènerai dans notre demeure si je ne succombe pas, ou je resterai mort ici avec toi. Mais écoute ma pensée. Si ceci eût déplu à Artémis, comment Loxias m'eût-il ordonné d'emporter la statue de la Déesse dans la ville de Pallas, et m'eût-il accordé de te revoir ? En réfléchissant à toutes ces choses, j'espère que le retour est sûr.

IPHIGÉNÉIA.

Comment agir pour que nous ne périssions pas, et pour accomplir ce que nous voulons ? C'est en cela que notre retour est difficile. A la vérité, nous avons pour nous la volonté !

ORESTÈS.

Ne pouvons-nous tuer le tyran ?

IPHIGÉNÉIA.

Tu parles d'une chose terrible, d'étrangers tuant leurs hôtes !

ORESTÈS.

Mais il faut le tenter, si ton salut et le mien en dépendent.

IPHIGÉNÉIA.

Pour moi, je ne le pourrais ; mais je loue ton audace.

ORESTÈS.

Quoi ! Si tu me cachais secrètement dans ce temple ?

IPHIGÉNÉIA.

Serait-ce afin de nous échapper sains et saufs dans les ténèbres ?

ORESTÈS.

Certes ! La nuit appartient aux voleurs, et la lumière à la vérité.

IPHIGÉNÉIA.

Dans ce lieu sont les gardiens des demeures, et nous ne les tromperons pas.

ORESTÈS.

Hélas ! nous sommes perdus ! Comment donc nous sauverons-nous ?

IPHIGÉNÉIA.

Il me semble avoir trouvé un nouveau moyen.

ORESTÈS.

Lequel ? Confie-moi ton dessein, afin que je sache.

IPHIGÉNÉIA.

Je me servirai de ton mal pour les abuser.

ORESTÈS.

Certes les femmes sont très ingénieuses en ressources.

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai que tu viens d'Argos, après avoir tué ta mère.

ORESTÈS.

Sers-toi de mes maux, si tu en tires avantage.

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai qu'il n'est pas permis de te sacrifier à la Déesse.

ORESTÈS.

Pour quel motif? Je soupçonne quelque chose.

IPHIGÉNÉIA.

Comme étant impur, et que je te tuerai une fois purifié.

ORESTÈS.

Comment, de cette façon, enlèverai-je plus facilement la statue de la Déesse?

IPHIGÉNÉIA.

Je dirai que je veux te purifier dans les flots de la mer...

ORESTÈS.

La statue pour laquelle j'ai fait cette navigation est encore dans le Temple.

IPHIGÉNÉIA.

Et purifier aussi la statue que tu as touchée.

ORESTÈS.

Où ? Dis sur quelle plage de la mer.

IPHIGÉNÉIA.

Là où ta nef est liée par des câbles.

ORESTÈS.

Sera-ce toi ou quelque autre qui transportera la statue dans ses bras ?

IPHIGÉNÉIA.

Moi ; il n'est permis qu'à moi d'y toucher.

ORESTÈS.

Mais Pyladès, comment nous aidera-t-il en ceci ?

IPHIGÉNÉIA.

On dira qu'il a les mains souillées comme les tiennes.

ORESTÈS.

Feras-tu cela en secret, ou le Roi le sachant ?

IPHIGÉNÉIA.

Je le persuaderai, car je ne pourrais me cacher de lui.

ORESTÈS.

Et notre nef est bien pourvue de rameurs.

IPHIGÉNÉIA.

C'est à toi de t'inquiéter du reste, afin que tout marche bien.

ORESTÈS.

Il manque une chose encore : il faut que celles-ci soient discrètes. Exhorte-les, et sers-toi de paroles persuasives. Une femme a toujours la puissance d'émouvoir. Le reste, je pense, suivra pour le mieux.

IPHIGÉNÉIA.

O très chères femmes, je me fie en vous ! Toutes mes espérances sont en vous de qui dépend que je sois heureuse, ou que, dans ma ruine, je sois privée de ma patrie, de mon cher frère et de ma très chère sœur. Je vous dirai ceci avant tout : Nous sommes femmes, et notre sexe est renommé par une affection mutuelle et par une grande fidélité aux choses qui nous sont communes. Taisez-vous sur nous et venez en aide à notre fuite. C'est une chose excellente qu'une langue discrète. Voyez ! une même destinée réunit trois chères têtes : ou le retour dans la patrie, ou la mort. Toi, si je suis sauvée, tu le seras aussi, et je te ramènerai en sûreté dans la Hellas ! Et toi, je t'en supplie par ta droite ! Et toi, par tes chères

joues et par tes genoux ! par tout ce qui vous est cher dans vos demeures, par votre père, votre mère et vos enfants, si quelqu'unes de vous en ont ! Que dites-vous ? Laquelle consent ou refuse ? Parlez ! Si vous n'approuvez pas mes paroles, nous sommes perdus, moi et mon malheureux frère.

LE CHŒUR.

Aie bon courage, chère Maîtresse, et ne songe qu'à ton salut. Pour moi, que le grand Zeus le sache ! je garderai tous les secrets que tu me confies.

IPHIGÉNÉIA.

Que tout vous réussisse pour ces paroles, et soyez heureuses ! Pour toi, et pour toi aussi, hâtez-vous d'entrer dans le temple. Le Roi de cette terre viendra bientôt pour savoir si le sacrifice des étrangers est accompli.

IPHIGÉNÉIA.

O Vénérable ! qui, sur le rivage d'Aulis, m'as délivré de la main meurtrière de mon père, sauve-moi maintenant encore, ainsi que ceux-ci, ou, jamais plus, aucun homme n'en croira la parole de Loxias. Mais, sois-nous propice, et quitte cette terre barbare pour Athèna. Il ne te convient pas, en effet, de rester ici, quand tu peux habiter une Ville heureuse.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Oiseau qui, autour des écueils rocheux de la mer, chantes ta destinée lamentable! Halkyôn, qui, de ta douce voix bien comprise des sages, pleures toujours ton époux, je mêle mon deuil au tien, oiseau sans ailes que je suis, regrettant les agoras Hellanes et Artémis Lokhia qui habite le haut Kynthios, sous le léger feuillage des palmiers, sous les lauriers ombreux et l'olivier verdoyant et sacré cher à Latô qui enfantait, auprès du lac circulaire où le Cygne harmonieux célèbre les Muses.

Antistrophe I.

Oh! que d'innombrables larmes tombèrent sur mes joues, quand, loin des tours renversées, je montai sur les nefs pleines d'avirons et de lances ennemies! Vendue au prix de beaucoup d'or, je vins sur cette terre Barbare où je sers la vierge, fille d'Agamemnôn, et sacrificatrice de la Déesse tueuse de corps, et les autels qui reçoivent les victimes, enviant ceux dont la destinée a toujours été misérable; car il souffre moins, celui qui a été élevé dans le malheur. Mais la prospérité est changeante, et la vie est dure aux mortels qui souffrent après avoir été heureux.

Strophe II.

Pour toi, Maîtresse, une nef argienne à cinquante avirons te portera dans tes demeures, et la flûte enduite de cire de Pan montagnard encouragera les rameurs, et le divinateur Phoibos, au son retentissant des sept cordes de

la Lyre harmonieuse, te conduira en chantant, et heureusement, dans la féconde terre des Athènaiens. Tu me laisses ici, et tu seras emportée par les avirons impétueux, et les cordages déploieront au-dessus de la proue les voiles de la nef rapide !

Antistrophe II.

Plût aux Dieux que, dans le splendide Hippodrome, où marche le feu ardent de Hèlios, je pusse arrêter le vol de mes ailes sur le foyer domestique et me mêler aux danses où, vierge digne de nobles noces, je menais devant ma chère mère les thiases de mes égales en âge, où je disputais le prix de la beauté, où, enrichie de beaux tissus et d'ornements variés, j'ombrageais mes joues de boucles flottantes !

THOAS.

Où est la femme hellène gardienne de ces demeures ? A-t-elle accompli le sacrifice des étrangers ? et leurs corps brûlent-ils dans le sanctuaire sacré ?

LE CHOEUR.

La voici, ô Roi ! Elle te dira tout clairement.

THOAS.

Ah ! fille d'Agamemnôn, pourquoi transportes-tu dans tes bras cette statue de la Déesse, qui ne doit pas être enlevée de sa place ?

IPHIGÉNÉIA.

O Roi, arrête-toi au seuil du temple !

THOAS.

Qu'y a-t-il donc de nouveau dans la demeure, Iphigénéia ?

IPHIGÉNÉIA.

Je suis pleine d'horreur ! La piété me dicte cette parole.

THOAS.

Tu commences étrangement ! Parle clairement.

IPHIGÉNÉIA.

O Roi, les victimes que vous avez saisies sont impures.

THOAS.

Qui te l'a dit ? Ou le penses-tu seulement ?

IPHIGÉNÉIA.

La statue de la Déesse a reculé et s'est détournée.

THOAS.

Est-ce d'elle-même ? ou un tremblement de terre l'a-t-il remuée ?

IPHIGÉNÉIA.

D'elle-même ; et elle a éteint les lumières de ses yeux.

THOAS.

Quelle en est la cause ? Est-ce la souillure des étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Certes ! et rien autre. Ils ont commis des actions affreuses.

THOAS.

Ont-ils tué quelque Barbare sur le rivage ?

IPHIGÉNÉIA.

Ils sont venus ici souillés d'un meurtre domestique.

THOAS.

Lequel ? Je ressens le désir de le connaître.

IPHIGÉNÉIA.

Ils ont tué leur mère d'un commun accord.

THOAS.

Apollôn ! Nul d'entre les Barbares eux-mêmes n'eût osé cela !

IPHIGÉNÉIA.

Ils ont été chassés de toute la Hellas.

THOAS.

Et c'est pour cela que tu emportes la statue hors du temple ?

IPHIGÉNÉIA.

Oui ! sous l'aithèr vénérable, afin que je la purifie de la contagion du meurtre.

THOAS.

Mais comment as-tu découvert la souillure des étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Je l'ai découverte quand la statue de la Déesse s'est retournée.

THOAS.

La Hellas t'a élevée dans la sagesse, pour que tu aies si bien deviné.

IPHIGÉNÉIA.

Et cependant ils ont répandu une douce joie dans mon cœur.

THOAS.

En t'annonçant quelque chose d'heureux d'Argos ?

IPHIGÉNÉIA.

Qu'Orestès, mon frère unique, prospérait.

THOAS.

Sans doute pour que tu les sauves en retour de cette bonne nouvelle ?

IPHIGENÉIA.

Et que mon père aussi vivait et prospérait.

THOAS.

Mais toi, tu n'as songé sans doute qu'au culte de la Déesse ?

IPHIGÉNÉIA.

Je hais toute la Hellas qui m'a perdue.

THOAS.

Dis, que ferons-nous de ces deux étrangers ?

IPHIGÉNÉIA.

Il nous faut respecter la loi fatale.

THOAS.

L'eau purificatrice et ton épée ne sont-elles pas à l'œuvre ?

IPHIGÉNÉIA.

Je veux d'abord les purifier par de saintes ablutions.

THOAS.

Dans l'eau des sources ou dans celle de la mer ?

IPHIGÉNÉIA.

La mer lave tous les maux des hommes.

THOAS.

Ils seront alors plus dignes d'être offerts à la Déesse.

IPHIGÉNÉIA.

Et je remplirai plus convenablement mon devoir.

THOAS.

Les flots ne se brisent-ils pas non loin du Temple?

IPHIGÉNEIA.

Il nous faut de la solitude, car nous avons d'autres choses à faire.

THOAS.

Mène-les où tu veux. Je ne désire point voir les Mystères.

IPHIGÉNÉIA.

La statue de la Déesse doit être aussi purifiée par moi.

THOAS.

Sans doute, parce que la tache du parricide l'a souillée?

IPHIGÉNÉIA.

Je ne l'aurais jamais, en effet, enlevée de sa place, sans cela.

THOAS.

Ta piété et ta prévoyance sont louables, et toute la Ville t'admire avec justice.

IPHIGÉNÉIA.

Sais-tu ce que j'ai maintenant à faire ?

THOAS.

Il t'appartient de me l'apprendre.

IPHIGÉNÉIA.

Fais enchaîner les Étrangers.

THOAS.

Où te fuiraient-ils ?

IPHIGÉNÉIA.

La Hellas ne connaît pas la bonne foi.

THOAS.

Allez ! enchaînez-les, gardes !

IPHIGÉNÉIA.

Et qu'ils amènent ici les Étrangers.

THOAS.

Que cela soit fait !

IPHIGÉNÉIA.

En leur couvrant la tête d'un péplos.

THOAS.

Contre les flammes de Hèlios ?

IPHIGÉNÉIA.

Donne-moi aussi tes gardes pour compagnons.

THOAS.

Ceux-ci t'accompagneront.

IPHIGÉNÉIA.

Envoie quelqu'un qui avertisse la Ville...

THOAS.

De quel événement ?

IPHIGÉNÉIA.

Afin que tous restent dans les demeures.

THOAS.

De peur sans doute qu'ils rencontrent la souillure ?

IPHIGÉNÉIA.

En effet, c'est une chose abominable.

THOAS, *à un garde.*

Va, toi! et publie l'ordre.

IPHIGÉNÉIA.

Que nul ne se trouve en leur présence!

THOAS.

Tu as un souci bienveillant pour la Ville.

IPHIGÉNÉIA.

Et, par dessus tout, il ne faut là aucun de nos amis.

THOAS.

Tu dis cela pour moi.

IPHIGÉNÉIA.

Tu resteras ici, devant le Temple de la Déesse.

THOAS.

Que ferai-je?

IPHIGÉNÉIA.

Tu purifieras le Temple par le feu.

THOAS.

Afin que tu le retrouves pur?

IPHIGÉNÉIA.

Et lorsque les Étrangers sortiront...

THOAS.

Que faut-il alors que je fasse?

IPHIGÉNÉIA.

Te couvrir les yeux de ton péplos.

THOAS.

De peur de contracter la souillure?

IPHIGÉNÉIA.

Et si je semble tarder trop longtemps...

THOAS.

Quel sera pour moi le terme de ceci?

IPHIGÉNÉIA.

Ne t'étonne en rien.

THOAS.

Occupe-toi à loisir des choses de la Déesse.

IPHIGÉNÉIA.

Plaise aux Dieux que cette expiation réussisse, comme je le désire !

THOAS.

Je fais la même prière.

IPHIGÉNÉIA.

Déjà je vois les Étrangers sortir des demeures, et les ornements de la Déesse, et les jeunes agneaux avec le sang desquels je laverai le meurtre abominable, et la splendeur des torches, et tout ce que j'ai indiqué pour la purification des Étrangers et de la Déesse. Je commande aux citoyens de s'abstenir de cette souillure. Que celui des gardiens du Temple qui a des mains pures pour les Dieux, que celui qui va célébrer ses noces, que celle qui est enceinte, que tous fuient ! Retirez-vous, de peur que cette souillure n'atteigne quelqu'un. O fille de Zeus et de Lètô, Vierge-Reine, si je lave le meurtre de ceux-ci, et si je sacrifie là où il le faut, tu habiteras une demeure pure, et nous serons heureux ! Quoique je taise le reste, je le dirai cependant aux Dieux qui savent tout et à toi, Déesse !

LE CHOEUR.

Strophe.

Le fils irréprochable qu'enfanta autrefois Latô dans les

fertiles gorges de Dèlos, Phoibos aux cheveux d'or, habile sur la Kithare, et celle qui se réjouit de son adresse à lancer des traits, furent portés par leur mère, qui avait quitté le lac illustre par cet enfantement, loin du rivage marin où abondent les flots, vers le faîte Parnasien où est le sanctuaire de Dionysos, où le Dragon au dos tacheté et à l'œil rouge, couvert d'airain, monstre horrible né de la terre, gardait, sous un laurier touffu, l'Oracle souterrain. Encore enfant, encore sautant dans les bras de ta chère mère, tu le tuas, ô Phoibos, et tu te saisis des oracles divins ! Tu sièges sur le trépied d'or, sur le thrône toujours véridique, et tu dispenses aux mortels les divinations sacrées qui s'échappent des profonds sanctuaires, et tu habites auprès de la source de Kastalia, au centre de la Terre !

Antistrophe.

Mais, après qu'il eut dépossédé Thémis, fille de la terre, des divinations sacrées, la Terre nocturne enfanta les spectres des songes qui, dans le sommeil, annonçaient aux mortels, du fond des gouffres souterrains, les choses passées, présentes et futures. Et la Terre priva Phoibos des honneurs de la divination, irritée de ce qu'il avait chassé sa fille. Mais le Roi Phoibos, d'un pied léger, montant dans l'Olympos, agita sa main d'enfant du haut du thrône de Zeus, afin de chasser du Temple Pythien la colère de la divine Terre et les oracles de la nuit. Et Zeus rit quand son fils vint droit à lui, désirant posséder un culte opulent, et il y consentit en secouant sa chevelure. Et il mit fin aux songes nocturnes, et il affranchit les hommes des divinations de l'Ombre, et il rendit à Loxias ses premiers honneurs, et aux hommes la foi en ses ora-

cles et en ce Sanctuaire illustre et célèbre par les nombreux étrangers qui s'y rendent.

LE MESSAGER.

O gardiens du Temple et surveillants des Autels, où est allé Thoas, le Roi de cette terre? Appelez, en ouvrant les portes solides, le Maître de ce pays hors de la demeure.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce? s'il m'est permis de le demander sans être questionnée?

LE MESSAGER.

Les deux jeunes hommes s'en sont allés, avec l'aide de la fille d'Agamemnôn. Ils ont fui de cette terre et emportent dans la nef hellène la statue vénérable!

LE CHOEUR.

Tu dis une chose incroyable; mais celui que tu veux voir, le Roi de ce pays, est sorti du Temple et s'en est allé.

LE MESSAGER.

Où? Il faut qu'il sache les choses qui se font.

LE CHOEUR.

Nous ne savons. Va, cherche-le, là où il est, et annonce-lui cela.

LE MESSAGER.

Voyez combien la race des femmes est perfide ! Vous avez pris part à tout ceci.

LE CHŒUR.

Es-tu insensé ? Quel intérêt avons-nous à la fuite des étrangers ? Pourquoi ne vas-tu pas promptement à la porte royale ?

LE MESSAGER.

Non ! Avant de parler, je veux savoir si, oui ou non, le Roi de ce pays est dans le Temple. Holà ! ouvrez les portes ! C'est à vous que je parle qui êtes là-dedans ! Dites au Roi que je suis au seuil, et que j'ai à lui annoncer une nouvelle de lourds malheurs.

THOAS.

Qui jette cette clameur autour du Temple de la Déesse, frappant aux portes et jetant le trouble ici ?

LE MESSAGER.

Ces femmes mentaient et voulaient m'écarter du Temple, en me disant que tu étais sorti, et cependant tu es là.

THOAS.

Pour quel profit, ou dans quel dessein ?

LE MESSAGER.

Je te parlerai ensuite de ce qui les concerne; mais écoute ce qui est le plus pressé. La jeune fille qui se tenait auprès des Autels, Iphigénéia, est partie de cette terre avec les Étrangers, et possédant la vénérable statue de la Déesse. L'expiation était simulée.

THOAS.

Que dis-tu? Par quoi a-t-elle été poussée?

LE MESSAGER.

C'est pour sauver Orestès. Ceci, en effet, devra t'étonner.

THOAS.

Lequel? Est-ce celui que la Tyndaride a enfanté?

LE MESSAGER.

Celui que la Déesse avait vouée à son autel.

THOAS.

O prodige! Car de quel nom plus fort te nommerais-je?

LE MESSAGER.

Ne laisse pas détourner ta pensée par ceci, mais écoute-moi; puis, ayant écouté et réfléchi, songe au moyen de te ressaisir de ces Étrangers.

THOAS.

Parle ! Ton conseil est bon ; car, sans doute, ils ne naviguent point près d'ici, afin d'échapper à ma lance.

LE MESSAGER.

Après être arrivés au rivage de la mer, où la nef d'Orestès avait secrètement abordé, là où tu nous avais envoyés, tenant les chaînes des Étrangers, la fille d'Agamemnôn, par un signe, nous ordonna de nous éloigner, comme si elle allait allumer le feu mystérieux et commencer la purification. Elle allait par derrière tenant les chaînes des deux Étrangers. Ceci, à la vérité, semblait suspect, mais cependant, tes serviteurs, ô Roi, en paraissaient satisfaits. Enfin, pour que nous pussions croire qu'elle faisait quelque grande chose, elle hurla et chanta des chants barbares, avec des rites magiques, comme pour expier la souillure du meurtre. Après être restés longtemps en repos, il nous vint dans l'esprit que les Etrangers, dénouant leurs liens, pourraient la tuer et s'enfuir. Cependant, dans la crainte de voir ce qui nous était défendu, nous restâmes muets. Mais enfin, nous eûmes tous la pensée d'aller à eux, bien que ceci ne fût pas permis. Là, nous voyons une nef de la Hellas, munie d'avirons et de toiles ailées, et cinquante rameurs qui tenaient les avirons dressés, et les deux jeunes hommes libres de leurs liens, qui se tenaient près de la poupe. Et les uns retenaient la proue avec des perches, et les autres suspendaient l'ancre aux épotides, et d'autres appliquaient en hâte les échelles et envoyaient aux Étrangers les câbles qu'ils jetaient à la mer. Mais nous, voyant ces ruses, nous saisissons l'Étrangère et les câbles, et nous

voulons arracher de sa place le gouvernail de la nef à la belle poupe. Et nous échangions des paroles : — Pourquoi emportez-vous à la dérobée la statue de la Déesse et la sacrificatrice ? De quel père es-tu né, toi qui enlèves cette femme d'ici ? — Et il répondit : — Je suis Orestès, son frère, afin que tu le saches, fils d'Agamemnôn, et j'emmène ma sœur que j'avais perdue, enlevée de nos demeures. — Néanmoins, nous retenions l'Étrangère, et nous tentions de la contraindre à nous suivre vers toi. De là ces plaies cruelles de mes joues, car ils n'avaient point d'épées, de même que nous. Et les poings retentissaient, et les mains des deux jeunes hommes nous frappaient de concert dans les flancs et au foie, au point que nos membres furent bientôt épuisés de fatigue. Et tout couverts des marques de coups, nous nous enfuîmes sur une hauteur, les uns ayant des plaies sanglantes à la tête, et les autres aux yeux. Du faîte des collines, nous combattions plus en sûreté, et nous lancions des pierres ; mais, de la poupe, des archers nous écartaient avec des traits et nous repoussaient au loin. Alors, — un grand flot, en effet, avait poussé la nef contre terre et les marins craignaient qu'elle fût submergée — Orestès, ayant soulevé sa sœur sur son épaule gauche, entra dans la mer, et, montant aux échelons, la déposa dans la nef aux solides bancs de rameurs, en même temps que la statue, tombée de l'Ouranos, de la fille de Zeus. Et du milieu de la nef une voix s'écria : — O rameurs de la Hellas, saisissez vos avirons et battez les flots blancs d'écume, car nous possédons ce que nous sommes venus chercher, en naviguant dans le Pontos Euxeinos et à travers les Symplègades ! — Et tous firent entendre un murmure frémissant de joie, et frappèrent la mer. Et la nef, aussi longtemps qu'elle fut

dans le port, avança ; mais, arrivée à l'entrée, un courant violent la heurta, et le vent se leva brusquement, et la nef fut repoussée en arrière. Et les rameurs, luttant contre les flots, soutenaient le choc ; mais le flux poussait la nef contre terre. Alors, la fille d'Agamemnôn, debout, commença de prier : — O fille de Latô ! sauve-moi qui suis ta sacrificatrice ; reconduis-moi dans la Hellas, loin de cette terre barbare et pardonne-moi mon larcin ! Tu aimes ton frère, Déesse ! pense que j'aime le mien. — Et les marins accueillirent les prières de la jeune fille par des cris joyeux, et, de leurs bras nus depuis l'épaule, remuèrent les avirons, en chantant tous ensemble. Et la nef allait de plus en plus vers l'écueil, et un d'entre eux sauta dans la mer, et un autre attachait les câbles suspendus hors de la nef. Et, aussitôt, je suis venu vers toi pour t'annoncer ces choses, ô Roi ! Prends donc des chaînes en main, car, à moins que la mer ne devienne calme, les Étrangers n'ont aucune espérance de salut. En effet, le Roi de la mer, le vénérable Poseidôn, s'intéresse à Ilios, et il est ennemi des Pélopides. Il livrera maintenant, entre tes mains et aux mains des tiens, le fils d'Agamemnôn, ainsi que sa sœur qui oublie la faveur que lui a faite la Déesse en l'arrachant à la mort dans Aulis.

LE CHŒUR.

O malheureuse Iphigénéia, tu mourras avec ton frère, retombée aux mains de tes maîtres !

THOAS.

Tous, ô citoyens de cette terre barbare, allez ! mettez les freins aux chevaux, et courez au rivage vers la nef

échouée ; et, à l'aide de la Déesse, hâtez-vous de saisir ces hommes impies ! Traînez à la mer les nefs rapides, afin qu'étant poursuivis sur la mer, et sur terre par des cavaliers, vous les saisissiez, ou qu'ils soient précipités du rocher escarpé, ou plantés sur des pals ! Pour vous, qui saviez leurs desseins, femmes, après cela, je vous châtierai, lorsque j'en aurai le loisir ; mais, en ce moment, ayant d'autres soucis, je ne resterai pas tranquillement ici.

ATHÈNA.

Où mènes-tu cette attaque, Roi Thoas ? Écoute les paroles d'Athèna que voici. Cesse cette poursuite et n'excite plus l'impétuosité guerrière. En effet, conduit par les oracles fatidiques de Loxias, Orestès est venu ici, fuyant la colère des Érinnyes, afin de ramener sa sœur dans Argos et de transporter sur ma terre la statue sacrée par laquelle les maux présents seront finis. Telles sont les paroles que je t'adresse. Pour Orestès, que tu as résolu de tuer en le surprenant dans la tempête marine, déjà Poseidôn, en ma faveur, a rendu tranquille le dos de la mer, et le transporte sur sa nef. Mais toi, Orestès, écoute mes ordres, car tu entends la voix d'une Déesse, bien que tu ne sois point ici : Va, possédant la statue et ta sœur. Une fois arrivé dans Athèna divinement bâtie, il est un lieu sacré, à l'extrémité de l'Atthide, proche du rivage de Karystia, que mon peuple nomme Halas. Là, ayant bâti un temple, tu y placeras la statue, sous un nom qui rappellera la terre Taurique et les épreuves que tu as supportées en errant à travers la Hellas, poursuivi par

les fouets des Érinnyes. Et les mortels chanteront désormais Artémis sous le nom de la Déesse Tauropole. Quand le peuple célébrera le souvenir de l'expiation de ton meurtre, qu'on approche une épée de la gorge d'un homme, et qu'on en tire du sang, en signe de piété pour la Déesse, et pour qu'elle reçoive les honneurs qu'on lui doit. Toi, Iphigénéia, sur les roches sacrées de Braurôn, il faut que tu sois la gardienne du temple de la Déesse. Morte, tu y seras ensevelie, et les péplos au beau tissu, qu'auront laissés les femmes qui auront rendu l'âme en enfantant, seront tes monuments funéraires. Je t'ordonne de ramener aussi ces femmes Hellènes, en récompense de leur bienveillance pour ta cause. Puisque je t'ai déjà sauvé, sur la colline d'Arès, par l'égalité des suffrages, je veux, Orestès, d'après la même loi, qu'il soit absous celui qui aura l'égalité des suffrages. Emmène ta sœur loin de cette terre, et toi, ne t'irrite point, Thoas !

THOAS.

Reine Athana, celui qui, ayant entendu les ordres des Dieux, n'obéit pas, n'a pas l'esprit sain. Je ne m'irriterai donc, ni contre Orestès, s'il enlève la statue de la Déesse, ni contre sa sœur. Il n'y a rien de beau, en effet, à lutter contre la puissance. Qu'ils s'en aillent sur la terre avec l'image de la Déesse et qu'ils y déposent heureusement la statue ! Je renverrai aussi ces femmes dans l'heureuse Hellas, puisque ta voix me l'ordonne, et je retiendrai l'armée que je conduisais contre ces Étrangers, ainsi que les avirons de mes nefs, puisqu'il te plaît ainsi, ô Déesse !

ATHÈNA.

Je t'approuve, car le Destin commande sur toi et sur

les Dieux. Soufflez, ô vents, et menez à Athèna sur sa nef, le fils d'Agamemnôn ! Je t'accompagnerai moi-même en veillant sur la statue vénérable de ma sœur.

LE CHOEUR.

Allez ! heureux d'avoir eu la vie sauve par une destinée propice ! O toi, Vénérable entre les Immortels et les mortels, Pallas Athana ! nous ferons ce que tu ordonnes. Combien elle est douce et inespérée la nouvelle que mes oreilles ont entendue ! O Victoire très vénérable, accompagne toute ma vie, et ne cesse jamais de me couronner !

FIN D'IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES.



XI

RHÈSOS



XI

RHÈSOS

CHŒUR DES GARDES TROIENS.
HEKTÔR.
AINÉIAS.
DOLÔN.
RHÈSOS.
ODYSSEUS.
DIOMÈDÈS.
PARIS.
ATHÈNA.
LE CONDUCTEUR DU CHAR DE RHÈSOS.
UN MESSAGER.
UNE MUSE.

LE CHOEUR.

Qu'un des gardes du Roi se hâte vers le lit de Hektôr, afin de savoir s'il veut entendre un message des hommes qui font la quatrième veille de la nuit, en avant de toute l'armée!

— Lève la tête, appuyé sur le coude ; soulève tes paupières gorgoniennes, et quitte ton lit de feuilles étendu contre terre ! C'est le temps d'écouter.

HEKTÔR.

Qui est-là ? Est-ce une voix amie ? Quel est cet homme ? Donne le signal ! Quels sont ceux qui, dans les ténèbres, s'approchent de mon lit ? Qu'ils le disent !

LE CHOEUR.

[illegible] garde de l'armée.

HEKTÔR.

Pourquoi ce tumulte ?

LE CHOEUR.

Sois rassuré !

HEKTÔR.

Je suis rassuré. Est-ce quelque embûche nocturne ?

LE CHOEUR.

Non.

HEKTÔR.

Pourquoi donc, ayant quitté ta garde, troubles-tu l'armée, à moins que tu n'apportes quelque nouvelle nocturne ? Ne sais-tu pas que, non loin de la flotte Argienne, nous veillons tout armés sur nos lits ?

LE CHŒUR.

Strophe.

Arme ta main, Hektôr! Cours aux lits des Alliés ; éveille-les, excite-les à lever la lance. Envoie leur des amis, afin qu'ils se hâtent vers tes troupes. Mettez les freins aux chevaux! Qui avertira le Panthoide, ou le fils d'Europa qui commande les hommes Lykiens? Où sont les divinateurs d'entrailles? Où sont les chefs des Gymnètes? Archers Phryges! rapprochez à l'aide du nerf les deux bouts de vos arcs de corne!

HEKTÔR.

D'une part, tu m'annonces des choses terribles à entendre ; mais, d'autre part, tu me rassures. Cependant, rien de ceci n'est clair. As-tu été frappé du fouet effrayant de Pan Kroniôn, que tu désertes ta gardes et troubles ainsi l'armée? Que dis-tu? Quelle nouvelle m'apportes-tu? Tu as beaucoup parlé, mais non clairement.

LE CHŒUR.

Antistrophe.

Hektôr! L'armée Argienne a brillé de feux, toute cette nuit, et la station des nefs s'est illuminée de torches. Ils se sont tous rués tumultueusement vers la tente d'Agamemnôn, afin de recevoir quelque nouvel ordre. Jamais l'armée navale n'avait été si agitée. Redoutant ce qu'ils méditent, je suis venu t'annoncer cela, afin que tu ne me reproches rien.

HEKTÔR.

Tu es venu au moment propice, bien que tu m'apportes une grande crainte. Ces hommes, en effet, se dérobant à mes yeux, s'apprêtent à fuir loin de cette terre, à l'aide de l'aviron nocturne. Ces torches de nuit me réjouissent. O Daimôn, tu m'as trompé, quoique victorieux, comme un lion privé de sa proie, avant que toute l'armée des Argiens ait été anéantie par cette lance ! Si les rayons du splendide Hèlios ne m'eussent manqué, je n'aurais point, en effet, retenu ma lance victorieuse, avant d'avoir brûlé les nefs et couru à travers les tentes en frappant les Akhaiens d'une main qui donne la mort. J'étais prêt à les combattre, même dans la nuit, et à user d'un Dieu propice; mais les divinateurs prudents qui savent les choses divines m'ont persuadé d'attendre la lumière du jour, afin de ne laisser sur cette terre aucun des Akhaiens. Cependant, ils n'attendent pas l'accomplissement des divinations et préfèrent la fuite nocturne. Il importe donc d'avertir très promptement l'armée. Il faut que tous cessent de dormir et saisissent leurs armes, afin que chaque ennemi, sautant déjà sur sa nef, soit frappé dans le dos et baigne de sang les échelles, et que le reste, chargé de liens, apprenne à labourer les champs phrygiens !

LE CHŒUR.

Tu te hâtes, Hektôr, avant de savoir ce dont il s'agit. Nous ne savons pas clairement s'ils fuient.

HEKTÔR.

Quelle serait alors la cause des feux qui illuminent l'armée des Argiens ?

LE CHOEUR.

Je ne sais ; mais la chose m'est grandement suspecte.

HEKTÔR.

Sache que tu crains tout, si tu crains ceci.

LE CHOEUR.

Jamais encore les ennemis n'avaient allumé un tel feu.

HEKTÔR.

Jamais aussi ils n'étaient tombés si honteusement dans le combat.

LE CHOEUR.

C'est toi qui as fait cela. Maintenant, ne manque pas d'achever.

HEKTÔR.

Contre l'ennemi il n'y a qu'une parole, s'armer !

LE CHOEUR.

Voici qu'Ainéias vient en grande hâte, apportant quelque nouvelle à ses amis.

AINÉIAS.

Hektôr, pourquoi les gardes de nuit sont-ils accourus

vers ton lit, à travers le camp, épouvantés, criant dans l'ombre et troublant l'armée ?

HEKTÔR.

Ainéias, couvre-toi de tes armes !

AINÉIAS.

Qu'est-ce ? Quelqu'un annonce-t-il que l'ennemi prépare quelque embûche dans la nuit ?

HEKTÔR.

Ils fuient et montent sur les nefs.

AINÉIAS.

Quel signe certain peux-tu donner de cela ?

HEKTÔR.

Ils allument pendant toute la nuit des torches flambantes ; et il me semble qu'ils ne resteront pas jusqu'à demain, mais, qu'ayant allumé ces feux, ils vont fuir vers leurs demeures, loin de cette terre, sur les nefs bien munies.

AINÉIAS.

Et toi, que feras-tu, ayant armé tes mains ?

HEKTÔR.

Je les arrêterai de ma lance, tandis qu'ils fuiront et sauteront dans les nefs, et je les chargerai violemment. Il

est honteux pour nous, en effet, funeste autant que honteux, étant donnée l'occasion divine d'agir, de laisser fuir sans combat des ennemis qui nous ont accablés de maux sans nombre.

AINÈIAS.

Plût aux Dieux que tu fusses aussi prudent que prompt à l'action ! Mais tout n'est pas accordé au même mortel. Il t'appartient de combattre, et aux autres de former de sages desseins. A peine averti de ces feux allumés, tu espères que les Akhaiens vont fuir, et tu veux mener l'armée en avant et passer les fossés au milieu de la terreur de la nuit ? Cependant, ayant franchi la creuse profondeur des fossés, si tu ne trouves pas l'ennemi fuyant la terre, mais debout devant ta lance, tu seras vaincu et ne rentreras pas dans la Ville. Comment, en effet, refranchiras-tu les palissades dans la fuite de l'armée ? Comment les conducteurs des chars passeront-ils les ponts sans rompre les moyeux des roues ? Même vainqueur, tu rencontreras le fils de Pèleus, prêt au combat, qui ne te permettra pas de jeter la flamme sur les nefs, ni, comme tu le penses, de massacrer les Akhaiens, car c'est un homme terrible et haut comme une tour. C'est pourquoi laissons l'armée dormir tranquille auprès de ses armes, et se reposer de ses fatigues guerrières. Je pense qu'il faut envoyer vers l'ennemi un espion de bonne volonté. S'ils fuient, nous nous jetterons sur les Argiens ; s'ils ont allumé ces feux pour quelque ruse, nous le saurons par l'espion, et nous nous consulterons. Telle est ma pensée, ô Roi !

LE CHOEUR.

Strophe.

Ceci me plaît. Approuve-le, et change de dessein. Je n'aime pas le commandement téméraire des chefs. Rien n'est meilleur, en effet, que l'envoi d'un espion rapide qui sache pourquoi ces feux brûlent devant la station des nefs.

HEKTÔR.

Vous l'emportez, puisque ceci plaît à tous. Va donc ranger les Alliés, car l'armée serait troublée si elle apprenait ces assemblées nocturnes. Moi, j'enverrai un espion à l'ennemi. Si nous apprenons qu'il médite quelque ruse, tu sauras tout et tu assisteras aux délibérations. S'ils se dispersent dans la fuite, prépare-toi à entendre l'éclat de la trompette, car je ne tarderai pas, et je marcherai, cette nuit, vers la station des nefs et contre l'armée des Argiens.

AINÈIAS.

Envoie, avant tout. Maintenant tu penses prudemment. Tu me verras agir courageusement avec toi, quand il le faudra.

HEKTÔR.

Donc, lequel des Troiens qui ont entendu ces paroles veut aller examiner les nefs des Argiens? Qui veut bien mériter de cette terre? Qui consent? Je ne puis, en effet, tout faire pour la patrie et les Alliés.

DOLÔN.

Moi ! Je veux tenter ce danger pour la patrie et aller en espion vers les nefs des Argiens. Puis, ayant connu tous les desseins des Akhaiens, je reviendrai. Je tente ce danger à ces conditions.

HEKTÔR.

Tu portes bravement ton nom, et tu aimes ta patrie, Dolôn ! La maison de ton père était illustre déjà, et maintenant tu la rends deux fois glorieuse.

DOLÔN.

Cette tâche me plaît, mais il faut que la récompense égale la peine. Le salaire ajouté au travail en double le plaisir.

HEKTÔR.

Certes, ceci est juste, je l'avoue. Nomme donc ta récompense, ma royauté exceptée.

DOLÔN.

Je n'envie pas ta royauté pleine d'inquiétudes.

HEKTÔR.

Épouse une des Priamides.

DOLÔN.

Je ne veux point m'unir par des noces à de plus puissants que moi.

HEKTÔR.

Voici de l'or, si tu préfères ce prix.

DOLÔN.

Il y en a dans mes demeures; je ne suis pas privé des nécessités de la vie.

HEKTÔR.

ue désires-tu donc de tout ce que contient Ilios?

DOLÔN.

Quand tu auras dompté les Akhaiens, promets-moi un don.

HEKTÔR.

Je promets ce don. Demande, sauf les Chefs des nefs.

DOLÔN.

Tue! Je ne demande pas que tu retiennes ta main sur Ménélaos.

HEKTÔR.

Tu n'attends pas de moi, cependant, le fils d'Oileus?

DOLÔN.

Des mains si délicates seraient paresseuses à labourer un champ.

HEKTÔR.

De quel Akhaien vivant voudrais-tu donc recevoir la rançon?

DOLÔN.

Je l'ai dit déjà : il y a de l'or dans ma demeure.

HEKTÔR.

Soit! Tu choisiras parmi les dépouilles.

DOLÔN.

Suspends-les dans les demeures des Dieux.

HEKTÔR.

Quelle récompense plus grande attends-tu donc de moi?

DOLÔN.

Les chevaux d'Akhilleus! Il convient qu'il obtienne une digne récompense celui qui joue son âme aux dés d'un Daimôn.

HEKTÔR.

Tu es saisi comme moi du désir de ces chevaux. Immortels et nés d'immortels, ils portent le fils belliqueux de Pèleus. Le Roi marin Poseidôn les dompta étant jeunes, et il les donna à Pèleus, dit-on. Je ne te tromperai point par une vaine espérance; je te donnerai la plus belle richesse de ta demeure, le char attelé d'Akhilleus.

DOLÔN.

Je m'en réjouis. L'ayant reçu, j'aurai conquis, entre tous les Phryges, la plus haute récompense de mon courage. Il ne te sied pas de me porter envie. D'autres dons sans nombre te réjouiront, toi qui es le premier de cette terre par le courage.

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Le danger est grand et la récompense est grande. Que tu seras heureux, si tu la possèdes! La peine est glorieuse. C'est une grande chose que d'être gendre des Princes. En ce qui concerne les Dieux, que Dika te regarde! Pour les hommes, tu as obtenu d'eux le plus beau des prix.

DOLÔN.

J'irai, mais je vais, avant tout, vers le foyer de ma demeure, couvrir mon corps d'un vêtement convenable; et, de là, je me rendrai aux nefs des Argiens.

LE CHOEUR.

Dis-nous quel autre vêtement tu veux prendre au lieu de celui-ci.

DOLÔN.

J'en prendrai un qui convienne à l'entreprise et à mon chemin furtif.

LE CHOEUR.

Il est bon de connaître le dessein d'un homme prudent. Dis quel sera ton vêtement.

DOLÔN.

Je couvrirai mon dos d'une peau de loup, et je poserai sur ma tête la gueule ouverte de là bête féroce. Puis, adaptant ses membres à mes mains et à mes pieds, je feindrai la marche à quatre pattes du loup, m'approchant, sans être senti de l'ennemi, du fossé et des retranchements des nefs. Dès que j'aurai atteint un lieu désert, je me remettrai sur mes pieds. Telle sera ma ruse.

LE CHOEUR.

Que le fils de Maia, que Hermès, le Roi des voleurs, te mène et te ramène heureusement! Tu sais la façon d'agir. Il faut maintenant que la destinée te soit propice.

DOLÔN.

Je reviendrai sauf. Ayant tué Odysseus, je t'apporterai sa tête, et tu auras un signe certain que Dolôn est allé jusqu'aux nefs des Argiens, ou celle du fils de Tydeus; et, les mains ensanglantées, je reviendrai dans ma demeure, avant que la lumière reparaisse sur la terre.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Thymbraien! Dalien! qui descends dans les temples

de la Lykia, Apollôn ! Viens, ô Tête divine, et conduis heureusement l'homme dans sa route nocturne ! Viens en aide aux Dardanides, et secours-les, ô tout puissant, ô bâtisseur des murailles antiques de Troia !

Antistrophe I.

Qu'il parvienne à la station des nefs, qu'il examine l'armée Helladienne, et qu'il rentre sain et sauf dans les foyers de sa demeure, dans Ilios sa patrie ! Puis, dès que le Maître aura détruit l'Arès Akhaien, qu'il monte sur le char traîné par les cavales de la Phthia, que le Daimôn de la mer a données à l'Aiakide Pèleus !

Strophe II.

Puisque, pour ses foyers et pour sa patrie, il a osé, seul, aller espionner les stations des nefs, je le loue à cause de son courage. Certes, ils sont rares les hommes braves, quand les ténèbres sont sur la mer, et que la Ville est battue des flots ! Il y a de braves Phryges, et c'est être audacieux que de braver celui qui méprise nos alliés Mysiens.

Antistrophe II.

Quel homme akhaien va-t-il tuer sous les tentes, celui-ci qui marche à la façon d'une bête féroce ? Plût aux Dieux qu'il tuât Ménélaos, et qu'il apportât la tête d'Agamemnôn égorgé, remettant aux mains de Héléna ce signe de deuil de l'homme qui a conduit mille nefs contre la patrie et contre la terre des Troiens !

LE MESSAGER.

Roi ! Que je sois toujours pour mes maîtres un messager de nouvelles telles que celles que je t'apporte !

HEKTÔR.

Certes, ces hommes des champs ont l'esprit plein de pensées maladroites ! Tu viens sans doute annoncer à tes maîtres la fécondité de tes troupeaux, en un mauvais moment ! Ne connais-tu ni ma demeure, ni celle de mon père, là où tu devrais aller annoncer la bonne destinée de tes troupeaux ?

LE MESSAGER.

Nous autres, pâtres, nous sommes grossiers, je ne le nie pas ; mais, néanmoins, je t'apporte une heureuse nouvelle.

HEKTÔR.

Cesse de me parler de ce qui se passe aux bergeries. Nous portons les armes aux mains pour le combat.

LE MESSAGER.

C'est pour de telles choses aussi que je suis venu. Un homme, chef d'une troupe innombrable, vient à toi en compagnon de guerre et en ami pour cette terre.

HEKTÔR.

Quelle patrie a-t-il quittée ?

LE MESSAGER.

La Thrèkè. On le nomme fils du Strymôn.

HEKTÔR.

Rhèsos, dis-tu, a posé le pied sur le sol Troien ?

LE MESSAGER.

Tu as compris. Tu m'as épargné deux fois plus de paroles.

HEKTÔR.

Et comment a-t-il fait son chemin par les gorges de l'Ida, en s'écartant des larges routes battues de la plaine ?

LE MESSAGER.

Je ne sais, certes ; mais, cependant, il est permis de le concevoir. Ce n'est point, en effet, une chose aisée de mener une armée pendant la nuit, quand on sait que l'ennemi couvre les plaines. Il a jeté l'épouvante parmi nous, pâtres, qui habitons la montagne de l'Ida, antique foyer de cette terre, en marchant, dans la nuit, à travers les gorges où abondent les bêtes féroces. L'armée Thrèkienne avançait et roulait à grand bruit ; et, pleins de terreur, nous poussions nos troupeaux au faîte des montagnes, de peur que des Argiens ne vinssent pour piller et dévaster tes enclos. Ayant entendu un langage non Hellène, nous cessâmes de craindre. Et j'allai au devant des éclaireurs de l'armée, et je demandai en langue Thrèkienne quel était le Chef, et de quel père il était né

celui qui venait secourir la Ville des Priamides. Puis, ayant su ce que je voulais savoir, je vis Rhèsos debout comme un Dieu sur un char à l'attelage thrèkien. Un joug d'or pesait sur le cou de ses chevaux plus blancs que la neige; et la peltè d'airain, ornée de figures d'or, étincelait sur ses épaules; et une Gorgô, semblable à l'Aigide de la Déesse, appliquée sur le front des chevaux, jetait la terreur, toute vibrante qu'elle était de mille grelots. Tu ne pourrais calculer le nombre de cette armée, tant elle est immense aux yeux : innombrables chevaux et peltastes, innombrables archers, multitude armée légèrement, et tous portant la Stola thrèkienne. Tel vient cet homme en allié de Troia. Et le fils de Pèleus, ni par l'effort de la lance, ni par la fuite, ne pourra lui échapper !

LE CHOEUR.

Quand les Daimones sont propices aux citoyens, la destinée devient meilleure.

HEKTÔR.

Puisque je suis heureux par ma lance, et que Zeus est avec nous, je trouverai beaucoup d'amis. Mais nous n'avons nul besoin de ceux qui n'ont point agi autrefois, quand le violent Arès déchirait de son souffle terrible les voiles de cette terre. Rhèsos montre de quelle façon il est l'ami de Troia. Il vient au festin, n'ayant point aidé les chasseurs à prendre la proie, et n'ayant point agi de la lance.

LE CHOEUR.

Tu dédaignes et blâmes justement de tels amis. Cependant, accueille ceux qui veulent secourir la Ville.

HEKTÔR.

Il suffit de nous, qui, depuis longtemps, avons sauvegardé Ilios.

LE CHOEUR.

Penses-tu donc avoir déjà dompté les ennemis?

HEKTÔR.

Je le pense. La lumière de demain le prouvera.

LE CHOEUR.

Songe aux choses futures; un Dieu peut les changer.

HEKTÔR.

Je hais le secours d'amis tardifs.

LE MESSAGER.

Roi! Il est dangereux de repousser des alliés. Leur seule vue remplira l'ennemi de terreur.

LE CHOEUR.

Puisque celui-ci est venu, qu'il soit reçu, non en compagnon de guerre, mais en hôte à la table hospitalière! Ils n'ont point droit à la gratitude des Priamides.

HEKTÔR.

Tu me conseilles sagement, et toi, tu penses de façon opportune. Que Rhèsos, étincelant d'armes d'or, comme l'annonce le messager, soit reçu en allié de Troia !

LE CHŒUR.

Strophe I.

Qu'Adrastéia, fille de Zeus, détourne de mes paroles la haine envieuse, car je dirai ce qu'il m'est doux dans l'âme de dire ! Tu viens, ô fils d'un fleuve, tu entres, bien accueilli, dans la tente Phrygienne, toi que conduisent ici ta mère la Piéris et le Fleuve aux beaux ponts,

Antistrophe I.

Le Strymôn qui, autrefois, roulant sur ses eaux, pénétra jusqu'au sein vierge de la Muse aux doux chants et engendra ta jeunesse ! Tu viens, comme Zeus qui donne la lumière, traîné par tes chevaux rapides. Maintenant, ô patrie, ô Phrygia, grâce à un Dieu propice, tu peux chanter Zeus libérateur !

Strophe II.

Voici que l'antique Troia célèbrera maintenant, pendant tout le jour, les assemblées amoureuses, les chants et les coupes qui donnent l'ivresse en allant de droite à gauche, quand les Atréides seront partis, à travers la mer, loin du rivage d'Ilios. O cher, plaise aux Dieux que, ceci étant accompli par ta main et ta lance, tu puisses retourner dans tes demeures !

Antistrophe II.

Viens! Apparais! Èblouis les yeux du Pèléide de ta peltè d'or, que tu lèves obliquement au-dessus de l'orbe ouvert de ton char! Excite tes chevaux, et darde ta pique à double pointe! Aucun ne te tiendra tête et ne dansera désormais dans le temple de Hèra l'Argienne; mais cette terre recevra le fardeau très cher de chacun d'eux frappé par une destinée Thrèkienne!

Épôde.

Iô! Iô! O grand Roi! ô Thrèkè, tu as nourri un Poliarque admirable à contempler! Vois l'armure d'or de ses membres! Écoute le cliquetis des grelots retentissants qui sonnent aux courroies de son bouclier! Un Dieu, ô Troia! un Dieu, Arès lui-même, le Strymonien, le fils d'une Muse harmonieuse, vient vers toi!

RHÈSOS.

Salut, illustre fils d'un père illustre, Maître de cette terre, Hektôr! Je te parle enfin, après un si long retard. Je me réjouis que les choses te soient propices, et de te voir assaillir les retranchements des ennemis. Je viens pour renverser les murailles et incendier les nefs avec toi.

HEKTÔR.

Fils d'une mère harmonieuse, d'une des Muses du Strymôn, le Fleuve thrèkien, j'aime à dire des choses

vraies, et ne suis point un homme faux. Depuis longtemps déjà, depuis longtemps, tu aurais dû venir, et secourir cette terre, et repousser loin de Troia les lances argiennes. Tu ne diras pas que, n'étant point appelé, tu n'as pu venir à notre aide et avoir souci de nous. Quel héraut, quelle députation de Phryges ne sont pas allés te supplier de sauver cette Ville? Que de présents ne t'avons-nous pas envoyés! Mais, bien que notre parent et Barbare, tu nous as livrés aux Hellènes, nous Barbares aussi, autant qu'il était en toi. Cependant, par cette main, j'ai fait de toi un Roi puissant, quand tu n'avais que peu de pouvoir, alors qu'autour du mont Pangaios et des champs Paioniens, m'étant rué contre les plus braves des Thrèkiens, je brisai leurs boucliers et te livrai un peuple soumis. Pour toi, foulant toute gratitude aux pieds, tu viens tardivement en aide à tes amis accablés de travaux! Et ceux qui ne sont pas de notre race sont depuis longtemps ici. Les uns gisent morts sous les tertres amoncelés, gage de leur fidélité à cette Ville. Les autres, en armes, debout près de leurs chars et de leurs chevaux, subissent courageusement les souffles glacés ou le feu ardent de Hèlios, et ils ne sont pas couchés sur les lits des festins, buvant à longs traits comme toi. Et, afin que tu saches la franchise de Hektôr, je te reproche cela, et je te le dis en face.

RHÈSOS.

Tel je suis aussi. Je parle droit, et ne suis point un homme faux. Plus que toi, loin de cette terre, j'avais le foie rongé de douleur et d'indignation; mais la nation Skythique, au moment où je voulais le plus ardemment faire route pour Ilios, m'a fait la guerre. J'étais venu sur

les bords de la mer Euxénienne, conduisant l'armée des Thrèkiens. Là, le sang Skythique, versé par la lance, a baigné la terre, mêlé au sang Thrèkien. Tel est le fait qui m'a retenu, m'empêchant de partir pour la plaine de Troia, et de venir à toi en compagnon de guerre. Mais je les ai vaincus, et, après avoir reçu leurs enfants en otages et les avoir soumis à un tribut annuel, je suis venu, passant sur mes nefs les détroits de la mer. Et j'ai fait à pied le reste de la route, non, comme tu m'en blâmes, en buvant à longs traits, ni en dormant sous des toits d'or, mais battu par les vents glacés de la Thrèkè et de la Paioniè, sans dormir, et sous ce vêtement agrafé. Je viens tard à la vérité, mais encore à temps, En effet, voici la dixième année que tu combats sans rien achever, consumant jour sur jour, et jouant Arès aux dés contre les Argiens. Mais une seule lumière de Hèlios me suffira pour renverser leurs tours et massacrer les Akhaiens dans les stations des nefs; et, le lendemain, je regagnerai ma demeure loin d'Ilios, ayant rapidement mis fin à tes travaux. Qu'aucun de vous désormais ne saisisse son bouclier! Moi seul, bien que je sois venu le dernier, je dompterai les Akhaiens qui se glorifient hautement de leur lance.

LE CHOEUR.

Strophe.

Iô! Iô Tu dis de bonnes choses, tu es un ami qui nous vient de Zeus! Seulement, que le suprême Zeus veuille éloigner de tes paroles l'envie invincible! Certes, jamais l'armée navale n'a jusqu'ici emmené d'Argos un homme plus brave que toi! Comment Akhilleus, ou Aias, pourra-t-il

soutenir l'effort de ta lance ? Plaise aux Dieux, ô Roi, que je puisse voir ce jour où ta main ensanglantée les punira !

RHÈSOS.

C'est ainsi que je veux agir pour toi, en retour de ma longue absence. Mais je le dis, avec le pardon d'Adrastéia : Quand nous aurons délivré cette Ville de ses ennemis, et quand tu auras voué les dépouilles aux Dieux, je veux partir avec toi pour la terre Argienne, et je dévasterai par la lance toute la Hellas, afin qu'ils soient accablés de maux à leur tour.

HEKTÔR.

Si, affranchi des maux présents, je régnais encore, comme autrefois, sur cette Ville heureuse, certes, j'en remercierais grandement les Dieux. Mais, en ce qui concerne Argos et la Hellas, il n'est pas aussi aisé que tu le dis de les dévaster par la lance.

RHÈSOS.

Ne dit-on pas que les plus braves des Hellènes sont venus ici ?

HEKTÔR.

Et nous ne les dédaignons pas ; mais nous les repoussons de tout notre effort.

RHÈSOS.

Donc, ceux-ci étant tués, nous aurons tout achevé.

HEKTÔR.

Ne pense pas aux choses éloignées, en oubliant celles qui sont entre nos mains.

RHÈSOS.

Il me semble qu'il te suffit de subir le mal, non de l'infliger ?

HEKTÔR.

Je possède une grande puissance, même en restant ici. Tu peux maintenant dresser ton bouclier et ranger ton armée, soit à l'aile gauche, soit à l'aile droite, ou au milieu des Alliés.

RHÈSOS.

Hektôr, je veux combattre seul les ennemis ; mais si tu crois honteux de ne point venir incendier les troupes des nefs, bien que tu aies subi de longues fatigues, place moi en face d'Akhilleus et en tête de l'armée.

HEKTÔR.

Tu ne peux darder contre celui-ci ta lance impétueuse.

RHÈSOS.

N'a-t-il pas été dit qu'il était venu devant Ilios ?

HEKTÔR.

Il est venu et il est ici ; mais, irrité contre les chefs de l'armée, il ne lève plus la lance pour eux.

RHÈSOS.

Après lui quel est le plus célèbre dans l'armée ?

HEKTÔR.

Aias ne lui est inférieur en rien, il me semble, ni le fils de Tydeus. Il y a aussi Odysseus, le plus abondant en paroles, et dont le cœur est assez audacieux, et qui a infligé bien des outrages à cette terre. C'est lui qui, étant entré pendant la nuit dans le temple d'Athana, en emporta furtivement la statue dans les nefs des Argiens. Une fois, comme un vagabond, vêtu des haillons d'un mendiant, il entra dans les murs; et, envoyé pour espionner Ilios, il couvait les Argiens d'imprécations. Et, après avoir tué les gardiens des portes et les sentinelles, il s'en alla. Toujours il invente des ruses, se tenant aux abords de la Ville, près de l'autel Thymbraien. Et nous luttons là contre un fléau rusé.

RHÈSOS.

Aucun homme brave ne veut tuer son ennemi à la dérobée, mais il l'attaque en face. Celui-ci qui, dis-tu, est posté là, ourdissant des embûches et des ruses, je le saisirai vivant, et je le placerai aux portes, percé le long de l'épine du dos, pour être en pâture aux oiseaux carnassiers. Puisqu'il est un voleur, et qu'il dépouille les temples des Dieux, il faut qu'il périsse ainsi.

HEKTÔR.

Maintenant, prenez votre campement, car voici la nuit. Je vais t'indiquer le lieu où il convient que ton armée

veille au-dehors du camp. Le signal de reconnaissance est Phoibos. Souviens t'en, si, par hasard, il en est besoin, et enseigne-le aux Thrèkiens. Vous, allez aux avant-gardes, et veillez attentivement, afin de recevoir Dolôn qui espionne les nefs. En effet, s'il est sauf, il approche déjà des tentes Troiennes.

LE CHOEUR.

Strophe.

A qui la garde ? Qui me remplace ? Déjà les premières constellations se couchent, et les sept Pléiades naissent dans l'Aithèr, et l'aigle vole au milieu de l'Ouranos. Debout ! Que tardez-vous ? Sortez de vos lits pour la garde ! Ne voyez-vous pas Sèlénè qui pâlit ? Voici l'aurore ! l'aurore vient, et voici l'étoile qui la devance.

1er DEMI-CHOEUR.

A qui revient la première veille ?

2me DEMI-CHOEUR.

A Koroibos, fils de Mygdôn.

1er DEMI-CHOEUR.

Et après lui

2e DEMI-CHOEUR.

Les Paioniens ont remplacé les Kilikiens, et nous avons succédé aux Mysiens.

1er DEMI-CHOEUR.

Il est donc temps d'éveiller les Lykiens pour la cinquième veille qui leur est échue.

LE CHOEUR.

Antistrophe.

J'entends, vers le Simoïs, l'harmonieux rossignol, meurtrier de ses petits, chanter ses douleurs en modulations variées, dans son nid sanglant. Les troupeaux paissent déjà sur l'Ida. J'entends la flûte qui résonne dans la nuit. Le sommeil abaisse le voile de mes yeux. C'est à l'aurore qu'il se glisse le plus doucement sous les paupières.

1er DEMI-CHOEUR.

Pourquoi n'approche-t-il pas, l'espion que Hektôr a envoyé vers les nefs ?

2e DEMI-CHOEUR.

Je crains. Il est parti depuis longtemps.

1er DEMI-CHOEUR.

Peut-être a-t-il péri, tombé en quelque embûche. Déjà la chose me semble effrayante.

2e DEMI-CHOEUR.

Il nous faut éveiller les Lykiens pour la cinquième veille qui leur est échue.

ODYSSEUS.

Diomèdès, n'as-tu pas entendu un son d'armes ? N'est-ce qu'un vain bruit qui a frappé mes oreilles ?

DIOMÈDÈS.

Non ! Mais les entraves des roues des chars ont rendu un bruit de fer. La crainte m'avait envahi aussi, avant que j'eusse reconnu le bruit des entraves des chars.

ODYSSEUS.

Vois si, dans l'obscurité, tu ne heurtes pas les sentinelles.

DIOMÈDÈS.

Certes, j'y prendrai garde, bien que j'avance dans les ténèbres.

ODYSSEUS.

Si tu en éveilles une, connais-tu le signal de l'armée ?

DIOMÈDÈS.

Je sais que le mot est Phoibos, l'ayant appris de Dolôn.

ODYSSEUS.

Ah ! Je vois des tentes abandonnées.

DIOMÈDÈS.

Dolôn dit que ce sont celles de Hektôr, contre qui j'ai déjà levé cette épée.

ODYSSEUS.

Qu'est-ce donc ? Peut-être sa troupe est-elle allée ailleurs ?

DIOMÈDÈS.

Peut-être pour nous tendre quelque embûche ?

ODYSSEUS.

Hektôr, en effet, est audacieux maintenant. Étant victorieux, il est audacieux.

DIOMÈDÈS.

Que ferons-nous donc, Odysseus ? Nous n'avons pas trouvé l'homme dans ses tentes, et notre espérance est trompée.

ODYSSEUS.

Retournons très promptement à la station des nefs. Celui des Dieux qui lui a donné la victoire le protège. Il ne nous appartient pas de lutter contre la destinée.

DIOMÈDÈS.

Allons vers Ainéias, ou vers Paris, le plus odieux des Phryges. Il faut leur couper la tête avec l'épée.

ODYSSEUS.

Comment pourras-tu les chercher, dans la nuit, au milieu de l'armée ennemie, et les tuer sans danger ?

DIOMÈDÈS.

Certes, il est honteux cependant de retourner aux nefs des Argiens, sans avoir fait une action contre l'ennemi.

ODYSSEUS.

Comment n'as-tu rien fait? N'avons-nous pas enlevé ces dépouilles, ayant tué Dolôn, l'espion des nefs? Songes-tu à détruire toute l'armée? Consens, retournons! Que la destinée nous soit propice!

ATHÈNA.

Pourquoi sortez-vous d'ici, quittant les tentes des Troiens, et mordus au cœur par le chagrin, parce qu'un Dieu ne vous permet pas de tuer Hektôr ou Paris? N'avez-vous pas appris qu'un allié de Troia, Rhèsos, est arrivé d'une façon qui n'est pas à dédaigner. S'il survit à cette nuit jusqu'au matin, ni la lance d'Akhilleus, ni celle d'Aias, ne le retiendront avant qu'il n'ait ravagé les stations navales des Argiens, renversé les retranchements et qu'il ne se soit ouvert une large issue à travers les portes. Si vous le tuez, vous aurez tout entre les mains. Laissez là le lit de Hektôr, et ne songez plus à lui couper la tête. En effet, il mourra d'une autre main.

ODYSSEUS.

Maîtresse Athèna, j'ai reconnu le son familier de ta voix; car tu viens toujours à mon aide dans les dangers. Dis-nous où est couché cet homme, et où est son campement au milieu de l'armée Barbare.

ATHÈNA.

Il est placé ici près, et il n'est point mêlé à l'armée; mais Hektôr l'a posté en dehors du camp jusqu'à ce que la lumière ait succédé à la nuit. Non loin de lui, à son char thrèkien sont liés ses chevaux blancs, admirables dans la nuit. Ils resplendissent, en effet, comme la plume d'un cygne fluvial! Ayant tué leur maître, emmenez-les, comme une belle proie, dans vos demeures, car la terre ne contient, en aucun lieu, un attelage tel que celui-ci.

ODYSSEUS.

Diomèdès, égorge le lion Thrèkien, ou laisse-moi ce soin, et alors inquiète-toi des chevaux.

DIOMÈDÈS.

Moi, je tuerai; toi, tu dompteras les chevaux. Tu es, en effet, très habile, plein d'adresse et de ruse. Il est bon que chaque homme fasse ce qu'il fait le mieux.

ATHÈNA.

Je vois Alexandros qui vient à nous. Il a sans doute appris de quelque garde de vagues rumeurs sur l'approche de l'ennemi.

DIOMÈDÈS.

Vient-il seul, ou avec d'autres?

ATHÈNA.

Seul. Il marche, semble-t-il, vers les tentes de Hektôr, pour l'avertir qu'il y a des espions dans le camp.

DIOMÈDÈS.

Ne faut-il pas qu'il meure avant tout?

ATHÈNA.

Tu ne peux rien sur la destinée. Il n'est pas permis que cet homme meure de ta main. Hâte-toi vers celui que tu dois égorger. Pour Alexandros, je lui apparaîtrai sous la forme de Kypris, comme si je lui venais en aide dans le danger, et je tromperai cet ennemi par de vaines paroles. Et je vous dis ceci. Mais celui qui doit mourir ignore et n'entend pas nos paroles, bien qu'il soit tout près.

PARIS.

Je te parle, Chef et frère! Hektôr, dors-tu? Ne faut-il pas que tu veilles? Des ennemis sont entrés dans notre camp, des voleurs ou des espions.

ATHÈNA.

Rassure-toi. Voici Kypris bienveillante qui te protège. J'ai souci de ta guerre, et je n'ai pas oublié le prix que tu m'as décerné, et je te suis favorable, en retour de ton choix. Et, maintenant, pour le salut de l'armée Troienne, je suis venue, t'amenant un grand homme ami, le fils Thrèkien de la divine Muse aux chants harmonieux et du S:rymôn.

PARIS.

Tu es toujours bienveillante pour cette Ville et pour

moi, et j'ai acquis à la patrie le plus grand bien dans cette vie, en te donnant le prix. Je viens sur un bruit vague. Une rumeur a couru parmi les gardes que des espions Akhaiens sont ici. Celui qui ne les a point vus l'affirme, et celui qui les a vus ne peut dire quel chemin ils ont pris. C'est pourquoi je viens aux tentes de Hektôr.

ATHÈNA.

Ne crains rien. Il n'y a nul danger dans le camp. Hektôr est allé placer l'armée thrèkienne.

PARIS.

Tu me persuades. J'ai foi en tes paroles, et, libre de crainte, je vais reprendre mon poste.

ATHÈNA.

Va ! Souviens-toi que je m'inquiète de tout ce qui te concerne et que j'aime à voir mes amis heureux. Tu reconnaîtras aussi ma bienveillance.

Et je vous le dis, à vous dont les cœurs sont trop ardents : fils de Laertès, cachez vos épées aiguës. Voici que le chef Trèkien gît mort, et vous avez saisi ses chevaux, et les ennemis, sachant cela, courent sur vous. Il faut fuir très promptemenr vers les stations des nefs. Pourquoi tardez-vous à sauver votre vie, quand un tourbillon d'ennemis accourt ?

LE CHOEUR.

Holà ! holà ! frappe, frappe, frappe ! Tue ! tue ! Quel est cet homme ? Voilà ! c'est celui-ci. Ce sont des voleurs qui troublent l'armée pendant la nuit. Ici ! ici ! qu'on vienne ! Je les tiens ! je les ai saisis ! Qu'as-tu à dire ? D'où viens-tu ? De quel pays es-tu ?

ODYSSEUS.

Que t'importe ? Tu mourras à l'instant, si tu me fais quelque mal.

1er DEMI-CHOEUR.

Tu ne diras pas le signal avant que ma lance ne soit entrée dans ta poitrine.

ODYSSEUS.

Arrête ! Rassure-toi.

2me DEMI-CHOEUR.

Approche ! Frappez tous !

1er DEMI-CHŒUR.

Est-ce toi qui as tué Rhèsos ?

ODYSSEUS.

Plutôt celui qui allait tuer Rhèsos.

2me DEMI-CHOEUR.

Cessez tous !

1er DEMI-CHOEUR.

Jamais !

2e DEMI-CHOEUR.

Prends garde de tuer un ami.

1er DEMI-CHOEUR.

Donc, quel est le signal ?

ODYSSEUS.

Phoibos.

2e DEMI-CHOEUR.

J'entends. Que chacun retienne sa lance.

1er DEMI-CHOEUR.

Sais-tu où sont allés ces hommes ?

2e DEMI-CHOEUR.

Nous les avons vu prendre ce chemin.

1er DEMI-CHOEUR.

Que tous suivent leurs traces ! Ou faut-il crier ?

2e DEMI-CHOEUR.

Il serait funeste de troubler les Alliés dans l'épouvante de la nuit.

LE CHOEUR.

Strophe.

Quel est l'homme qui est venu ici ? Qui se vantera de sa grande audace, ayant échappé à ma main ? Où le poursuivrai-je ? A qui le comparer, lui qui, d'un pied intrépide, est venu à travers les troupes et les postes des gardes ? Est-ce un Thessalien ? Un habitant de la ville maritime des Lokriens ? Un insulaire de quelqu'une des Sporades ? Qui est-il ? De quel pays ? De quelle patrie sort-il ? Quel puissant Dieu révère-t-il ?

1er DEMI-CHOEUR.

Cette action n'est-elle pas d'Odysseus ?

2e DEMI-CHOEUR.

Pourquoi non, si nous le conjecturons d'après les actions passées ?

1er DEMI-CHOEUR.

Le penses-tu ?

2e DEMI-CHOEUR.

Pourquoi donc ?

1er DEMI-CHOEUR.

Certes, il est audacieux contre nous.

2e DEMI-CHOEUR.

Qui ? De qui loues-tu l'audace ?

1er DEMI-CHOEUR.

D'Odysseus.

2e DEMI-CHOEUR.

Ne vante pas l'Arès subtil d'un voleur !

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Déjà il est venu dans la Ville, les yeux pleins de larmes, en haillons, et portant une épée cachée sous le péplos. Et il allait, mendiant sa nourriture comme un vagabond ou un esclave, la tête sale et couverte d'ordures. Et il parlait mal de la race royale des Atréides, comme étant leur ennemi. Plût aux Dieux qu'il fût mort très justement avant de porter la trace de ses pieds sur la terre des Phryges !

1er DEMI-CHOEUR.

Que ceci ait été fait ou non par Odysseus, je suis saisi de crainte !

2e DEMI-CHOEUR.

Hektôr s'irritera contre nous hommes de garde.

1er DEMI-CHOEUR.

Que nous reprochera-t-il ?

2e DEMI-CHOEUR.

Il s'affligera...

1er DEMI-CHOEUR.

De quelle action ? Que redoutes-tu ?

2e DEMI-CHOEUR.

De ce qu'ils aient passé au milieu de nous.

1er DEMI-CHOEUR.

Quels hommes ?

2e DEMI-CHOEUR.

Ceux qui sont venus cette nuit dans le camp Phrygien.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

élas ! hélas ! ô terrible coup d'un Daimôn ! hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Ah ! Taisez-vous ! Attention ! Quelqu'un est peut-être tombé dans le filet.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Hélas ! hélas ! O calamité terrible pour les alliés Trèkiens !

LE CHŒUR.

Qui est-ce qui gémit ?

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Hélas ! hélas ! Malheureux que je suis ! Et toi, Roi des Thrèkiens, qui es venu dans cette très funeste Troia où la mort t'a saisi !

LE CHOEUR.

Qui es-tu parmi les Alliés ? Mes yeux sont obscurcis par la nuit. Je ne te reconnais pas.

LE CONDUCTEUR DU CHAR.

Strophe.

Où trouverai-je un des Rois Troiens ? Où Hektôr goûte-il le sommeil sous le bouclier ? A quel chef de l'armée dirai-je, hélas ! ah ! ah ! les maux que nous subissons, la calamité qui nous a été secrètement infligée, et qui, une fois manifeste, causera le deuil des Thrèkiens !

LE CHOEUR.

Un malheur a frappé l'armée Thrèkienne, il me semble, autant que je puis le comprendre.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Antistrophe.

L'armée a péri, le Roi est mort par un coup perfide ! La douleur de cette blessure mortelle m'a percé le cœur. Ah ! ah ! hélas ! Plaise aux Dieux que je périsse ! Il me fallait donc mourir honteusement, ainsi que Rhèsos, pour avoir secouru Troia !

LE CHOEUR.

Ces paroles annoncent clairement un malheur ; elles nous apprennent que nos Alliés ont péri.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

La chose est funeste, et très honteuse par surcroît. C'est une double calamité. Mourir glorieusement, en effet, puisqu'il faut mourir, est cruel à la vérité, je pense, pour celui qui meurt. Comment en serait-il autrement ? La gloire et l'illustration de la race appartiennent à ceux qui vivent. Nous, nous périssons honteusement et par imprudence. Après que la main de Hektôr nous eut placés dans le camp, et le signal nous étant confié, nous dormions sur la terre, accablés de fatigue. Et l'armée n'était point gardée par des sentinelles nocturnes, et les armes n'étaient point déposées dans les rangs, et les barres n'étaient point liées au joug des chevaux, parce que le Roi avait

appris que vous étiez victorieux et menaciez les poupes des nefs ; et nous dormions ainsi, couchés imprudemment. Moi, arraché au sommeil par la sollicitude de mon cœur, je mesure une abondante nourriture à mes chevaux, pensant qu'il faudra les atteler, au matin, pour le combat. Et je vois deux hommes errant autour de notre armée, dans la nuit épaisse. Mais à peine avais-je remué, qu'ils reculèrent et s'enfuirent. Et je leur criai de ne pas approcher, persuadé qu'ils étaient des pillards venus du camp des Alliés. Et ils ne dirent rien, et je n'en sais pas plus, m'étant couché de nouveau et endormi. Et, dans mon sommeil, une vision m'apparut. Je vis en songe deux loups sauter sur le dos des chevaux que j'ai nourris et que je mène attelés au char où je suis debout auprès de Rhèsos ; et ces loups fouettaient de leurs queues le poil des chevaux et les excitaient, et ceux-ci hennissaient, pleins de colère et se cabraient de terreur. Et moi, voulant chasser ces bêtes féroces loin des chevaux, je m'éveillai, car la terreur nocturne m'agitait. Et, levant la tête, j'entendis le gémissement des mourants. Un chaud jaillissement m'inonda du sang de mon maître égorgé! Je me levai subitement, désarmé et cherchant à voir et à saisir une épée, quand un homme vigoureux me porta un coup d'épée dans le flanc ; et je sentis le coup, et j'en crois le profond sillon de la plaie. Et je tombai en avant, et ces hommes, ayant enlevé l'attelage, pressèrent la fuite des chevaux. Ah ! ah ! la douleur me ronge ! hélas ! malheureux, je ne puis plus me tenir debout ! Je sais que ce carnage est vrai, l'ayant vu ; mais je ne puis dire ceux qui ont été égorgés, ni par quelle main ; cependant je puis imaginer que ces maux nous ont été causés par des amis.

LE CHOEUR.

Conducteur du Thrèkien malheureux, ne doute pas que des ennemis aient commis cette action. Hektôr lui-même, ayant appris cette calamité, approche. Comme cela est juste, il compatit à tes maux.

HEKTÔR.

Vous qui avez causé de si grands malheurs, comment les espions ennemis vous ont-ils échappé, à votre honte? Comment l'armée a-t-elle été égorgée, sans que vous les ayez chassés, à leur entrée dans le camp, ou à leur sortie? Qui mérite un châtiment, sinon toi à qui est confiée la garde de l'armée? Ils s'en sont allés, sains et saufs, riant de la lâcheté des Phryges et de moi qui commande! Mais, certes, sachez-le, j'en jure par le Père Zeus : le fouet ou la décapitation sera le châtiment de qui a fait cela, ou l'on pourra dire que Hektôr est un homme de rien et un lâche!

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Iô! iô!

. . . .

O Chef de la Ville, ceci est arrivé pendant que j'allais t'avertir que les nefs des Argiens étincelaient de feu! Je n'ai point fermé de toute la nuit mon œil vigilant, et je n'ai point dormi, par les sources du Simoïs! Ne t'irrite point contre moi, ô Roi! Je suis le plus innocent des hommes. Si, désormais, tu apprends de moi une action

ou une parole mauvaise, mets-moi vivant sous la terre! Je ne demande point grâce.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Pourquoi menaces-tu ceux-ci? Pourquoi, barbare, tentes-tu de me tromper, moi Barbare? C'est toi qui as fait cela. Nous n'en accusons personne, ni ceux qui sont morts, ni nous qui sommes blessés. Certes, tu auras besoin de longues et habiles paroles, afin de me persuader que tu n'as point égorgé tes amis, saisi du désir de ces chevaux, pour lesquels tu as tué tes alliés, après les avoir tant suppliés de venir à ton aide. Ils sont venus, et ils sont morts! Paris, violateur de l'hospitalité sacrée, a mieux agi que toi qui égorges tes alliés! Ne dis jamais qu'un des Argiens est venu nous massacrer ici. Comment aurait-il traversé les troupes Troiennes, jusqu'à nous, en se cachant? Toi et tes Phryges, vous étiez portés en avant de nous. Qui est blessé, qui est mort parmi les tiens, si, comme tu le dis, ce sont des ennemis qui sont venus? Mais nous, nous sommes blessés; et ceux qui ont le plus souffert ne voient plus la lumière de Hèlios. Enfin, nous n'accusons aucun des Akhaiens. Lequel d'entre les ennemis eût trouvé dans la nuit les tentes de Rhèsos, à moins qu'un Dieu ne les eût montrées aux tueurs? Ils ignoraient même qu'il fût arrivé. Mais toi, tu mens!

HEKTÔR.

Depuis aussi longtemps que le peuple Akhaien est sur cette terre, nous avons toujours eu des alliés, et je sais qu'aucun d'eux ne m'a jamais blâmé. Nous commençons par toi. Un si grand désir de ces chevaux ne m'a pas

saisi au point que j'aie égorgé des amis. C'est Odysseus qui a fait cela. Nul autre homme parmi les Argiens ne l'eût médité et accompli. Je le crains, et mon cœur est inquiet en songeant qu'il a rencontré et tué Dolôn. Celui-ci est absent depuis longtemps et ne revient pas.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Je ne connais pas les Odysseus dont tu parles; mais nous n'avons été frappés par aucun des ennemis.

HEKTÔR.

Pense-le, puisqu'il te plaît ainsi.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

O terre de la patrie, plût aux Dieux que je fusse mort dans toi!

HEKTÔR.

Tu ne mourras pas. La foule des morts est assez grande.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Où m'en retournerai-je, privé de mes maîtres?

HEKTÔR.

Ma demeure te recevra et te guérira.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Comment la main des tueurs me guérira-t-elle?

HEKTÔR.

Cet homme ne cessera de répéter les mêmes paroles.

LE CONDUCTEUR DE CHAR.

Qu'il périsse celui qui a fait cela ! Ma langue ne parle pas de toi, comme tu le dis ; mais Dikè sait tout.

HEKTÔR.

Prenez-le, conduisez-le dans ma demeure et guérissez-le de ses plaintes. Pour vous, il faut que vous alliez annoncer ceci à ceux qui sont dans la Ville, à Priamos et aux vieillards, afin qu'ils ensevelissent les morts le long des chemins publics.

LE CHOEUR.

Pourquoi donc, après une si grande félicité, un Daimôn contraire jette-t-il de nouveau Troia dans le deuil ? Que médite-t-il ? Ah ! oh ! oh ! Quelle Déesse, ô Roi, emporte dans ses bras, au-dessus de nos têtes, ce corps récemment tué ? Je regarde ce prodige avec épouvante !

LA MUSE.

Il vous est permis de la voir, Troiens. Moi, la Muse honorée des sages, une des neuf Sœurs, me voici, contemplant mon fils misérablement tué par les ennemis. Le rusé Odysseus, qui l'a égorgé, recevra un jour le châtiment mérité.

Strophe.

Par une lamentation familiale, je gémis sur toi, ô fils, ô

douleur de ta mère ! Tu es venu à Troia par un chemin funeste, obstinément, contre ma défense, contre les prières de ton père ! Hélas sur toi, à cause de toi, ô chère, chère tête ! Hélas sur moi ?

LE CHOEUR.

Autant qu'il m'est permis, bien que je ne sois pas de ta race, je pleure ton fils avec toi.

LA MUSE.

Antistrophe.

Qu'il périsse l'Oinéide ! Qu'il périsse le Laertiade qui m'a privée de mon plus illustre enfant ! et Hèléna qui, ayant quitté sa demeure, a navigué vers un lit nuptial Phrygien, qui a causé ta perte misérable sous Ilios, ô très cher, et qui a dépeuplé d'innombrables villes de leurs plus braves guerriers !

Pendant ta vie, et depuis que tu es parti pour le Hadès, ô fils de Philammôn, tu as déchiré mon cœur, car ton insolence qui t'a perdu, et ta lutte contre les Muses ont fait que j'ai conçu cet enfant malheureux ! En traversant les ondes fluviales, je m'approchai du lit fécondant du Strymôn, quand nous allâmes vers le mont Pangaios riche en or, nous, les Muses, munies d'instruments, pour notre grand combat, dans l'art du chant, contre le très habile chanteur Thrèkien. Et nous aveuglâmes Thamyris qui avait insulté notre art par de nombreux outrages. Et après que je t'eus enfanté, respectant mes sœurs et la virginité, je t'envoyai vers les tourbillons du Fleuve ton père. Et le Strymôn ne te livra point à des mains mortelles pour être

nourri, mais aux Nymphes des sources. Là, excellemment élevé par des vierges, tu commandais, ô fils, étant le premier parmi les hommes de la Thrèkè. Et je ne craignais pas de te voir mourir quand tu conduisais des armées altérées de sang sur la terre de la patrie ; mais, sachant ta destinée, je défendais que tu vinsses jamais vers la citadelle de Troia. Et les députations de Hektôr et les fréquents messages de vieillards te persuadèrent de venir ici en aide à tes amis. Ne pense pas te cacher de moi, Athana ! toi qui as causé toute cette tuerie, car ni Odysseus, ni le fils de Tydeus ne l'ont faite d'eux-mêmes. Et, cependant, nous, les Muses-sœurs, nous honorons grandement ta Ville et sommes familières à cette terre. Orpheus, cousin de ce mort que tu as tué, y a allumé le flambeau des Mystères sacrés, et Phoibos et nous-mêmes avons instruit Mousaios, ton vénérable citoyen, et qui, de tous les hommes, s'est le plus élevé en sagesse. Et, en récompense, je gémis, portant mon fils dans mes bras ! Mais je ne dirai à aucun interprète de gémir pour moi.

LE CHOEUR.

Le conducteur Trèkien nous a donc faussement accusés, Hektôr, d'avoir commis ce meurtre.

HEKTÔR.

Je savais cela. Il n'était pas nécessaire qu'un divinateur révélât que celui-ci avait péri par les ruses d'Odysseus. Pour moi, voyant l'armée des Hellènes assiéger ma patrie, ne devais-je pas envoyer des messages à mes amis, afin qu'ils vinssent en aide à notre Ville ? J'ai envoyé ; et celui-ci, comme cela était dû, est venu combattre avec

moi. Je ne me réjouis nullement qu'il ait été tué. Et maintenant, je suis prêt à lui élever un tombeau et à brûler en même temps de riches péplos. Il est venu en ami, mais il est mort malheureusement.

LA MUSE.

Il n'ira point sous la terre noire, tant je supplierai la Nymphe souterraine, la fille de Dèmètèr qui donne les fruits, afin qu'elle me rende son âme. Elle me doit, comme il semble, d'honorer les amis d'Orpheus. Mais, pour moi, il sera mort désormais, et ne voyant plus la lumière. En effet, il ne viendra jamais plus à moi, et il ne verra plus sa mère ; mais, enfermé dans les antres de la terre riche en argent, d'homme fait Dieu, il y vivra, prophète de Bakkhos, dans le Pangaios rocheux qu'habite le Dieu révéré des initiés aux Mystères. Je partagerai aussi le deuil de la Déesse marine, car la destinée de son fils est de mourir. Nous, Muses-sœurs, nous t'honorerons d'abord par nos larmes, puis Akhilleus, fils de Thétis. Pallas ne t'affranchira pas de la mort, elle qui t'a tué, et le carquois d'Apollôn lui garde un trait. O soucis des parents, chagrins des mortels, celui qui sait bien ce que vous êtes, passera sa vie sans enfants, il n'ensevelira pas les enfants qu'il a engendrés !

LE CHOEUR.

Il appartient à la mère de celui-ci de célébrer ses funérailles. Mais toi, Hektôr, si tu veux agir, c'est le moment, car voici la lumière du jour.

HEKTÔR.

Allez ! ordonnez à nos compagnons de s'armer à la hâte et d'atteler les chevaux sous le joug. Que tous, portant des torches, attendent le son de la trompette Tyrrhénienne, car, enfonçant l'armée et les retranchements des Akhaiens, je me flatte de mettre le feu aux nefs ; et les prochains rayons de Hèlios éclaireront un jour libre pour les Troiens !

LE CHOEUR.

Obéissons au Roi. Allons, couverts de nos armes, avertir nos compagnons. Le Dieu qui est avec nous nous donnera peut-être la victoire.

FIN DE RHÈSOS.



XII

LES TRÔIADES



XII

LES TRÔIADES

POSEIDÔN.
ATHÈNA.
HÉKABÈ.
CHŒUR DES CAPTIVES TRÔIADES.
TALTHYBIOS.
KASANDRA.
ANDROMAKHÈ.
MÉNÉLAOS.
HÉLÉNÈ.

POSEIDÔN.

Je suis venu, moi, Poseidôn, quittant les gouffres salés de la mer Aigaienne, là où les chœurs des Nèrèides enlacent le beau mouvement de leurs pieds. En effet, depuis le temps où, Phoibos et moi, nous avons dressé ces tours de pierre

autour de la terre Troienne, jamais mon cœur n'a manqué de bienveillance pour la Ville des Phryges, qui fume maintenant, renversée par la lance Argienne. Le Phôkéen Parnasien Épéios, par l'art de Pallas, a construit un cheval empli d'hommes armés, et il a fait entrer entre les tours ce lourd fléau. De là il sera appelé par les hommes futurs le Cheval lancéen, parce qu'il contenait des lances cachées. Et les Bois sacrés sont déserts, et les temples des Dieux ruissellent de sang, et Priamos est tombé mort au pied de l'autel de Zeus Herkéien ! L'or et les dépouilles des Phryges sont amassés dans les nefs des Akhaiens. Les Hellènes, ayant pris cette Ville, attendent un vent propice pour aller revoir, joyeux, après dix ans, leurs femmes et leurs enfants. Et moi, vaincu par la Déesse Hèra l'Argienne et par Athana, qui toutes deux ont détruit les Phryges, je quitte l'illustre Ilios et mes autels. En effet, quand la morne solitude est dans une Ville, le culte des Dieux souffre, et ils ne sont plus honorés. Le Skamandros retentit des gémissements des captives à qui le sort a donné des maîtres. Les unes sont aux Arkadiens, les autres aux Thessaliens, d'autres aux chefs Thèséides des Athènaiens. Celles des Trôiades qui n'ont pas été atteintes par le sort sont ici sous ces tentes, réservées pour les premiers de l'armée ; et, avec celles-ci, est la Lakainienne Tyndaride Héléna, captive aussi de droit. Et chacun peut voir la misérable Hékabè, étendue devant la porte, répandant des flots de larmes pour beaucoup de causes. Sa fille Polyxénè a péri malheureusement, sans qu'elle l'ait su, sur le tertre funèbre d'Akhilleus. Priamos et ses enfants sont morts ; et la divinatrice Kasandra, que le roi Apollôn a laissé vierge, Agamemnôn l'a traînée de force à un lit adultère, sans respect pour le Dieu et pour

la piété. Donc, salut, Ville autrefois heureuse, tours magnifiques ! Si Pallas, la fille de Zeus, ne vous eût pas détruites, vous resteriez encore debout !

ATHÈNA.

M'est-il permis de parler au plus proche parent de mon père, au grand Daimôn honoré entre tous les Dieux, ayant déposé notre colère ?

POSEIDÔN.

Certes. L'entretien entre parents, Reine Athana, est un charme puissant pour unir les esprits.

ATHÈNA.

Je loue la bienveillance de ton cœur. Mais j'ai à te dire, Roi, des choses qui nous touchent tous deux.

POSEIDÔN.

M'apportes-tu un ordre de Zeus, ou de quelque autre des Dieux ?

ATHÈNA.

Non ! Mais je viens recourir à ta puissance, au sujet de Troia, afin que tu te joignes à moi.

POSEIDÔN.

Serait-ce que, déposant ta haine première, tu aies pitié de Troia consumée par le feu ?

ATHÈNA.

Avant tout, réponds à ceci : Veux-tu me faire part de tes desseins, et faire ce que je désire ?

POSEIDÔN.

Certes! Mais je veux savoir, cependant, si tu viens pour les Akhaiens ou pour les Phryges.

ATHÈNA.

Je veux réjouir les Troiens, mes anciens ennemis, et préparer aux Akhaiens un retour désastreux.

POSEIDÔN.

Pourquoi changes-tu ainsi de pensée ? Pourquoi hais-tu si violemment ce que tu as aimé ?

ATHÈNA.

Ne sais-tu pas qu'ils m'ont outragée, et qu'ils ont insulté mon temple ?

POSEIDÔN.

Je sais qu'Aias en a entraîné de force Kasandra.

ATHÈNA.

Et les Akhaiens ne l'en ont ni blâmé, ni puni.

POSEIDÔN.

Mais ils ont détruit Ilios par ton aide.

ATHÈNA.

Et c'est pourquoi, unie à toi, je veux les accabler de maux.

POSEIDÔN.

J'agirai selon ta volonté. Que feras-tu ?

ATHENA.

Je veux leur infliger un retour désastreux.

POSEIDÔN.

Tandis qu'ils sont encore à terre, ou sur la mer salée ?

ATHÈNA.

Quand ils navigueront d'Ilios vers leurs demeures. Zeus leur enverra la pluie et la grêle furieuse et les noirs souffles de l'Aithèr ; et il dit qu'il me donnera le feu de la foudre, afin que je renverse les Akhaiens et que je brûle les nefs. Pour toi, comme il t'appartient, fais rugir la mer Aigaienne sous les violentes tempêtes, et creuse les tourbillons d'eau salée et remplis de cadavres le profond détroit de l'Euboia, afin qu'à l'avenir, les Akhaiens apprennent à respecter mes temples et à vénérer les autres Dieux !

POSEIDÔN.

Cela sera fait. Ce service ne demande que peu de paroles. Je bouleverserai la mer Aigaienne et les rivages de Mykonos, et les rochers Dèliens, et Skyros, et Lemnos,

et le promontoire Kapharéien seront couverts des cadavres des morts ! Retourne dans l'Olympos, prends les traits de la foudre des mains de ton père, et attends que l'armée des Argiens ait coupé les câbles. Il est insensé celui des mortels qui dévaste les Villes, les temples, les sépulcres sacrés des morts, et en fait une solitude. Il périra bientôt lui-même.

HÉKABÈ.

Lève la tête de terre, malheureuse ! Dresse le cou ! Troia n'est plus, nous ne sommes plus les Rois de Troia. Supporte le Daimôn changé ! Suis le courant, navigue selon le Daimôn. Ne tourne point la proue de la vie contre le flot, puisque tu vas au gré de la destinée. Hélas ! hélas ! Comment ne gémirais-je pas, malheureuse ! moi dont la patrie, l'époux et les enfants ont péri ! O richesse magnifique des aieux, maintenant disparue, tu n'étais donc rien ! Que me faut-il taire ? Que faut-il ne pas taire ? Sur quoi faut-il me lamenter ? Malheureuse ! combien je souffre dans tous mes membres, le dos étendu sur cette dure couche ! Hélas ! ma tête, mes tempes, mes flancs ! Je me tourne sans cesse et me retourne sur le dos et sur chaque côté, en me lamentant misérablement ! Mais c'est une consolation pour les malheureux, que de pousser de lugubres gémissements.

Strophe I.

O proues rapides des nefs parties pour le saint Ilios, à l'aide des avirons, à travers la mer pourprée et les ports tranquilles de la Hellas, avec un Paian funeste, aux sons

éclatants des trompettes et des flûtes, vous avez attaché les câbles Aigyptiens au rivage de Troia, afin de redemander l'odieuse femme de Ménélaos, cet opprobre de Kastôr, cette honte de l'Eurotas, elle qui a fait égorger Priamos, le père de cinquante enfants, et qui m'a jetée, moi, la misérable Hékabè, dans cette destinée mauvaise!

Antistrophe I.

Hélas sur moi, assise à l'entrée des tentes d'Agamemnôn! Je suis emmenée loin de mes demeures, vieille femme esclave, et la tête misérablement rasée d'une façon lugubre! O malheureuses femmes des Troiens aux lances d'airain! O malheureuses vierges, malheureuses fiancées! Lamentons-nous, puisque Ilios fume! Comme l'oiseau qui donne l'exemple à ses petits emplumés, je vous enseignerai une plainte lamentable, non telle que le chant par lequel, sur le mode Phrygien, je célébrais autrefois les Dieux, en excitant aux danses, appuyée sur le sceptre de Priamos!

1[er] DEMI-CHOEUR.

Strophe II.

Hékabè! pourquoi te lamentes-tu? Pourquoi cries-tu? Que veut dire cette parole? J'ai entendu, en effet, par les demeures, les gémissements que tu gémis; et la terreur a envahi le cœur des Trôiades, qui pleurent leur servitude dans ces tentes.

HÉKABÈ.

O filles! Déjà les nefs des Argiens sont ébranlées par les avirons.

1[er] DEMI-CHOEUR.

Hélas! malheureuse, que veulent-ils? Vont-ils donc m'emporter sur les nefs, loin de la terre de la patrie?

HÉKABÈ.

Je ne sais; mais je soupçonne un malheur.

1[er] DEMI-CHOEUR.

Iô! iô! Écoutez ce qui vous menace, ô misérables femmes Trôiades! Sortez des demeures. Les Argiens sont prêts à partir..

HÉKABÈ.

Hélas! hélas! N'appelez pas au dehors Kasandra, qui est telle qu'une Mainade furieuse, et qui devra être en opprobre parmi les Argiens, de peur d'ajouter des douleurs à ma douleur. Hélas! Malheureuse Troia, tu as péri! Malheureux aussi ceux qui t'ont quittée, qu'ils soient vivants ou morts!

2[e] DEMI-CHOEUR.

Antistrophe II.

Hélas! Je sors en tremblant de la tente d'Agamemnôn pour apprendre de toi, Reine, si les Argiens ont résolu de me tuer, moi, malheureuse, ou si les matelots se préparent à remuer les avirons.

HÉKABÈ.

O fille! ayant l'âme éveillée par le chagrin, je suis venue, saisie d'horreur.

2e DEMI-CHOEUR.

. . . .

Quelque héraut des Danaens est-il venu? A qui suis-je donnée comme esclave?

HÉKABÈ.

Tu vas être tirée au sort.

2e DEMI-CHOEUR.

Iô! iô! Lequel des Argiens ou des Phthiotes, ou quel autre, dans quelque île, va m'emmener, malheureuse, loin de Troia?

HÉKABÈ.

Hélas! hélas! De qui serai-je l'esclave, moi, misérable vieille femme, et sur quelle terre? Telle qu'un frelon, ayant l'aspect d'une morte, semblable aux Ombres vaines, veillerai-je à la porte des demeures, ou garderai-je les enfants, moi qui possédais les honneurs royaux dans Troia?

LE CHOEUR.

Strophe III.

Ah! hélas! Par quelles lamentations gémis-tu sur ta honteuse destinée? Je n'agiterai plus la navette en bro-

dant les toiles de l'Ida. Pour la dernière fois, je vois les corps de mes fils, pour la dernière fois! Je subirai des maux plus terribles que toi, entraînée au lit d'un Hellène, — périssent cette nuit-là et cette destinée! — ou, misérable servante, je puiserai l'eau sacrée de Peirèna. Plaise aux Dieux que je sois menée dans l'illustre et heureuse contrée de Thèseus! Que ce ne soit pas au moins vers les tourbillons de l'Eurotas, dans la très odieuse demeure de Héléna, où je deviendrai l'esclave de Ménélaos, le dévastateur de Troia!

Antistrophe III.

J'ai appris que la sainte contrée Pènéienne, très belle base du mont Olympos, abondait en richesses et en fécondité. C'est là où il me serait doux d'aller, après la divine contrée de Thèseus. Et celle de l'Aitna d'Hèphaistos, mère des montagnes Sikéliennes, en face de la Phoinika, est célébrée aussi, ai-je appris, par ses couronnes de vertus; et, de même, la contrée voisine de la mer Ionienne, qu'arrose le très beau Krathis, qui fait resplendir les chevelures blondes, et qui, de ses sources sacrées, nourrit cette terre bien peuplée.

Mais un héraut des Danaens vient de nous apporter de nouveaux ordres. Il vient, hâtant ses pieds rapides. Qu'apporte-t-il? Que dit-il? Déjà nous sommes esclaves sur la terre Dôrique!

TALTHYBIOS.

Hékabè, certes, tu sais que je suis venu bien souvent

à Troia, en héraut des Akhaiens. J'étais donc déjà connu de toi, femme, et je viens, moi, Talthybios, t'annoncer l'ordre de tous!

HÉKABÈ.

C'est cela, c'est cela, chères femmes, que je craignais depuis longtemps.

TALTHYBIOS.

Vous êtes tirées au sort, si c'est cela que vous craignez.

HÉKABÈ.

Hélas! Dans quelle ville de la Thessalia, de la Phthia ou de la terre Kadméienne?

TALTHYBIOS.

Chacune est à un homme; toutes ne sont pas au même.

HÉKABÈ.

A qui chacune est-elle échue? Laquelle des Iliadiennes aura une fortune heureuse?

TALTHYBIOS.

Je le sais. Mais demande-le pour chacune d'elles, et pour toutes ensemble.

HÉKABÈ.

A qui le sort a-t-il donné ma fille, la malheureuse Kasandra?

TALTHYBIOS.

Le Roi Agamemnôn l'a choisie et prise.

HÉKABÈ.

Elle est donc désormais l'esclave de l'épouse Lakédaimonienne? Hélas sur moi!

TALTHYBIOS.

Non, elle possèdera secrètement le lit de l'époux.

HÉKABÈ.

Elle! la vierge de Phoibos, et à qui Celui qui a des cheveux d'or avait accordé de vivre toujours vierge!

TALTHYBIOS.

Le désir de la jeune fille divinatrice a blessé le cœur du Maître.

HÉKABÈ.

Rejette, ma fille, et les clefs sacrées et les bandelettes saintes qui ornaient ton corps!

TALTHYBIOS.

N'est-ce donc pas un grand honneur pour elle de partager le lit royal?

HÉKABÈ.

Mais où est-elle, la fille que vous m'avez enlevée récemment?

TALYHYBIOS.

Me parles-tu de Polyxénè, ou de quelque autre?

HÉKABÈ.

D'elle-même. A qui le sort l'a-t-il donnée?

TALTHYBIOS.

Elle a été vouée au tombeau d'Akhilleus.

HÉKABÈ.

Hélas! j'ai enfanté une fille vouée à un tombeau! Quelle est donc cette loi, ou ce rite des Hellanes, ô ami?

TALTHYBIOS.

Nomme ta fille bienheureuse, car elle a une bonne destinée.

HÉKABÈ.

Que dis-tu? Voit-elle la lumière?

TALTHYBIOS.

La destinée la possède : elle est affranchie de tous les maux.

HÉKABÈ.

Et la femme de Hectôr cuirassé d'airain, la malheureuse Andromakhè, quelle est sa destinée?

TALTHYBIOS.

Le fils d'Akhilleus l'a choisie et prise.

HÉKABÈ.

Et de qui suis-je la servante, moi qui ai besoin d'un bâton, comme d'un troisième pied, pour soutenir ma vieille tête?

TALTHYBIOS.

Le sort t'a donnée à Odysseus, roi d'Ithakè.

HÉKABÈ.

Hélas! heurte ta tête rase, déchire tes deux joues de tes ongles! Hélas sur moi! Je suis contrainte par le sort de servir un homme rusé et abominable, ennemi de la justice, vipère qui méprise les lois, et qui, de sa langue menteuse, soutient les choses opposées et remplace la concorde par la haine! Lamentez-vous sur moi, ô Trôiades! Je péris, je péris, malheureuse! Je suis tombée sur la plus horrible des chances!

LE CHOEUR.

Maîtresse, tu connais ta destinée; mais lequel des Akhaiens, lequel des Hellènes sera mon maître?

TALTHYBIOS.

Allez, serviteurs! Il faut amener promptement Kasandra, afin que je la livre aux mains du Chef de l'armée. Puis je conduirai aux autres les captives désignées. Ah! pour-

quoi cette lumière de torches flambe-t-elle dans la tente? Que font-elles, les Trôiades? Brûlent-elles les tentes, parce qu'elles doivent être emmenées d'ici vers Argos, ou, désirant mourir, brûlent-elles leurs corps? Certes, toute âme libre, en de telles calamités, supporte ses maux avec peine. Ouvre! ouvre! Ce qui peut plaire à celles-ci nuirait aux Akhaiens; et la faute m'en serait transmise.

HÉKABÈ.

Ce n'est pas cela. Elles ne brûlent rien; mais ma fille Kasandra, saisie de fureur, accourt ici.

KASANDRA.

Strophe.

Levez-vous! Rangez-vous de côté! J'apporte la lumière! Voici, voici! J'éclaire, je fais resplendir ce temple de torches! Hymèn! ô Roi Hymènaien! Heureux l'époux! Et moi, heureuse aussi, qui vais, dans Argos, entrer en un lit royal! Hymèn! ô Roi Hymènaien! Puisque tu pleures et gémis, mère, sur mon père mort et la chère patrie, j'allume cette flamme, je fais éclater et resplendir ce feu pour mes noces. Hymèn! ô Roi Hymènaios! Répands la lumière, ô Hékata, pour les noces des vierges, c'est la coutume!

Antistrophe.

Lève le pied, Chef des danses, Évan, Évoé! Iô! iô! comme aux jours de la plus heureuse destinée de mon père. Ce chœur est sacré! Conduis-le, Phoibos! Je sacri-

fie dans ton temple ceint de lauriers. Hymèn! ô Hymènaios! Hymèn! Trépigne, mère; lève le pied! Dirige çà et là la chère danse de tes pieds avec moi. Célébrez Hymènaios et l'épouse, par des clameurs et des chants joyeux! Allons, ô vierges ornées de beaux péplos Phrygiens, chantez mes noces et l'époux promis à mon lit!

LE CHOEUR.

Reine! pourquoi ne retiens-tu pas ta fille en délire, de peur qu'elle ne danse légèrement au milieu de l'armée des Argiens?

HÉKABÉ.

Hèphaistos! tu portes le flambeau dans les noces des mortels; mais, certes, tu secoues ici une flamme funeste, contre notre meilleure espérance! Hélas! fille, ce n'était pas au milieu des armes et sous la lance Argienne que je pensais autrefois célébrer tes noces! Donne-moi la torche. En courant çà et là dans ton délire, tu ne portes pas le feu droit, et ton esprit, ô fille, n'est pas calme, et tu es toujours dans le même état. Rentrez ces torches, ô Trôiades, et répondez par des larmes à son chant nuptial.

KASANDRA.

Mère! orne ma tête victorieuse, et réjouis-toi de mes noces royales, et mène-moi, et, si je n'obéis pas promptement, traîne-moi de force; car si Loxias est Dieu, il sera plus malheureux encore que celui de Héléna, cet hymen d'Agamemnôn, de l'illustre Roi des Akhaiens! Je le tuerai, en effet, et je dévasterai sa demeure, en

châtiment du meurtre de mon père et de mes frères. Mais je tairai ceci : je ne dirai pas la hache qui s'abattra sur mon cou et sur celui d'un autre, ni les combats parricides que causeront mes noces, ni le désastre de la race d'Atreus; mais, puisqu'en proie à un Dieu je suis moins saisie de sa fureur, je montrerai cette Ville plus heureuse que les Akhaiens qui, pour une seule femme et pour un seul lit, pour reprendre Héléna, ont détruit des milliers d'hommes. Voici qu'un chef plein de sagesse se prive pour des ennemis de son plus cher bien, de ses joies domestiques, livrant ses enfants à son frère, à cause d'une femme qui n'a point été enlevée de force, mais qui s'est enfuie volontairement. Arrivés au bord du Skamandros, ils sont morts, non exilés de la terre et des hautes tours de la patrie; et ceux qu'a égorgés Arès n'ont point revu leurs enfants, et ils ne seront pas enveloppés de voiles funèbres par leurs femmes, et ils gisent sur une terre étrangère! Et leurs choses domestiques ont été telles aussi; et les veuves mouraient, et les pères restaient privés de leurs enfants vainement élevés, et nul ne fait ruisseler le sang sur leur tombeau. Certes, cette expédition est bien digne d'être louée! Il est mieux de taire les choses honteuses. Que ma muse ne chante pas, plutôt que de célébrer des actions mauvaises! Mais les Troiens, et c'est la plus belle des gloires, mouraient pour la patrie; ceux que la lance avait rués, emportés dans leurs demeures par leurs amis, étaient déposés dans la terre de la patrie par les mains de ceux dont c'était le devoir. Tous les Phryges, qui ne sont pas morts dans le combat, ont habité chaque jour avec leurs femmes et leurs enfants, joie que ne goûtaient point les Akhaiens. Sache quelle est la destinée de Hektôr, si amère qu'elle te

semble : Il est mort, acclamé le plus brave des hommes, et l'armée des Argiens lui a valu cette gloire. S'ils étaient restés dans leurs demeures, sa gloire serait restée cachée. Paris a épousé la fille de Zeus. S'il ne l'avait pas épousée, il eût formé une alliance obscure dans ses demeures. Tout homme sage doit fuir la guerre ; mais, si elle survient, l'honneur de la patrie veut que chaque citoyen meure bravement, car la lâcheté est un opprobre. C'est pourquoi il ne convient pas, mère, que tu te lamentes sur la patrie et sur mes noces, car je détruirai par mes noces ceux qui nous sont le plus odieux, à toi et à moi.

LE CHOEUR.

Comme tu te ris avec joie de tes maux domestiques, et comme tu te plais à prophétiser des choses qui, peut-être, n'arriveront jamais !

TALTHYBIOS.

Si Apollôn ne t'eût rendue furieuse, jamais tu n'eusses jeté impunément, de cette terre, ces imprécations contre mes chefs. Mais ceux qui semblent sages ne l'emportent point sur ceux qui ne valent rien ; car le plus grand Roi des Panhellènes, le cher fils d'Atreus, est saisi du désir de cette Mainade, que je ne voudrais certes pas épouser, moi qui suis pauvre. J'abandonne aux vents tes outrages contre les Argiens et tes louanges des Phryges, puisque tu as un esprit insensé. Mais suis-moi vers les nefs, belle fiancée du Chef ! Et toi, Hékabè, quand le fils de Laertès viendra t'emmener, suis-le. Tu seras servante d'une chaste femme, ainsi que le disent tous ceux qui sont venus vers Ilios.

KASANDRA.

Voilà un dangereux serviteur, certes! Pourquoi les nomme-t-on hérauts, eux qui sont également odieux à tous les hommes, ces messagers des Chefs et des Villes? Tu dis que ma mère doit aller dans les demeures d'Odysseus? Pourquoi donc les paroles d'Apollôn m'ont-elles appris qu'elle doit mourir ici? Mes dernières paroles ne seront point des outrages. Malheureux Odysseus! Il ignore les maux qui lui sont destinés. Les miens et ceux des Phryges lui sembleront de l'or. Après dix années de travaux, outre celles qu'il a passsées ici, il rentrera seul dans sa patrie, s'il est épargné par l'horrible Kharybdis qui habite le détroit rocheux où roulent le flux et le reflux, s'il échappe au montagnard Kyklôps, mangeur de chair crue, à la Ligurienne Kirkè, qui transforme en porcs, aux naufrages de la mer salée, aux charmes du Lôtos, aux bœufs sacrés du Hélios, dont on mangera la chair qui parlera, épouvante d'Odysseus! Afin de tout dire brièvement, il descendra vivant dans le Hadès; puis, ayant échappé à l'eau de la mer et revenu dans ses demeures, il y rencontrera d'innombrables maux. Mais qu'importe que je dise les travaux d'Odysseus? Viens, afin que je m'unisse promptement à l'époux dans le Hadès. Certes, tu auras un lugubre tombeau nocturne, non à la lumière, ô toi, Chef des Danaens, qui te crois si glorieux! Et moi, cadavre nu, je serai jetée dans les vallées où roule l'eau des torrents, et près du tombeau de l'époux, je serai déchirée par les bêtes carnassières, moi, la servante d'Apollôn! O bandelettes du plus cher des Dieux, ornements fatidiques, je vous salue! J'ai quitté à jamais les fêtes sacrées qui me réjouissaient. Allez, arrachés de mon corps encore

vierge ! Je les livre aux vents rapides pour qu'ils te les portent, ô Roi fatidique ! Où est la nef du Chef ? Sur laquelle me faut-il monter ? A l'instant de recevoir le vent propice dans tes voiles, tu ne m'emporteras jamais assez tôt de cette terre, comme une des trois Érinnyes ! Salut, ma mère ! Ne pleure plus. O chère patrie, ô mes frères qui êtes sous la terre, et toi, ô père qui nous engendras, vous me reverrez promptement ! Mais je viendrai chez les morts, victorieuse, après avoir détruit les demeures des Atréides par qui nous périssons !

LE CHOEUR.

Servantes de la vieille Hékabè, ne voyez-vous pas que votre maîtresse est tombée muette contre terre ? Ne la soutiendrez-vous pas ? Laisserez-vous, ô lâches, la vieille femme tombée ? Relevez-la !

HÉKABÈ.

Laissez-moi ! Vos soins ne me plaisent pas, ô jeunes filles ! Laissez-moi contre terre. Cette prostration convient aux maux que je subis, que j'ai subis et que je subirai encore. O Dieux ! je vous invoque, vous si lents à me venir en aide ! mais il y a cependant quelque raison d'invoquer les Dieux quand un de nous est en proie à la fortune contraire. Et d'abord, il m'est doux de rappeler les biens que j'ai possédés. Je m'attirerai ainsi plus de pitié pour mes maux. J'ai été Reine et épouse royale, et j'ai enfanté de très illustres enfants et non une foule vulgaire, mais les plus nobles des Phryges, tels que nulle autre femme Trôiade, Hellène ou Barbare, ne peut se glorifier d'en avoir enfanté. Et je les ai vus renversés par la

lance hellènique, et j'ai coupé mes cheveux sur leur tertre funèbre. Et ce n'est pas pour avoir appris sa mort par d'autres que j'ai pleuré Priamos, leur père; mais je l'ai vu de mes yeux, égorgé devant l'autel de Zeus Herkéien, et j'ai vu la Ville conquise. Et j'avais élevé des vierges pour être l'honneur d'illustres époux, et elles sont livrées à d'autres, et elles sont arrachées de mes mains, et je les perds ! Et, désormais, nulle espérance que je sois jamais revue par elles, ni que je puisse les revoir jamais ! Enfin, par surcroît à mes misérables maux, étant vieille, je suis esclave dans la Hellas; et ils m'infligeront les services les plus pénibles pour ma vieillesse. Moi qui ai conçu Hektôr, je garderai les portes, ou je ferai le pain, et je coucherai sur la terre, le dos écorché, après un lit royal, et mon corps déchiré sera vêtu de haillons, indignes de qui fut heureuse autrefois ! O malheureuse que je suis ! Combien j'ai souffert à cause des noces d'une seule femme, et combien je souffrirai encore ! O fille ! ô Kasandra, agitée de la fureur sacrée, par quelle calamité as-tu perdu ta virginité ? Et toi, malheureuse ! où es-tu, Polyxèna ? De tous mes enfants, autant qu'ils étaient, il ne me reste ni fils, ni fille qui vienne en aide à ma misère. Pourquoi me relevez-vous ? Conduisez mes pieds, si délicats naguère dans Troia et maintenant esclaves, conduisez-les vers la terre, ma couche, et sur la pente d'un roc, afin que, noyée de larmes, j'en tombe, et que je meure ! Et, désormais, ne dites d'aucun qu'il est heureux, avant qu'il soit mort !

LE CHŒUR.

Strophe.

O Muse ! chante-moi avec des larmes un nouveau chant

funèbre sur Ilios ! En effet, je dirai à haute voix un chant sur Troia, et comment elle a été misérablement domptée à l'aide du Monstre à quatre pieds, et comment j'ai été conquise quand les Akhaiens laissèrent aux portes le Cheval frémissant, aux harnachements d'or et plein de guerriers. Et tout le peuple s'écriait, debout sur la Roche Trôiade : — Allons ! affranchis désormais de vos peines, conduisez dans Ilios cette Image sacrée offerte à la Vierge fille de Zeus ! — Quelle jeune fille, quel vieillard n'est pas sorti de sa demeure ? Et tous, avec des chants joyeux, voulaient s'emparer de ce fléau plein de ruse !

Antistrophe.

Et toute la race des Phryges, avec des pins allumés, se rue aux portes, afin d'offrir à la Déesse cette ruse fabriquée par les Akhaiens, cette ruine de la Dardaniè, pour se rendre propice la Vierge ambroisienne. Puis, l'ayant entouré de cables tordus, comme on fait du ventre noir d'une nef, ils traînèrent le Cheval dans la demeure de pierre de la Déesse Pallas, en ce lieu funeste à la patrie. Mais l'obscurité nocturne était venue pendant ces travaux et cette joie. Et la trompette Libyque et le chant Phrygien résonnaient, et les vierges, en trépignant, chantaient joyeusement ; et dans les demeures, les torches jetaient une noire splendeur sur ceux qui dormaient !

Épôde.

Et moi, je célébrais, dans ma demeure, par des danses, la Vierge Artémis, fille de Zeus. Mais voici qu'un cri terrible pénètre dans les maisons des Phryges ; et les chers

enfants, de leurs mains effrayées, saisissent les robes de leurs mères, et Arès sort de cette embûche, œuvre de la Vierge Pallas ! Et autour des autels ruisselait le carnage des Phryges ; et la funeste solitude, laissant égorger les époux dans leurs lits, donnait la victoire à la Hellas, nourrice de jeunes hommes, et le deuil à la patrie des Phryges !

Hékabè ! vois-tu venir Andromakhè sur un char étranger ? Auprès d'elle, le cher Astyanax, le petit enfant de Hektôr, suit le mouvement de son sein.

HÉKABÈ.

Où vas-tu sur ce char, malheureuse femme, assise sur les armes d'airain de Hektôr et sur les dépouilles des Phryges, conquises par la guerre, et dont le fils d'Akhilleus ornera les temples Phthiotiques, les ayant enlevées de Troia ?

ANDROMAKHÈ.

Strophe I.

Mes maîtres Akhaiens m'emmènent.

HÉKABÈ.

Hélas !

ANDROMAKHÈ.

Pourquoi gémis-tu pour moi ?

HÉKABÈ.

Ah ! hélas !

ANDROMAKHÈ.

Hélas sur ces douleurs !

HÉKABÈ.

O Zeus !

ANDROMAKHÈ.

Et sur cette misère !

HÉKABÈ.

Mes enfants !

ANDROMAKHÈ.

Nous avons vécu !

Antistrophe I.

HÉKABÈ.

Notre bonheur a péri ! Troia a péri !

ANDROMAKHÈ.

Malheureuse !

HÉKABÈ.

Et la noble race de mes enfants !

ANDROMAKHÈ.

Hélas !

HÉKABÈ.

Hélas sur mes

ANDROMAKHÈ.

Misères !

HÉKABÈ.

O malheureuse calamité

ANDROMAKHE.

De la Ville

HÉKABÈ.

Qui fume en cendres !

ANDROMAKHÈ.

Strophe II.

Reviens à moi, ô époux !

HÉKABÈ.

O malheureuse, tu appelles mon fils qui est dans le Hadès !

ANDROMAKHÈ.

Reviens protéger ta femme !

HÉKABÈ.

Antistrophe II.

O toi, fléau des Akhaiens, le premier né de mes enfants, couche-moi, dans le Hadès, auprès de Priamos !

ANDROMAKHÈ.

Malheureuse ! Tels sont nos profonds regrets, et nous subissons ces maux, la patrie étant morte ; et les douleurs s'ajoutent aux douleurs par la haine des Dieux, tandis que ton fils échappe à la mort, lui qui a perdu la haute Troia par ses noces odieuses ! Et les cadavres sanglants des morts, à cause de la Déesse Pallas, gisent déchirés par les oiseaux carnassiers, et Troia subit le joug de la servitude !

HÉKABÈ.

O patrie ! ô malheureuse ! Je gémis de te quitter. Tu vois sa ruine misérable et la demeure où j'ai enfanté ! O mes enfants, privée de sa ville, votre mère est aussi séparée de vous ! Quelle lamentation et quel deuil ! Dans notre demeure les larmes amènent les larmes. Celui qui est mort ne pleure plus au moins sur ses douleurs !

LE CHŒUR.

Qu'il est doux aux malheureux de pleurer, de gémir lugubrement et de chanter leurs maux !

ANDROMAKHÈ.

Vois ceci, ô mère de l'homme qui, autrefois, tua tant d'Akhaiens à l'aide de sa lance.

HÉKABÈ.

Je vois les Choses des Dieux, qui élèvent ceux qui ne sont rien et perdent ceux qui semblaient puissants !

ANDROMAKHÈ.

On nous emmène comme un butin, mon fils et moi, et le bien-né devient esclave, par un grand changement.

HÉKABÈ.

La force de la nécessité est terrible ; c'est ainsi que Kasandra m'a été arrachée violemment.

ANDROMAKHÈ.

Hélas ! hélas ! ta fille a trouvé, semble-t-il, un autre Aias. Mais tu subis encore d'autres maux.

HÉKABÈ.

Mes maux n'ont ni mesure, ni nombre, et ils se le disputent l'un l'autre.

ANDROMAKHÈ.

Ta fille Polyxénè a péri, égorgée sur le tertre d'Akhilleus, offerte à un cadavre !

HÉKABÈ.

Ah ! malheureuse ! C'est donc là ce que Talthybios m'annonçait si obscurément !

ANDROMAKHÈ.

Je l'ai vue elle-même, et, descendant de ce char, j'ai enveloppé son corps de péplos, et je me suis lamentée sur le cadavre.

HÉKABÈ.

Ah! ma fille! Égorgement impie! Hélas! de nouveau! Ah! que tu as péri affreusement!

ANDROMAKHÈ.

Elle est morte ainsi, mais sa destinée est plus heureuse que la mienne, qui est de vivre!

HÉKABÈ.

Ah! ma fille, être vivante ou morte, ce n'est pas la même chose! La mort n'est rien, mais la vie espère toujours.

ANDROMAKHÈ.

O mère, ô toi qui as conçu, écoute une belle parole, afin que je console ton cœur! Je dis que ne pas être né est semblable à la mort, mais qu'il est meilleur d'être mort que de vivre misérablement, car celui qui n'a pas le sentiment de ses maux ne souffre pas. Mais celui qui de la félicité tombe dans le malheur, languit de chagrin dans son cœur, à cause de sa félicité passée. Celle-ci est comme si elle n'avait pas vu la lumière, puisqu'elle est morte, et elle ne sent rien de ses maux. Pour moi qui ai atteint le faîte, et qui ai possédé ma grande part de gloire,

j'ai manqué la fortune. En effet, j'ai pratiqué, dans la demeure de Hektôr, toutes les choses honnêtes qui appartiennent aux femmes. D'abord, qu'elle soit vertueuse ou non, une femme acquiert une mauvaise renommée, si elle ne reste pas dans la demeure. J'y suis restée, sans désir de sortir, et je n'ai point permis aux doux entretiens des autres femmes d'y entrer. Je n'avais pour maître que mon esprit honnête, et c'était assez pour moi. Je me montrais à mon époux, silencieuse et le visage tranquille, et je savais quand il fallait l'emporter sur lui ou lui céder. La renommée de ces vertus, répandue dans l'armée Akhaienne, m'a perdue. Car, dès qu'on m'eut prise, le fils d'Akhilleus voulut m'épouser, et je servirai dans la demeure du tueur de mon époux! Et si, ayant oublié la chère tête de Hektôr, je donne mon âme au nouvel époux, je semblerai infidèle au mort; et si je lui montre de la haine, je serai haïe de mes maîtres. On dit qu'une seule nuit apaise la haine d'une femme dans le lit d'un homme ; mais, moi, j'ai horreur de celle qui, ayant perdu un premier époux, en aime un autre. Un cheval, séparé de la cavale avec laquelle il a été nourri, ne porte pas aussi volontiers le joug, bien que ces bêtes manquent de raison, et que leur nature soit inférieure. Mais en toi, ô cher Hektôr, j'ai possédé un homme sage et de bonne race, et qui excellait par les richesses et le courage. Tu m'as reçu vierge de la demeure de mon père et, le premier, tu t'es uni à moi dans mon lit de vierge. Et, maintenant, tu as péri, et je vais naviguer, captive, vers la Hellas, pour y être esclave. Est-ce que la mort de Polyxénè, sur laquelle tu gémis, n'est pas un mal moindre que mes misères? En effet, l'espérance, qui reste à tous les mortels, m'est refusée; je ne puis plus même m'abuser

en me flattant d'une meilleure fortune future, et, cependant, il est doux de l'imaginer !

LE CHOEUR.

Tes calamités sont les mêmes que les miennes; et, en pleurant ta destinée, tu me montres en quels maux je suis plongée.

HÉKABÈ.

Je ne suis jamais entrée dans le ventre d'une nef, mais je connais les nefs par leur image, et pour en avoir ouï parler. Quand la tempête n'est pas encore irrésistible, les marins travaillent ardemment pour leur salut, celui-ci à la barre, celui-là aux voiles, cet autre à la cale pour l'épuiser; mais si la mer bouleversée l'emporte par sa violence, ils cèdent à la destinée et se livrent à la course des flots. Telle, accablée de maux, je suis muette, ne pouvant même parler. L'affreuse tempête envoyée par les Dieux me dompte. Mais, ô chère fille, ne parle plus de la destinée de Hektôr; tes larmes ne le sauveront pas. Honore plutôt ton nouveau maître, et charme ton époux par tes vertus. Si tu fais cela, tu réjouiras tes amis, et tu pourras élever ce fils de mon fils pour le plus grand espoir de Troia, et pour que tes enfants fassent renaître Ilios et relèvent la Ville. Mais un entretien en amène un autre. Voici que le héraut Akhaien s'approche de nouveau, porteur de nouveaux ordres.

TALTHYBIOS.

Femme de Hektôr, du plus brave des Phryges, ne m'aie point en haine. Car ce n'est pas volontiers que je

t'apporte les résolutions publiques des Danaens et des Pélopides.

ANDROMAKHÈ.

Qu'est-ce donc ? Tu commences par un exorde de malheurs.

TALTHYBIOS.

Il a été ordonné que cet enfant... Comment parlerai-je ?

ANDROMAKHÈ.

Ne pourrons-nous avoir le même maître ?

TALTHYBIOS.

Aucun des Akhaiens ne sera jamais son maître.

ANDROMAKHÈ.

Laissera-t-on ici le dernier des Phryges ?

TALTHYBIOS.

Je ne sais comment t'apprendre doucement ce malheur.

ANDROMAKHÈ.

Je loue ton respect, à moins que tu m'apportes d'heureuses nouvelles.

TALTHYBIOS.

Ils tueront ton fils ! afin que tu saches tout ton malheur à la fois.

ANDROMAKHÈ.

Hélas sur moi ! Ceci est encore plus affreux que mes nouvelles noces !

TALTHYBIOS.

La parole d'Odysseus l'a emporté dans l'assemblée des Panhellènes,

ANDROMAKHÈ.

Hélas ! hélas ! que nous subissons d'horribles maux !

TALTHYBIOS.

Disant qu'il ne fallait point élever le fils d'un père très brave.

ANDROMAKHÈ.

Qu'il l'emporte de cette façon pour les siens !

TALTHYBIOS.

Il faut que l'enfant soit précipité du haut des tours Troiennes. Ne le retiens pas obstinément, mais souffre avec courage. Ne pouvant rien, ne compte pas sur tes forces, car tu n'as aucune aide. Il te faut songer que, ta Ville et ton époux ayant péri, tu es dans la servitude, et que nous sommes assez puissants pour combattre une femme seule. C'est pourquoi ne lutte pas ; ne fais rien qui t'attire l'opprobre et la haine, et n'envoie pas des imprécations aux Akhaiens. En effet, si tu disais des choses irritantes pour l'armée, cet enfant ne serait point enseveli, et il

n'aurait point de lamentations funéraires. Mais, te taisant et souffrant ton mal d'un cœur ferme, tu ne laisseras point ce cadavre non enseveli, et les Akhaiens te seront plus doux à toi-même.

ANDROMAKHÈ.

O très cher, ô mon fils bien aimé, tu vas mourir de la main de nos ennemis, et abandonner ta malheureuse mère! C'est la bonne race de ton père qui te tue, elle fait le salut des autres! La vertu de ton père ne t'a pas été opportune. O malheureux lit, ô noces pour lesquelles je vins autrefois dans la demeure de Hektôr, non pour enfanter une victime des Danaens, mais un maître pour la fertile Asia! O enfant, tu pleures? Sens-tu tes maux? Pourquoi me saisis-tu de tes mains et retiens-tu mon péplos, et, comme un petit poussin, te caches-tu sous mes ailes? Hektôr, brandissant son illustre lance, ne sortira pas de dessous terre, et ne reviendra pas à la lumière pour te sauver. Ni les parents de ton père, ni la force phrygienne ne te secoureront non plus; mais tombant d'en haut sur la tête, dans une affreuse chute, tu rendras l'esprit! O tendre fardeau de mes bras, bien aimé de ta mère, ô douce haleine de ma vie, c'est donc en vain que cette mamelle t'a nourri dans tes langes, que j'ai tant souffert, et que je me suis consumée de tant de peines! Maintenant, et jamais plus, embrasse ta mère, serre-toi contre ta mère, entoure mon cou de tes bras, et baise ma bouche! O Hellènes, qui méditez ces actions barbares, pourquoi tuez-vous cet enfant innocent de toute faute? O race Tyndaréienne, tu n'as jamais été la fille de Zeus! mais je dis que tu es née d'Alastôr, de Phthonos, de Pho-

nos et de Thanatos, tous ces monstres que nourrit la terre! Non, en effet, jamais je ne dirai que Zeus t'a engendrée, ô ruine des Barbares et des Hellènes! Que tu périsses, puisque, par tes yeux très beaux, tu as honteusement dévasté les illustres plaines des Phryges! Allez! emportez-le, précipitez-le, s'il vous plaît ainsi! Mangez sa chair, puisque nous périssons par les Dieux, et que je ne puis écarter la mort loin de mon fils! Cachez mon corps misérable, et jetez-le dans une nef, car je pars pour ces belles noces, après avoir perdu mon fils!

LE CHŒUR.

Malheureuse Troia, que de milliers d'hommes tu as perdus à cause d'une seule femme et de noces odieuses!

TALTHYBIOS.

Va, enfant, arraché au tendre embrassement d'une malheureuse mère, monte au sommet des tours paternelles, là où la sentence des Akhaiens a décidé que tu rendrais l'âme! Prenez-le. Il faut, pour être le héraut de tels ordres, être inexorable et sans honte, plus que je ne le suis.

HÉKABÈ.

O enfant, ô fils de mon malheureux fils, ta vie nous est injustement arrachée à ta mère et à moi! Que ferai-je pour toi, malheureuse? Je te donne ces plaies et ces

meurtrissures de ma tête et de ma poitrine, les seules choses qui soient en mon pouvoir. Hélas sur moi, à cause de la Ville et à cause de toi ! Nous manque-t-il une seule misère ? Que nous manque-t-il pour accomplir notre ruine entière ?

LE CHŒUR.

Strophe I.

O Roi de Salamis nourricière d'abeilles, Télamôn, qui habites l'Ile entourée des flots, et proche des collines sacrées où Athana fit croître le premier rameau du vert olivier, couronne ouranienne et honneur de l'éclatante Athènaiè ! Tu vins avec le puissant archer, fils d'Alkmèna, pour assiéger et renverser Ilios, Ilios notre Ville,

Antistrophe I.

Dans le temps où Hèraklès, irrité à cause des chevaux refusés, conduisit la fleur de la Hellas, et arrêta ses nefs, qui marchent sur la mer, à l'embouchure du Simoïs au large cours. Et il attacha les câbles aux poupes, et il sortit des nefs les flèches que sa main sûre devait lancer pour la mort de Laomédôn. Et, après avoir consumé par la flamme pourprée les murailles bâties par la règle de Phoibos, il dévasta la plaine de Troia. Ainsi, par deux assauts, la lance sanglante a renversé Troia !

Strophe II.

Donc, vainement, ô fils de Laomédôn, marchant avec grâce parmi les Kyathes d'or, tu as la gloire de remplir les coupes de Zeus, par un très illustre emploi ! La terre

qui t'a enfanté est consumée par le feu ! Les rivages de la mer retentissent. Comme l'oiseau qui appelle ses petits, les unes appellent leurs époux, les autres leurs enfants, et d'autres leurs vieilles mères. Tes bains si frais et les courses des gymnastes ont péri ; mais tu as encore ton jeune visage, gracieux, tranquille et beau, auprès du thrône de Zeus ! Et la Hellas a dévasté par la lance la terre de Priamos !

Antistrophe II.

Érôs, Érôs ! qui vins autrefois vers les demeures Dardaniennes, selon le désir des Ouranides, combien tu as magnifiquement glorifié Troia, en formant des alliances avec les Dieux ! Je ne le dirai point en blâme à Zeus, mais la lumière, douce aux mortels, d'Éôs aux blanches ailes, voit la ruine de cette terre et la destruction des Pergamiens, quoiqu'elle ait choisi ici un époux, le père de ses enfants, que son char d'or à quatre chevaux enleva jusqu'aux astres, grande espérance de la terre de la patrie. Mais les amours des Dieux se sont enfuis, inutiles à Troia !

MÉNÉLAOS.

O splendeur de Hèlios, qui répands ta belle lumière sur ce jour où je reprends ma femme Hélénè ! Me voici, moi, Ménélaos, qui ai supporté tant de fatigues, et voici l'armée Akhaienne. Je suis venu à Troia, non pour cette femme, ainsi qu'on le pense, mais contre l'homme qui, violant l'hospitalité, a enlevé ma femme de mes demeures. Grâce aux Dieux, il a été châtié, et la terre de sa patrie a

été domptée par la lance Hellènique. Je suis venu pour emmener cette Lakainienne, car je ne veux pas la nommer mon épouse, ce qu'elle fut autrefois. Elle est dans cette tente avec les captives Trôiades. Ceux qui l'ont reprise par leurs travaux guerriers me l'ont donnée pour que je la tue, ou pour que je la reconduise sur la terre Argienne. Et j'ai décidé de ne point tuer Hélénè à Troia, mais de la ramener sur ma nef dans la Hellas, et de la tuer là, afin de venger ceux des nôtres qui sont morts devant Ilios. Allons ! Entrez dans la tente, serviteurs, et traînez-la ici par les cheveux, souillée qu'elle est de tant de carnage ! Dès que les vents seront favorables, nous la ramèneront dans la Hellas.

HÉKABÈ.

O toi qui fais se mouvoir la terre, et qui habites en elle, qui que tu sois enfin, impénétrable à la pensée, Zeus ! Nécessité de la nature ou Esprit des mortels, je t'implore ! car, par des voies cachées, tu mènes avec équité toutes les choses mortelles !

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce que cela ? Quelles prières inaccoutumées aux Dieux !

HÉKABÈ.

Je te loue, Ménélaos, de vouloir tuer ta femme. Mais fuis-la, de peur qu'elle ne te dompte par le désir. En effet, elle se saisit des yeux des hommes, elle renverse les Villes, elle brûle les demeures, tant elle a de charmes ! Moi-

même, je la connais; et toi, et ceux qui avez souffert par elle la connaissez.

HÉLÉNÈ.

Ménélaos, ceci m'effraie avec justice. Je suis violemment arrachée de cette tente par les mains de tes serviteurs. Mais, quoique je sache que je te suis odieuse, cependant, je veux te demander quelle sentence a été portée sur ma vie par les Hellènes et par toi.

MÉNÉLAOS.

Tu n'as pas été soumise à un jugement, mais toute l'armée, que tu as fait souffrir, t'a donnée à moi, afin que je te tue.

HÉLÉNÈ.

Ne m'est-il point permis de répondre et de prouver que, si je meurs, je serai tuée injustement?

MÉNÉLAOS.

Je ne suis pas venu pour disputer, mais pour te tuer.

HÉKABÈ.

Entends-la! Qu'elle ne meure pas privée de défense, Ménélaos, et accorde-moi de lui répondre. En effet, tu ne connais aucune des mauvaises actions qu'elle a commises à Troia. Tout sera dit afin qu'elle meure, et de nulle façon elle ne pourra échapper.

MÉNÉLAOS.

Le temps manque pour cette grâce. Cependant, si elle veut parler, cela lui est permis. C'est par ton intercession, qu'elle le sache, que je lui accorde ceci, et non à cause d'elle-même.

HÉLÉNÈ.

Peut-être, que je parle bien ou mal, ne me répondras-tu pas, me traitant en ennemie; mais, ce que tu me reprocheras, je le réfuterai, et j'opposerai mes accusations aux tiennes. Et, d'abord, celle-ci a enfanté la cause de nos maux, en enfantant Paris. Ensuite, le vieillard Priamos nous a perdus, Troia et moi, en ne tuant pas cet enfant, Alexandros, cette funeste image d'une torche. Écoute ce qui s'en est suivi. Alexandros devint juge entre trois Déesses, et il lui fut promis par Pallas que, commandant aux Phryges, il dévasterait la Hellas. Hèra lui promit qu'il régnerait sur l'Asia et l'Europè, s'il jugeait pour elle. Enfin, Kypris, glorifiant ma beauté, lui promit de me donner à lui, s'il la déclarait la plus belle des Déesses. Réfléchis aux choses qui suivirent. La Déesse Kypris l'emporta. Et voici comment mes noces furent propices à la Hellas : Vous n'avez point été conquis par les Barbares et n'avez point subi leur joug. Mais si la Hellas a été heureuse de ceci, moi, j'en meurs, vendue à cause de ma beauté et honteusement accusée, quand je devrais recevoir une couronne en récompense. Mais tu me demanderas pourquoi je me suis enfuie secrètement de ta demeure. C'est qu'il était venu, accompagné d'une puissante Déesse, ce Daimôn funeste, que tu le nommes Alexandros ou Paris, lui que tu laissas dans ta demeure, ô

le plus lâche des hommes, quand tu partis sur ta nef, de Sparta pour la Krètè. Et maintenant, ce n'est plus toi, c'est moi que j'interrogerai sur ce qui suivit. Quelle était ma pensée en suivant cet étranger loin de ma demeure et trahissant ainsi ma patrie? Demande-le à la Déesse, et sois plus puissant que Zeus qui est l'esclave de celle-ci, bien qu'il commande aux autres Dieux. Je dois donc être pardonnée. Tu peux, ensuite, porter contre moi une accusation plus spécieuse. Après qu'Alexandros fut descendu, mort, sous la terre, et que le mariage imposé divinement n'était plus, il me fallait quitter les demeures et venir aux nefs des Argiens. J'ai tenté de le faire; les gardes des tours et les sentinelles des murailles m'en sont témoins! et souvent ils m'ont surprise descendant en secret, à l'aide de cordes, du haut des créneaux, jusqu'à terre. Mais un nouveau mari m'a prise de force, Dèiphobos, et il m'a épousée malgré les Phryges. Comment donc, ô Maître, mourrais-je équitablement, condamnée avec justice par toi, quand celui-ci m'a épousée de force, et quand ma beauté m'a livrée à une dure servitude, au lieu de me valoir le prix de la victoire? Mais si tu veux l'emporter sur les Dieux, ce que tu veux est insensé.

LE CHŒUR.

Reine, défends tes enfants et ta patrie! réfute son éloquence, car, si elle parle bien, elle n'en est pas moins malfaisante, et cela est dangereux.

HÉKABÈ.

Je défendrai d'abord les Déesses, et je montrerai qu'elle parle faussement. Je ne pense pas, en effet, que

Hèra et la Vierge Pallas aient été insensées à ce point que l'une ait vendu Argos aux Barbares, et que Pallas ait voulu soumettre Athèna aux Phryges, en venant sur l'Ida, pour la palme de la beauté, au milieu des jeux et des délices. Comment Hèra aurait-elle eu un tel désir de la beauté ? Espérait-elle un plus puissant époux que Zeus ? Pallas désirait-elle s'unir à l'un des Dieux, elle qui a obtenu de son père d'être toujours vierge, et qui fuit le mariage ? Ne fais pas les Déesses insensées pour parer ton crime. Tu ne persuaderas jamais les sages de ceci. Tu dis que Kypris, et cela est ridicule, vint avec mon fils dans la demeure de Ménélaos ? Ne pouvait-elle pas, restant tranquille dans l'Ouranos, te transporter avec Amyklaia tout entière dans Ilios ? Mon fils était d'une beauté admirable; et l'ayant vu, c'est ton désir qui a été Kypris ! Les désirs insensés des mortels sont, en effet, Kypris pour eux ; et c'est justement que le nom de la Déesse signifie folie. Dès que tu l'eus vu resplendissant d'or et d'ornements Barbares, ton âme brûla de désirs amoureux. Tu jouissais de peu de richesses dans Argos, et tu as espéré, en quittant Sparta, que la Ville des Phryges, où ruisselait l'or, satisferait à toutes tes dépenses ; car la demeure de Ménélaos ne suffisait pas à tes délices luxueuses. Mais tu dis que mon fils t'a emmenée de force ? Lequel d'entre les Spartiates l'a su ? Quel cri as-tu poussé qu'aient entendu le jeune Kastôr et son frère encore vivant et qui n'était pas encore parmi les astres ? Arrivée à Troia, et les Argiens y ayant suivi de près tes traces, et la guerre ayant commencé, tu louais Ménélaos dès qu'on t'annonçait que les choses lui étaient favorables, afin que mon fils en fût attristé, ayant un rival dangereux ; mais, quand les Troiens l'emportaient, Ménélaos n'était plus rien. Tu

ne voyais que la fortune, ne suivant qu'elle et dédaignant la vertu. Et, maintenant, tu dis que tu voulais t'enfuir en te laissant suspendre par des cordes du haut des tours, comme si tu restais contre ta volonté ! Où donc t'a-t-on surprise à tendre un lacet ou à aiguiser une épée, ce que fait toute femme bien née qui regrette son premier mari ? Que de fois ne t'ai-je pas dit : — O ma fille, va! Mes fils épouseront d'autres femmes. Je t'aiderai à te rendre furtivement aux nefs Akhaiennes. Mets fin à la guerre entre les Hellènes et nous. — Mais cela te déplaisait ; tu voulais te glorifier dans la demeure d'Alexandros, et te faire adorer des Barbares. Cela seul était grand pour toi. Et voici que tu te montres ainsi parée encore, et que tu respires le même air que ton mari, ô tête exécrable ! quand il conviendrait que tu vinsses humblement, couverte de haillons, tremblante de terreur, la tête rasée à la skythique, étant modeste et non insolente, à cause de tes fautes passées ! Ménélaos, afin que tu saches quelle est la conclusion de mes paroles, honore la Hellas en tuant celle-ci, ce qui est digne de toi, et établis cette loi pour toutes les femmes, qu'elle devra mourir celle qui aura trahi son mari.

LE CHŒUR.

Ménélaos, pour la gloire de tes ancêtres et de ta demeure, châtie ta femme, et repousse le reproche de mollesse que te fait la Hellas, en prouvant, contre tes ennemis, que tu es un homme bien né.

MÉNÉLAOS.

Tu penses comme moi. Elle a volontairement aban-

donné ma demeure pour un lit étranger, et elle n'a parlé de Kypris que pour m'abuser. Va vers ceux qui te lapideront; expie les longues misères des Akhaiens par une prompte mort, et apprends à ne plus me déshonorer.

HÉLÈNÈ.

Je te supplie par tes genoux, ne me reproche pas un mal envoyé par les Dieux! Ne me tue pas, pardonne-moi!

HÉKABÈ.

Ne trahis pas tes compagnons qu'elle a tués. Je te prie pour eux, et pour mes fils.

MÉNÉLAOS.

Cesse, vieille femme! Je ne m'inquiète plus de celle-ci, et je dis à mes serviteurs de la porter à la nef qui l'emmènera.

HÉKABÈ.

Qu'elle n'entre pas dans la même nef que toi!

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce? Elle n'est pas plus lourde maintenant qu'elle ne l'était avant.

HÉKABÈ.

Il n'est point d'homme ayant aimé qui n'aime toujours, quels que soient les caprices de celle qui est aimée.

MÉNÉLAOS.

Qu'il en soit comme tu le demandes ! Elle n'entrera pas dans la même nef que moi, car tu m'avertis sagement. Dès son arrivée à Argos, elle mourra d'une mauvaise mort, ainsi qu'elle le mérite, et elle enseignera la chasteté aux autres femmes. Ceci n'est pas facile; mais le supplice de celle-ci frappera de terreur leur imprudence, fussent-elles encore pires !

LE CHOEUR.

Strophe I.

Ainsi donc, ô Zeus, tu as livré aux Akhaiens le temple bâti dans Ilios, et l'autel où abondaient les parfums, et le feu des sacrifices, et la fumée de la myrrhe qui volait dans l'Aithèr, et la citadelle sacrée de Pergamos, et les halliers, les halliers Idaiens couronnés de lierre, arrosés par les fleuves neigeux, et la cime que Hèlios frappe la première, où siège une lumière divine !

Antistrophe I.

Tu n'as plus ni sacrifices, ni le retentissement joyeux des chœurs dans la nuit, ni les veillées des Dieux, ni les figures des statues d'or, ni les douze plénitudes de Sélana célébrées pas les Phryges. O Roi, qui as un thrône Ouranien dans l'Aithèr, je m'inquiète de savoir si tu vois ces choses, ma Ville étant détruite, elle que l'ardente violence du feu a dévorée !

Strophe II.

O mon cher mari, tu erres, mort, non enseveli, non

lavé ! Et moi, une nef aux ailes rapides va m'emmener, sur la mer, vers Argos nourricière de chevaux, où se dressent, très hautes, les murailles de pierres kyklopéennes. La foule des enfants, aux portes, s'attachent en pleurant à nos robes, en criant dans leur faiblesse : — Hélas ! mère, les Akhaiens m'emportent loin de toi, loin de tes yeux, sur la noire nef aux avirons marins, vers la sainte Salamis, ou sur l'Isthme aux deux mers qui garde les portes de Pélops !

Antistrophe II.

Plaise aux Dieux que le Feu fulgurant et sacré, lancé à deux mains, tombe au milieu de la mer Aigaienne sur la nef de Ménélaos allant à travers la mer, puisqu'elle m'emporte, en pleurs, loin d'Ilios, loin de la patrie, pour être esclave en Hellas ! Puisse la fille de Zeus, emportant les miroirs d'or, délices des vierges, ne jamais aborder à la terre Lakainienne et à ses foyers domestiques ! Puisse Ménélaos ne jamais arriver à la Ville de Pétana et aux portes d'airain de la Déesse, lui qui a épousé cette femme pour être l'opprobre de la grande Hellas et la misérable ruine des bords du Simoïs !

Iô ! Iô ! De nouvelles calamités succèdent aux calamités de la patrie ! Voyez, malheureuses femmes des Troiens, Astyanax mort que les Danaens ont tué, en le jetant affreusement du haut des tours !

TALTHYBIOS.

Hékabè, une seule nef est restée qui va transporter

aux rivages Phthiotiques les dépouilles laissées par le fils d'Akhilleus. Néoptolémos lui-même est parti sur une nef, ayant appris les malheurs arrivés à Pèleus, que le fils de Pélias, Akastos, a chassé de sa patrie. C'est pourquoi il est parti très promptement, bien que désirant retarder; et, avec lui, Andromakhè qui m'a arraché beaucoup de larmes, tandis qu'elle gémissait de quitter sa patrie et qu'elle saluait le tombeau de Hektôr. Elle a obtenu de Néoptolémos la grâce d'ensevelir ce mort, fils de ton Hektôr, qui a rendu l'âme, jeté du haut des tours. Et il lui a été accordé que le bouclier d'airain, terreur des Akhaiens, que le père de cet enfant portait contre son flanc, ne serait point envoyé dans la demeure de Pèleus, là où la mère de ce petit mort doit connaître un autre hymen, car ce serait pour elle un spectacle amer; mais qu'il servirait de sépulture à l'enfant, au lieu d'un cercueil de cèdre et d'un monument de pierre. Et je dois remettre ce cadavre entre tes mains, afin que tu le couvres de péplos et de couronnes, autant qu'il te sera possible, et que ta fortune présente te le permettra, puisque Andromakhè elle-même est partie, et que la hâte du Maître lui a ôté le pouvoir d'ensevelir son fils. Donc, lorsque tu auras paré le cadavre, nous amasserons la terre sur lui, et nous planterons une lance sur le tertre. Accomplis promptement ces ordres. Cependant, je t'ai déjà épargné un travail. En traversant le courant du Skamandros, j'ai baigné le cadavre et lavé ses plaies. Mais je vais lui creuser une fosse, afin que, notre commun travail, étant accompli, nous ramène sur les nefs vers nos demeures.

HÉKABÈ.

Déposez sur la terre le bouclier arrondi de Hektôr, triste et amer spectacle pour moi ! O Akhaiens ! qui l'emportez par la lance plutôt que par l'intelligence, pourquoi dans votre terreur de cet enfant, avez-vous commis ce nouveau meurtre ? Craigniez-vous qu'il relevât un jour Troia renversée ? Vous étiez donc des hommes de rien, puisque, nous ayant péri, la Ville étant prise et les Phryges étant détruits, malgré Hektôr puissant par la force, et tant d'autres guerriers, vous avez craint un si petit enfant ? Je n'approuve pas la crainte, quand celui qui craint n'obéit pas à la raison. O très cher, que ta mort a été lamentable ! Si, au moins, tu étais mort pour ta Ville, ayant connu la jeunesse, les noces et une puissance égale à celle des Dieux, tu aurais été heureux, s'il y a quelque félicité en cela ! Mais tu as vu ces choses sans les connaître, ô enfant, et tu n'as pas joui des biens qui étaient dans tes demeures ! Malheureux ! Combien les murailles de ta patrie, les tours construites par Loxias, ont affreusement déchiré ta tête, dont ta mère cultiva comme un jardin et baisa tant de fois la chevelure ! Et le sang coule de tes os brisés, sans parler d'une autre chose horrible ! O mains, qui êtes l'image charmante de celles de son père, vous voilà inertes et les articulations rompues ! O chère bouche, accoutumée à de si beaux vœux, tu es muette ! Et tu me trompais quand, saisissant mon péplos, tu disais : — O mère ! certes, je couperai les nombreuses boucles de mes cheveux sur ta tombe, et j'y conduirai la troupe de mes égaux en âge pour t'adresser de douces paroles ! — Et ce n'est pas toi, c'est moi, vieille femme, exilée, sans enfants, qui t'ensevelis tout

jeune, ô lamentable cadavre ! Hélas ! Et tous ces baisers, tous mes soins pour l'élever, tant de sommeils interrompus, sont perdus ! Quelle parole le poète écrira-t-il sur ta tombe ? — Les Argiens, dans leur terreur, ont tué autrefois cet enfant ! — Et cette inscription sera un opprobre pour la Hellas ! Mais, ô déshérité des biens paternels, tu posséderas au moins le bouclier d'airain dans lequel tu seras enseveli ! O bouclier qui, autrefois, couvrais le beau bras de Hektôr, tu as perdu ton noble maître ! La marque de son cher bras est restée dans ton anneau, et sur ton beau contour voici la sueur que Hektôr répandait de son front, au milieu de ses fatigues, quand il t'approchait de ses joues ! Apportez, apportez, pour orner ce lamentable cadavre, tout ce que nous possédons encore ! et, si un Daimôn ne permet pas que je t'honore richement, reçois les seules choses qui me restent. Il est insensé celui d'entre les mortels qui, se flattant d'être toujours heureux, se plaît dans la joie. Et la fortune est semblable à un homme en démence ; elle roule çà et là, et nul n'est sans cesse heureux.

LE CHOEUR.

Celles-ci t'apportent dans leurs mains ce qui reste des richesses Phrygiennes, afin que tu ornes ce cadavre.

HÉKABÈ.

O fils, tu n'as vaincu tes rivaux ni par les chevaux, ni par l'arc, auxquels sont accoutumés les Phryges qui ne s'y livrent pas sans mesure. Ta mère ne peut te vouer les ornements de ton père, qui autrefois faisaient partie de tes richesses. Maintenant, Hélénè, haïe des Dieux, te les a

enlevés. Par surcroît, elle a tué ton âme et ruiné toute ta demeure !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! Tu me frappes au cœur, ô toi qui devais être un jour le glorieux chef de la Ville !

HÉKABÈ.

Tu devais pour tes noces, ayant épousé la plus illustre des Asiatides, te revêtir de ces ornements Phrygiens dont j'enveloppe ton cadavre ! Et toi, arme-mère de trophées sans nombre, sois couronné, cher bouclier de Hektôr ! Immortel, tu seras comme mort avec ce cadavre, car il est juste que tu sois plus honoré que les armes du mauvais Odysseus !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas ! La terre te recevra amèrement pleuré, ô enfant ! Lamente-toi, mère !

HÉKABÈ.

Hélas !

LE CHOEUR.

Lamente-toi pour les morts !

HÉKABÈ.

Hélas sur moi !

LE CHOEUR.

Que je souffre à cause de tes maux intolérables !

HÉKABÈ.

Je fermerai tes plaies avec ces bandelettes, sans les

guérir, malheureux médecin que je suis, n'en ayant que le nom avec peu de science ; mais ton père te guérira chez les morts !

LE CHOEUR.

Frappe, frappe ta tête de tes mains, et meurtris-la ! hélas !

HÉKABÈ.

O très chères femmes !

LE CHOEUR.

Pourquoi pousses-tu ce cri, Hékabè ?

HÉKABÈ.

Il n'était donc d'autre souci chez les Dieux que ma misère et que la haine qu'ils avaient pour Troia entre toutes les Villes ? Nous leur avons fait de vains sacrifices. Mais si un Dieu ne nous eût renversés et couchés contre terre, nous serions ignorés, et nos lamentations ne nous auraient point fait connaître, et nous n'aurions point transmis nos chants funèbres aux hommes à venir. Allez ! mettez ce cadavre dans la tombe, puisqu'il a reçu les honneurs funéraires, ainsi qu'il convient. Je pense que les morts s'inquiètent peu de riches funérailles. C'est une gloire vide qui n'appartient qu'aux vivants.

LE CHOEUR.

Iô ! Iô ! Malheureuse la mère qui a perdu en toi les hautes espérances de sa vie ! O toi qu'on disait très heureux parce que tu étais né d'une noble race, tu es mort d'une mort cruelle !

HÈKABÈ.

Ah ! Quels sont ceux-ci que je vois sur les hauteurs d'Ilios, agitant dans leurs mains des torches flambantes ? Quelque nouvelle calamité s'apprête pour Troia.

TALTHYBIOS.

Je commande aux chefs des troupes qui ont pour tâche d'incendier la Ville de Priamos de ne point garder plus longtemps la flamme oisive entre leurs mains. Lancez le feu, afin qu'ayant détruit jusqu'aux fondements la Ville Ilios, nous naviguions, joyeux, de Troia vers nos demeures ! Et vous, afin de dire deux fois les mêmes paroles, filles des Troiens, quand les chefs de l'armée auront fait sonner la trompette éclatante, allez aux nefs des Akhaiens, pour que nous quittions cette terre. Et toi, ô malheureuse vieille femme, suis ces hommes envoyés par Odysseus, de qui le sort t'a faite l'esclave.

HÈKABÈ.

O malheureuse que je suis ! Voici donc le dernier terme de mes maux ! Je quitte ma patrie, ma Ville est consumée par le feu ! Mais, ô mes vieux pieds, hâtez-vous, bien qu'avec peine, afin que je salue ma lamentable Ville. O Troia, si grande et si puissante naguère parmi les Barbares, bientôt tu vas perdre ton nom illustre ! Ils te brûlent, et ils nous emmènent esclaves loin de la patrie ! O Dieux ! Mais pourquoi appeler les Dieux ? Ils ne nous entendent plus maintenant, et depuis longtemps. Allons !

courons à cet incendie. Il me sera très glorieux de mourir consumée avec ma patrie !

TALTHYBIOS.

Tu es en démence, malheureuse ! à cause de tes maux. Emmenez-la ! ne l'épargnez pas. Il faut, en effet, qu'elle soit remise aux mains d'Odysseus, à qui elle est due.

HÉKABÈ.

Ah ! ah ! hélas ! Ah ! hélas ! O Kroniôn, Prytane des Phryges, père de ma race, vois les outrages que nous subissons, indignes du sang de Dardanos !

LE CHOEUR.

Il les voit, et cette grande Ville, qui n'est plus une ville, a péri, et Troia n'est plus rien !

HÉKABÈ.

Ah ! hélas ! Ah ! hélas ! Ilios resplendit, les hauteurs Pergamiennes flambent, et la Ville, et les murailles élevées !

LE CHOEUR.

De même que la fumée que dissipe le vent, de même la patrie périt, renversée de son faîte et saccagée par le fer, et ses palais sont dévastés par le feu et par la lance ennemie !

HÉKABÈ.

Strophe.

O mes enfants, entendez, reconnaissez la voix de votre mère !

LE CHOEUR.

Tu appelles les morts d'une voix lugubre.

HÉKABÈ.

Je roule mes vieux membres sur le sol, et je frappe la terre de mes deux mains.

LE CHOEUR.

Après toi je m'agenouille aussi, et nous appelons nos malheureux maris qui sont sous la terre.

HÉKABÈ.

Nous allons ! nous sommes entraînées...

LE CHOEUR.

Que tu cries douloureusement !

HÉKABÈ.

Vers les demeures serviles, loin de la patrie ! hélas ! ô Priamos, Priamos, tu es mort non enseveli, sans tes amis, et tu ne sais rien de ma misère !

LE CHOEUR.

La noire mort couvre tes yeux, ô irréprochable, égorgée par un meurtre impie !

HÉKABÈ.

Antistrophe.

O temples divins ! O chère Ville !

LE CHOEUR.

Hélas !

HÉKABÈ.

Vous subissez la flamme qui dévore, et la pointe de la lance.

LE CHOEUR.

Et, bientôt, sur cette chère terre, vous tomberez sans nom !

HÉKABÈ.

La poussière, telle que la fumée, enlevée dans l'aithèr sur des ailes, ne me laisse plus reconnaître mes demeures.

LE CHOEUR.

Le nom de cette terre sera oublié, chaque chose disparaît tour à tour, et la malheureuse Troia n'est plus !

HÉKABÈ.

Voyez-vous ? entendez-vous ?

LE CHOEUR.

Certes ! c'est le retentissement de Pergamos qui s'écroule !

HÉKABÈ.

C'est l'ébranlement de la chute de toute la Ville ! Iô ! Je frémis, mes membres sont tremblants, conduisez-moi, allons vivre esclaves !

LE CHOEUR.

Hélas! O malheureuse Ville! Cependant, hâte tes pieds vers les nefs des Akhaiens.

FIN DES TRÔIADES.



XIII

LES BAKKHANTES



XIII

LES BAKKHANTES

DIONYSOS.
CHOEUR DES BAKKHANTES.
TEIRÉSIAS.
KADMOS.
PENTHEUS.
UN SERVITEUR.
UN MESSAGER.
UN AUTRE MESSAGER.
AGAVÈ.

DIONYSOS.

Je suis venu sur cette terre Thèbaienne, moi, le fils de Zeus, Dionysos, qu'enfanta autrefois la fille de Kadmos, Sémélè, accouchée par le feu de la foudre. Ayant changé la forme d'un Dieu en celle d'un homme, me voici auprès des sour-

ces de Dirkè et des eaux de l'Isménos. Et je vois, non loin de cette maison, le tombeau de ma mère frappée de la foudre, et les ruines de ses demeures qui exhalent encore la vive flamme du Feu divin, éternelle vengeance de Hèra sur ma mère! Je loue Kadmos d'avoir consacré à sa fille ce lieu inaccessible, et, moi-même, je l'ai ombragé de tous côtés des pampres feuillus de la vigne. Et j'ai quitté les champs riches en or des Lydiens et des Phryges, et les plaines ardentes des Perses, et les villes Baktriennes, et l'âpre terre des Mèdes, et l'Arabia heureuse, et toute l'Asia qui se baigne dans la mer salée et qui possède d'innombrables villes bien peuplées et fortifiées de tours, où habitent, confondus, Hellènes et Barbares. Et celle-ci est la première ville de la Hellas où je sois entré, après avoir conduit là-bas mes chœurs et célébré mes rites sacrés, afin de rendre manifeste aux hommes que j'étais un Dieu. Thèba est la première ville de la Hellas où j'ai fait retentir le hurlement des Bakkhantes, ayant enveloppé leurs corps de la nébride et mis en leurs mains le thyrse entouré de lierre. Et cela, parce que les sœurs de ma mère, contre toute justice, niaient que Dionysos fût le fils de Zeus, et disaient que Sémélè, ayant été surprise par quelque mortel, rejetait cette faute sur Zeus, par le conseil de Kadmos. Et elles affirmaient que Zeus l'avait tuée à cause de ce mensonge. Aussi, je les ai chassées, furieuses, hors de leurs demeures; et, maintenant, elles courent en délire sur la montagne. Et je les ai contraintes de revêtir les signes de mes Mystères; et j'ai chassé de leurs demeures les femmes des Kadméiens, furieuses aussi, toutes tant qu'elles sont, mêlées aux filles de Kadmos, et elles habitent sous le vert feuillage des sapins et sous les roches arides. Il faut, en effet, que

cette Ville connaisse mes Mystères et qu'elle y soit initiée, bien qu'elle ne le veuille pas; et que, soutenant la cause de ma mère Sémélè, je me manifeste aux mortels comme un Dieu qu'elle a conçu de Zeus. Kadmos a transmis la tyrannie royale à Pentheus, son petit-fils, qui combat mon culte, me refuse les libations, et ne me nomme point dans ses supplications. C'est pourquoi, je lui prouverai, à lui et à tous les Thèbaiens, que je suis un Dieu. Et, dès que tout sera ordonné ici, j'irai me manifester dans un autre pays. Mais, si la Ville des Thèbaiens, irritée, veut chasser par les armes les Bakkhantes de la montagne, je combattrai à la tête des Mainades. C'est pour cela que, changeant l'aspect d'un Dieu en celui d'un mortel, j'ai revêtu la forme humaine. O vous qui avez quitté le Tmôlos, ce rempart de la Lydia, et qui m'escortez, vous, mes compagnes et mes alliées, que j'ai menées avec moi, prenez vos tympanons familiers à la terre des Phryges, inventés pour la Mère Rhéa et pour moi, et faites-les retentir autour des demeures royales de Pentheus, afin que la Ville de Kadmos les connaisse. Et moi, j'irai avec les Bakkhantes, dans les gorges du Kithairôn, où elles sont, et je me mêlerai à leurs chœurs.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Partie de la terre d'Asia, ayant quitté le Tmôlos sacré, j'accomplis en hâte un travail joyeux et une douce tâche, pour Bromios, en célébrant le Dieu Bakkhos.

Antistrophe I.

Qui est dans le chemin ? Qui est dans le chemin ? Qui est dans la demeure ? Que chacun s'écarte et se taise d'une bouche pieuse, car je vais chanter Évoé, selon le rite, en l'honneur de Dionysos !

Strophe II.

Oh ! heureux celui qui, sachant les Mystères des Dieux, purifie sa vie et consacre son âme par des purifications sacrées, dansant sur les montagnes avec les Bakkhantes, et qui, accomplissant selon le rite les Orgies de la grande Mère Kybéla, agitant le thyrse et couronné de lierre, honore Dionysos ! Allez, Bakkhantes ! Allez, Bakkhantes ! Suivez le Dieu Bromios, Dionysos, fils d'un Dieu, et, des montagnes phrygiennes, portez Bromios dans les larges villes de la Hellas !

Antistrophe II.

Lui que sa mère, autrefois, dans les peines de l'enfantement, enveloppée de la foudre de Zeus, rejeta de son sein, privée elle-même de la vie par un coup foudroyant ! Et, aussitôt, le Kronide Zeus le reçut, et, le cachant dans sa cuisse, il l'y enferma à l'aide d'agrafes d'or, pour le dérober à Hèra. Puis, quand les Moires eurent formé le Dieu aux cornes de taureau, il l'enfanta et le couronna de serpents ; et c'est de là que les Mainades porte-thyrses, ayant pris ceux-ci, les mêlèrent à leurs cheveux.

Strophe III.

O Thèba, nourrice de Sémélè, couronne-toi de lierre !

Fleuris, fleuris-toi du vert smilax aux belles grappes ! Orne-toi de chêne, selon le rite de Bakkhos, ou du feuillage des sapins ! Couvre les nébrides tachetées de la toison blanche des brebis, lève pieusement les férules lascives ! Bientôt, toute cette terre célèbrera par des trépignements Bromios qui mène les thyases sur la montagne où reste la foule des femmes, loin des toiles et des fuseaux, en proie à la fureur de Bakkhos.

Antistrophe III.

O antres sacrés des Kourètes, divines demeures natales de Zeus dans la Krèta, où les Korybantes, qui portent le casque à triple cône, inventèrent pour moi cet orbe tendu de cuir, et où ils mêlèrent, furieux, leurs clameurs au doux son des flûtes phrygiennes, en remettant aux mains de la Mère Rhéa ce tympanon qui devait retentir au milieu des hurlements des Bakkhantes ! Mais les Satyres, l'ayant reçu de la Déesse-mère, l'appliquèrent aux danses des Triétèrides qui plaisent à Dionysos,

Épôde.

Quand, joyeux, loin des danses sur les montagnes, il se jette contre terre, revêtu de la nébride sacrée, ou qu'il chasse le bouc et fait ses délices de sa chair crue, en courant sur les montagnes phrygiennes et lydiennes. Et Bromios marche en avant, Évoé ! Et la terre ruisselle de lait, ruisselle de vin, ruisselle du nektar des abeilles, et l'encens syrien fume. Et Bakkhos, lui-même, agitant une torche de pin enflammée dans une férule, se précipite, excite par des clameurs les chœurs vagabonds, et laisse flotter dans l'air ses beaux cheveux. Et il crie avec des hurlements :

— Allez, ô Bakkhantes! Allez, ô Bakkhantes! délices du Tmôlos qui roule de l'or! Chantez Dionysos à l'aide des tympanons stridents, Évoé! Celébrez le divin Évios par la clameur phrygienne et par des cris, tandis que la douce flûte sacrée y mêle ses sons vénérables qui règlent les courses sur la montagne, sur la montagne! Et telle que le poulain près de sa mère paissant, la Bakkhante se réjouit et agite ses pieds rapides en bondissant.

TEIRÉSIAS.

Qui appellera aux portes, hors de la demeure, Kadmos, le fils d'Agènôr, qui, ayant quitté la citadelle de Sidôn, bâtit cette ville des Thèbaiens? Qu'une messagère aille lui dire que Teirésias le demande! Il sait pourquoi je viens, et il sait le pacte que, moi vieillard, j'ai fait avec lui plus vieux encore, de prendre le thyrse, de revêtir la peau des faons, et de couronner nos têtes de lierre.

KADMOS.

O très cher, j'ai reconnu ta voix, en l'entendant du fond de la demeure, car c'est la voix d'un homme sage. Me voici prêt et portant les signes du Dieu. Il nous faut, en effet, autant que nous le pourrons, étendre les honneurs de Dionysos qui s'est manifesté aux hommes comme un Dieu, et qui est né de ma fille. Où conduire les chœurs? Où mettre nos pieds et secouer nos têtes blanches? Sois mon conducteur, Teirésias, et, vieillard, guide un vieillard, car tu es sage. Ni le jour, ni la nuit, je ne me lasserai de heurter le thyrse contre terre, et j'oublierai volontiers que je suis vieux.

TEIRÉSIAS.

Tu ressens donc les mêmes choses que moi! Moi aussi, en effet, je rajeunis et veux me mêler aux danses.

KADMOS.

N'irons-nous pas en char sur la montagne?

TEIRÉSIAS.

Le Dieu ne serait pas ainsi convenablement honoré.

KADMOS.

Étant vieux moi-même, je te conduirai, vieillard, comme un enfant.

TEIRÉSIAS.

Le Dieu lui-même nous conduira sans peine.

KADMOS.

Les seuls, de toute cette ville, célèbrerons-nous les danses de Bakkhos?

TEIRÉSIAS.

Seuls nous sommes sages; les autres sont en démence.

KADMOS.

La distance est grande; mais prends ma main.

TEIRÉSIAS.

La voici; unis ta main à la mienne.

KADMOS.

Je ne méprise pas les Dieux, n'étant qu'un mortel.

TEIRÉSIAS.

N'argumentons point avec les Daimones. Gardons les traditions paternelles qui sont du temps de nos aïeux. Aucune raison ne peut les détruire, ni même aucune conception des esprits les plus habiles. Peut-être quelqu'un dira-t-il que je ne respecte pas ma vieillesse, ayant résolu de danser, la tête ceinte de lierre; mais le Dieu ne distingue pas un jeune d'un vieux pour mener les danses. Il veut être honoré de tous, et ne s'inquiète point particulièrement de ceux-ci ou de ceux-là.

KADMOS.

Puisque tu ne vois plus la lumière, ô Teirésias, je serai le divinateur qui t'annoncera les choses. Voici que Pentheus, le fils d'Ékhiôn, à qui j'ai remis la puissance sur cette terre, vient en hâte vers les demeures. Qu'il est troublé! Que va-t-il nous dire de nouveau?

PENTHEUS.

J'étais absent de cette terre, et j'apprends qu'il y a de grands troubles dans la Ville. Nos femmes ont quitté les demeures pour se mêler à la feinte démence des Bakkhantes, et vagabonder sur les montagnes boisées, et célébrer par des danses ce nouveau Dieu, ou quel qu'il

Bakkhos. Il y a des kratères pleins au milieu des thyases; et chacun va, çà et là, dans la solitude, se livrer à l'embrassement des mâles, sous prétexte qu'elles sont des Mainades accomplissant les rites sacrés; mais elles aiment mieux Aphrodita que Bakkhos. Les serviteurs gardent dans les demeures publiques, les mains liées, toutes celles que j'ai prises; et j'emmènerai captives, de la montagne, celles qui ont échappé, Inô, Agavè qui m'a conçu d'Ékhiôn, et la mère d'Aktaiôn, Autonoè. Et je les comprimerai de liens de fer, et je mettrai aussitôt fin à cette démence lascive. On dit aussi qu'un imposteur étranger est venu ici, un enchanteur qui arrive de la terre Lydienne, aux boucles blondes, à la chevelure parfumée, ayant les grâces d'Aphrodita dans ses yeux noirs, et qui, jours et nuits, se mêle aux jeunes filles pour leur enseigner, prétend-il, les Mystères de Bakkhos. Si je le saisis dans cette demeure, je ferai qu'il cesse de heurter le thyrse contre terre et de secouer sa chevelure, en séparant sa tête de son corps. Il dit qu'il est le Dieu Dionysos et qu'il a été autrefois cousu dans la cuisse de Zeus, ayant été brûlé par les flammes de la foudre, en même temps que sa mère qui avait menti en parlant de ses noces avec Zeus. Cet étranger, quel qu'il soit, n'est-il pas digne, par une si grande imprudence, d'être suspendu à la corde infâme? Mais voici un autre prodige! Je vois le divinateur Teirésias revêtu de la peau tachetée des faons, et le père de ma mère, chose risible, portant le thyrse des Bakkhantes! Il est honteux pour moi, père, de voir votre vieillesse en démence. Ne jetteras-tu pas ce lierre? Ta main libre ne laissera-t-elle pas tomber ce thyrse, ô père de ma mère? Est-ce toi qui lui as conseillé cela, Teirésias? Veux-tu, en apportant ce nouveau Dieu aux hommes, te faire payer

pour observer le vol des oiseaux et les présages du feu? Si ta vieillesse ne te préservait pas, tu resterais enchaîné au milieu des Bakkhantes, toi qui as introduit ici ces rites désastreux. Quand le jus de la grappe, en effet, coule dans un festin pour des femmes, je dis que rien n'est bon dans ces orgies.

LE CHOEUR.

Tu ne respectes pas la piété vénérable, ô Étranger, ni Kadmos, le Semeur de la moisson née de la terre. Étant le fils d'Ékhiôn, tu déshonores ta race!

TEIRÉSIAS.

Quand un homme sage trouve une bonne occasion de parler, il ne lui est pas difficile de le faire clairement. Tu as, en effet, une langue rapide, comme un homme rusé, mais il n'y a point d'intelligence dans tes paroles. Un homme audacieux, puissant et éloquent, est un citoyen dangereux, s'il a un esprit mauvais. Ce Dieu nouveau que tu railles, je ne saurais dire la grandeur qui lui est réservée dans la Hellas. Il y a, en effet, deux divinités, ô jeune homme, qui sont les plus illustres parmi les mortels : d'abord, la Déesse Dèmètèr, qui est la même que la Terre, ou quelque soit le nom que tu lui donnes, et qui nourrit tous les hommes; et l'autre est le fils de Sémélè. Il a découvert la liqueur de la grappe, et l'a donnée aux mortels. Elle affranchit les malheureux de leurs douleurs, et, quand ils sont pleins de la liqueur de la vigne, elle leur apporte le sommeil et l'oubli des maux de chaque jour. Et il n'y a pas d'autres remèdes aux peines. Ce Dieu lui-même est offert en libations aux

Dieux, afin que les hommes acquièrent par lui la félicité. Et, cependant, tu railles parce qu'il a été cousu dans la cuisse de Zeus. Je t'enseignerai ce que cela signifie vraiment. Après qu'il eut dérobé cet enfant au feu de la foudre, Zeus l'emporta nouveau-né dans l'Olympos. Hèra voulut le précipiter de l'Ouranos; mais Zeus, en Dieu puissant qu'il est, s'y opposa ainsi : Ayant détaché une partie de l'Aithèr qui enveloppe la terre, il lui donna la forme de Bakkhos et il le remit en otage à Hèra pour calmer ses querelles; d'où les hommes ont dit qu'il avait été nourri dans la cuisse de Zeus, en changeant le sens du nom, parce qu'il avait été donné en otage à Hèra. Et c'est pour cela qu'ils ont créé cette fable. Et ce Dieu est aussi divinateur, car l'ivresse, de même que la fureur, possède une grande puissance de divination. En effet, quand ce Dieu est entré abondamment dans le corps, il fait révéler les choses futures à ceux qu'il met en démence. Il prend aussi parfois la nature d'Arès. La terreur saisit une armée rangée en bataille, avant qu'elle ait saisi la lance; et cette démence lui a été envoyée par Bakkhos. Tu le verras quelquefois aussi, sur les rochers Delphiens, agitant et secouant le thyrse et des torches sur le double faîte, et grand dans toute la Hellas. Mais crois-moi, Pentheus! ne pense pas que la puissance seule domine les hommes; ou, si tu penses ainsi, et c'est là une vaine pensée, ne te crois pas sage. Reçois le Dieu sur ta terre, fais des libations, danse dans ses fêtes, et couronne ta tête. Bakkhos ne pousse pas les femmes lascives vers Aphrodita, car la tempérance est toujours dans leur nature. Ceci est à observer que, même dans les Orgies, celle qui est chaste ne se corrompt pas. Ne le vois-tu pas? Tu te réjouis quand la multitude s'empresse à ton seuil et quand

la Ville glorifie le nom de Pentheus; et lui, je pense, se plaît aussi à un tel honneur. C'est pourquoi, moi et Kadmos que tu railles, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons, attelage à cheveux blancs. Et je ne combattrai point contre un Dieu, excité par tes paroles, car tu es très misérablement insensé, et il n'y a point de remèdes qui puissent te guérir, et tu ne périras point sans remèdes!

LE CHOEUR.

O vieillard, tes paroles ne sont pas indignes de Phoibos, et tu es sage en vénérant Bromios, le grand Dieu.

KADMOS.

O fils, Teirésias t'a sagement averti. Habite avec nous, et n'enfreins pas les prescriptions des lois. Maintenant, en effet, tu t'égares, et ta sagesse n'est nullement sage. Même quand celui-ci ne serait pas un Dieu, comme tu le dis, cependant tu devrais le déclarer tel et faire un mensonge irréprochable, afin que Sémélè passe pour avoir enfanté un Dieu et que l'honneur de toute notre race soit sauf. Vois la misérable mort d'Aktaiôn! Les chiens mangeurs de chair crue le déchirèrent dans les halliers, eux qu'il avait nourris; et cela, parce qu'il se vantait de l'emporter sur Artémis dans la chasse. Pour que ceci ne t'arrive point, viens que je couronne ta tête de lierre, et, avec nous, rends honneur au Dieu.

PENTHEUS.

N'approche point ta main de moi! Va te mêler à cette démence, mais tu ne me feras point partager ta folie. Je

châtierai pourtant celui qui te l'a inspirée. Que quelqu'un aille très promptement aux demeures de celui-ci, là où il observe les oiseaux, et qu'on renverse tout, pêle mêle, à l'aide des leviers, et qu'on jette ses couronnes aux vents et aux tempêtes ! C'est ainsi que je le punirai le plus cruellement. Et vous, cherchez, en courant par la Ville, cet Étranger efféminé qui a introduit ce nouveau mal parmi les femmes et qui a corrompu les noces vénérables. Et, l'ayant pris, amenez-le enchaîné, afin qu'il meure lapidé, après avoir vu d'amères Bakkhanales dans Thèba.

TEIRÉSIAS.

O malheureux, tu ne sais jusqu'où tu t'avances en paroles ! Déjà tu es furieux, et tu n'étais auparavant que privé de raison. Nous, Kadmos, allons ! et supplions le Dieu pour lui, bien qu'il soit en fureur, et pour la Ville aussi, de peur qu'il nous arrive malheur. Suis-moi avec le thyrse, et soutiens-moi, et je te soutiendrai. Il est, en effet, honteux à des vieillards de tomber. Mais ce qui doit être sera. Il faut servir Bakkhos, fils de Zeus. Prends garde, ô Kadmos, que Pentheus n'amène le deuil dans tes demeures. Je ne dis point ceci par divination ; lui-même l'annonce par ses actes, et l'insensé dit des choses insensées.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Sainteté, vénérable parmi les Dieux ! Sainteté, qui portes des ailes d'or sur la terre ! Entends-tu ces paroles de Pentheus ? Entends-tu cette injure impie contre Bromios,

fils de Sémélè, qui, dans les festins ornés de belles couronnes, est le premier entre les Immortels? Ses dons sont de conduire les chœurs dans les Thyases, de se réjouir des flûtes, d'apaiser les inquiétudes quand la liqueur de la vigne coule pour le festin des Dieux, et quand, dans les banquets fleuris de lierre, le kratèr dispense le sommeil aux hommes.

Antistrophe I.

Les bouches sans frein et la démence qui méprise les lois ont une fin malheureuse; mais la vie paisible et sage reste inébranlable et sauvegarde la demeure, car les Ouranides qui habitent dans l'Aithèr protègent les choses humaines, si loin de nous qu'ils soient. Une sagesse trop subtile n'est point la sagesse; et il n'appartient pas aux mortels d'aspirer trop haut. La vie est brève ; et qui poursuit de trop grandes choses ne jouit pas des choses présentes. Tel est, à mon avis, la nature des hommes inintelligents et des insensés.

Strophe II.

Que ne puis-je aller à Kypros, l'Ile d'Aphrodita, où sont les Désirs qui charment l'esprit des mortels, et à Paphos qui est fécondée par les eaux du Fleuve Barbare où ne tombent point les pluies et qui sortent par cent bouches! Que ne puis-je aller dans la Vallée sacrée de l'Olympos, où est la très belle demeure des Muses Piérides! Conduis-moi là, Bromios, Bromios! Daimôn Bakkhien! Là sont les Kharites, là est le Désir! C'est là qu'il est permis aux Bakkhantes de célébrer les Orgies sacrées!

Antistrophe II.

Ce Daimôn, fils de Zeus, se réjouit des joyeux festins; il aime la dispensatrice des richesses, la divine Paix qui multiplie la jeunesse. Il donne également au riche et au pauvre le charme du vin qui chasse le chagrin, mais il hait celui qui ne se soucie point que nous passions les jours et les douces nuits dans la joie. Tiens à l'écart des hommes trop sages ton esprit et ton cœur. J'ordonne d'approuver et de suivre ce que l'humble vulgaire approuve et suit.

UN SERVITEUR.

Pentheus! nous voici, ayant saisi cette proie vers laquelle tu nous a envoyés, et nous n'avons point fait de vains efforts. Cet animal sauvage nous a été doux. Il n'a point pris la fuite, mais il nous a tendu les mains sans pâlir et sans que ses joues roses aient changé de couleur. Souriant, il nous a commandé de le lier et de l'emmener, et il est resté, rendant ma tâche plus facile. Et moi, je lui ai dit respectueusement : — O Étranger, je ne t'emmène pas de ma propre volonté, mais par l'ordre de Pentheus qui m'a envoyé. — Alors, les Bakkhantes, que tu as fait enchaîner dans la prison publique, ont bondi et se sont échappées dans les bois en invoquant le Dieu Bromios, car les liens qui les retenaient par les pieds sont tombés, et les portes se sont ouvertes d'elles-mêmes sans l'aide d'une main mortelle. Cet Étranger est venu plein de prodiges dans Thèba. C'est à toi de songer au reste.

PENTHEUS.

Déliez ses mains! Une fois dans les rêts, il n'est point assez agile pour m'échapper. Mais, Etranger, ton corps n'est point sans beauté, et doit, sans doute, charmer les femmes pour qui tu es venu à Thèba. Ta longue chevelure, peu faite pour la lutte, flotte, pleine de désirs, autour de tes joues; tu as une blanche couleur que n'ont point altérée les rayons de Hèlios, et tu la montres, au sortir de l'ombre, afin de séduire Aphrodita par ta beauté. Dis-moi d'abord de quelle race tu es.

DIONYSOS.

Je ne me vanterai point; mais il est facile de répondre. Tu as peut-être entendu parler du Tmôlos fleuri?

PENTHEUS.

Je le connais; il entoure de toutes parts la Ville des Sardiens.

DIONYSOS.

Je suis de là, et la Lydia est ma patrie.

PENTHEUS.

Pourquoi apportes-tu ces rites dans la Hellas?

DIONYSOS.

Dionysos, fils de Zeus, nous a conduits.

PENTHEUS.

Y a-t-il donc là quelque autre Zeus qui enfante de nouveaux Dieux?

DIONYSOS.

Non! Mais c'est le même qui s'est uni à Sémélè.

PENTHEUS.

Est-ce en songe, ou t'apparaissant en face, qu'il t'a envoyé?

DIONYSOS.

Face à face. Et il m'a confié ses Mystères.

PENTHEUS.

Mais que te semble-t-il de ses Orgies?

DIONYSOS.

Il est défendu aux mortels non initiés de les connaître.

PENTHEUS.

De quelle utilité sont-elles aux initiés?

DIONYSOS.

Tu ne peux le savoir; mais cela est digne d'être su.

PENTHEUS.

Tu as répondu subtilement et faussement sur ce que je veux apprendre.

DIONYSOS.

Les Orgies du Dieu se dérobent à l'impiété.

PENTHEUS.

Puisque tu dis avoir vu ce Dieu face à face, quel aspect avait-il ?

DIONYSOS.

Celui qu'il voulait avoir. Je ne lui commandais rien en cela.

PENTHEUS.

Tu te dérobes de nouveau, afin de ne rien répondre.

DIONYSOS.

On semble insensé à un insensé, même en parlant avec sagesse.

PENTHEUS.

Est-ce toi qui, le premier, as apporté ce Daimôn ici ?

DIONYSOS.

Tous les Barbares célèbrent ces Orgies en dansant.

PENTHEUS.

C'est qu'ils sont bien moins intelligents que les Hellènes.

DIONYSOS.

Ils le sont beaucoup plus en ceci. Mais les coutumes diffèrent.

PENTHEUS.

Ces Mystères sont-ils célébrés la nuit, ou le jour ?

DIONYSOS.

Le plus souvent, la nuit. Les ténèbres ont quelque chose d'auguste.

PENTHEUS.

Ceci est dangereux pour les femmes, et propre au vice.

DIONYSOS.

Il se rencontre aussi pendant le jour.

PENTHEUS.

Tu dois être châtié pour tes pernicieux mensonges.

DIONYSOS.

Et toi, pour ta démence, et parce que tu es impie envers un Dieu.

PENTHEUS.

Ce Bakkhant est audacieux, et n'est pas inhabile à parler.

DIONYSOS.

Apprends-moi ce que je dois souffrir. Quel mal me feras-tu ?

PENTHEUS.

Je couperai d'abord tes belles boucles.

DIONYSOS.

Ma chevelure est sacrée : je l'ai vouée au Dieu.

PENTHEUS.

Puis, livre-moi ce thyrse que tu as aux mains.

DIONYSOS.

Arrache-le-moi toi-même ! Je le porte, l'ayant reçu de Dionysos.

PENTHEUS.

Nous enchaînerons ton corps dans une prison.

DIONYSOS.

Le Dieu lui-même me délivrera, quand je le voudrai.

PENTHEUS.

Sans doute quand tu l'invoqueras au milieu des Bakkhantes ?

DIONYSOS.

En ce moment même il est ici ; il voit ce que je souffre.

PENTHEUS.

Où est-il ? Certes, je ne l'aperçois point de mes yeux.

DIONYSOS.

Il est avec moi ! Mais, impie que tu es, tu ne le vois pas.

PENTHEUS.

Saisissez-le ! Il nous insulte, moi et Thèba.

DIONYSOS.

Et moi, qui ai ma raison, je vous ordonne, insensés, de ne point m'enchaîner.

PENTHEUS.

Et moi, qui suis le plus puissant, je leur ordonne de t'enchaîner.

DIONYSOS.

Tu ne sais ni ce que tu dis, ni ce que tu fais, ni ce que tu es.

PENTHEUS.

Je suis Pentheus, fils d'Agavè; et mon père est Ekhiôn.

DIONYSOS.

Tu as un nom funeste et de malheureux augure.

PENTHEUS.

Va! Enchaînez-le près de l'enclos des chevaux, afin qu'il ne voie que les ténèbres. Danse là! Pour ces femmes que tu mènes, complices de tes crimes, ou je les vendrai, ou, faisant taire leurs clameurs et le bruit strident du tympanon, je leur ferai tisser la toile.

DIONYSOS.

Je m'en vais, car il ne faut pas subir ce qui n'est point fatal. Mais Dionysos te châtiera pour ces outrages, lui que tu nies! En m'outrageant, c'est lui que tu mets aux fers!

LE CHOEUR.

Strophe.

Fille d'Akhélôos, vénérable et auguste vierge Dirka! tu reçus autrefois dans tes eaux le fils de Zeus, quand le Père Zeus l'arracha du Feu immortel, et, le cachant dans sa cuisse, s'écria : — O Dithyrambos! que mon corps soit ton sein maternel! Je ferai que tu sois nommé ainsi par Thèba. — Et toi, ô heureuse Dirka, tu repousses mes chœurs couronnés! Pourquoi me méprises-tu? Pourquoi me fuis-tu? Certes, bientôt, par les délices de la vigne de Dionysos! bientôt, tu prendras souci de Bromios!

Antistrophe.

Oh! quelle nature il révèle, ce Pentheus, issu des dents du Dragon, et qu'engendra autrefois Ékhiôn né de la Terre! C'est un monstre effrayant, non un homme mortel! Comme un géant meurtrier, il combat contre les Dieux; et il veut me pendre, moi, servante de Bromios; et il retient déjà dans la demeure, au fond d'une noire prison, le compagnon de mes danses! Vois, ô fils de Zeus, ô Dionysos, ton prophète en ce péril mortel! Viens, ô Roi, qui secoues dans l'Olympos ton thyrse fleuri couleur d'or, et réprime la violence de cet homme cruel!

Épôde.

Où donc mènes-tu tes Thyases, ô Porte-thyrse, ô Dionysos? Est-ce dans Nysa nourrice de bêtes fauves, ou sur le faîte Kôrykien, ou dans les antres boisés de l'Olympos, où, autrefois, Orpheus, jouant de la kithare, assemblait

par ses chants les arbres et les bêtes sauvages? O heureuse Piéria, Évios t'honore! et il viendra, menant les chœurs et l'ivresse; et, traversant l'Axios au cours rapide, il conduira les Mainades dansantes; et il passera le Lydias qui dispense la félicité aux mortels et engraisse de ses eaux limpides, ainsi que je l'ai appris, la contrée aux beaux chevaux.

DIONYSOS.

Iô! Écoutez, écoutez ma voix, ô Bakkhantes, ô Bakkhantes!

LE CHOEUR.

Qu'est cette voix? Quelle est-elle? D'où vient la voix d'Évios qui m'appelle?

DIONYSOS.

Iô! Iô! J'appelle de nouveau, moi, le fils de Sémélè et de Zeus.

LE CHŒUR.

Iô! Iô! Maître, Maître! Viens vers notre Thyase, ô Bromios, Bromios! O ébranlement sacré de la terre! Ah! ah! Bientôt la demeure de Pantheus va s'écrouler en ruines! Dionysos est là! Honorez-le! Nous l'honorons, Iô! Voyez! Les travées de pierre tombent de ces colonnes! Bromios fait retentir les demeures de sa voix triomphale!

DIONYSOS.

Allume la torche ardente à la foudre! Brûle, brûle la demeure de Pentheus!

1er DEMI-CHOEUR.

Ah! ah! Ne vois-tu pas le feu? Ne vois-tu pas, sur le tombeau sacré de Sémélè, la flamme qu'elle y laissa, quand elle fut frappée autrefois de l'éclair foudroyant de Zeus?

2e DEMI-CHOEUR.

Jetez contre terre, jetez vos corps tremblants, Mainades! Le Roi, fils de Zeus, est ici! et il renverse cette demeure de fond en comble!

DIONYSOS.

Femmes Barbares, êtes-vous saisies de crainte au point d'être tombées contre terre? Vous avez pressenti, à ce qu'il semble, Bakkhos ébranlant la demeure de Pentheus. Relevez vos corps, rassurez-vous, et réprimez le tremblement de vos membres.

LE CHOEUR.

O toi, notre plus grande lumière au milieu des ivresses d'Évios, comme je te revois avec joie, après être restée seule et abandonnée!

DIONYSOS.

Étiez-vous tombées dans le désespoir, lorsque j'étais emmené pour être jeté dans la noire prison de Pentheus?

LE CHOEUR.

Comment non? Qui eût veillé sur moi à l'avenir si quelque malheur te fût arrivé? Mais comment t'es-tu délivré, étant aux mains d'un homme impie?

DIONYSOS.

Je me suis délivré moi-même, facilement, sans peine.

LE CHOEUR.

Il n'avait donc pas lié tes mains à l'aide de chaînes?

DIONYSOS.

En cela, je me suis joué de lui; car, pensant m'enchaîner, il ne m'a atteint ni saisi, et il se flattait d'une espérance vaine. Ayant trouvé un taureau dans l'enclos où il nous avait enfermés, il lui a jeté un lacet aux genoux et aux pieds, respirant la fureur, la sueur coulant de son corps, et se mordant les lèvres, tandis que je regardais, tranquillement assis près de lui. Cependant, Bakkhos survint, qui ébranla la demeure et alluma le feu sur le tombeau de sa mère. Et Pentheus, voyant cela et croyant que sa demeure brûlait, courait çà et là, et ordonnait à ses serviteurs d'apporter de l'Akhélôos. Et tous les esclaves s'occupaient de ce vain travail. Alors, laissant cela, et, comme si je m'échappais, ayant tiré sa noire épée, il se rua promptement dans la demeure. Puis, Bromios, ainsi qu'il me sembla, du moins je le pense, fit apparaître un fantôme dans la cour. Et Pentheus se jeta sur lui, et il frappait l'air lumineux, comme s'il m'égorgeait. En outre, Bakkhos l'affligea d'un mal nouveau : il fit crouler toute

la demeure en ruines contre terre ; et tandis que Pentheus regardait mes chaînes très rudes, l'épée tomba de sa main fatiguée, et il languit désarmé. En effet, n'étant qu'un homme, il avait osé lutter contre un Dieu. Et moi, sorti tranquillement de la demeure, je suis venu vers vous, sans plus m'inquiéter de Pentheus. Mais, certes, il me semble qu'un bruit de chaussure résonne dans les demeures et viendra bientôt sous le portique. Que dira-t-il après cela ? Je le supporterai d'une âme égale, bien qu'il respire une violente colère, car il est d'un homme sage de se montrer tranquille et modéré.

PENTHEUS.

J'ai souffert des maux affreux ! L'Étranger qui était chargé de liens m'a échappé. Éia ! Le voici ! Qu'est-ce ? Comment, étant sorti, te trouves-tu sous le portique de mes demeures ?

DIONYSOS.

Arrête ! suspends le cours de ta colère.

PENTHEUS.

Comment es-tu sorti, ayant rompu tes liens ?

DIONYSOS.

Ne t'ai-je pas dit, n'as-tu pas entendu, que quelqu'un me délivrerait ?

PENTHEUS.

Qui ? Tu dis toujours quelque chose de nouveau.

DIONYSOS.

Celui qui a fait croître la douce vigne pour les hommes.

PENTHEUS.

Ainsi tu attribue à Dionysos ce service éclatant ?

. . . .

PENTHEUS.

Je ferai clore de toutes parts les portes de toutes les tours.

DIONYSOS.

Pourquoi ? Les Dieux ne franchissent-ils pas aussi les murailles ?

PENTHEUS.

Tu es sage, sauf là où tu devrais être sage.

DIONYSOS.

Je suis sage là où il faut surtout que je le sois. Mais apprends d'abord la nouvelle que t'apporte cet homme qui vient de la montagne. Pour moi, je resterai à ton côté ; je ne fuierai pas.

LE MESSAGER.

Pentheus, Roi de cette terre Thèbaienne, j'arrive du Kithairôn où ne s'éteignent jamais les brillantes lueurs de la blanche neige.

PENTHEUS.

Quelle nouvelle pressante viens-tu m'apporter?

LE MESSAGER.

J'ai vu les Bakkhantes furieuses qui, pleines de démence, ont porté leurs pieds blancs loin d'ici, et je suis venu, désirant annoncer à toi et à la Ville, ô Roi, qu'elles font des choses extraordinaires et prodigieuses. Mais je veux apprendre si je dois te raconter librement toutes ces choses, ou s'il me faut abréger. Je crains, en effet, l'impétuosité de ton esprit, ô Roi, et ta colère, et ta nature despotique.

PENTHEUS.

Dis. Je ne t'infligerai aucun châtiment. Il ne faut point s'irriter contre les choses justes. Mais plus tu rèvèleras d'actions horribles commises par les Bakkhantes, plus je châtierai celui qui a enseigné ces rites à ces femmes.

LE MESSAGER.

Déjà les troupeaux de bœufs gravissaient le faîte de la montagne, au moment où Hèlios échauffait la terre de ses rayons. Je vois alors trois chœurs de femmes, conduits, l'un par Autonoè, l'autre par ta mère Agavè, et le troi-

sième par Inô. Et toutes dormaient, abandonnant leurs corps, les unes, le dos appuyé sous les feuillages des sapins, les autres sous celui des chênes, et la tête modestement reposée contre terre, et non, comme tu le dis, ivres de vin et du son des flûtes et poursuivant Kypris dans les bois solitaires. Et ta mère, debout au milieu des Bakkhantes, poussa un cri pour les éveiller, dès qu'elle eut entendu le mugissement des bœufs cornus. Et celles-ci, ayant chassé le profond sommeil de leurs yeux, se dressèrent debout, admirables de modestie, jeunes, vieilles et vierges non mariées. Et d'abord elles dénouèrent leurs chevelures sur leurs épaules, rattachèrent leurs nébrides dont le nœud s'était relâché, et ceignirent les peaux tachetées avec des serpents qui léchaient leurs joues. D'autres, tenant dans leurs bras un chevreau ou les petits sauvages des loups, leur donnaient un lait blanc, parce que leur mamelle était récemment pleine et qu'elles avaient laissé leurs enfants dans les demeures. Et elles se couronnaient de lierre, de feuilles de chêne et de smilax fleuri. Une d'elles ayant frappé la roche de son thyrse, une eau vive et limpide en jaillit, et une autre ayant jeté sa ferule contre terre, le Dieu en fit sortir une source de vin. Celles qui désiraient boire du lait ouvraient le sol du bout de leurs doigts, et elles avaient une abondance de lait; et de doux rayons de miel dégouttaient des thyrses couronnés de lierre. Certes, étant présent, tu aurais, à cette vue, supplié de tes vœux le Dieu que tu outrages maintenant. Nous tous, alors, bouviers et pasteurs de brebis, nous nous sommes rassemblés, pour parler entre nous des prodiges merveilleux qu'elles accomplissaient. Et un d'entre nous, qui visite la Ville et qui est habile à parler, nous dit : — O vous qui hantez les cimes sacrées des montagnes,

voulez-vous que nous saisissions Agavè, mère de Pentheus, et que nous l'enlevions à ces Orgies, agissant ainsi pour être agréable au Roi? — Il nous sembla qu'il avait bien parlé, et nous nous sommes cachés en embuscade sous les halliers feuillus. Et les Bakkhantes, l'heure étant venue, agitaient le thyrse Orgiaque, invoquant, toutes à la fois, Iakkhos, fils de Zeus, ou Bromios. Et toute la montagne et les bêtes fauves entrèrent en fureur, et tout s'agita et courut. Et comme Agavè bondissait par hasard près de moi, je m'élançai, afin de la saisir, hors du hallier où j'étais caché; mais elle s'écria : — O mes chiennes rapides, nous sommes attaquées par ces hommes! Suivez, suivez-moi, armées de vos thyrses! — Alors nous fuyons, évitant d'être déchirés par les Bakkhantes; et celles-ci se jetèrent sur les animaux qui paissaient l'herbe, bien que sans armes. Et tu aurais vu une d'elles déchirer en deux, de ses mains, une génisse aux lourdes mamelles et mugissante; et d'autres mettaient les vaches en lambeaux; et tu aurais vu les côtes et les pieds fourchus sauter de toutes parts, et les morceaux, suspendus aux sapins, dégoutter de sang. Et les taureaux farouches, aiguisant leurs cornes avec fureur, étaient renversés contre terre par les mille mains de ces jeunes filles, et leurs peaux étaient arrachées de leurs chairs, plus promptement que tu n'abaisserais tes paupières sur tes pupilles royales. Et elles furent emportées, comme des oiseaux volant dans l'air, vers l'immense plaine où coule l'Asôpos et qui donne de riches moissons à Thèba; et, se ruant en ennemies sur Hysia et Érythra qui sont au pied du Kithairôn, elles y ont tout dévasté; et elles ont enlevé les enfants des demeures; et tout ce qu'elles ont chargé sur leurs épaules y demeurait attaché sans liens et sans tomber sur le sol noir, même le fer,

même l'airain ; et elles emportaient du feu dans leurs chevelures, et ce feu ne les brûlait pas. Les pasteurs, dépouillés par les Bakkhantes, se sont jetés sur leurs armes ; mais, ô Roi, ce fut un spectacle prodigieux : les traits armés de pointes ne les blessaient point, et leurs thyrses qu'elles lançaient faisaient des blessures, et, non sans l'aide d'un Dieu, contraignaient les hommes de fuir comme des femmes. Et, revenant au lieu d'où elles étaient parties, elles regagnèrent ces mêmes sources qu'un Dieu avait fait jaillir pour elles ; et elles y lavèrent leur sang ; et des serpents lèchaient de la langue les gouttes qui coulaient de leurs joues. Ce Dieu, quel qu'il soit, ô Maître, reçois-le donc dans cette Ville, puisque, puissant qu'il est en beaucoup d'autres choses, on dit, comme je l'ai appris, qu'il a donné aux mortels la vigne consolatrice des peines. Sans le vin, il n'y plus de Kypris, et aucune volupté ne reste plus aux hommes.

LE CHOEUR.

Je crains, certes, de parler librement devant le Tyran, mais, cependant, il faut le dire : Dionysos n'est au dessous d'aucun des Dieux.

PENTHEUS.

Voici que, semblable au feu, la démence des Bakkhantes envahit tout, à la honte des Hellènes. Mais il ne faut pas attendre plus longtemps. Cours à la porte Élektra, ordonne aux porte-boucliers, à tous les monteurs de chevaux aux pieds rapides, à tous ceux qui lancent des piques et qui tendent les nerfs des arcs, de se joindre à moi pour que nous portions la guerre aux Bakkhantes. Ce serait passer

toute mesure que de supporter de ces femmes ce que nous en souffrons.

DIONYSOS.

Tu ne cèdes en rien à mes paroles, Pentheus; mais bien que tu agisses mal envers moi, je dis cependant que tu ne dois point porter les armes contre un Dieu, mais rester en repos. Bromios ne souffrira pas que tu chasses les Bakkhantes des montagnes Orgiaques.

PENTHEUS.

Cesse de me répondre. Puisque tu as pu t'échapper bien que chargé de liens, sois satisfait de cela ; sinon, je te châtierai de nouveau.

DIONYSOS.

J'aimerais mieux, n'étant qu'un mortel, sacrifier à un Dieu, que de me révolter avec fureur contre l'aiguillon.

PENTHEUS.

Certes, je lui offrirai en sacrifice, sur les cimes du Kithairôn, un abondant carnage de femmes, ainsi qu'elles l'ont mérité.

DIONYSOS.

Vous fuirez tous! et ce sera une chose honteuse que de voir les boucliers d'airain reculer devant les thyrses des Bakkhantes.

PENTHEUS.

Nous avons affaire à un étranger intraitable, qui ne se tait ni quand on le châtie, ni quand il échappe au châtiment.

DIONYSOS.

O mon ami, il est encore possible de tout concilier.

PENTHEUS.

Comment ? En servant mes servantes ?

DIONYSOS.

J'amènerai ici ces femmes sans armes.

PENTHEUS.

Ah ! ah ! Voici que tu ourdis déjà quelque ruse contre moi.

DIONYSOS.

Laquelle ? Si je désire te sauver par mon adresse ?

PENTHEUS.

Vous vous êtes entendus pour préparer les rites Orgiaques.

DIONYSOS.

Certes, sache-le ! je me suis conjuré, mais avec un Dieu.

PENTHEUS.

Apportez-moi ici mes armes ! Et toi, cesse de parler !

DIONYSOS.

Ah ! Tu veux donc voir les Bakkhantes elles-mêmes sur les montagnes ?

PENTHEUS.

Assurément. Et je donnerais pour cela un grand poids d'or.

DIONYSOS.

Pourquoi en as-tu un si violent désir ?

PENTHEUS.

C'est pour leur malheur que je les verrais ivres.

DIONYSOS.

Verrais-tu donc volontiers ce qui te serait funeste ?

PENTHEUS.

Sois-en certain. Je resterai en silence sous les sapins.

DIONYSOS.

Mais elles découvriront tes traces, quelque secrètement que tu sois venu.

PENTHEUS.

Alors, j'irai ouvertement. Tu as bien parlé sur ceci.

DIONYSOS.

Ainsi, je te conduirai, et nous irons?

PENTHEUS.

Conduis-moi promptement; je serai prodigue de mon temps.

DIONYSOS.

Couvre donc ton corps d'un péplos de lin.

PENTHEUS.

Et pourquoi? D'homme deviendrais-je femme?

DIONYSOS.

Pour qu'elles ne te tuent pas, si tu leur sembles un homme.

PENTHEUS.

Tu as bien parlé, et tu es fort habile.

DIONYSOS.

C'est Dionysos qui m'a enseigné cela.

PENTHEUS.

Comment faire pour le mieux ce que tu me conseilles?

DIONYSOS.

Je t'ornerai moi-même dans la demeure.

PENTHEUS.

De quel ornement ? D'une parure de femme ? J'en aurais honte !

DIONYSOS.

Tu n'es plus aussi pressé de contempler les Mainades.

PENTHEUS.

Mais de quel ornement veux-tu me revêtir ?

DIONYSOS.

Je ferai flotter d'abord ta longue chevelure.

PENTHEUS.

Et puis, quel autre ornement ?

DIONYSOS.

Un péplos touchant les talons, et la mitre sur la tête.

PENTHEUS.

Y a-t-il encore quelque chose à ajouter ?

DIONYSOS.

La thyrse en main, et la peau tachetée du faon.

PENTHEUS.

Je ne pourrai jamais revêtir une robe de femme.

DIONYSOS.

Alors tu feras couler le sang en combattant contre les Bakkhantes.

PENTHEUS.

C'est bien. Il s'agit d'abord d'explorer les choses.

DIONYSOS.

Ceci vaudra mieux que de s'attirer le mal par le mal.

PENTHEUS.

Comment irai-je par la Ville à l'insu des Thèbaiens ?

DIONYSOS.

Nous irons par des routes secrètes. Je te conduirai.

PENTHEUS.

Tout me semble meilleur que d'être en dérision aux Bakkhantes.

DIONYSOS.

Une fois dans la demeure, nous verrons ce qu'il faut faire.

PENTHEUS.

Je le veux. Je suis prêt à tout. Entre. Ou j'emmènerai des hoplites, ou je suivrai tes conseils.

DIONYSOS.

Femmes, cet homme tombe dans le ret, et il ira vers les Bakkhantes, là où il sera châtié par la mort. Dionysos, maintenant, c'est à toi d'agir, car tu n'es pas loin d'ici. Vengeons-nous de cet homme. Trouble d'abord son esprit en lui envoyant une légère démence ; car, s'il a l'esprit sain, il ne voudra pas se couvrir de vêtements de femme ; mais, dès que son esprit sera troublé, il s'en couvrira. Je veux le livrer aux rires des Thèbains, en le menant par la Ville, vêtu comme une femme, après les premières menaces par lesquelles il était terrible. Je vais envelopper Pentheus de l'ornement sous lequel il descendra dans le Hadès, tué par les mains de sa mère. Il connaîtra enfin qùel est Dionysos, fils de Zeus, Dieu effrayant, mais très doux pour les hommes.

LE CHŒUR.

Strophe.

Ainsi, en des danses nocturnes, je ferai bondir mes pieds blancs et je dresserai le cou dans l'air humide de rosée, comme le faon qui paît les délices verdoyantes de la prairie, quand il échappe à la chasse terrible et aux rets bien tendus, et quand le chasseur excite par ses cris la course des chiens. Dans ses angoisses et dans sa fuite, tel qu'un rapide tourbillon, le faon bondit à travers la plaine arrosée par le fleuve, se réjouissant de la solitude et des feuillages épais de la forêt. Quelle est la vraie sagesse, ou quel est le plus beau don des Dieux aux hommes, si ce

n'est de faire peser sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis ? Ce qui est beau est toujours bon.

Antistrophe.

La Force divine vient lentement, mais sûrement, et elle châtie les hommes qui honorent l'iniquité, et qui, saisis de démence, ne respectent pas le culte des Dieux. Par une secrète embûche, les Dieux dérobent avec ruse les pieds du temps, et ils poursuivent l'impie. Jamais, en effet, on ne peut concevoir et méditer rien de mieux que les Lois. Il y a peu de peine à reconnaître la puissance Daimonienne, quelle qu'elle soit, quand la Loi a été consacrée par un long temps et par la nature. Quelle est la vraie sagesse, ou quel est le plus beau don des Dieux aux hommes, si ce n'est de faire peser sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau est toujours bon.

Épôde.

Heureux qui, échappé aux flots de la mer, atteint le port ! Heureux aussi qui est plus fort que ses peines ! Les hommes l'emportent l'un sur l'autre par la félicité, ou par la puissance. Ils ont encore mille autres espérances ; et, de celles-ci, les unes ont pour fin la richesse, et les autres s'évanouissent. Je pense que celui-là seul est heureux, dont la vie de chaque jour est heureuse.

DIONYSOS.

Viens, Pentheus, toi qui désires voir ce qu'il n'est pas permis de voir et qui tentes ce qu'on ne doit pas tenter, sors de la demeure, et montre-toi vêtu comme une femme

Mainade pour épier ta mère et la troupe des Bakkhantes. Tu ressembles à une des filles de Kadmos.

PENTHEUS.

Certes, il me semble voir deux soleils et deux Thèba, une double Ville aux sept portes, et il me semble que tu me précèdes, tel qu'un taureau, et que deux cornes ont poussé sur ta tête. Es-tu donc une bête sauvage ? Tu as la forme d'un taureau !

DIONYSOS.

Le Dieu marche avec nous. Il n'était pas propice, et maintenant il est réconcilié. Tu vois les choses qu'il convient que tu voies.

PENTHEUS.

Qui semblé-je être ? Inô, ou Agavè ma mère ?

DIONYSOS.

Je pense les voir elles-mêmes en te regardant. Mais cette boucle s'est dérangée ; ce n'était pas ainsi que je l'avais placée sous ta mitre.

PENTHEUS.

Je l'aurai agitée en me remuant, et dérangée dans mon délire Orgiaque.

DIONYSOS.

Mais, moi, qui ai pris soin de te parer, je la remettrai en son lieu. Dresse la tête.

PENTHEUS.

Voilà. Pare-moi. Je m'en remets à toi.

DIONYSOS.

Tes ceintures sont relâchées, et ne tombent pas comme il convient sur tes talons.

PENTHEUS.

Du côté droit, il me semble ainsi ; mais, de l'autre, le péplos tombe bien jusqu'à la cheville.

DIONYSOS.

Certes, tu me reconnaîtras pour le premier de tes amis, lorsque, contre ton attente, tu verras les Bakkhantes modestes.

PENTHEUS.

Est-ce en tenant le thyrse de la main droite, ou de la main gauche, que je ressemblerai davantage à une Bakkhante ?

DIONYSOS.

La droite convient mieux ; et il te faut aussi le soulever du pied droit. Je te loue d'avoir changé de résolution.

PENTHEUS.

Ne pourrais-je pas porter sur mes épaules les sommets du Kithairôn et les Bakkhantes elles-mêmes à la fois ?

DIONYSOS.

Tu le peux, si tu veux. Tu n'avais pas l'esprit sain; mais tu l'as maintenant comme il faut que tu l'aies.

PENTHEUS.

Emporterons-nous des leviers, ou arracherai-je ces montagnes de mes mains, les emportant sur mes épaules ou dans mes bras?

DIONYSOS.

Prends garde de renverser les retraites des Nymphes et la demeure de Pan, là où il a coutume de jouer de la flûte.

PENTHEUS.

Tu as bien parlé : ces femmes ne doivent pas être vaincues par la force. Et je me cacherai sous les sapins.

DIONYSOS.

Tu te cacheras là où il convient que tu sois caché pour épier avec ruse les Mainades.

PENTHEUS.

Certes, il me semble les voir dans les bois, telles que des oiseaux, prises dans le très doux filet du lit!

DIONYSOS.

Est-ce donc pour cela que tu vas les épier? Tu les prendras peut-être, si tu n'es pas pris le premier.

PENTHEUS.

Conduis-moi à travers la terre Thèbaienne. Je suis le seul homme, entre tous, qui ose ceci.

DIONYSOS.

Seul tu travailles pour cette Ville, seul. C'est pourquoi des combats, tels qu'il les faut, te sont réservés. Viens ! Je serai ton guide propice ; mais un autre te ramènera.

PENTHEUS.

Ma mère, sans doute ?

DIONYSOS.

A la vue de tous.

PENTHEUS.

J'y vais.

DIONYSOS.

Tu reviendras porté...

PENTHEUS.

Tu me soupçonnes de mollesse !

DIONYSOS.

Entre les mains de ta mère.

PENTHEUS.

Et tu me pousses aux délices.

DIONYSOS.

Certes ! à de telles délices.

PENTHEUS.

J'entreprends des choses dignes de moi !

DIONYSOS.

Tu es effrayant, effrayant ! Et tu vas à un carnage terrible, et tu trouveras la gloire fixée dans l'Ouranos. Étendez les mains, Agavè, et vous, sœurs, filles de Kadmos ! Je mène ce jeune homme à un grand combat. Je serai victorieux, et Bromios aussi. La chose elle-même manifestera le reste.

LE CHOEUR.

Strophe.

Allez, Chiens rapides de la Rage, allez sur la montagne où les filles de Kadmos ont leur thyase ; aiguillonnez-les contre cet espion des Mainades furieuses, couvert d'ornements de femme. Sa mère, la première, l'apercevra du haut d'un rocher poli ou de quelque arbre, et elle criera aux Mainades : — Quel est cet homme d'entre les Kadméiens qui est venu épier nos courses sur la montagne, ô Bakkhantes ? Il n'est pas né du sang d'une femme, mais de quelque lionne, ou des Gorgones Libyques. Que Dika se manifeste ! Qu'elle vienne avec l'épée, et qu'elle frappe

au milieu de la gorge l'impie, le scélérat, le violateur des lois, le fils d'Ékhiôn né de la terre ! —

Antistrophe.

Dans un esprit inique et une rage criminelle, il est venu, ô Bakkhos, l'âme furieuse et en délire, vers tes Orgies et celles de ta mère, comme s'il voulait dompter de force un Dieu invincible. Avoir un esprit modeste et prêt, ainsi qu'il sied aux mortels, à rendre l'hommage dû aux Dieux, c'est une vie pleine de douceur. Je cherche volontiers une sagesse non haïssable. Mais c'est une autre vertu grande et illustre de se diriger jour et nuit vers une vie honnête, d'agir avec piété et d'honorer les Dieux en rejetant tout ce qui est contraire à la justice. Que Dika se manifeste ! Qu'elle vienne avec l'épée, et qu'elle frappe au milieu de la gorge l'impie, le scélérat, le violateur des lois, le fils d'Ékhion né de la terre !

Épôde.

Apparais, Taureau ou Dragon aux nombreuses têtes, ou Lion à l'aspect furieux ! Allons, ô Bakkhos ! et, avec un visage riant, enlace du lacet fatal ce chasseur des Bakkhantes tombé au milieu de la foule des Mainades !

LE MESSAGER.

O demeure, qui florissais autrefois dans la Hellas ! ô maison du Vieillard Sidônien qui sema en terre la moisson du Dragon, comme je me lamente sur toi, bien

que je sois esclave ! Mais, cependant, les serviteurs fidèles ressentent les misères des maîtres.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il ? Nous annonces-tu quelque chose de nouveau sur les Bakkhantes ?

LE MESSAGER.

Pentheus est mort, le fils d'Ékhiôn !

LE CHOEUR.

O Roi Bromios, tu es grand ! Tu t'es montré un grand Dieu !

LE MESSAGER.

Que dis-tu ? Pourquoi dis-tu cela ? Te réjouis-tu, femme, de ce que mes Maîtres sont malheureux ?

LE CHOEUR.

Étrangère, je pousse une clameur orgiaque en des chants Barbares, car je ne tremble plus d'être enchaînée.

LE MESSAGER.

Tu penses donc que Thèba est lâche à ce point ?

LE CHOEUR.

Dionysos, Dionysos, non Thèba, a puissance sur moi.

LE MESSAGER.

Il faut donc te pardonner. Mais, cependant, il est honteux, ô femme, de se réjouir de maux accomplis.

LE CHOEUR.

Dis-moi ! raconte par quelle destinée est mort cet homme inique qui méditait des actions iniques.

LE MESSAGER.

Après avoir passé Thérapna, à la limite de la terre Thèbaienne, et traversé le courant de l'Asôpos, nous avons commencé à gravir les hauteurs du Kithairôn, Pentheus et moi, car je suivais, en effet, le Maître et l'Étranger qui nous menait voir les Orgies. Et, d'abord nous nous sommes arrêtés dans une vallée herbue, taisant le bruit de nos pas et retenant nos langues, afin de regarder sans être vus. Et cette vallée était environnée de rochers, arrosée d'eaux, et ombragée de pins. Et les Mainades étaient là, les mains occupées d'un travail agréable ; car les unes ornaient de nouvelles couronnes de lierre les thyrses sans feuillage ; et les autres, comme de jeunes poulains libres du joug, chantaient un chant Orgiaque en se répondant entre elles. Mais le malheureux Pentheus, ne voyant pas la troupe des femmes, dit ceci : — O Étranger, d'où nous sommes, de mes yeux je n'aperçois point les Mainades, tandis qu'en montant sur une hauteur ou sur un sapin élevé, je verrai très bien leurs Orgies lascives. — Je vois alors un prodige de cet Étranger. Saisissant le rameau Ouranien d'un sapin, il l'amena, l'amena, l'amena contre le noir sol. Et le rameau se cour-

bait comme un arc, ou comme une roue arrondie au tour. Ainsi cet Étranger, saisissant le rameau montagnard, l'inclinait contre terre, faisant ainsi une chose non humaine. Puis, ayant placé Pentheus au milieu des branches, il laissa le sapin se redresser peu à peu, de peur qu'il le rejetât violemment. Et le sapin se dressa droit dans l'air, ayant le Maître assis sur son dos. Et celui-ci fut aperçu par les Mainades plus tôt qu'il ne les vit. A peine, en effet, était-il apparu au sommet, que l'Étranger cessa d'être visible ; et une voix, dans l'Aithèr, celle de Dionysos, comme on peut le croire, s'écria : — O jeunes femmes, j'amène celui qui se rit de vous, de moi, de mes Orgies ! vengez-vous de lui ! — Et, en disant cela, il fit jaillir de terre jusque dans l'Ouranos la splendeur du Feu sacré. Et l'Aithèr se tut, et la forêt feuillue retint le bruit de ses feuillages, et tu n'aurais entendu aucune voix de bête sauvage. Mais les Bakkhantes, n'ayant pas entendu clairement, se dressèrent, portant leurs yeux de toutes parts. Et le Dieu leur commanda de nouveau. Et, dès que les filles de Kadmos eurent compris l'ordre de Bakkhos, elles se ruèrent aussi rapides que des colombes, Agavè et ses sœurs et toutes les Bakkhantes ; et elles étaient emportées à travers la vallée, les torrents et les rochers, rendues furieuses par les souffles du Dieu. Dès qu'elles eurent vu mon Maître assis dans le sapin, elles lui jetèrent d'abord des pierres avec une grande force, étant montées sur une roche comme sur une tour. Et les unes lui lançaient des branches de sapin, et les autres leurs thyrses ; et Pentheus était le malheureux but ; mais elles ne l'atteignaient pas, assis qu'il était à une hauteur inaccessible. Et le misérable restait là, ne sachant que faire. Enfin, ayant rompu des branches de chêne, elles tentèrent

de déraciner le sapin à l'aide de ces leviers sans fers; et, voyant que ce travail ne finissait point, Agavè dit : — Allons ! Environnez l'arbre, et saisissez-le, Mainades, afin que nous saisissions aussi cette bête sauvage qui est là-haut, et qu'elle ne puisse révéler les mystères du Dieu. — Et aussitôt, de leurs mille mains, elles saisirent le sapin et l'arrachèrent de terre. Et Pentheus, précipité d'en haut, tomba contre terre en gémissant, pressentant le prochain danger. Mais, la première, comme une sacrificatrice qui va égorger la victime, sa mère se rua sur lui. Et il arracha la mitre de ses cheveux, afin que la malheureuse Agavè le reconnût et ne le tuât pas; et il dit en lui touchant les joues : — C'est moi, mère ! Je suis ton fils Pentheus, que tu as enfanté dans les demeures d'Ékhiôn. Aie pitié de moi, mère ! et ne tue pas ton fils à cause de mes fautes ! — Mais, elle, écumante, roulant des yeux hagards, ne sentant plus ce qu'elle aurait dû ressentir, était possédée par Bakkhos; et Pentheus ne la fléchit pas. Saisissant sa main gauche, et le pied appuyé sur le flanc du malheureux, elle arracha le bras, non par sa propre force, mais par celle que lui communiquait le Dieu. Et Inô, de l'autre côté, déchirait les chairs; et, de même, Autonoè, et toute la foule des Bakkhantes. Une clameur confuse s'élevait; et lui, gémissait autant qu'il avait encore de souffle; et Elles hurlaient. Et l'une emportait un bras, et une autre le pied avec la sandale; et ses flancs n'avaient plus de chairs; et toutes, souillées de sang, se jetaient comme des balles les morceaux de Pentheus ! Et son corps partagé pendait çà et là, aux pointes des rochers et aux branches des arbres, et il était difficile de le retrouver. Et sa misérable tête, sa mère l'avait saisie et fixée au bout de son thyrse, comme celle d'un lion sau-

vage, et elle la portait sur le Kithairôn, ayant laissé ses sœurs dans la foule des Mainades. Et, toute glorieuse de sa misérable proie, elle revient vers ces murs, en invoquant Bakkhos, compagnon de sa chasse, couronné de la même victoire pour cette proie conquise dont le premier prix sera de lui coûter des larmes ! Et moi, je fuis loin de cette calamité, avant qu'Agavè regagne la demeure. La modération et le respect des Choses divines, je pense, sont ce qu'il y a de plus sage et de plus beau pour les mortels qui s'y conforment.

LE CHOEUR.

Célébrons Bakkhos par la danse ! Chantons le malheur de Pentheus issu du Dragon, qui, portant des vêtements de femme et la férule, a reçu une mort certaine ornée du thyrse feuillu, conduit par le Taureau qui le menait à sa perte. Bakkhantes Kadméiennes, vous avez changé son cri victorieux en deuil et en larmes. C'est un beau combat que celui qui a trempé la main d'une mère du sang de son fils ! Mais je vois, se hâtant vers la demeure, Agavè, mère de Pentheus, avec des yeux hagards. Recevez le chœur joyeux du Dieu Évios !

AGAVÈ.

Strophe.

Bakkhantes Asiades !

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu ?

AGAVÈ.

Nous apportons des montagnes, dans ces demeures, un lierre fraichement coupé, illustre proie !

LE CHOEUR.

Je vois, et je saute de joie comme toi.

AGAVÈ.

J'ai pris celui-ci sans rets, un jeune lion, comme tu vois.

LE CHOEUR.

Dans quel désert ?

AGAVÈ.

Le Kithairôn...

LE CHOEUR.

Le Kithairôn ? Eh bien ?

AGAVÈ.

L'a tué.

LE CHOEUR.

Laquelle l'a frappé la première ?

AGAVÈ.

J'ai eu cet honneur. Je serai nommée la bienheureuse Agavè dans les Thyases !

LE CHOEUR.

Et qui encore ?

AGAVÈ.

Les filles de Kadmos...

LE CHOEUR.

Les filles de Kadmos ?

AGAVÈ.

Après moi, après moi, elles ont frappé la bête sauvage.

LE CHOEUR.

Soyez heureuses de cette proie !

AGAVÈ.

Antistrophe.

Prends ta part du festin !

LE CHOEUR.

A quoi prendrai-je part, malheureuse ?

AGAVÈ.

Ce jeune veau a les joues fleuries de puberté sous sa molle chevelure.

LE CHOEUR.

On dirait en effet la crinière d'une bête sauvage.

AGAVÈ.

Le chasseur Bakkhos a fort habilement poussé les Mainades à cette chasse.

LE CHOEUR.

Il est, certes, le Roi de la chasse.

AGAVÈ.

Tu me flattes !

LE CHOEUR.

Qu'est-ce donc ? Je te loue sans doute.

AGAVÈ.

Bientôt, aussi, les Kadméiens me loueront.

LE CHOEUR.

Et ton fils Pentheus aussi louera sa mère !

AGAVÈ.

Il me louera de m'être emparée de ce lion.

LE CHOEUR.

Proie excellente !

AGAVÈ.

Certes, excellente !

LE CHOEUR.

Tu te réjouis ?

AGAVÈ.

Je me réjouis des grandes et magnifiques actions que j'ai accomplies pour cette terre.

LE CHOEUR.

Montre donc aux citoyens, ô malheureuse, cette proie, prix de ta victoire, que tu es venue apporter ici !

AGAVÈ.

O vous qui habitez la Ville bien fortifiée de tours de la terre Thèbaienne, venez ! Voyez cette proie, cette bête sauvage, que nous avons prise, nous, filles de Kadmos, non avec les piques aiguës des Thessaliens, ni avec des rets, mais avec les doigts blancs de nos mains ! Et, maintenant, qu'on se glorifie de fabriquer des lances et des armes inutiles ! Nous avons saisi de nos mains et dispersé les membres de cette bête féroce. Où est le vieillard mon père ? Qu'il approche ! Et mon fils Pentheus, où est-il ? Qu'il applique aux demeures les degrés des échelles solides, afin de clouer aux triglyphes la tête de ce lion, que j'apporte ici, l'ayant prise !

KADMOS.

Suivez-moi, vous qui portez le misérable cadavre de Pentheus, suivez-moi, serviteurs, dans la maison. J'amène ici, après beaucoup de fatigues et de recherches, ce corps que j'ai trouvé en morceaux sur les sommets du Kithairôn,

non en un seul lieu, mais dispersé dans les bois et péniblement recherché. J'ai appris, en effet, les actions mauvaises de mes filles, en rentrant dans les murs de la Ville avec le vieux Teirésias, ayant quitté les Bakkhantes; et je suis retourné sur la montagne; et j'apporte mon fils égorgé par les Mainades. J'ai vu Autonoè qui conçut autrefois Aktaiôn d'Aristaios, et Inô, et toutes deux furieuses encore dans les halliers; et quelqu'un m'a dit qu'Agavè dans sa course Orgiaque venait ici. Et je n'ai pas entendu une vaine parole, car je la vois elle-même, spectacle lamentable!

AGAVÈ.

Père! tu peux te glorifier hautement, entre tous les mortels, d'avoir engendré les plus illustres de toutes les filles! Je dis : toutes, mais moi surtout, qui, ayant quitté les fuseaux à tisser la toile, ai entrepris de plus grandes actions en saisissant de mes mains des bêtes sauvages. Je porte, en effet, dans mes bras, tu le vois, ce prix du courage, afin qu'il soit suspendu dans tes demeures. Toi, père, reçois-le de mes mains, et, te réjouissant de ma chasse, appelle tes amis au festin. Heureux es-tu, heureux, que nous ayons accompli de telles actions!

KADMOS.

Oh! quelle action digne d'un deuil immense et intolérable à voir! Quel meurtre vous avez accompli de vos misérables mains! Après avoir offert ce beau sacrifice aux Daimones, tu nous convies à un festin, Thèba et moi! Hélas! à cause de ces maux! Hélas sur toi d'abord, et

puis sur moi ! Que le Dieu est juste et pourtant cruel ! Le Roi Bromios nous a perdus, bien que de notre sang !

AGAVÈ.

Que la vieillesse est triste pour les hommes, et qu'elle a des yeux farouches ! Plût aux Dieux que mon fils fût heureux à la chasse et tel que sa mère, quand, parmi les jeunes hommes Thèbaiens, il cherche les bêtes féroces ! Mais il ne sait que combattre contre les Dieux. O Père ! c'est à toi et à moi de l'avertir, de peur qu'il se réjouisse de mauvaises maximes. Où est-il ? Qui l'appellera en ma présence, pour qu'il me voie heureuse ?

KADMOS.

Hélas ! hélas ! Quand vous serez revenues à vous, vous serez accablées d'une cruelle douleur à cause de ce que vous avez fait. Sinon, si vous restez dans l'état où vous êtes, sans être heureuses, du moins vous ne vous verrez point malheureuses.

AGAVÈ.

Qu'y a-t-il donc de mauvais ou de triste en ceci ?

KADMOS.

Lève d'abord tes yeux dans l'Aithèr.

AGAVÈ.

Voici. Pourquoi m'ordonnes-tu de regarder l'Aithèr ?

KADMOS.

Est-il le même encore ? Vois-tu quelque changement ?

AGAVÈ.

Il me semble plus splendide et plus pur qu'auparavant.

KADMOS.

Le trouble est-il toujours dans ton âme ?

AGAVÈ.

Je ne comprends pas cette parole. Cependant, je suis plus calme, et mon esprit redevient ce qu'il était.

KADMOS.

M'écouteras-tu ? et me répondras-tu clairement ?

AGAVÈ.

C'est que j'ai oublié tout ce que j'ai déjà dit, Père !

KADMOS.

Dans quelle maison es-tu venue avec les chants nuptiaux ?

AGAVÈ.

Tu m'as donnée à Ékhiôn né, dit-on, des dents du Dragon.

KADMOS.

Et quel fils a été engendré par ton mari dans les demeures ?

AGAVÈ.

Pentheus est sorti de l'union de son père et de moi.

KADMOS.

De qui est la tête que tu portes dans tes bras ?

AGAVÈ.

D'un lion, à ce que disent les chasseresses de bêtes fauves.

KADMOS.

Regarde attentivement. Regarder est une peine légère.

AGAVÈ.

Ah ! que vois-je ? Qu'est-ce que je porte dans les mains ?

KADMOS.

Contemple-le, et regarde avec soin.

AGAVÈ.

Malheureuse que je suis ! Je vois une grande douleur.

KADMOS.

Cela te semble-t-il un lion ?

AGAVÈ.

Non ! Mais je tiens la tête de Pentheus, malheureuse !

KADMOS.

Chose lamentable, avant même que tu l'aies reconnue !

AGAVÈ.

Qui l'a tué ? Comment est-il entre mes mains?

KADMOS.

Misérable vérité, tu viens après le temps !

AGAVÈ.

Parle, car mon cœur bat, épouvanté de ce qui sera dit !

KADMOS.

Toi et tes sœurs vous l'avez tué !

AGAVÈ.

Où a-t-il péri ? Dans la demeure, ou dans quel lieu ?

KADMOS.

Là où les chiens ont déjà déchiré Aktaiôn.

AGAVÈ.

Pourquoi ce malheureux est-il venu sur le Kithairôn ?

KADMOS.

Il y allait se rire du Dieu et de tes Orgies.

AGAVÈ.

Mais nous, comment sommes-nous allées là ?

KADMOS.

Vous étiez furieuses. Et toute la Ville était aussi saisie de la fureur Orgiaque.

AGAVÈ.

Dionysos nous a perdues ! Maintenant, enfin, je comprends.

KADMOS.

Il avait été outragé : vous refusiez de le croire un Dieu.

AGAVÈ.

Mais où est le très cher corps de mon fils, Père ?

KADMOS.

J'en ai apporté ceci péniblement cherché.

AGAVÈ.

Tous ces malheurs sont-ils réunis ?

KADMOS.

. . . .

AGAVÈ.

En quoi ma démence concernait-elle Pentheus ?

KADMOS.

Il fut tel que vous, ne respectant point le Dieu. Et

c'est pourquoi celui-ci nous a tous réunis dans la même ruine, vous et Pentheus, en perdant cette maison, et moi-même qui, n'ayant point d'enfants mâles, ai vu périr ce fruit de ton sein très misérablement et très lentement, ô malheureuse, lui en qui espérait la maison; et toi, ô fils, né de ma fille, qui soutenais ma famille et qui étais vénérable aux citoyens! Et personne n'osait outrager ma vieillesse en face de toi, car il en eût été châtié dignement. Mais, maintenant, je serai chassé avec mépris de mes demeures, moi, ce grand Kadmos, qui ai semé la race des Thèbaiens et moissonné une très belle moisson! O le plus cher des hommes, bien que tu ne sois plus, tu compteras cependant pour moi parmi les plus chers. O fils, tu ne toucheras plus mon menton de ta main, tu n'embrasseras plus le père de ta mère en disant : — Qui t'a outragé? Qui t'a méprisé, vieillard? Qui trouble ton cœur et ta vie? Parle! que je châtie qui t'a offensé, ô Père! — Mais, maintenant, je suis malheureux; et toi, et ta misérable mère, et tes misérables sœurs, vous êtes aussi malheureux. S'il est quelqu'un qui méprise les Daimones, qu'il regarde cette mort, et qu'il reconnaisse des Dieux!

LE CHŒUR.

Je déplore ta destinée, Kadmos. Cependant ton petit-fils a reçu un châtiment mérité, bien que cruel pour toi.

AGAVE.

O Père, vois combien les choses ont changé pour moi!

. . . .

Si je n'avais, en effet, accompli de mes mains cette action impie . . . .
. . . .

DIONYSOS.

. . . .
Ayant changé de forme, tu deviendras dragon. Et celle que tu as épousée, la fille d'Arès, Harmonia, quoique mortel toi-même, revêtira la forme d'un serpent. Sur un char attelé de veaux, comme le dit l'oracle de Zeus, tu iras avec ta femme, et tu commanderas aux Barbares. En tête de troupes innombrables, tu renverseras beaucoup de villes. Mais quand ces armées auront dévasté le temple de Loxias, elles auront un retour funeste. Cependant Arès vous délivrera, toi et Harmonia, et vous accordera la vie des Bienheureux. Moi, Dionysos, né de Zeus et non d'un père mortel, je vous le dis : si vous aviez résolu d'être sages, au lieu de vous y refuser, vous auriez pour protecteur le fils de Zeus, et vous seriez heureux.

AGAVÈ.

Dionysos, nous te supplions ! nous avons mal agi.

DIONYSOS,

Vous m'avez connu tard. Quand il le fallait, vous ne m'avez pas connu.

AGAVÈ.

Nous le comprenons ! Mais tu te venges trop.

DIONYSOS.

C'est que j'ai été traité outrageusement par vous, bien que je fusse un Dieu.

AGAVÈ.

Il ne faut pas que les Dieux soient semblables aux mortels.

DIONYSOS.

Depuis longtemps mon père Zeus a voulu ceci.

AGAVÈ.

Hélas! Vieillard, notre misérable exil est résolu!

DIONYSOS.

Pourquoi donc tardez-vous à faire ce qui doit être fait nécessairement?

KADMOS.

O fille, dans quelle horrible calamité nous sommes tombés, et toi, malheureuse, et tes sœurs! Et moi, misérable, vieux et étranger, j'irai chez les Barbares, et il est fatal, par surcroît, que je conduise dans la Hellas des armées Barbares! Revêtu de la forme effrayante d'un Dragon, de même que ma femme, Harmonia, la fille d'Arès, je mènerai ces armées contre les autels et les tombeaux Hellènes! Malheureux! nul ne me délivrera de mes maux; et, même après avoir passé sur la nef l'Akhérôn souterrain, je n'aurai jamais de repos!

AGAVÈ.

O Père, je serai donc privée de toi dans mon exil ?

KADMOS.

Pourquoi me serres-tu entre tes bras, ô malheureuse fille, telle qu'un cygne blanc uni à un frelon ?

AGAVÈ.

Rejetée de la patrie, où irai-je ?

KADMOS.

Je ne sais, fille ! Ton père est un faible soutien.

AGAVÈ.

Salut, ô demeure, ô patrie, ô cité ! Misérable et exilée de la chambre nuptiale, je vous quitte dans la douleur !

KADMOS.

Va donc, ô fille, vers la terre d'Aristaios.

. . . .

AGAVÈ.

Je gémis sur toi, père !

KADMOS.

Et moi, enfant, sur toi et sur tes sœurs !

AGAVÈ.

Le Roi Dionysos a fait tomber sur ta demeure une horrible vengeance !

KADMOS.

Il a souffert aussi un terrible outrage de vous, ayant dans Thèba un nom sans honneur.

AGAVÈ.

Salut, Père !

KADMOS.

Salut, ô malheureuse fille ! Tu te réjouiras difficilement.

AGAVÈ.

O compagnes, conduisez-moi là où je trouverai mes sœurs malheureuses, condamnées au même exil. Que j'aille là où l'abominable Kithairôn ne me verra pas, où je ne le verrai point de mes yeux, où il n'y aura nul souvenir du thyrse ! Je laisse tout cela aux autres Bakkhantes.

LE CHOEUR.

Elles sont innombrables, les formes des Destinées divines; et les Dieux accomplissent bien des choses contre notre espérance; et celles que nous espérons ne s'accomplissent pas. Un Dieu donne aux choses une fin imprévue. Telle finit celle-ci.

FIN DES BAKKHANTES

XIV

LES HÈRAKLÉIDES



XIV

LES HÈRAKLÈIDES.

IOLAOS.
KOPREUS.
LE CHOEUR.
DÈMOPHÔN.
MAKARIA.
UN SERVITEUR.
ALKMÈNA.
UN MESSAGER.
EURYSTHEUS.

IOLAOS.


EPUIS longtemps ceci est certain pour moi, que l'homme juste est né pour le bien des autres, et que celui qui voue toute son âme à ses propres intérêts est inutile à la chose publique.

pèse dans le commerce de la vie, et n'est bon qu'à soi. Je sais cela, et n'en ai point été instruit seulement par des paroles. Moi, en effet, par honneur, et respectant ma famille, quand je pouvais habiter tranquillement Argos, j'ai pris part au plus grand nombre des travaux de Hèraklès, tant qu'il a été avec nous; et, maintenant qu'il habite dans l'Ouranos, j'ai abrité ses enfants de mes ailes, et je les protège, bien que je manque moi-même de sûreté. En effet, après que leur père eut quitté la terre, aussitôt Eurystheus a voulu nous tuer; mais nous avons fui. Nous avons perdu la patrie, mais notre vie est sauve. Et nous errons, exilés, passant d'une ville dans une autre. Outre nos autres maux, Eurystheus nous poursuit de cet outrage : en quelque lieu que nous nous arrêtions, il envoie des hérauts pour nous réclamer et nous chasser de cette terre, proclamant avec menace la Ville d'Argos non méprisable comme amie ou comme ennemie, et se glorifiant lui-même de sa prospérité florissante. Et ceux qui voient l'impuissance de mon aide et ces jeunes enfants privés de leur père, cèdent à plus fort qu'eux et nous chassent du sol. Et moi, je fuis avec ces enfants, et je m'afflige de leur affliction, et ne veux point les trahir, afin qu'aucun homme ne puisse dire : — Voyez! depuis que le père de ces enfants n'est plus, Iolaos ne leur vient point en aide, bien qu'il soit leur parent. — Repoussés de toute la terre de la Hellas, nous sommes venus à Marathôn et dans la contrée qui en dépend, et nous nous sommes assis en suppliants devant les autels des Dieux, afin qu'ils nous protègent. On dit, en effet, que cette terre est habitée par les deux fils de Thèseus, qui l'ont tirée au sort, et qui sont de la race de Pandiôn et alliés par le sang aux fils de Hèraklès; et c'est pour cela que nous avons fait

route vers les frontières des illustres Athènaiens. Cet exil est mené par deux vieillards : moi je m'inquiète de protéger ces enfants, et, dans ce temple, Alkmèna garde les filles de son fils et les entoure de ses bras ; car nous rougirions que de jeunes vierges fussent mêlées à la foule et s'arrêtassent devant les autels. Hyllos et ses frères, dont l'âge est plus avancé, cherchent quelque retraite où nous puissions habiter, si, par la force, nous sommes chassés de cette terre. O enfants, enfants ! approchez, saisissez mes vêtements. Je vois le héraut d'Eurystheus venir à nous, de cet Eurystheus par qui nous sommes poursuivis et errants et repoussés de toute terre. O haïssable ! plaise aux Dieux que tu périsses avec l'homme qui t'envoie, toi qui, de cette même bouche, as déjà annoncé tant de maux au noble père de ces enfants !

KOPREUS.

Tu penses assurément avoir trouvé une belle retraite et être arrivé dans une ville amie ? Mais tu en as mal jugé : personne ne préférera ta faiblesse à la puissance d'Eurystheus. Va ! pourquoi te fatiguer ainsi ? Il te faut aller à Argos, où t'attend le châtiment de la lapidation.

IOLAOS.

Non ! L'autel du Dieu me protégera, et cette libre terre où nous sommes.

KOPREUS

Veux-tu que j'ajoute à ma parole la force de mes mains ?

IOLAOS.

Certes, jamais tu ne nous entraîneras par la violence, ni moi, ni ces enfants.

KOPREUS.

Tu le verras! et en ceci tu n'es pas un bon prophète.

IOLAOS.

Cela ne sera jamais, moi vivant!

KOPREUS.

Écarte-toi! Bien que tu ne le veuilles pas, j'emmènerai ceux-ci, selon le droit d'Eurystheus à qui ils sont.

IOLAOS.

O vous qui, depuis les temps anciens, habitez Athèna, venez à notre aide! Suppliants de Zeus Agoraien, nous subissons une violence; nos rameaux enveloppés de laine sont souillés, ce qui est un opprobre à la Ville et un outrage aux Dieux.

LE CHOEUR.

Strophe.

Ah! ah! Quelle est cette clameur qui s'élève auprès de l'autel? Quelle calamité va-t-elle révéler?

IOLAOS.

Voyez un vieillard sans force jeté contre terre! Hélas! malheureux que je suis!

LE CHOEUR.

Par qui as-tu été renversé dans une chute misérable ?

IOLAOS.

C'est celui-ci, ô Étrangers, qui, méprisant vos Dieux, m'arrache avec violence du portique de l'autel de Zeus.

LE CHOEUR.

De quelle terre, ô vieillard, es-tu venu ici, chez le peuple de la Tétrapole ? Est-ce de la contrée opposée, du rivage Euboïque, que vous avez été amenés par l'aviron marin ?

IOLAOS.

O Étrangers, je ne vis point dans une île; mais nous sommes venus de Mykèna dans votre pays.

LE CHOEUR.

De quel nom, ô vieillard, le peuple Mykènaien te nomme-t-il ?

IOLAOS.

Tu connais peut-être le porteur d'armes de Hèraklès, Iolaos, car celui-ci n'est pas sans gloire ?

LE CHŒUR.

Je le connais, ayant déjà entendu son nom. Mais, dis ! de qui sont les jeunes enfants que tu portes dans tes bras ?

IOLAOS.

Antistrophe.

Ce sont les fils de Hèraklès, ô Étrangers, qui sont venus ici comme vos suppliants et ceux de votre Ville.

LE CHOEUR.

De quoi manquent-ils ? Désirent-ils, dis-moi, parler à la Ville ?

IOLAOS.

Ils demandent à n'être point livrés, ayant été arrachés à vos Dieux, et à ne point retourner à Argos.

KOPREUS.

Mais ceci déplaira à tes maîtres, qui ont puissance sur toi et qui te trouveront ici.

LE CHŒUR.

Il faut respecter les suppliants des Dieux, Étranger, et ne point les contraindre d'abandonner le sanctuaire des Daimones. La vénérable Dika ne le souffrirait pas.

KOPREUS.

Chasse donc de cette terre ceux qui appartiennent à Eurystheus ; et ma main n'usera pas de violence.

LE CHOEUR.

Il est impie à une Ville de rejeter la supplication des étrangers.

KOPREUS.

Mais il est meilleur encore de se mettre hors d'affaire, en suivant le conseil plus sage de la prudence.

LE CHŒUR.

C'était donc au Roi de ce pays que tu aurais dû t'adresser avant d'oser ceci. Il te fallait respecter une terre libre, au lieu d'arracher ces étrangers aux Dieux.

KOPREUS.

Quel est le Roi de ce pays et de cette Ville ?

LE CHOEUR.

Dèmophôn, fils d'un père illustre, de Thèseus.

KOPREUS.

Alors, il est préférable qu'il juge ce différend ; et tout ce que j'ai déjà dit est inutile.

LE CHOEUR.

Voici qu'il vient en hâte, ainsi que son frère Akamas, et ils écouteront ce dont il s'agit.

DÈMOPHÔN.

Puisque, bien que tu sois vieux, et avant nous qui

sommes jeunes, tu es accouru vers cet autel de Zeus, dis quel événement a réuni cette foule.

LE CHŒUR.

Ceux-ci sont les fils suppliants de Hèraklès, qui ont couronné l'autel de rameaux, comme tu le vois, ô Roi! Et voici Iolaos, le fidèle compagnon de leur père.

DÈMOPHÔN.

En quoi donc leur malheur avait-il besoin de ces cris?

LE CHŒUR.

Celui-ci, en s'efforçant de les arracher de l'autel, a excité cette clameur. Il a ployé les genoux du vieillard; et j'en ai répandu des larmes de compassion.

DÈMOPHÔN.

Et cependant il a le costume et l'aspect d'un Hellène, mais ses actions sont d'une main Barbare. C'est à toi de me répondre, et sans retard : Quelle terre as-tu quittée pour venir ici?

KOPREUS.

Je suis Argien, puisque tu veux le savoir. Mais, pourquoi je viens et par qui je suis envoyé, je veux te le dire. Eurystheus, le Roi de Mykèna, m'envoie ici pour emmener ceux-ci. Je viens, ô Étranger, pour faire et dire à la fois des choses justes. Argien moi-même, j'emmène ces Argiens, qui ont fui ma terre et qui ont été condamnés à

mort par les Lois. Nous avons le droit, en régissant notre cité, de rendre par nous-mêmes des jugements sans appel. Ils se sont approchés des foyers de plusieurs autres peuples; mais nous avons persisté dans les mêmes paroles : aucun n'a osé se susciter des malheurs. Mais ils sont venus ici, pensant, ou que tu avais quelque ineptie dans l'esprit, ou pour tenter, dans leurs affaires désespérées, si tu leur viendrais ou non en aide. Certes, ils n'espèrent point que, tant que tu seras en possession de ta raison, seul de toute la Hellas qu'ils ont parcourue, tu aurais pitié de leur fortune perdue. Vois ! songe au profit que tu aurais, si, les ayant reçus dans ton pays, tu nous permettais de les emmener. Voici les avantages que tu pourrais attendre de nous : ce serait de concilier à ta Cité les nombreuses armées d'Argos et toute la puissance d'Eurystheus. Mais, si tu écoutes leurs paroles, et si tu es touché par leurs lamentations, la chose sera remise au sort des armes; car ne pense pas que nous renoncions à cette querelle sans combat. Que diras-tu donc ? De quelles terres as-tu été dépouillé, pour songer à combattre les Tirynthiens et les Argiens ? A quels alliés viens-tu en aide ? Pour quelle cause sacrifieras-tu les guerriers tués ? Certes, tu te feras une mauvaise renommée parmi les citoyens, si pour ce vieux tombeau qui n'est plus rien, pour ainsi dire, et pour ces enfants, tu mets le pied dans la sentine. Tu diras, et c'est ta raison la plus spécieuse, que tu espères en l'avenir ; mais ceci est bien au-dessous des avantages présents, car ces enfants combattront mal contre les Argiens, quand ils seront arrivés à la puberté, si, par hasard, ceci te hausse le cœur ; et dans l'intervalle il se passera un long temps pendant lequel vous pouvez périr. Mais crois moi ! et, sans rien me donner, permets-

moi d'emmener ce qui est mon bien, et concilie-toi Mykèna, afin qu'il ne vous arrive pas ce que vous avez coutume de faire, de prendre les plus faibles pour alliés, quand vous pouvez en choisir de plus puissants.

LE CHOEUR.

Qui pourrait bien juger un différend, ou bien connaître une cause, avant d'avoir clairement entendu l'une et l'autre partie ?

IOLAOS.

O Roi, j'ai ceci de bon dans ton pays, qu'il m'est permis d'entendre et de répondre à mon tour et nul ne me chassera d'abord, comme j'ai été chassé ailleurs. Il n'y a aucun droit entre nous et cet homme. En effet, nous n'avons plus rien de commun avec Argos, le décret ayant été rendu ; et, puisque nous sommes exilés de la patrie, comment cet homme peut-il nous réclamer comme Argiens, nous qu'on a chassés de la patrie ? En effet, nous sommes étrangers. Pensez-vous qu'il soit vrai que quiconque est chassé d'Argos est ainsi exilé de toute la Hellas ? Certes, cela n'est point pour Athèna. Elle ne repoussera point les enfants de Hèraklès loin de son sol, par crainte des Argiens. Ce n'est point ici Trakhis, ni quelque ville Akhaïque, d'où, en vantant Argos outre mesure, et sans nul droit, par les mêmes jactances que tu profères encore, tu as chassé ces suppliants assis devant l'autel. Si cela était, en effet, et si les Athènaiens approuvaient tes paroles, Athèna ne pourrait plus se dire libre. Mais je connais leur esprit et leur nature. Ils voudraient plutôt mourir, car l'honneur est tenu à plus haut prix que la vie parmi les hommes de bien. C'est assez parler de la

Ville. Une louange immodérée devient haïssable. Je me souviens d'avoir souffert moi-même d'être trop loué; mais je veux te dire pourquoi il est nécessaire que tu sauves ceux-ci, puisque tu commandes à cette terre. Pittheus est le fils de Pélôps, Aithra est fille de Pittheus, et ton père Thèseus est né d'Aithra. Je te dirai de nouveau la race de ces enfants : Hèraklès était fils de Zeus et d'Alkmèna, et celle-ci est née de la fille de Pélôps. Ton père et le père de ces enfants étaient donc cousins. Ainsi donc, Dèmophôn, tu leur touches par l'origine. Mais, outre cette parenté, je te dirai ce que tu leur dois. Je dis donc qu'autrefois, étant porte-bouclier de leur père, j'ai été compagnon de Thèseus, dans la navigation faite à la recherche du Baudrier qui causa tant de morts ; et ce fut Hèraklès qui ramena ton père des gouffres noirs du Hadès; et toute la Hellas en est témoin. En retour, ces enfants te demandent la grâce de n'être point livrés, ni arrachés violemment à tes Dieux, ni chassés de cette terre. Il serait honteux pour toi, et ce serait un opprobre pour ta Ville, que tes proches parents errassent suppliants et fussent livrés à cette violence. Hélas sur moi à cause de mes maux ! Regarde-les, regarde ! Mais je te conjure, je te touche du rameau suppliant ! Par tes mains, par ton menton ! ne repousse point de tes bras les fils de Hèraklès ! Sois leur parent, sois leur ami, leur père, leur frère, leur maître ! Car mieux vaut tout cela que de retomber au pouvoir des Argiens !

LE CHOEUR.

En écoutant cela, j'ai pitié de leur malheur, ô Roi ! La haute naissance est vaincue par la destinée. Je le vois

grandement à cette heure. Ceux-ci sont nés d'un père illustre, et ils sont malheureux injustement.

DÈMOPHÔN.

En ce malheur, Iolaos, trois raisons me décident à ne point repousser tes hôtes. La plus puissante est Zeus, à l'autel de qui tu te tiens, ayant sous l'aile cette troupe de poussins; puis, notre parenté, et la vie heureuse que je leur dois depuis longtemps par reconnaissance pour leur père; enfin, la honte, dont il faut par dessus tout s'inquiéter. Si je permets, en effet, qu'un étranger dépouille cet autel par la force, je paraîtrai ne plus habiter une terre libre, mais avoir livré des suppliants par crainte des Argiens; et ceci ne serait pas loin du déshonneur. Plût aux Dieux que ton arrivée eût été plus heureuse ! Cependant, ne tremble pas ainsi et ne crains pas que quelqu'un t'arrache de cet autel, avec ces enfants. Mais toi, retourne à Argos, dis cela à Eurystheus; et, en outre, que s'il accuse ces étrangers de quelque crime, justice lui sera faite; mais jamais tu ne les emmèneras d'ici.

KOPREUS.

Même si cela est juste, et si je le prouve par la raison?

DÈMOPHÔN.

Comment est-il juste d'entraîner de force des suppliants?

KOPREUS.

Dans ce cas, la honte est pour moi seul, sans dommage pour toi.

DÈMOPHÔN.

Elle serait, certes, surtout pour moi, si je te permettais de les emmener.

KOPREUS.

Renvoie-les hors des frontières ; et, alors, je les emmènerai.

DÈMOPHÔN.

Tu es insensé, toi qui te crois plus sage qu'un Dieu.

KOPREUS.

C'est ici, à ce qu'il semble, le refuge des mauvais.

DÈMOPHÔN.

Le Temple des Daimones est le commun refuge de tous.

KOPREUS.

Les Mykènaiens n'en jugeront pas ainsi.

DÈMOPHÔN.

Ne suis-je donc pas le Maître ici ?

KOPREUS.

Pourvu que tu ne les blesses point, si tu es sage.

DÈMOPHÔN.

Que je les blesse, pourvu que je n'outrage pas les Dieux !

KOPREUS.

Je ne désire pas que tu aies la guerre avec les Argiens.

DÈMOPHÔN.

Je pense de même. Mais je ne renverrai point ceux-ci.

KOPREUS.

Je saisirai et emmènerai cependant ce qui est à moi.

DÈMOPHÔN.

Alors, tu ne retourneras pas facilement à Argos.

KOPREUS.

J'en ferai l'épreuve, et je le saurai immédiatement.

DÈMOPHÔN.

Tu gémiras si tu les touches, et cela sans retard.

LE CHOEUR.

Par les Dieux! n'ose pas frapper un héraut!

DÈMOPHÔN.

Je le ferai, à moins que ce héraut agisse plus modérément.

LE CHOEUR.

Va-t'en! Mais, ô Roi, ne le touche pas.

KOPREUS.

Je m'en vais. Un seul bras est trop faible pour le combat. Mais je reviendrai avec une nombreuse armée Argienne couverte d'airain. D'innombrables porteurs de boucliers m'attendent, et le Roi Eurystheus lui-même les conduira. Il attend le résultat de ceci sur les frontières d'Alkathoos. Dès qu'il saura l'injure que tu lui fais, il apparaîtra, terrible, à toi, aux citoyens, à cette terre, et aux arbres. Nous aurions en vain dans Argos une nombreuse jeunesse si nous ne te punissions.

DÈMOPHÔN.

Va donc, et sois maudit! Je ne redoute point ta Ville d'Argos. Jamais tu ne m'infligeras cet opprobre d'emmener de force ces étrangers. J'habite une Cité libre et non soumise aux Argiens.

LE CHOEUR.

Voici le temps de prévoir, avant que l'armée des Argiens approche de nos frontières. L'Arès des Mykènaiens est terrible, et, à cause de tout ceci, plus furieux qu'auparavant. C'est la coutume des hérauts d'exagérer les choses outre mesure. Que penses-tu qu'il dise à son Roi? Il se plaindra des maux cruels qu'il aura subis, et d'avoir couru le danger de rendre l'âme.

IOLAOS.

Il n'y a point de plus grand honneur pour des enfants que d'être nés d'un père excellent et irréprochable, et de

se marier en de bonnes familles. Mais celui qui, vaincu par le désir, s'unit aux mauvais, je ne le louerai point; car, en retour de la volupté, il laisse le déshonneur à ses enfants. Une haute naissance, en effet, repousse l'infortune plus qu'une naissance vile. Ainsi, nous qui sommes tombés en un profond malheur, nous avons trouvé des amis et des parents qui, seuls sur toute la terre de la Hellas, ont pris notre défense. Donnez, ô enfants, donnez-leur votre main droite; et vous, donnez la vôtre à ces enfants, et allez ensemble. O enfants, nous avons éprouvé leur amitié. S'il arrive que vous retourniez un jour dans la patrie, que vous habitiez vos demeures, et que vous rentriez dans les honneurs paternels, pensez toujours qu'ils ont été vos sauveurs et vos amis; ne tournez jamais une lance ennemie contre leur terre, vous souvenant de leurs bienfaits; et que leur Cité vous soit la plus chère de toutes! Ils sont, certes, dignes d'être vénérés par vous, eux qui nous ont défendus contre une terre si puissante et contre le peuple Pélasgique, et en ont fait leurs ennemis, et qui, nous voyant mendiants et vagabonds, ne nous ont point livrés, ni chassés de leur sol. Pour ami, ô ami, vivant ou mort, je te célébrerai par de grandes louanges; et, m'approchant de Thèseus, je le réjouirai en lui racontant que tu nous as reçus humainement, que tu es venu en aide aux fils de Hèraklès, qu'étant de bonne race tu conserves dans toute la Hellas la gloire paternelle, et que, né d'hommes illustres, tu n'es en rien inférieur à ton père, rare entre tous. A peine trouve-t-on, en effet, sur un grand nombre, un homme qui ne soit pas inférieur à ton père.

LE CHOEUR.

Toujours cette terre, dans une juste cause, a voulu

venir en aide aux malheureux. C'est pour cela qu'elle a déjà supporté d'innombrables travaux en faveur de ses amis. Et, maintenant, je vois venir un nouveau combat.

DÈMOPHÔN.

Tu as bien dit, vieillard ! et je suis certain que ceux-ci pensent de même. Ce bienfait ne sera pas oublié. Moi, je convoquerai l'assemblée des citoyens, et j'ordonnerai tout, afin de recevoir avec de nombreuses troupes l'armée des Mykènaiens. Avant tout, j'enverrai contre elle des éclaireurs, pour qu'elle ne fasse pas irruption à notre insu, car chaque guerrier Argien est un rapide coureur; puis, je ferai des sacrifices après avoir réuni les divinateurs. Toi, ayant quitté l'autel de Zeus, entre dans les demeures avec ces enfants. Même si j'étais absent, d'autres prendront soin de vous. C'est pourquoi entre dans les demeures, vieillard !

IOLAOS.

Je n'abandonnerai point l'autel; nous resterons ici en suppliants, attendant que ta Ville soit victorieuse; mais quand tu en auras fini glorieusement avec ce combat, nous entrerons dans les demeures. Nous avons pour alliés, ô Roi, des Dieux qui ne le cèdent pas à ceux des Argiens. Si Hèra, l'épouse de Zeus, marche devant eux, nous avons Athana. Je dis que c'est une raison de succès que de suivre des Dieux meilleurs; et Pallas ne souffrira pas d'être vaincue.

LE CHOEUR.

Strophe.

Si tu te glorifies orgueilleusement, les autres n'en prennent pas plus de souci de toi, ô Étranger venu ici d'Argos! Certes, tu n'épouvantes pas mon cœur par ta jactance. Qu'une telle crainte n'atteigne jamais la grande Athèna aux belles danses! Mais tu es insensé, comme le Tyran Argien, fils de Sthénélos,

Antistrophe.

Toi qui, entrant dans une ville étrangère, non moindre qu'Argos, veux emmener de force, étranger toi-même, des exilés suppliants des Dieux et embrassant notre terre, et qui, ne faisant rien de juste, n'obéis point à nos Rois. En quels lieux ceci serait-il tenu pour honnnête parmi les hommes sages?

Épôde.

La paix me plaît; mais je te le dis, ô Roi insensé, si tu viens dans ma Ville, tu ne feras pas impunément ce que tu penses. Tu n'es pas seul armé de la lance et du bouclier d'airain. Je n'aime pas la guerre. Ne trouble pas par la lance une Ville qui fleurit par la faveur des Kharites; mais contiens-toi.

IOLAOS.

O fils, pourquoi viens-tu, portant cette inquiétude dans les yeux? As-tu appris quelque nouvelle des ennemis?

Vont-ils venir? Sont-ils arrivés? Que sais-tu? Sans doute les paroles du héraut n'étaient pas trompeuses, car leur Stratège ne jouit pas d'une bonne fortune, et il viendra, je le sais bien, n'ayant pas peu de haine contre Athèna. Mais Zeus châtie ceux qui pensent trop orgueilleusement.

DÈMOPHÔN.

L'armée Argienne et le Roi Eurystheus arrivent. Moi-même j'ai vu celui-ci, car l'homme qui prétend connaître les devoirs d'un stratège n'observe pas ses ennemis par des messagers. Il n'a point encore envoyé ses troupes dans la plaine; mais, s'arrêtant sur le sommet d'une colline, il examine, autant que j'en puis juger, où il doit conduire son armée, et en quel lieu de la plaine il la rangera en sûreté. J'ai, de mon côté, tout organisé pour le mieux. La Ville est en armes; les victimes qu'il faut offrir aux Dieux sont prêtes; et la Cité est purifiée par les Divinateurs qui font les sacrifices propices à la défaite des ennemis et au salut de la Ville. Puis, réunissant tous les Divinateurs, j'ai examiné tous les anciens oracles publics ou secrets dont le salut de la Ville dépend. Beaucoup de ces oracles diffèrent entre eux; mais tous s'accordent en une seule pensée : Ils m'ordonnent de sacrifier une vierge, née d'un père illustre, à Korè, fille de Dèmètèr. J'ai, comme tu le vois, un grand zèle pour vous; mais je ne tuerai point ma fille, et je ne contraindrai aucun autre citoyen de le faire. Qui voudrait, de ses mains, livrer à la mort ses très chers enfants? Et, maintenant, on voit d'ardentes réunions de citoyens, les uns disant qu'il est juste de venir en aide à des suppliants, les autres m'accusant de démence. Si j'agis ainsi, une guerre domestique se prépare. Considère donc ces choses, et cherche avec

moi comment vous serez sauvés, vous et ce pays, sans que je sois blâmé par mes concitoyens. Je ne possède point la tyrannie comme chez les Barbares; mais si mes actions sont justes, on sera juste envers moi.

LE CHOEUR.

Un Dieu ne veut donc pas que cette Ville, bien qu'elle le désire, vienne promptement en aide à ces étrangers?

IOLAOS.

O fils, nous sommes semblables à des navigateurs qui, échappés à la violence furieuse de la tempête, et touchant déjà la terre de la main, sont rejetés en haute mer par les vents. Ainsi, cette terre nous repousse quand nous touchions le rivage et quand nous étions sauvés. Hélas sur moi! Pourquoi m'as-tu réjoui, misérable espérance, puisque tu ne devais pas t'accomplir? Cependant, celui-ci mérite d'être pardonné de ne point vouloir tuer les filles des citoyens; et je n'en loue pas moins sa bienveillance. Si donc il est décrété par les Dieux que telle sera ma destinée, ma gratitude pour toi ne cessera pas. O enfants, je ne puis plus rien pour vous! Où irons-nous? Quel Dieu n'avons-nous pas couronné de bandelettes suppliantes? De quel rempart de pays ne nous sommes-nous pas approchés? Nous périrons, ô fils! Nous serons livrés! Pour moi, s'il faut mourir, je n'en ai nul souci, à moins qu'en mourant je réjouisse mes ennemis; mais je vous pleure et je vous plains, ô fils, ainsi que la vieille Alkmèna, la mère de votre père! O malheureuse à cause de ta longue vie! Et moi, malheureux, qui ai tant souffert en vain! Il fallait donc, il nous fallait tomber aux mains d'un homme

ennemi, et perdre la vie honteusement et misérablement! Mais sais-tu comment me secourir, car je n'ai pas perdu toute espérance de salut par ceux-ci? O Roi, livre-moi à leur place aux Argiens. Tu éviteras ainsi le danger que tu coures, et mes enfants seront sauvés. Il ne convient pas que j'aime mon âme. Qu'il en soit ainsi! Eurystheus désire surtout me tenir, afin d'outrager le compagnon de Hèraklès, car il est un homme sans cœur. Il est désirable pour les sages d'avoir un sage pour ennemi et non animé d'un esprit grossier, car un malheureux trouve plus de pitié dans un sage.

LE CHŒUR.

O vieillard! ne blâme point cette Ville. Peut-être est-ce un profit pour nous; mais, cependant, ce serait un opprobre et une honte que de livrer des suppliants.

DÈMOPHÔN.

Tes paroles sont généreuses; mais agir autrement est impossible. Ce n'est point pour toi que ce Roi conduit ici son armée. Quel profit Eurystheus tirerait-il de la mort d'un vieil homme? Mais il veut tuer ceux-ci. C'est, en effet, une chose redoutable pour des ennemis, que des rejetons bien nés et vaillants qui se souviennent des injures faites à leur père. Il est nécessaire qu'Eurystheus le prévoie. Si tu as quelque moyen plus opportun, emploie-le! car je ne sais que faire, et les oracles que j'ai entendus m'ont laissé plein de crainte.

MAKARIA.

Étrangers, ne m'accusez point d'audace si je sors. Avant

tout, je vous fais cette prière; car le silence, la modestie et une retraite tranquille dans les demeures sont ce qu'il y a de plus beau pour une femme. Mais, en entendant tes gémissements, Iolaos, je suis sortie; non que j'aie reçu cette mission de ma naissance; mais peut-être y suis-je propre, car je m'inquiète grandement de mes frères; et je veux aussi savoir par moi-même si quelque nouveau malheur, ajouté à tes maux anciens, ne mord pas ton cœur.

IOLAOS.

O fille! parmi les enfants de Hèraklès, je te loue surtout avec justice, et non pas seulement d'aujourd'hui. En effet, lorsque notre famille semblait déjà plus heureuse, elle est retombée dans un danger inévitable. Dèmophôn dit que les Divinateurs ordonnent de sacrifier, non un taureau ou un veau, mais une vierge née d'un père illustre, si nous devons être sauvés, nous et cette Ville. C'est de cela que nous gémissons; car celui-ci ne veut tuer ni ses enfants, ni ceux d'aucun autre citoyen. Et s'il ne le déclare pas clairement, il me fait entendre cependant que, si nous ne trouvons quelque moyen de sortir de ces difficultés, nous devons chercher quelque autre terre, car il veut sauver son pays.

MAKARIA.

A cette condition, pouvons-nous espérer un instant que nous serons sauvés?

IOLAOS.

C'est la seule. De toute autre façon nous ne sommes pas en sûreté.

MAKARIA.

Ne redoute donc plus la lance ennemie des Argiens; car, de moi-même, et avant qu'on me l'ordonne, ô vieillard, je suis prête à mourir, et je m'offre au sacrifice. Quoi donc! Si cette Ville brave pour notre cause un grand danger, fuirons-nous la mort, nous qui imposons des périls à d'autres, lorsque nous pouvons tout sauver? Non! Il serait, certes, ridicule de rester à supplier les Dieux en gémissant, et d'être regardés comme des lâches, étant nés d'un tel père. En quel lieu ces choses seraient-elles honorables? Serait-il plus beau, — et plaise aux Dieux que cela ne soit jamais! — la Ville prise, de tomber aux mains de nos ennemis et de subir ensuite des traitements indignes, moi, née d'un père illustre, et, néanmoins, de recevoir la mort? Mais, chassée de cette terre et vagabonde, ne serais-je pas accablée de honte, si quelqu'un disait : — Pourquoi venez-vous ici avec ces rameaux suppliants, vous qui êtes si avides de vivre? Sortez d'ici! car nous ne venons pas en aide aux lâches! — Et si, laissant mourir mes frères, je sauvais ma vie, je n'aurais pas l'espérance d'être heureuse. Beaucoup d'autres déjà, pour cette espérance, ont trahi leurs amis. Qui, en effet, voudra épouser une jeune fille délaissée, et avoir des enfants de moi? Il est donc meilleur de mourir que de subir de telles indignités. Peut-être conviennent-elles davantage à qui n'est pas de bonne race comme moi. Conduisez-moi là où je dois mourir, et couronnez-moi de bandelettes pour le sacrifice. Vous vaincrez les ennemis; car j'ai l'âme prête, libre et non contrainte, et j'affirme que je meurs pour mes frères et pour moi-même. Ne désirant point vivre, j'ai trouvé la plus belle façon de sortir glorieusement de la vie.

LE CHŒUR.

Ah! que dirai-je ayant entendu la grande parole de cette vierge, qui veut mourir pour ses frères? Qui parlerait plus noblement? Qui, parmi les hommes, agirait mieux?

IOLAOS.

O enfant, tu n'es pas d'une autre race! tu es bien née de Hèraklès, ô semence d'une pensée divine! Je n'ai point honte de tes paroles, mais je m'afflige de ta destinée. Cependant, pour que ceci soit plus équitable, je dirai : — Il faut appeler ici toutes tes sœurs, et celle que le sort désignera mourra pour sa race, car il n'est pas juste que tu meures sans consulter le sort. —

MAKARIA.

Je ne veux point mourir par la décision du sort; il n'y a en cela nulle bonne volonté. N'y songe plus, vieillard! Si vous m'acceptez, si vous voulez user de moi, volontiers je donne mon âme pour mes frères. Mais si je suis contrainte, je ne la donnerai pas.

IOLAOS.

Ah! cette nouvelle parole est encore plus noble que la première. Celle-là était excellente; mais tu surpasses ton courage par ton courage et ta bonne pensée par ta bonne pensée. Cependant, ô fille, je ne t'ordonne ni ne te défends de mourir; mais en mourant tu sauves tes frères.

MAKARIA.

Tu parles sagement. Ne crains pas d'exiger mon sacri-

fice. Je mourrai librement. Mais suis-moi, vieillard! je veux, en effet, mourir dans tes bras. Étant présent, couvre mon corps de péplos; car je vais au-devant des épouvantes de la mort, semblable au père dont je suis née et dont je me glorifie d'être née.

IOLAOS.

Je ne puis assister à ta mort!

MAKARIA.

Demande à ceux-ci du moins que je rende l'âme entre les mains des femmes, et non des hommes.

LE CHŒUR.

Cela sera, ô malheureuse vierge! car il serait honteux à moi de ne pas honorer tes restes, pour beaucoup de raisons, et surtout à cause de ta grandeur d'âme et de ce qui est juste. J'ai vu de mes yeux que tu es la plus courageuse des femmes. Mais, si tu le veux, salue ce vieillard et ces enfants, parle-leur pour la dernière fois, et va!

MAKARIA.

Salut, ô vieillard, salut! Instruis ces enfants à être sages comme moi, et rien de plus, car cela suffira. Efforce-toi de les sauver, et ne cherche point la mort. Nous sommes tes enfants et nous avons été nourris par tes mains. Tu vois que je leur sacrifie l'âge des noces et que je vais à la mort pour eux. Et vous, mes frères, qui êtes ici, soyez heureux, et que tous les biens vous soient accordés pour lesquels je sacrifie ma vie! Honorez ce vieillard et la

vieille Alkmèna, qui reste dans les demeures, la mère de notre père, et honorez aussi nos hôtes. Et s'il plaît jamais aux Dieux de vous affranchir de vos maux et de vous rendre à la patrie, souvenez-vous, et faites, comme il est juste, de magnifiques funérailles à votre libératrice, car je ne vous ai pas manqué, et je suis morte pour ma race. Les beaux monuments funèbres remplaceront ma virginité et mes enfants, s'il subsiste quelque sentiment sous la terre; et plaise aux Dieux qu'il n'en soit rien! car, si, là aussi, nous devons souffrir, je ne sais où l'on peut se réfugier. La mort, en effet, passe pour le meilleur remède à tous les maux.

IOLAOS.

O toi qui excelles par ta grandeur d'âme entre toutes les femmes, sache que tu seras hautement honorée par nous, vivante ou morte. Mais je te salue! car je crains de blesser par mes paroles la Déesse à qui ton corps est consacré, la fille de Dèmètèr. O enfants, je meurs! Mes membres sont rompus de douleur. Prenez-moi, asseyez-moi-là, couvrez-moi de ce péplos, car je ne puis me réjouir de ceci. Et cependant, si l'oracle n'est pas accompli, nous ne pourrons vivre et de plus grands maux nous attendent, bien que ceci soit déjà lamentable!

LE CHŒUR.

Strophe.

Je dis qu'aucun homme n'est heureux ou malheureux

contre la volonté des Dieux. Aucune demeure n'est toujours prospère ; et la Moire va de l'un à l'autre. Elle renverse celui-ci du faîte dans l'humilité, et elle rend heureux celui qui était misérable. Il n'est permis à aucun d'échapper aux décrets de la destinée. Toute sagesse est vaine; et qui tente d'y échapper fera toujours d'inutiles efforts.

Antistrophe.

Pour toi, sans te jeter contre terre, supporte la destinée des Dieux, et ne ronge pas ton cœur outre mesure. En effet, pour ses frères et pour cette terre, cette malheureuse souffre une mort glorieuse, et sa renommée ne sera point obscurcie parmi les hommes. La vertu marche à travers les épreuves. L'action de celle-ci est digne de son père et digne de sa race illustre. Si tu honores la mort des justes, je l'honore aussi.

UN SERVITEUR.

O fils, salut! Le vieillard Iolaos et la mère de votre père ne sont donc pas ici?

IOLAOS.

Me voici. Tel que je suis présent du moins.

LE SERVITEUR.

Pourquoi es-tu prosterné et as-tu ce visage attristé?

IOLAOS.

Il m'est venu une peine domestique par laquelle je suis tourmenté.

LE SERVITEUR.

Lève-toi, dresse la tête.

IOLAOS.

Je suis vieux et n'ai plus de forces.

LE SERVITEUR.

Cependant je viens t'apporter une grande joie.

IOLAOS.

Qui es-tu? Je ne me rappelle pas où je t'ai rencontré.

LE SERVITEUR.

Je suis le serviteur de Hyllos. En me voyant, ne me reconnais-tu pas?

IOLAOS.

O très cher! tu viens donc nous sauver de nos misères?

LE SERVITEUR.

Certes! Et, maintenant, déjà tu es heureux.

IOLAOS.

O mère d'un fils illustre, Alkmèna! sors! Entends cette très douce nouvelle! Depuis longtemps, anxieuse de ces enfants, tu rongeais ton cœur dans l'attente de leur arrivée.

ALKMÈNA.

Pourquoi toute la demeure s'emplit-elle de cris? Iolaos, quelque héraut d'Argos te fait-il de nouveau violence? Toutes mes forces sont épuisées, mais sache, Étranger, que tu n'emmèneras jamais mes enfants, moi vivante, ou qu'on ne me dise plus la mère de Hèraklès! Si tu les touches, tu soutiendras un combat honteux contre deux vieillards.

IOLAOS.

Aie le cœur ferme, vieille femme, et ne crains rien. Ce n'est point un héraut d'Argos, apportant une nouvelle ennemie.

ALKMÈNA.

Pourquoi as-tu donc poussé cette clameur messagère de la crainte?

IOLAOS.

Je t'ai appelée afin que tu sortisses du Temple pour venir à moi.

ALKMÈNA.

Je ne savais pas cela. Quel est celui-ci?

IOLAOS.

Il annonce l'arrivée du fils de ton fils.

ALKMÈNA.

Salut à toi à cause de cette nouvelle! Mais pourquoi,

puisqu'il a mis le pied dans ce pays, est-il absent d'ici? Qui le retient de venir, non moins que toi, réjouir mon cœur?

LE SERVITEUR.

Il fait camper et range l'armée avec laquelle il est venu.

ALKMÈNA.

Je ne m'intéresse plus désormais à tes paroles.

IOLAOS.

Elles te touchent; mais c'est à moi de m'informer du reste.

LE SERVITEUR.

Que veux-tu savoir de ce qui s'est fait?

IOLAOS.

Avec combien de troupes est-il venu?

LE SERVITEUR.

Avec beaucoup ; mais je n'en puis dire le nombre.

IOLAOS.

Les Chefs des Athènaiens savent ceci, je pense?

LE SERVITEUR.

Ils le savent. Et déjà il commande l'aile gauche.

IOLAOS.

L'armée est donc rangée pour le combat?

LE SERVITEUR.

Déjà les victimes ont été conduites hors des rangs.

IOLAOS.

L'armée Argienne est-elle éloignée?

LE SERVITEUR.

Le Stratège peut être aperçu clairement.

IOLAOS.

Que fait-il? Range-t-il l'armée des ennemis?

LE SERVITEUR.

Nous l'avons présumé, mais non pas entendu. Je pars; je ne veux pas abandonner mes maîtres quand ils vont en venir aux mains avec les ennemis.

IOLAOS.

Moi aussi je vais avec toi. Nous avons tous deux le même désir de servir nos amis.

LE SERVITEUR.

Il ne te convient nullement de dire une parole insensée.

IOLAOS.

Ni de ne point prendre part à la rude bataille avec mes amis.

LE SERVITEUR.

La seule présence ne blesse point quand la main est inerte.

IOLAOS.

Quoi donc ! ne puis-je frapper dans le combat !

LE SERVITEUR.

Tu frapperais, mais tu serais peut-être tué auparavant.

IOLAOS.

Aucun des ennemis n'osera me regarder.

LE SERVITEUR.

O ami, ta vigueur d'autrefois n'est plus.

IOLAOS.

Cependant, je combattrai, certes, d'aussi nombreux ennemis.

LE SERVITEUR.

Ton aide sera d'un faible poids pour tes amis.

IOLAOS.

Ne me retiens pas quand je suis prêt à agir.

LE SERVITEUR.

Tu ne peux rien faire, même en le voulant.

IOLAOS.

Tu peux tout dire de moi que tu n'arrêteras pas.

LE SERVITEUR.

Comment te mêleras-tu sans armes à des hommes armés ?

IOLAOS.

Il y a dans ces demeures des armes prises à la guerre. J'en userai, et les rendrai si je survis. Le Dieu ne redemandera rien aux morts. Entre ! prends aux clous et apporte-moi promptement une armure. C'est une honte domestique de rester par crainte dans la demeure, tandis que d'autres combattent.

LE CHŒUR.

Le temps n'a pas encore abattu ton cœur qui est plein de force, mais ton corps a péri. Pourquoi t'efforcer en vain ? Ceci te nuira, et n'aidera que fort peu ma Ville. Il faut connaître l'impuissance de ton âge, et renoncer à l'impossible. Il ne peut se faire que tu retrouves ta jeunesse.

ALKMÈNA.

Pourquoi, ayant perdu l'esprit, veux-tu m'abandonner seule avec mes enfants que voilà ?

IOLAOS.

Le combat appartient aux hommes. Pour toi, il convient que tu t'inquiètes de ces enfants.

ALKMÈNA.

Mais si tu meurs, où trouverai-je le salut?

IOLAOS.

Les fils de ton fils, qui survivront, prendront soin de toi.

AKLMÈNA.

Et si — plaise aux Dieux qu'il n'en soit rien! — ils souffrent quelque mal?

IOLAOS.

Nos hôtes ne te trahiront pas; ne crains rien.

ALKMÈNA.

J'ai mis en eux toute mon espérance et n'en ai point d'autre.

IOLAOS.

Et Zeus, je le sais, s'inquiète de tes peines.

ALKMÈNA.

Ah! Zeus n'entendra de moi nulle parole mauvaise; mais, s'il est juste pour moi, il le sait lui-même!

LE SERVITEUR.

Voici l'armure tout entière, et il faut t'en couvrir très promptement, car le combat est proche, et Arès hait grandement les traînards. Si tu crains le poids de ces armes, ne les revêts pas maintenant ; tu t'en couvriras devant l'ennemi, et je les porterai jusque-là.

IOLAOS.

Tu as bien parlé ; porte mes armes et tiens-les prêtes. Donne-moi la lance, et, me soutenant par le coude gauche, conduis-moi.

LE SERVITEUR.

Faut-il donc mener un hoplite comme un enfant ?

IOLAOS.

Il ne faut point faire de faux pas, afin d'obtenir un bon présage.

LE SERVITEUR.

Plût aux Dieux que tu eusses autant de vigueur que de désir de combattre !

IOLAOS.

Hâte-toi ! Il m'arrivera malheur si je ne me mêle pas au combat.

LE SERVITEUR.

C'est toi qui retardes, et non moi, bien que tu sembles te hâter.

IOLAOS.

Ne vois-tu pas combien mes pieds s'empressent ?

LE SERVITEUR.

Je vois que tu sembles courir beaucoup plus que tu ne cours.

IOLAOS.

Tu ne diras pas cela, quand tu me verras là-bas...

LE SERVITEUR.

Faisant quoi ? Je souhaiterais, certes, te voir victorieux.

IOLAOS.

Frappant les ennemis dans le combat.

LE SERVITEUR.

Si nous y arrivons ; car c'est là ce que je crains.

IOLAOS.

Ah ! plaise aux Dieux, ô mon bras, qu'aussi vigoureux que tu l'étais quand je dévastai Sparta avec Hèraklès, tu m'aides à faire fuir Eurystheus, car il est trop lâche pour affronter la lance ! On pense à tort que la richesse donne le courage. Nous nous imaginons, en effet, que celui qui prospère sait tout.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O Gaia ! ô Sélana qui brilles dans la nuit ! ô très splendide éclat du Dieu qui illumine les mortels, portez cette nouvelle, élevez la voix jusque dans l'Ouranos, jusqu'au siège royal d'Athana aux yeux clairs ! Parce que j'ai reçu des suppliants, je dois, en cheveux blancs, combattre avec le fer pour mes demeures et pour la terre de la patrie !

Antistrophe I.

C'est une chose redoutable, en effet, qu'une Ville telle que Mykèna, riche et illustre par la force des armes, nourrisse de la colère contre mon pays. Mais il serait honteux à nous, ô Ville, de livrer des suppliants sur l'ordre d'Argos. Zeus est mon compagnon de guerre, je ne crains rien, Zeus nous est reconnaissant avec justice. Jamais les Dieux ne seront moins forts que les mortels.

Strophe II.

Mais, ô Vénérable ! le sol de cette terre est à toi, et cette Ville t'appartient, dont tu es la mère, la maîtresse et la gardienne. Chasse cet homme qui mène ici, contre tout droit, l'armée ennemie d'Argos ; car il n'est pas équitable que je sois chassé de mes demeures à cause de ma piété.

Antistrophe II.

Nous te consacrons toujours, en effet, de nombreux sacrifices, et le jour qui ouvre le mois n'est pas oublié

par nous, et tu es honorée par les chants des jeunes hommes et par les jeux des chœurs; et, sur la colline battue des vents, les cris de joie se mêlent aux danses nocturnes des vierges!

LE SERVITEUR.

O Maîtresse, je t'apporte une nouvelle très brève à entendre et très belle à dire. Nous avons vaincu, et l'on dresse des trophées avec toutes les armes des ennemis.

ALKMÈNA.

O très cher, ce jour te donnera la liberté à cause de cette nouvelle. Mais tu ne m'as pas encore ôtée d'inquiétude. J'ai souci de savoir s'ils vivent, ceux que j'aime.

LE SERVITEUR.

Ils vivent, et ils ont acquis une grande gloire dans l'armée.

ALKMÈNA.

Et le vieillard Iolaos est-il encore vivant?

LE SERVITEUR.

Certes, ayant vaillamment agi, par la faveur des Dieux.

ALKMÈNA.

Qu'est-ce donc? A-t-il fait quelque action glorieuse dans le combat?

LE SERVITEUR.

De vieux qu'il était il est redevenu jeune.

ALKMÈNA.

Tu dis des choses admirables! Avant tout, je veux que tu me racontes l'heureux combat de nos amis.

LE SERVITEUR.

Un seul récit t'apprendra tout. Les deux armées s'étant rangées face à face, Hyllos descendit du char à quatre chevaux, s'arrêta entre les deux armées, et dit : — O Stratège, qui es venu d'Argos, pourquoi ne laissons-nous pas cette terre en paix? Mykèna ne souffrira d'aucun mal si tu ne la prives que d'un seul guerrier. Combats avec moi seul à seul. Ou, m'ayant tué, tu emmèneras les fils de Hèraklès; ou, si tu es tué, tu me permettras de reprendre la demeure et les honneurs paternels. — L'armée approuva cette pensée pleine de courage qui amenait la fin de tous les maux; mais Eurystheus, sans respecter l'assentiment de ceux qui avaient entendu ces paroles, et, bien que stratège, dans sa lâcheté, n'osa pas engager le combat de la lance, car il était très lâche. Et un tel homme vient pour réduire en servitude les fils de Hèraklès! Et, alors, Hyllos rentra dans les rangs. Les Divinateurs, voyant qu'il n'y aurait ni paix, ni combat singulier, sacrifièrent aussitôt Makaria, et d'une gorge humaine versèrent un sang sauveur. Et les uns montaient sur leurs chars, et les autres couvraient leurs flancs de leurs boucliers, et le Roi des Athènaiens, comme il sied à un homme vaillant, dit à son armée : — O Citoyens, c'est maintenant qu'il faut

défendre la terre qui vous a engendrés et qui vous nourrit ! — Et, de même, Eurystheus suppliait ses compagnons de ne déshonorer ni Argos, ni Mykèna. Après que la trompette Tyrrhènique eut donné le signal et que tous eurent engagé le combat, oh ! quel retentissement de boucliers, quels gémissements, et quels hurlements ! L'armée argienne nous rompit au premier choc, mais ensuite elle recula. Puis, pied contre pied, homme contre homme, la mêlée tint bon, et de nombreux guerriers tombaient. Et c'était une double exhortation : — O vous qui habitez Athèna, ô vous qui labourez les champs d'Argos, ne sauverez-vous pas votre Cité du déshonneur ? — Enfin, faisant tous nos efforts et non sans peine, nous avons mis en fuite l'armée Argienne. En ce moment, le vieillard Iolaos, voyant Hyllos se ruer hors des rangs, lui tendit les bras et le pria de le recevoir sur son char ; et, prenant les rênes en mains, il poursuivit les chevaux d'Eurystheus. Mais j'ai appris par d'autres ce qui arriva ensuite, car, avant cela, j'avais vu de mes yeux. En traversant le pagos de Pallènis consacré à la divine Athana, Iolaos, ayant aperçu le char d'Eurystheus, fit un vœu à Zeus et à Hèbè, afin qu'il redevînt jeune pendant un seul jour et qu'il pût se venger de ses ennemis. Il faut maintenant que tu apprennes un prodige. Deux astres, s'arrêtant sur le joug des chevaux, couvrirent le char d'une nuée obscure. Les plus sages disent que c'était ton fils Hèraklès avec Hèbè ; et Iolaos montra en sortant de cette nuée les bras vigoureux d'un jeune homme. Et l'illustre Iolaos atteignit le char à quatre chevaux d'Eurystheus vers les roches Skironides. Puis, ayant lié de ses mains cette très belle capture, il revint ramenant ce Stratège si heureux naguère. Et cette destinée présente enseigne claire-

ment à tous les mortels à ne pas dire heureux celui qui semble prospère, avant qu'on l'ait vu mort ; car la fortune change en un jour.

LE CHOEUR.

O Zeus qui donnes la victoire ! c'est maintenant que je puis voir des jours affranchis de la crainte violente !

ALKMÈNA.

O Zeus ! tardivement, il est vrai, tu as enfin regardé mes maux ! Cependant, je te rends grâces de ce qui arrive. Je ne pensais pas, auparavant, que mon fils habitât avec les Dieux ; aujourd'hui, je le sais manifestement. O fils, maintenant enfin, libres de vos peines, délivrés de cet Eurystheus funeste, vous reverrez la Ville de votre père, vous reprendrez possession de la terre héréditaire, et vous sacrifierez aux Dieux de la patrie, loin desquels, exilés et étrangers, vous meniez une vie misérable et vagabonde. Mais dis-moi ! par quel dessein caché Iolaos a-t-il épargné Eurystheus et ne l'a-t-il point tué ? Selon moi, il n'agit point sagement celui qui, ayant saisi son ennemi, n'en tire pas vengeance.

LE SERVITEUR.

C'est afin de t'honorer, et que tu le voies de tes yeux en ta puissance et subissant le joug de ta main. Cependant il ne s'est pas soumis de bon gré, mais par force, au joug de la nécessité ; car, en effet, il ne voulait pas venir vivant en ta présence pour recevoir son châtiment. C'est pourquoi, ô vieille femme, réjouis-toi ! et souviens-toi de

ce que tu m'as dit quand j'ai commencé mon récit. Fais-moi libre, car, en de telles occasions, il convient que les bien nés aient une bouche véridique.

LE CHOEUR.

Strophe I.

La danse me plaît quand la volupté de la flûte harmonieuse résonne dans le festin. Aphrodita aussi m'est chère. Mais il est également agréable de voir la félicité de ses amis qui, auparavant, étaient malheureux. La Moire qui amène les fins fait naître de nombreuses choses; et Aiôn aussi, l'enfant de Kronos.

Antistrophe I.

Tu marches, ô Cité, dans le sentier de la justice! Il faut que tu ne le quittes jamais et que tu honores les Dieux. Celui qui nie cela tombe dans la démence, lorsque les preuves en sont manifestes. Un Dieu, en effet, donne aussitôt cet avertissement éclatant, en abattant sans cesse l'orgueil des pervers.

Strophe II.

Ton fils habite dans l'Ouranos, ô vieille femme! et il dément ainsi le bruit qu'il est descendu dans la demeure d'Aidès après avoir eu le corps brûlé par la flamme ardente du feu; et, dans la Cour d'or, il a partagé le lit aimable de Hèbè. O Hyménaios, tu as glorifié deux enfants de Zeus!

Antistrophe II.

De telles choses arrivent à beaucoup. On dit que Pallas

fut souvent l'alliée du père de ceux-ci ; et la Cité de la Déesse et son peuple les ont sauvés, et ont réprimé l'insolence d'Eurystheus dont la fureur l'emportait en lui sur la justice. Que jamais ma fierté ni mon âme ne soient insatiables !

LE MESSAGER.

O Maîtresse, tu le vois, mais cependant je le dirai. Nous venons, t'amenant Eurystheus, spectacle inespéré pour nous, et non moins inattendu pour lui. Jamais, en effet, il n'avait pensé qu'il dût tomber entre tes mains, quand il partait de Mykèna avec son armée et avec de nombreuses fatigues, aspirant hautement, et contre la justice, à renverser Athèna. Mais un Daimôn a retourné les choses et changé la fortune. Donc, Hyllos et le brave Iolaos ont élevé une statue triomphale de Zeus victorieux, et ils m'ont chargé de t'amener celui-ci, afin de réjouir ton cœur ; car il est très doux de voir un ennemi devenu malheureux d'heureux qu'il était.

ALKMÈNA.

O détestable, te voilà ! La justice t'a enfin saisi ! Avant tout, tourne la tête vers moi, et regarde tes ennemis en face. Nous te tenons maintenant, et tu ne nous tiens plus. Es-tu celui, je veux le savoir, ô fourbe, qui a tant outragé mon fils partout où il a vécu ? En quoi n'as-tu pas osé l'outrager, en effet, toi qui l'as contraint de descendre vivant dans le Hadès, et qui l'as envoyé tuer les hydres et les lions ? Les autres maux que tu as médités, je les tais ; ce serait un récit trop long. Et il ne t'a pas suffi d'oser cela contre lui ; mais tu nous a chassés de

toute la Hellas, moi et mes enfants réfugiés et suppliants à l'autel des Dieux, les uns âgés, les autres encore enfants. Mais tu as trouvé une Cité libre et des hommes libres qui n'ont pas eu peur de toi. Il te faut mourir misérablement, et tu y gagneras tout, car tu ne devrais pas mourir une seule fois, toi qui as commis tant de crimes !

LE MESSAGER.

Il ne t'est point permis de le tuer.

ALKMÈNA.

Nous l'avons donc fait captif en vain ? Quelle loi s'oppose à ce qu'il meure ?

LE MESSAGER.

Cela ne plaît point aux Chefs de cette terre.

ALKMÈNA.

Pourquoi donc ? Pensent-ils qu'il n'est pas beau de tuer ses ennemis ?

LE MESSAGER.

Non celui qu'ils ont pris vivant dans le combat.

ALKMÈNA.

Et Hyllos a souffert ceci tranquillement ?

LE MESSAGER.

Il fallait, je pense, qu'il ne tint pas compte des coutumes de cette terre !

ALKMÈNA.

Il ne fallait pas laisser cet homme vivre et voir la lumière !

LE MESSAGER.

Ainsi, la première faveur qu'il n'a pas obtenue, c'est de n'avoir pas été tué.

ALKMÈNA.

Donc, il convient qu'il soit châtié.

LE MESSAGER.

Il n'y aura personne qui le tue.

ALKMÈNA.

Il y a moi ! Et je puis dire que je suis quelqu'un.

LE MESSAGER.

Tu encourras de grands reproches si tu le fais.

ALKMÈNA.

J'aime cette Ville, ceci ne peut être nié; mais puisque cet homme m'est tombé entre les mains, nul parmi les mortels ne me l'arrachera. Qu'on dise, si l'on veut, que cette audace et cette haute fierté ne conviennent pas à une femme, la chose n'en sera pas moins faite par moi.

LE CHOEUR.

Elle est terrible et pardonnable, ô femme, la haine qui te tient contre cet homme, je le sais assurément.

EURYSTHEUS.

Femme, sache bien que je ne te flatterai pas, et que je ne dirai rien pour ma vie qui puisse me faire accuser de lâcheté. Je me suis engagé dans cette querelle contre mon gré. Je savais, en effet, que jétais ton parent et celui de ton fils Hèraklès ; mais, soit que je le voulusse on non, Hèra, car elle était Déesse, m'a contraint de prendre part à ce malheur. Après que je fus devenu l'ennemi de ton fils et que je dus soutenir cette lutte, je me mis à ourdir mille maux ; et je méditais, toutes les nuits, mille ruses pour repousser et tuer mon ennemi, afin de ne pas vivre toujours dans la crainte, sachant bien que ton fils n'était pas un homme vulgaire, mais un héros. Or, quoique mon ennemi, je reconnais que c'était un homme héroïque. Lui mort, me sachant haï de ses enfants, à cause de l'inimitié paternelle, il me fallait tout remuer et ourdir toutes les ruses pour les chasser et les tuer. En agissant ainsi, j'étais en sûreté. Toi même, si tu avais eu ma destinée, n'aurais-tu pas ourdi de mauvais desseins contre les petits détestés d'un lion terrible ? Leur aurais-tu permis d'habiter tranquillement Argos ? Tu ne persuaderas personne de ceci. Maintenant donc, puisqu'ils ne m'ont point tué dans le combat quand j'étais prêt à mourir, si j'étais mis à mort, contre la coutume des Hellènes, ce serait une impiété pour qui me tuerait, car cette Ville a sagement respecté ma vie, mettant la loi divine bien au-dessus de son inimitié contre moi. J'ai répondu aux paroles que tu as dites, et c'est maintenant qu'on peut me nommer un homme bien né ou un suppliant. Telles sont mes pensées. Bien que je ne désire point mourir, je ne me plaindrai nullement de perdre la vie.

LE CHOEUR.

Je veux te conseiller, Alkmèna, de laisser vivre cet homme, puisque cela plaît à la Ville.

ALKMÈNA.

Qu'arriverait-il s'il mourait, et si, en même temps, j'obéissais à la Ville?

LE CHOEUR.

Ce serait au mieux. Mais comment ceci se fera-t-il?

ALKMÈNA.

Je t'en instruirai aisément : Après l'avoir tué, je rendrai son cadavre à ses amis qui le demanderont. En ce qui concerne son corps, je me conformerai aux coutumes de cette terre, et je me serai rendu justice en le tuant.

EURYSTHEUS.

Tue-moi. Je ne te supplierai pas. Mais puisque cette Ville m'a épargné et a craint de me faire mourir, je lui révèlerai un oracle ancien de Loxias, qui lui servira un jour plus qu'on ne pense. Ensevelissez mon cadavre, là où le veut la destinée, devant le temple de la divine Vierge Pallènide ; et je vous serai bienveillant, couché sous la terre, et je protègerai toujours cette Ville. Et je serai le plus grand ennemi des Hèracléides, quand, oubliant votre bienfait, ils viendront ici avec une nombreuse armée. Ce sont de tels hôtes que vous avez défendus. Comment se fait-il donc que, sachant ces choses, je sois venu ici et n'aie point redouté cet oracle? J'ai pensé que

Hèra, de beaucoup plus puissante que les oracles, ne me trahirait pas. Ne m'offrez point de libations, et ne permettez pas que le sang coule sur mon tombeau, car j'infligerai un retour funeste à ceux-ci, et vous aurez de moi un double profit, en ce que, mort, je vous viendrai en aide et nuirai à vos ennemis.

ALKMÈNA.

Pourquoi tardez-vous donc à tuer cet homme après l'avoir entendu, puisque le destin a décidé que, de sa mort, dépendent votre salut et celui de vos descendants? Il vous enseigne la voie la plus sûre. Il est votre ennemi, vivant, et, mort, votre soutien. Emmenez-le, serviteurs, et jetez son cadavre aux chiens! N'espère plus, en effet, que tu me chasseras désormais du sol natal!

LE CHOEUR.

Ceci me plaît. Allez, serviteurs! En ce qui nous concerne, nos Rois seront purs de toute souillure.

FIN DES HÈRAKLÈIDES.



XV

HÉLÈNE



XV

HÉLÉNÈ

HÉLÉNÈ.
TEUKROS.
LE CHŒUR.
MÉNÉLAOS.
UNE VIEILLE FEMME.
UN MESSAGER.
THÉONOÈ.
THÉOKLYMÉNOS.
UN AUTRE MESSAGER.
LES DIOSKOURES.

HÉLÉNÈ.

Voici les belles eaux vierges et courantes du Néilos, qui remplace la divine rosée pour la terre d'Aigyptos et qui arrose les plaines, à la fonte de la blanche neige. Prôteus, quand il vivait, était Maître de cette terre et Roi

de l'Aigyptia, et il habitait l'Ile de Pharos, ayant épousé une des Vierges marines, Psamathè, après que celle-ci eut délaissé le lit d'Aiakos. Et il engendra deux enfants dans ces demeures, un mâle, Théoklyménos, ainsi nommé parce qu'il respecta les Dieux pendant sa vie, et une noble fille, Eidô, délices de sa mère, tant qu'elle fut enfant, et qui, étant parvenue à l'âge mûr pour les noces, fut nommée Théonoè, car les Choses divines, présentes et futures, elles les savait toutes, et elle avait reçu ce don de son aïeul Nèreus. Pour moi, ma patrie, Sparta, n'est pas sans renommée, et mon père est Tyndaréôs; mais on dit que Zeus vola vers ma mère Lèda, ayant pris la forme d'un cygne qui entra par ruse dans son lit, comme il fuyait un aigle qui le poursuivait, si ce récit est vrai. Et on me nomma Hélénè. Et je dirai les maux que j'ai subis. A cause de leur beauté, trois Déesses vinrent dans un antre de l'Ida, vers Alexandros : Hèra, Kypris et la Vierge fille de Zeus, afin qu'il jugeât leur beauté. Et Kypris l'emporta, grâce à ma beauté, ayant promis à Alexandros qu'il m'épouserait. Et l'Idaien Paris, abandonnant ses étables, vint à Sparta pour me posséder. Mais Hèra, offensée de n'avoir pas vaincu les Déesses, rendit vaine mon union avec Alexandros, et ce ne fut point moi qu'elle donna au fils du Roi Priamos, mais une image vivante et faite d'air et semblable à moi. Et il pensa qu'il me possédait, et il fut trompé, ne me possédant point. Or, d'autres desseins de Zeus se sont ajoutés à ces maux, car il envoya la guerre aux Hellènes et aux malheureux Phryges, afin que notre mère la Terre fût soulagée d'une multitude d'hommes et que le plus vaillant des Hellènes devînt illustre. Et je fus livrée au pouvoir des Phryges, non moi à la vérité, mais mon nom, comme un

prix de guerre aux Hellènes. Hermès m'enleva dans l'Aithèr et m'enveloppa d'une nuée, car Zeus ne m'oublia point ; et il me transporta dans la demeure de Prôteus, pensant qu'il était le plus sage de tous les hommes, afin que je conservasse à Ménélaos un lit inviolé. Je suis donc ici ; et mon malheureux mari, ayant assemblé une armée, poursuit, sous les tours d'Ilios, celui qui m'a enlevée. Beaucoup d'âmes ont succombé pour moi sur les rives du Skamandros ; et moi, qui ai subi tous ces maux, je suis exécrée, et l'on m'accuse d'avoir causé cette guerre cruelle aux Hellènes, en trahissant mon mari. Pourquoi suis-je encore vivante ? J'ai entendu ceci du Dieu Hermès : que j'habiterais encore, avec mon mari, la terre illustre de Sparta, après qu'il aurait appris que je n'étais pas allée à Ilios, afin qu'aucun autre n'entrât dans mon lit. Donc, aussi longtemps que Prôteus a vu la lumière de Hèlios, mes noces ont été sauves ; mais depuis qu'il est caché dans l'obscurité de la terre, le fils de ce mort poursuit mes noces. Respectant mon premier mari, je m'approche en suppliante de ce tombeau de Prôteus, pour qu'il garde mon lit à mon mari, et pour que mon corps au moins ne soit pas couvert d'opprobre ici, bien que je porte un nom infâme dans la Hellas.

TEUKROS.

Qui commande dans ces demeures fortifiées ? Cette maison est digne de Ploutos, comme on en peut juger par ces enceintes royales de murailles bien munies de retranchements. Ah ! ô Dieux ! Quelle forme ai-je vue ? Je vois la forme funeste de la plus odieuse des femmes,

qui nous a perdus, moi et tous les Akhaiens! Sois en abomination aux Dieux pour ta ressemblance avec Hélénè! Si je n'avais le pied sur une terre étrangère, tu périrais, certes, par ce trait ailé, à cause de ta ressemblance avec la fille de Zeus.

HÉLÉNÈ.

Pourquoi, ô malheureux, qui que tu sois, me hais-tu? Pourquoi me haïr à cause des maux que celle-ci a causés?

TEUKROS.

Je me suis trompé, j'ai cédé à la colère plus qu'il ne fallait. Toute la Hellas, en effet, hait la fille de Zeus. Pardonne-moi donc ce que j'ai dit, femme!

HÉLÉNÈ.

Qui es-tu? D'où as-tu abordé sur cette terre?

TEUKROS.

Je suis un de ces malheureux Akhaiens, ô femme!

HÉLÉNÈ.

Il n'est donc pas étonnant, certes, que tu haïsses Hélénè. Mais qui es-tu? D'où viens-tu? Comment faut-il te nommer?

TEUKROS.

Mon nom est Teukros; Télamôn est le père qui m'a engendré; Salamis est la patrie qui m'a nourri.

HÉLÉNÈ.

Pourquoi es-tu venu vers les plaines du Neilos ?

TEUKROS.

Exilé, je suis chassé de la terre de la patrie.

HÉLÉNÈ.

Il faut que tu sois malheureux. Qui t'a chassé de ta patrie ?

TEUKROS.

Télamôn, mon père. Que puis-je avoir de plus cher ?

HÉLÉNÈ.

Pourquoi ? Ceci cache sans doute quelque calamité.

TEUKROS.

C'est mon frère Aias mort devant Troia, qui m'a perdu.

HÉLÉNÈ.

Comment ? L'as-tu tué de ton épée ?

TEUKROS.

Il a péri volontairement de sa propre épée.

HÉLÉNÈ.

En démence ? Car qui agirait ainsi, ayant sa raison ?

TEUKROS.

Connais-tu un certain Akhilleus fils de Pèleus ?

HÉLÉNÈ.

J'ai entendu dire qu'il fut autrefois un prétendant de Hélénè.

TEUKROS.

Mort, il suscita parmi ses compagnons une querelle à cause de ses armes.

HÉLÉNÈ.

Et comment en arriva-t-il malheur à Aias?

TEUKROS.

Un autre ayant obtenu les armes, il quitta la vie.

HÉLÉNÈ.

Et tu souffres à cause de son malheur?

TEUKROS.

Parce que je ne suis pas mort en même temps que lui.

HÉLÉNÈ.

Tu es donc allé, ô Étranger, vers l'illustre Ville d'Ilios?

TEUKROS.

Après l'avoir détruite, je péris à mon tour.

HÉLÉNÈ.

O misérable Hélénè, c'est à cause de toi que les Phryges ont péri!

TEUKROS.

Et les Akhaiens, par surcroît. De grands malheurs sont arrivés.

HÉLÉNÈ.

Depuis combien de temps la Ville est-elle renversée ?

TEUKROS.

Le temps des moissons est revenu sept fois depuis cela.

HÉLÉNÈ.

Et combien de temps êtes-vous restés devant Troia ?

TEUKROS.

Bien des mois ont passé pendant dix années.

HÉLÉNÈ.

Avez-vous pris aussi la femme Spartiate ?

TEUKROS.

Ménélaos l'a entraînée par les cheveux.

HÉLÉNÈ.

As-tu vu cette malheureuse, ou ne racontes-tu que ce que tu as appris ?

TEUKROS.

Comme je te vois, je l'ai vue de mes yeux.

HÉLÉNÈ.

Craignez de n'avoir vu qu'une apparence envoyée par les Dieux.

TEUKROS.

Parle d'autre chose, et non plus de celle-ci.

HÉLÉNÈ.

Ainsi vous croyez à la certitude de votre opinion ?

TEUKROS.

Je l'ai vue de mes yeux ; et l'esprit voit.

HÉLÉNÈ.

Et Ménélaos est-il maintenant dans sa demeure avec sa femme ?

TEUKROS.

Il n'est certes point dans Argos, ni sur les bords de l'Eurotas.

HÉLÉNÈ.

Hélas ! hélas ! Ceci est un malheur pour ceux à qui tu le dis !

TEUKROS.

On dit qu'il est mort avec sa femme.

HÉLÉNÈ.

Le trajet n'était-il pas le même pour tous les Argiens ?

TEUKROS.

Il l'était ; mais la tempête les a dispersés.

HÉLÉNÈ.

En quels parages de la mer salée ?

TEUKROS.

Comme ils traversaient la mer d'Aigaios par le milieu.

HÉLÉNÈ.

Et personne n'a su que Ménélaos avait abordé quelque part ?

TEUKROS.

Personne. Mais, dans la Hellas, on le dit mort.

HÉLÉNÈ.

Je suis perdue ! Et la fille de Thestias vit-elle encore ?

TEUKROS.

Tu parles de Lèda ? Elle est morte.

HÉLÉNÈ.

Ne serait-ce pas la mauvaise renommée de Hélénè qui l'a tuée ?

TEUKROS.

On le dit. A la vérité elle a serré son cou dans un lacet.

HÉLÉNÈ.

Et les Tyndarides sont-ils vivants, ou morts ?

TEUKROS.

Ils sont morts et vivants. Il y a un double récit.

HÉLÉNÈ.

Quel est le plus sûr ? Oh ! malheureuse que je suis à cause de ces maux !

TEUKROS.

On dit que, devenus astres, tous deux sont Dieux.

HÉLÉNÈ.

Cela est bien. Mais quel est l'autre récit ?

TEUKROS.

On dit qu'ils ont rendu l'âme de leurs propres mains à cause de leur sœur. Mais, assez de paroles ! je ne veux pas gémir de nouveau. Je suis venu vers cette demeure royale, désirant voir la prophétesse Théonoè. Aide-moi, afin qu'obéissant aux divinations je sache où je dois tourner la voile de ma nef, pour aborder la terre maritime de Kypros sur laquelle, par son oracle, Apollôn m'a ordonné de m'arrêter et de donner à ma Ville le nom de Salamis, en souvenir de la première patrie.

HÉLÉNÈ.

La navigation elle-même te guidera, ô Étranger. Mais quitte cette terre, et fuis avant que le fils de Prôteus t'ait

vu, lui qui est le maître de ce pays. Il est absent et chasse avec ses chiens tueurs de bêtes fauves, et il tue tous les Hellènes qu'il prend. Ne demande pas pourquoi ; je me tais. En effet, que te servirait de l'apprendre ?

TEUKROS.

Tu as bien parlé, ô femme ! Que les Dieux te soient bienveillants à cause de tes bienfaits ! Tu es semblable à Hélénè par le corps, mais tu n'as pas le cœur semblable au sien, car il est très différent. Que Hélénè périsse misérablement, et qu'elle ne retourne point vers les rives de l'Eurotas ! Mais, pour toi, ô femme, que tout te soit à jamais heureux !

HÉLÉNÈ.

O deuil cruel de la grande douleur dont je gémis ! Quelle lamentation pousserai-je ? Quelle plainte lugubre exhaler ? Des larmes, des sanglots, ou des gémissements ? Hélas ! hélas !

Strophe I.

Jeunes Vierges ailées, filles de la terre, Seirènes ! puissiez-vous venir à mes plaintes, avec la flûte Libyque ou les Syrinx, afin que, répondant à mes maux par de lugubres larmes, à mes douleurs par vos douleurs, à mes gémissements par vos gémissements, votre voix fasse parvenir à Perséphassa des lamentations mêlées aux miennes, et afin que, dans la demeure sombre, elle reçoive, comme un don, nos hymnes aux morts !

LE CHOEUR.

Antistrophe I.

J'étais par hasard au bord de l'Eau bleue, et je séchais, sur l'herbe molle et sur les roseaux, les péplos pourprés, à la splendeur d'or de Hèlios, quand un son plaintif a gémi ; et j'ai entendu une plainte lugubre telle que la lamentation qu'une nymphe ou quelque naiade exhale en modes attristés pour une fuite surles montagnes, et dont le son pénètre dans les grottes rocheuses des vallées, regrettant les amours de Pan.

HÉLÉNÈ.

Strophe II.

Hélas ! hélas ! vierges Hellanides, proie d'une nef Barbare, un marin Akhaien est venu, m'apportant larmes sur larmes : La chute d'Ilios livrée au feu ennemi à cause de moi qui ai tué tant d'hommes, à cause de mon nom malheureux ! Lèda a trouvé la mort dans un lacet, à cause de la douleur de mon opprobre ; mon mari est mort, ayant erré sur beaucoup de mers. Kastôr et son frère, le double honneur de la patrie, se sont évanouis ! Ils ont quitté la terre foulée par leurs chevaux, et les roseaux de l'Eurotas, ce gymnase de leur jeunesse !

LE CHOEUR.

Antistrophe II.

Hélas ! hélas ! Que ta fortune et ta destinée sont lamentables, femme ! Tu as eu pour ta part une vie malheureuse, quand ton père Zeus t'engendra de ta mère, bril-

lant dans l'Aithèr sur l'aile d'un cygne blanc comme la neige. Quel malheur, en effet, t'a été épargné ? Quelle calamité de la vie n'as-tu pas subie ? Ta mère est morte ; les chers fils jumeaux de Zeus ne sont pas heureux ; tu ne vois point le sol de la patrie, et le bruit court par les villes que tu vas être livrée à des noces Barbares. Ton mari a perdu la vie dans les flots de la mer, et tu ne réjouiras plus jamais ni la demeure paternelle, ni la maison d'airain.

HÉLÉNÈ.

Épôde.

Hélas ! hélas ! Quel Phryge, quel homme de la terre de la Hellas a coupé ce pin fatal à Ilios, dont fut construite la nef sur laquelle le Priamide, à l'aide de rameurs Barbares, navigua vers mes foyers et vers ma beauté malheureuse, afin de me posséder ? Mais c'est Kypris pleine de ruses, cause de tant de meurtres, qui a porté la mort aux Danaens et aux Priamides. Oh ! malheureuse que je suis à cause de ces maux ! Hèra, la vénérable femme de Zeus, assise sur ses thrônes d'or, a envoyé le rapide fils de Maia, qui, tandis que je recueillais des roses dans mon péplos pour la maison d'airain d'Athana, m'enleva dans l'Aithèr et me déposa sur cette malheureuse terre, moi, misérable cause de querelle entre la Hellas et les Priamides. Et voici que mon nom est en opprobre sur les bords du Simoïs !

LE CHOEUR.

Tu ressens de cruels chagrins, je le sais ; mais il faut supporter très patiemment les misères fatales de la vie.

HÉLÉNÈ.

Chères femmes, de quelle destinée suis-je enveloppée ! Ma mère m'a-t-elle enfantée pour être un prodige aux mortels ? Car, nulle femme, Hellène ou Barbare, n'a enfanté un œuf blanc, tel que celui dans lequel on dit que Lèda m'a conçue de Zeus. Ma vie, en effet, est un prodige et une calamité, à cause de Hèra, d'une part, et, d'autre part, à cause de ma beauté. Plût aux Dieux que cette beauté pût être effacée comme une peinture, et que je pûsse devenir affreuse, de belle que je suis ! Plût aux Dieux que les Hellènes pussent m'oublier ou garder le souvenir de ma vertu, comme ils gardent celui de ma mauvaise renommée ! Si une seule calamité nous est infligée par les Dieux, elle est supportable, bien que cruelle; mais je suis accablée de mille malheurs ! Et, d'abord, vertueuse, je suis tenue pour infâme, et il est plus amer d'être accusé de crimes qu'on n'a point commis, que si ce reproche était mérité. Ensuite, les Dieux m'ont transportée de la terre de la patrie au milieu d'hommes Barbares, et, privée de mes amis, je suis esclave, moi, née d'hommes libres ! car tous les Barbares sont esclaves, à l'exception d'un seul. Une ancre, une seule, soutenait encore ma destinée : l'espérance que mon mari viendrait un jour me délivrer de ces maux; et voici qu'il est mort et qu'il n'est plus ! Ma mère aussi a péri, et je suis sa meurtrière. A la vérité, cela est faux, mais je n'en subis pas moins cette accusation injuste. Et ma fille, l'honneur de ma maison et le mien, vieillit vierge ! Et les fils de Zeus, les Dioskoures, ne sont plus ! C'est pourquoi, au milieu de tant de malheurs, je péris, et non par mes fautes. Enfin, si je retourne dans la patrie, je serai enchaînée; car les Hellènes croient que je suis cette Hélénè qui vint à

Ilios, et que Ménélaos a poursuivie. Car, si mon mari vivait, nous nous reconnaîtrions l'un l'autre, grâce à des signes qui ne sont connus que de nous seuls; mais cela ne se peut plus maintenant, et il ne reviendra jamais. Pourquoi donc vivrai-je davantage? Quelle espérance me reste-t-il? Changerai-je de malheur par des noces nouvelles, en habitant avec un Barbare, et en m'asseyant à sa table opulente? Mais quand un mari est odieux à sa femme, la vie aussi est odieuse, et il vaut mieux mourir. Comment mourir avec honneur? A la vérité, il est déshonorant de se suspendre à un lacet, et c'est un opprobre même pour les esclaves; mais il est plus noble et plus beau de s'égorger, et c'est le plus court moyen de quitter la vie. Je suis tombée dans cet abîme de maux. D'autres femmes ont été heureuses à cause de leur beauté, et c'est ma beauté qui m'a perdue!

LE CHOEUR.

Hélénè, ne pense pas que l'Étranger venu ici, quel qu'il soit, n'ait dit que des choses vraies.

HÉLÈNÈ.

Mais il a dit clairement que mon mari était mort.

LE CHŒUR.

Bien des récits sont mensongers.

HÉLÉNÈ.

Mais les paroles de la vérité sont, au contraire, toujours certaines.

LE CHŒUR.

Tu es plus disposée à croire le mal que le bien,

HÉLÉNÈ.

La crainte me pousse à tout redouter.

LE CHŒUR.

De quel esprit sont animés pour toi ceux qui habitent ces demeures?

HÉLÉNÈ.

Tous sont mes amis, hors celui qui poursuit mes noces.

LE CHŒUR.

Sais-tu ce qu'il te faut faire? Éloigne-toi de ce tombeau.

HÉLÉNÈ.

Quel conseil te prépares-tu à me donner?

LE CHOEUR.

Entre dans les demeures, et demande à celle qui sait tout, à Théonoè, à la fille de la Nèrèide marine, si ton mari vit encore ou s'il a perdu la lumière; et, quand tu sauras la vérité, réjouis-toi ou gémis. Avant que tu saches tout, à quoi bon gémir? Obéis-moi; laisse ce tombeau, va trouver la Vierge de qui tu sauras tout. Si tu trouves la vérité dans ces demeures, pourquoi la chercher plus loin? Je veux entrer avec toi dans la demeure et entendre aussi les oracles de la Vierge. Une femme doit venir en aide à une femme.

HÉLÈNÈ.

Amies, j'en crois vos paroles. Venez, venez dans la demeure, afin d'apprendre mes malheurs.

LE CHOEUR.

Tu invites qui te suit volontiers.

HÉLÈNÈ.

O triste jour! Malheureuse! Quel récit lamentable vais-je entendre?

LE CHOEUR.

Ne présage pas des gémissements douloureux, ô chère!

HÉLÈNÈ.

Qu'a-t-il souffert, mon mari malheureux? Voit-il la lumière, le quadrige de Hèlios, la marche des astres, ou subit-il sa destinée sous la terre, parmi les morts?

LE CHOEUR.

Pense à un meilleur avenir, quel qu'il soit.

HÉLÈNÈ.

Je t'invoque, je t'adjure, humide Eurotas aux verts roseaux! Dis-moi si ce qu'on rapporte de mon mari mort est vrai. Pourquoi ces paroles insensées? Je serrerai mon cou suspendu au lacet, ou, moi-même, poussant l'épée mortelle, je l'enfoncerai à travers ma chair dans ma gorge ruisselante de sang, m'offrant en sacrifice aux trois Déesses

et au Priamide qui jadis faisait résonner les syrinx auprès des étables de bœufs.

LE CHOEUR.

Que ces maux soient détournés sur un autre, et que tout te soit propice !

HÉLÈNÈ.

O malheureuse Troia, tu as misérablement souffert et tu as péri pour un crime ! Les dons que m'a faits Kypris ont enfanté des flots de sang et de larmes ; tes calamités ont mis douleurs sur douleurs et larmes sur larmes ! Les mères ont perdu leurs enfants ; les vierges, sœurs des morts, ont déposé leur chevelure coupée sur les bords du Skamandros Phrygien. La Hellas a élevé une voix retentissante, elle a hurlé, elle a heurté sa tête avec ses poings, et, de ses ongles, elle a ensanglanté ses joues délicates de plaies meurtrières ! O heureuse Vierge Arkadienne, Kallistô, qui montas autrefois sur le lit de Zeus sous la forme d'un quadrupède, combien ta destinée fut plus heureuse que celle de ma mère, toi qui, transformée, ayant revêtu l'aspect d'une lionne au visage féroce et aux membres velus, fus guérie de tes douleurs ! Et heureuse aussi la Biche aux cornes d'or qu'Artémis chassa autrefois de ses chœurs, la Titanide, fille de Mérôps, vantée pour sa beauté ! La mienne a perdu Dardania et a fait périr les Akhaiens !

MÉNÉLAOS.

Pélops ! ô toi qui, dans Pisa, vainquis autrefois Oinomaos au combat des quadriges, quand tu fus servi, coupé

en morceaux, au festin des Dieux, que n'as-tu laissé, alors, la vie au milieu d'eux, avant d'avoir engendré mon père Atreus qui, s'étant uni à Aéropè, engendra Agamemnôn et moi, Ménélaos, couple illustre! Je crois, en effet, que ceci est très glorieux, et je le dis sans orgueil, d'avoir mené à force d'avirons une armée à Troia, sans qu'un Roi l'y ait contrainte par la violence, mais en guidant la bonne volonté des jeunes hommes de la Hellas. Les uns ne sont plus comptés parmi les vivants; mais les autres, ayant échappé à la mer mortelle, ont rapporté dans leurs demeures les noms de ceux qui sont morts. Mais moi, depuis que j'ai renversé les tours d'Ilios, je suis errant, malheureux! sur les eaux de la mer salée, désirant retourner dans ma patrie; et les Dieux ne m'ont pas jugé digne d'y parvenir. Ayant navigué jusqu'aux bords et aux déserts inhospitaliers de la Libya, dès que j'approche de ma patrie, le vent me rejette au loin, et jamais encore un souffle favorable n'a enflé ma voile, afin que je puisse retourner dans mon pays. Et maintenant, naufragé misérable, ayant perdu mes amis, je suis jeté sur cette terre, et ma nef a été mise en pièces contre les rochers. Le carène seule m'est restée, avec quelques débris sur lesquels je me suis sauvé avec peine, par un hasard inespéré, en même temps que Hélénè que j'ai emmenée de Troia. Je ne sais ni le nom de ce pays, ni quel est son peuple, et je rougis de m'offrir à la foule, de peur qu'on m'interroge sur mes vêtements en haillons; et je cache ma misère par pudeur. En effet, quand un homme tombe d'une haute fortune, il subit plus amèrement cette vie inaccoutumée que celui qui a toujours été malheureux. Mais la faim me tourmente, je n'ai ni vivres, ni vêtements pour me couvrir, et on peut en juger par ces restes tom-

bés de la nef, et dont je suis vêtu. La mer a enlevé les péplos et les splendides vêtements, ces délices. J'ai caché l'épouse dans un antre, elle qui a été cause de tous mes maux, et je suis venu, l'ayant laissée en garde à ceux de mes compagnons qui ont survécu. Et moi, je vais errant et cherchant, pour mes amis qui sont là, ce dont ils ont besoin. A la vue de cette demeure crénelée et de ces portes splendides de quelque homme riche, je me suis approché. J'espère trouver dans cette demeure opulente quelque secours pour mes marins, car des indigents, même s'ils le voulaient, ne pourraient nous venir en aide. Hohé ! Quelque portier ne sortira-t-il pas des demeures pour aller y annoncer mes misères ?

UNE VIEILLE FEMME.

Qui est aux portes ? Ne t'éloigneras-tu pas des demeures ? Debout devant les portes, tu déplairas aux maîtres, ou tu mourras, puisque tu es Hellène et qu'il n'y a point ici d'hospitalité pour eux.

MÉNÉLAOS.

O vieille femme, tu parles bien. J'obéirai ; mais permets-moi de répondre.

LA VIEILLE FEMME.

Va-t'en ! C'est ma tâche, Étranger, d'empêcher qu'aucun Hellène approche de cette demeure.

MÉNÉLAOS.

Ah ! ne me repousse pas de la main, ne me chasse pas de force.

LA VIEILLE FEMME.

Tu n'obéis pas à mes paroles ; la faute en est à toi.

MÉNÉLAOS.

Annonce, dans la demeure, à tes maîtres...

LA VIEILLE FEMME.

Il t'arriverait malheur, je pense, de rapporter tes paroles.

MÉNÉLAOS.

Je viens en naufragé, en étranger, sorte d'hommes inviolables.

LA VIEILLE FEMME.

Va donc vers quelque autre demeure.

MÉNÉLAOS.

Non ! mais j'entrerai ; et toi, obéis-moi !

LA VIEILLE FEMME.

Sache que tu es importun et que tu seras bientôt chassé de force.

MÉNÉLAOS.

Hélas ! où est mon illustre armée ?

LA VIEILLE FEMME.

Peut-être, ailleurs, as-tu été un homme vénérable, mais non ici.

MÉNÉLAOS.

O Daimôn ! Quels outrages indignes je subis !

LA VIEILLE FEMME.

Pourquoi ces paupières humides de larmes ? Pourquoi gémis-tu ?

MÉNÉLAOS.

A cause de ma félicité passée.

LA VIEILLE FEMME.

Pourquoi donc ne vas-tu pas porter ces larmes à tes amis ?

MÉNÉLAOS.

Quel est ce pays ? A qui sont ces demeures royales ?

LA VIEILLE FEMME.

Prôteus habite cette demeure, et cette terre est l'Aigyptos.

MÉNÉLAOS.

L'Aigyptos ! ô malheureux ! où suis-je venu ?

LA VIEILLE FEMME.

Qu'as-tu donc à dire contre l'eau du Neilos ?

MÉNÉLAOS.

Je ne lui reproche rien ; je déplore ma fortune.

LA VIEILLE FEMME.

Beaucoup sont malheureux; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAOS.

Ce Roi, de quelque nom que tu le nommes, est-il dans la demeure ?

LA VIEILLE FEMME.

Voici son tombeau. Son fils commande à cette terre.

MÉNÉLAOS.

Où est-il ? dehors, ou dans la demeure ?

LA VIEILLE FEMME.

Non dans la demeure. Mais il est le plus cruel ennemi des Hellènes.

MÉNÉLAOS.

Quelle est la cause de cette inimitié dont je recueille le fruit ?

LA VIEILLE FEMME.

Hélénè, la fille de Zeus, est dans ces demeures.

MÉNÉLAOS.

Comment dis-tu ? Quelle parole as-tu prononcée ? Répète-la moi.

LA VIEILLE FEMME.

La Tyndaride, qui, autrefois, était à Sparta.

MÉNÉLAOS.

Venue d'où ? Que veut dire ceci ?

LA VIEILLE FEMME.

Elle est venue ici de Lakédaimôn.

MÉNÉLAOS.

Quand ? M'aurait-on enlevé ma femme hors de l'antre ?

LA VIEILLE FEMME.

C'était avant que les Akhaiens vinssent à Troia, ô Étranger. Mais éloigne-toi de la demeure. Il y a là un certain mal qui trouble la demeure du Tyran. Tu n'es venu à propos d'aucune façon. Si le Maître te surprenait, la mort serait ton présent hospitalier. En effet, moi, je suis bienveillante aux Hellènes, malgré les dures paroles que je t'ai dites, craignant le Maître.

MÉNÉLAOS.

Que dirai-je ? Je prévois de nouvelles calamités ajoutées aux premières si, conduisant ma femme de Troia ici et l'ayant laissée dans l'antre, une autre, portant le même nom, habite ces demeures. Elle dit que c'est la fille de Zeus. Y a-t-il donc, sur les bords du Neilos, un homme

qui se nomme Zeus? Car celui qui est dans l'Ouranos est unique. Y a-t-il une autre Sparta sur la terre que celle qui est sur les bords de l'Eurotas aux verts roseaux? Il n'y a qu'un seul nom Tyndaréien. Est-il quelque autre terre se nommant Lakédaimôn ou Troia? Certes, je ne sais que dire. Beaucoup, comme on peut le penser, en de nombreux pays, portent le même nom, villes et femmes, et il n'y a là rien d'étonnant. Je ne veux pas cependant fuir le danger que m'annonce cette servante. Aucun homme n'est assez barbare, apprenant mon nom, pour me refuser de la nourriture. On sait l'incendie de Troia; et moi, qui l'ai brûlée, Ménélaos, je ne suis inconnu nulle part. J'attendrai le Maître de la demeure. J'ai, en effet, un double moyen de m'en préserver. S'il est cruel, je me cacherai et j'irai vers les restes de ma nef; s'il se montre bienveillant, je lui demanderai ce qui m'est nécessaire dans mon malheur présent. C'est la plus grande des misères pour moi qui suis Roi que de mendier ma nourriture à d'autres Rois; mais il le faut. C'est une maxime, non de moi, mais des sages, qu'il n'y a rien de plus puissant que la nécessité.

LE CHOEUR.

J'ai appris de la Vierge fatidique qui a prophétisé dans la demeure royale, que Ménélaos n'est point allé dans le noir Érébos, et n'est point enfermé dans la terre; mais qu'il est errant sur les flots de la mer, sans pouvoir atteindre les rivages de sa patrie, malheureux et privé de ses amis et repoussé de toute terre par l'aviron marin, depuis qu'il est parti de Troia.

HÉLÉNÈ.

Voici que je reviens vers ce sépulcre, après avoir entendu les chères paroles de Théonoè qui sait toutes choses. Elle dit que mon mari est vivant et voit encore la lumière de Hèlios; qu'il erre çà et là sur beaucoup de mers, et qu'il ne trouvera enfin le terme de ses maux qu'après avoir été longtemps éprouvé. La seule chose qu'elle n'ait pas dite, c'est, quand il sera venu, s'il partira sain et sauf. Et moi, je me suis abstenue de m'en informer, joyeuse que j'étais de le savoir vivant. Elle a dit aussi qu'il était non loin d'ici, naufragé avec quelques rares amis. Que ne viens-tu? Combien désiré! Ah! quel est celui-ci? Suis-je surprise par les embûches cachées du fils impie de Prôteus? Comme une cavale rapide ou telle qu'une Bakkhante, je vais courir vers ce tombeau. Que le visage de cet homme qui tente de me saisir est farouche!

MÉNÉLAOS.

Arrête, toi qui, d'un élan impétueux, cours vers les marches et le feu sacré de ce tombeau! Pourquoi fuis-tu? L'étonnement et la stupeur me saisissent à ta vue.

HÉLÉNÈ.

Je suis en proie à la violence, ô femmes! Je suis arrachée à ce tombeau par cet homme qui veut me livrer au Tyran dont je fuis les noces!

MÉNÉLAOS

Je ne suis ni un ravisseur, ni le serviteur des méchants.

HÉLÉNÈ.

Mais tu as autour du corps des vêtements en lambeaux.

MÉNÉLAOS.

Arrête ton pied rapide; ne crains rien.

HÉLÉNÈ.

Je m'arrête, puisque je touche ce tombeau.

MÉNÉLAOS.

Qui es-tu? Combien je suis frappé de ta vue, ô femme!

HÉLÉNÈ.

Et toi, qui es-tu? Je te fais la même question.

MÉNÉLAOS.

Jamais je n'ai vu une telle ressemblance!

HÉLÉNÈ.

O Dieux! Car c'est un don divin que de reconnaître ses amis.

MÉNÉLAOS.

Es-tu Hellène, ou née ici?

HÉLÉNÈ.

Je suis Hellène. Mais je désire connaître aussi ton pays.

MÉNÉLAOS.

Femme! tu es merveilleusement semblable à Hélénè!

HÉLÈNÈ.

Et toi à Ménélaos. Je ne sais que dire.

MÉNÉLAOS.

Tu as reconnu sûrement un homme très malheureux.

HÉLÈNÈ.

Oh ! que tu es venu tard dans les bras de ta femme !

MÉNÉLAOS.

De quelle femme ? Ne touche pas mes vêtements.

HÉLÈNÈ.

Celle que Tyndaréôs, mon père, t'a donnée.

MÉNÉLAOS.

O Hékata porte-lumière, offre-moi d'heureuses visions !

HÉLÈNÈ.

Je ne suis pas une servante de la nocturne Énodia.

MÉNÉLAOS.

Mais, certes, je ne suis pas le mari de deux femmes !

HÉLÈNÈ.

Et de quelle autre femme es-tu le Maître ?

MÉNÉLAOS.

De celle que j'ai amenée de la Phrygia et cachée dans l'antre.

HÉLÉNÈ.

Il n'y a aucune autre femme que moi qui soit tienne.

MÉNÉLAOS.

Ai-je toute ma raison, ou mes yeux me trompent-ils ?

HÉLÉNÈ.

En me voyant, ne penses-tu pas voir ta femme ?

MÉNÉLAOS.

C'est la même figure ; mais cela ne me persuade pas.

HÉLÉNÈ.

Examine. Que te faut-il ? Qui peut en juger mieux que toi ?

MÉNÉLAOS.

Tu lui es semblable, je ne le nie pas.

HÉLÉNÈ.

Qui te l'apprendra, si ce ne sont tes yeux ?

MÉNÉLAOS.

Je suis troublé de ceci que j'ai une autre femme.

HÉLÉNÈ.

Je ne suis point allée sur la terre Troienne ; c'était une vaine Image.

MÉNÉLAOS.

Mais qui peut faire des corps vivants ?

HÉLÉNÈ.

L'Aithèr, dont la femme que tu possèdes a été formée par un Dieu.

MÉNÉLAOS.

Par quel Dieu ? Tu dis, en effet, des choses inattendues.

HÉLÉNÈ.

Par Hèra. Et ce changement fut accompli afin que je fusse pas possédée par Paris.

MÉNÉLAOS.

Comment donc étais-tu ici et à Troia en même temps

HÉLÉNÈ.

Le nom peut être en plusieurs lieux, mais non le corps.

MÉNÉLAOS.

Quitte-moi ; j'ai assez de malheurs.

HÉLÉNÈ.

Tu m'abandonnerais et tu emmènerais le spectre de ta femme ?

MÉNÉLAOS.

Je te salue, car tu es semblable à Hélénè.

HÉLÉNÈ.

Je meurs ! J'ai retrouvé mon mari, et je le perds !

MÉNÉLAOS.

La grandeur des maux que j'ai soufferts me persuade plus que tu ne peux le faire.

HÉLÉNÈ.

Hélas ! Qui est plus malheureuse que moi ? Ceux qui me sont le plus chers m'abandonnent, et je ne retournerai jamais parmi les Hellènes, dans la patrie !

UN MESSAGER.

Ménélaos, je te rencontre enfin après t'avoir cherché de tous côtés sur cette terre Barbare, envoyé par tes compagnons que tu as quittés.

MÉNÉLAOS.

Qu'est-ce ? Auriez-vous été dépouillés par les Barbares ?

LE MESSAGER.

Une chose merveilleuse, moins de nom que de fait.

MÉNÉLAOS.

Parle ! car par cet empressement, tu annonces quelque grave nouvelle.

LE MESSAGER.

Je dis que tu as vainement subi d'innombrables maux.

MÉNÉLAOS.

Tu plains des maux anciens; mais que m'annonces-tu de nouveau?

LE MESSAGER.

Ta femme s'est dissipée dans l'Aithèr, soustraite aux yeux, et s'est cachée dans l'Ouranos, ayant disparu de l'antre sacré où nous la gardions! Seulement elle a dit : — O malheureux Phryges, et vous tous, Akhaiens, vous êtes morts à cause de moi, sur les bords du Skamandros, et par les ruses de Hèra, et pendant que Paris possédait Hélénè qu'il n'a point possédée! Pour moi, après le temps qui m'était prescrit, et m'étant conformée au décret fatidique, je retourne à mon père l'Ouranos; mais la malheureuse Tyndaride, bien qu'innocente, a subi injustement une mauvaise renommée! — Salut, ô fille de Lèda! Tu étais donc ici? Et moi j'annonçais que tu étais partie pour les astres, ne sachant en aucune façon que tu eusses des ailes! Mais je ne souffrirai plus que tu railles de nouveau les peines inutiles que tu as causées devant Ilios à ton mari et à ses compagnons de guerre.

MÉNÉLAOS.

C'est cela! Tes paroles s'accordent avec les choses vraies qu'elle a dites. O jour désiré qui te remet entre mes bras!

HÉLÉNÈ.

Ménélaos, ô le plus cher des hommes! Après un long temps, le bonheur m'est enfin rendu! Amies, joyeuse, je retrouve mon mari et je l'entoure de mes bras caressants, après tant de jours!

MÉNÉLAOS.

Et moi aussi, ayant tant à te dire, je ne sais par où commencer.

HÉLÉNÈ.

Je me réjouis, et mes cheveux se dressent sur ma tête, et je verse des larmes, et, dans mon bonheur, je t'entoure de mes bras, ô mon mari !

MÉNÉLAOS.

O vue très chère ! Je ne blâme plus rien ; je possède la fille de Zeus et de Lèda, celle que les Frères jumeaux, illustres par leurs chevaux blancs, m'amenèrent autrefois, heureuse, avec des torches ! Mais les Dieux t'avaient éloignée de mes demeures.

HÉLÉNÈ.

Un Dieu me fait une destinée meilleure que celle-ci. Ton malheur nous a heureusement réunis, ô mon mari, bien que tardivement. Cependant, plaise aux Dieux que je jouisse de cette bonne fortune !

MÉNÉLAOS.

Certes, puisses-tu en jouir ! Je le désire comme toi; car, de nous deux, l'un ne pouvait être malheureux sans que l'autre le fût aussi.

HÉLÉNÈ.

Amies, amies, je ne gémis plus de mes anciens maux, je ne me plains plus ! Je possède, je possède mon mari dont j'attendais le retour de Troia depuis tant d'années !

MÉNÉLAOS.

Je te possède et tu me possèdes ! Après tant de jours sans nombre, je comprends enfin les ruses de Hèra, et mes larmes sont de joie plutôt que de tristesse.

HÉLÉNÈ.

Que dirai-je ? Qui eût jamais espéré ceci ? Contre toute attente, je t'ai sur mon cœur !

MÉNÉLAOS.

Et moi, à qui tu semblais partie pour la Ville Idaienne et les funestes tours d'Ilios ! Par les Dieux, comment as-tu été enlevée de ma demeure ?

HÉLÉNÈ.

Hélas ! hélas ! quel cruel passé tu réveilles ! Quel récit cruel tu demandes !

MÉNÉLAOS.

Parle ! car il faut connaître tous les dons des Daimones.

HÉLÉNÈ.

J'ai horreur de faire un tel récit.

MÉNÉLAOS.

Parle cependant. Il est doux de parler des maux soufferts.

HÉLÉNÈ.

Je ne suis point allée, à l'aide de l'aviron ailé, vers le

lit d'un jeune Barbare, et les ailes d'Érôs ne m'ont point menée à une union adultère.

MÉNÉLAOS.

Quel Dieu, ou quel destin, t'a donc privée de ta patrie?

HÉLÉNÈ.

Le fils de Zeus, de Zeus, ô mon mari, m'a menée au Neilos.

MÉNÉLAOS.

Chose merveilleuse! Envoyé par qui? O parole étrange!

HÉLÉNÈ.

Je pleure et je mouille de larmes mes yeux. L'épouse de Zeus m'a perdue!

MÉNÉLAOS.

Hèra? Quels maux voulait-elle te faire subir?

HÉLÉNÈ.

Hélas! mes maux viennent de ces fontaines où les Déesses baignèrent leur beauté, et d'où le jugement fut rendu!

MÉNÉLAOS.

Mais pourquoi Hèra t'a-t-elle punie à cause de ce jugement?

HÉLÉNÈ.

Afin de m'enlever à Kypris.

MÉNÉLAOS.

Comment? Parle!

HÉLÉNÈ.

A Paris, à qui elle m'avait promise.

MÉNÉLAOS.

O malheureuse!

HÉLÉNÈ.

Malheureuse en effet! Ainsi, elle me transporta dans l'Aigyptos.

MÉNÉLAOS.

Et puis, elle te substitua un spectre, comme tu me l'as dit?

HÉLÉNÈ.

Oh! que de calamités, que de calamités dans nos demeures! Ma mère! hélas!

MÉNÉLAOS.

Que dis-tu?

HÉLÉNÈ.

Ma mère n'est plus! Elle s'est étranglée avec un lacet, parce que j'étais déshonorée par d'infâmes noces!

MÉNÉLAOS.

Hélas! Et ma fille Hermionè vit-elle?

HÉLÉNÈ.

Sans noces, sans enfants, ô mon mari, elle gémit à cause de la honte de mon opprobre nuptial !

MÉNÉLAOS.

O toi qui as renversé ma demeure de fond en comble, Paris ! Les milliers de Danaens aux armes d'airain que tu as fait mourir t'ont perdu aussi !

HÉLÉNÈ.

Et moi, malheureuse, vouée aux mauvaises destinées, un Dieu m'a ravie à ma Ville et à toi, parce que j'ai abandonné ta demeure et ton lit pour une union honteuse !

LE CHOEUR.

Si vous jouissez à l'avenir d'une fortune prospère, ceci compensera vos maux passés.

LE MESSAGER.

Ménélaos, je prends part à votre bonheur auquel j'assiste, bien que je n'en sache pas clairement la raison.

MÉNÉLAOS.

O vieillard ! tu peux prendre part à notre entretien.

LE MESSAGER.

N'est-ce point celle-ci qui a causé nos fatigues devant Ilios ?

MÉNÉLAOS.

Non pas elle! Nous avons été trompés par les Dieux qui nous ont offert un spectre funeste fait d'une nuée.

LE MESSAGER.

Que dis-tu? C'est pour une nuée que nous avons souffert d'inutiles maux?

MÉNÉLAOS.

C'est l'œuvre de Hèra et le fruit de la querelle des trois Déesses.

LE MESSAGER.

Et celle-ci, qui est réelle, est-elle ta femme?

MÉNÉLAOS.

C'est elle! Crois-en mes paroles.

LE MESSAGER.

O fille, que la divinité est mobile et peu compréhensible! Comme elle varie aisément et s'agite çà et là! Celui-ci est malheureux, celui-là, qui a vécu sans souffrir, meurt plus tard misérablement, et rien n'est stable dans la fortune présente. Toi et ton mari vous avez éprouvé de grands maux, toi par des rumeurs publiques, lui par le travail de la guerre. Rien ne lui servait des peines qu'il subissait, et voici qu'une très heureuse fortune lui arrive d'elle-même! Tu n'as donc pas déshonoré ton vieux père et les Dioskoures, et tu n'as point fait ce qu'on dit? Maintenant, je me ressouviens de tes noces et des torches que je portais auprès de toi, traînée par un quadrige; et toi,

épouse, tu quittais sur ton char l'heureuse demeure paternelle. Il est mauvais celui qui n'honore point ses maîtres, qui ne se réjouit point de leur prospérité et ne s'afflige point de leurs adversités. Pour moi, bien que je sois né esclave, cependant, puissé-je être compté parmi les esclaves généreux, et si je ne suis pas libre de nom, être libre de cœur! Ceci vaut mieux que le double malheur d'avoir un mauvais cœur et d'obéir aux autres en esclave soumis.

MÉNÉLAOS.

O vieillard! tu as souffert avec moi de nombreuses fatigues de guerre, et maintenant tu prends part à ma félicité. Va, et annonce à mes compagnons ce que tu as vu et la bonne fortune qui nous est échue, afin qu'ils restent sur le rivage dans l'attente des combats qu'il me reste à livrer, je pense, et qu'ils aient soin de Hélénè, si toutefois nous pouvons quitter cette terre, et, tous, sains et saufs, échapper aux Barbares.

LE MESSAGER.

Cela sera fait, ô Roi! Mais je vois combien les divinateurs sont sans intelligence et pleins de mensonges. Il n'y a rien de vrai, ni dans la flamme du feu, ni dans la voix des oiseaux. C'est une ineptie de penser que les mortels sont secourus par les oiseaux. En effet, Kalkhas n'a jamais dit à l'armée, ni Hélénos, que leurs compagnons mourraient pour un spectre; et la Ville a été détruite en vain. On dira peut-être qu'un Dieu n'avait pas voulu leur révéler ces choses ? Pourquoi donc consulter les divinateurs? Il faut sacrifier aux Dieux et les implorer,

et laisser là les divinations. Elles ne sont qu'une illusion séduisante et vaine, et aucun ne s'est enrichi, sans travailler, par les seules divinations. La prudence et les sages desseins sont les meilleurs divinateurs.

LE CHOEUR.

Je pense des divinateurs ce qu'en pense ce vieillard. Celui qui a les Dieux pour amis possède dans sa demeure la meilleure des divinations.

HÉLÉNÈ.

Certes, jusqu'ici tout est pour le mieux. Mais comment, ô malheureux, es-tu venu sain et sauf de Troia ? A la vérité, il ne m'est pas utile de le savoir ; cependant il est naturel que des amis désirent connaître les maux de leurs amis.

MÉNÉLAOS.

Sans doute, tu me demandes beaucoup de choses, en une seule question, et d'une seule haleine. Que te dirai-je ? Nos désastres dans la mer d'Aigaios, les feux Euboïques de Nauplios, la Krétè, les villes Libyques où j'ai abordé, et l'observatoire de Perseus ? Je ne te satisferais point par mes paroles, et je souffrirais encore en te racontant mes misères, et j'éprouverais un double chagrin.

HÉLÉNÈ.

Tu as mieux parlé que je ne l'ai fait en te questionnant. Dis-moi cependant une seule chose entre toutes les

autres : combien de temps as-tu souffert, errant sur le dos de la mer?

MÉNÉLAOS.

Outre les dix années perdues devant Troia, j'en ai passé sept entières.

HÉLÉNÈ.

Hélas! hélas! Certes, c'est un long temps, ô malheureux! Mais, sauvé là-bas, tu es venu ici vers la mort!

MÉNÉLAOS.

Comment dis-tu? Que dis-tu? De quoi me menaces-tu, ô femme?

HÉLÉNÈ.

Fuis très promptement hors de cette terre, ou tu seras tué par l'homme dont voici la demeure!

MÉNÉLAOS.

Quelle action digne de mort ai-je commise?

HÉLÉNÈ.

Tu es venu contre son désir, et tu seras un empêchemant à mes noces.

MÉNÉLAOS.

Quelqu'un veut-il donc épouser ma femme?

HÉLÉNÈ.

Il veut m'infliger l'outrage que j'ai subi déjà.

MÉNÉLAOS.

Est-ce quelque homme puissant, ou le Tyran de cette terre ?

HÉLÉNÈ.

C'est le fils de Prôteus, qui commande à cette terre.

MÉNÉLAOS.

Voilà l'énigme que j'ai entendue de la Servante.

HÉLÉNÈ.

A quelle porte Barbare as-tu frappé ?

MÉNÉLAOS.

A celle-ci, d'où j'ai été chassé comme un mendiant.

HÉLÉNÈ.

Demandais-tu par hasard de la nourriture ? Oh ! malheureuse que je suis !

MÉNÉLAOS.

La chose était ainsi ; mais je ne prenais pas le nom de mendiant.

HÉLÉNÈ.

Tu sais donc, semble-t-il, tout ce qui concerne mes noces ?

MÉNÉLAOS.

Je le sais ; mais j'ignore si tu as pu y échapper.

HÉLÉNÈ.

Sache que je t'ai conservé un lit non souillé.

MÉNÉLAOS.

Quelle assurance en ai-je? Tes paroles me sont chères, si elles sont vraies.

HÉLÉNÈ.

Vois-tu ma demeure auprès de ce tombeau?

MÉNÉLAOS.

Je vois un lit de feuilles. Malheureuse! en quoi te regarde-t-il?

HÉLÉNÈ.

C'est ici que je viens supplier pour échapper à ces noces.

MÉNÉLAOS.

Est-ce à défaut d'autel, ou est-ce la coutume Barbare?

HÉLÉNÈ.

Ce tombeau me protège autant que les temples des Dieux.

MÉNÉLAOS.

Il ne me sera donc point permis de te ramener dans ma demeure?

HÉLÉNÈ.

L'épée t'attend, plutôt que mon lit.

MÉNÉLAOS.

Ainsi je suis le plus malheureux des vivants!

HÉLÈNÈ.

N'aie donc point honte, et fuis de cette terre.

MÉNÉLAOS.

En t'abandonnant? C'est pour toi que j'ai renversé Troia.

HÉLÈNÈ.

Cela vaut mieux que de mourir pour t'unir à moi.

MÉNÉLAOS.

Tu me conseilles des lâchetés indignes d'Ilios.

HÉLÈNÈ.

Tu ne peux tuer le Tyran, bien que tu le désires.

MÉNÉLAOS.

A-t-il un corps invulnérable au fer?

HÉLÈNÈ.

Tu le sauras! Oser des choses impossibles n'est pas d'un homme sage.

MÉNÉLAOS.

Tendrai-je en silence les mains pour être liées?

HÉLÉNÈ.

Tu es réduit à l'impuissance. Il faut user de quelque ruse.

MÉNÉLAOS.

Il est mieux de mourir en agissant que de ne rien tenter.

HÉLÉNÈ.

Il ne nous reste qu'une espérance de salut.

MÉNÉLAOS.

L'achat, l'audace, ou la persuasion?

HÉLÉNÈ.

Si le Tyran ne sait pas que tu es venu.

MÉNÉLAOS.

Qui me trahira? Certes, il ignorera qui je suis.

HÉLÉNÈ.

Il y a dans cette demeure une auxiliaire semblable aux Dieux.

MÉNÉLAOS.

Y a-t-il quelque Oracle au fond de ces demeures?

HÉLÉNÈ.

Non! mais la sœur du Tyran, Théonoè, ainsi qu'on la nomme.

MÉNÉLAOS.

A la vérité, c'est un nom fatidique. Mais dis ce qu'elle fera.

HÉLÉNÈ.

Elle sait tout. Elle dira à son frère que tu es ici.

MÉNÉLAOS.

Nous mourrons, car je ne puis me cacher.

HÉLÉNÈ.

Si nous pouvions la persuader en la suppliant...

MÉNÉLAOS.

De faire quoi? Vers quelle espérance me mènes-tu?

HÉLÉNÈ.

De ne point dire à son frère que tu es ici.

MÉNÉLAOS.

Si nous la persuadions, comment nous échapper de ce pays?

HÉLÉNÈ.

Aisément, si elle est notre alliée; mais, en secret, cela est impossible.

MÉNÉLAOS.

Ceci te regarde, car on s'entend de femme à femme.

HÉLÉNÈ.

Certes, elle aura les genoux entourés de mes bras!

MÉNÉLAOS.

Bien! mais si elle n'accueille pas notre demande?

HÉLÉNÈ.

Tu mourras, et moi, malheureuse, je serai mariée de force!

MÉNÉLAOS.

Tu es une traîtresse! Tu prends prétexte de cette violence.

HÉLÉNÈ.

Non! j'en jure un serment par ta tête!

MÉNÉLAOS.

Que dis-tu? Mourras-tu? Ne prendras-tu jamais un autre mari?

HÉLÉNÈ.

Je dis que je mourrai de la même épée, et que je tomberai près de toi.

MÉNÉLAOS.

Prends donc ma main droite en gage de foi.

HÉLÉNÈ.

Je la prends. Toi mort, je ne verrai plus la lumière.

MÉNÉLAOS.

Et moi, si tu m'es enlevée, je quitterai la vie.

HÉLÉNÈ.

Mais comment mourrons-nous, afin que ce soit avec gloire?

MÉNÉLAOS.

Après que tu seras tuée sur ce tombeau, je me tuerai. Mais, auparavant, j'engagerai un grand combat pour ta possession. Approche qui veut! Je ne déshonorerai pas ma gloire Troienne, et, de retour dans la Hellas, je n'encourrai aucun blâme, moi qui ai privé Thétis d'Akhilleus, qui ai contemplé le meurtre d'Aias Télamonien et qui ai vu le fils de Nèleus sans enfant! N'oserai-je mourir pour le salut de ma femme? Non, certes! car si les Dieux sont sages, ils couvrent d'une terre légère l'homme brave tué par ses ennemis, mais ils couchent les lâches sous une lourde terre!

LE CHOEUR.

O Dieux! que la race Tantaléienne soit enfin prospère et délivrée de ses maux!

HÉLÉNÈ.

Ah! malheureuse! telle est toujours ma mauvaise fortune! C'est fait de nous, Ménélaos! La fatidique Théonoè sort des demeures. La porte crie sur ses gonds. Fuis! Mais pourquoi fuir? Absente ou présente, elle te sait ici. O malheureuse, je suis perdue! Sauvé de Troia et d'une terre Barbare, tu tomberas de nouveau sous d'autres épées Barbares!

THÉONOÈ.

Toi, marche devant, portant le splendide éclat des torches, et, selon le rite divin, purifie l'Aithèr avec du soufre, afin que nous respirions l'air pur de l'Ouranos! Et toi, si quelque pied impie a foulé le chemin, répands-y la flamme lustrale, et secoue la torche de pin en feu là où je passerai. Ayant honoré les Dieux par le rite accoutumé, portez dans les demeures la flamme du foyer. — Hélénè! que te semble de mes divinations? Ton mari Ménélaos est venu à toi, le voici, privé de ses nefs et de ton spectre. O malheureux! tu es venu ici, ayant survécu à ces dangers, et tu ne sais si tu retourneras dans tes demeures ou si tu resteras ici. La dissension, en effet, est parmi les Dieux, et un syllogos se réunit en ce jour auprès de Zeus pour délibérer sur toi. Hèra, à la vérité, qui, auparavant, était ton ennemie, est maintenant bienveillante, et veut que tu retournes en sûreté dans ta patrie avec celle-ci, afin que la Hellas reconnaisse les fausses noces d'Alexandros, ce don de Kypris. Mais Kypris veut rendre vain ton retour, afin de n'être pas convaincue de ruse, et de ne point paraître avoir remporté la palme de la beauté à l'aide des fausses noces de Hélénè. La fin de ceci dépend de moi, soit, comme le désire Kypris, que je te perde en disant à mon frère que tu es ici; soit, au contraire, avec l'aide de Hèra, que je sauve ta vie, en cachant ceci à mon frère qui m'a ordonné de lui dire quand tu viendras dans ce pays. Qui veut aller le lui annoncer, afin que je sois en sûreté?

HÉLÉNÈ.

O Vierge! je tombe, suppliante, à tes genoux, et je me

prosterne ainsi humblement pour moi-même et pour celui-ci que je ne retrouve, enfin, et à peine, que pour le voir mourir ! Ne rapporte pas à ton frère que mon mari est venu ici dans mes chers bras, mais sauve-le, je t'en supplie ! Ne sacrifie pas ta piété à ton frère, en achetant ainsi sa gratitude inique et mauvaise. Le Dieu, en effet, hait la violence et ordonne que tous conservent ce qui leur appartient, mais non qu'on se livre à la rapine. Toutes les richesses injustes doivent être dédaignées. L'Ouranos et la terre sont le bien commun de tous les hommes. Ceux qui enrichissent leur demeure ne doivent pas envier les biens d'autrui, ni les enlever de force. Par l'ordre divin et pour mon malheur, Hermès m'a livré à ton père, afin qu'il me conservât à mon mari que voici et qui veut me reprendre. Comment donc, étant mort, me reprendra-t-il ? Et comment me rendra-t-on vivante à un mort ? C'est pourquoi songe à l'ordre divin et à l'honneur de ton père ! Le Dieu et ton père mort envieraient-ils le bien des autres, ou voudraient-ils le rendre ? Je pense qu'ils le rendraient. Il ne faut pas que tu obéisses à un frère injuste plutôt qu'à un père honnête. Mais si, étant divinatrice et croyant aux Dieux, tu violais l'équité de ton père pour plaire à ton frère injuste, il serait honteux que tu connusses les Choses divines, sachant ce qui est et ce qui n'est pas, et ignorant ce qui est juste. Délivre-moi, malheureuse, des maux qui m'accablent ; accorde-moi ce peu de faveur de la fortune. Il n'est personne, en effet, qui ne haïsse Hélénè dans la Hellas, parce que, dit-on, j'ai trahi mon mari, afin d'habiter les riches demeures des Phryges. Si je retourne dans la Hellas et si je rentre à Sparta, on saura alors et on verra que les Akhaiens ont péri par les ruses des Déesses, et que je n'ai pas trahi mes amis ; on me

rendra l'honneur de la chasteté; je marierai ma fille que maintenant nul n'épouse, et, mettant fin à cette errante et amère destinée, je jouirai des richesses que je possède dans ma demeure. Si celui-ci était mort et couché sur le bucher, absent je le poursuivrais de mes larmes; mais, aujourd'hui, me sera-t-il arraché, vivant, et sain et sauf? Je t'en supplie, ô Vierge, ne fais pas cela! Accorde-moi cette grâce, et imite les vertus d'un père équitable; car, la plus belle gloire des enfants, quand on est d'un père vertueux, est de posséder les mêmes vertus.

THÉONOÈ.

Les paroles que tu as dites sont dignes de compassion, et tu es à plaindre aussi. Je désire cependant entendre ce que dira Ménélaos pour sa vie.

MÉNÉLAOS.

Je ne consentirais ni à me jeter à tes genoux, ni à mouiller de larmes mes paupières, car je souillerais grandement ma gloire Troienne, si j'étais lâche. Cependant on dit qu'il est d'un homme de bonne race de verser des larmes dans le malheur; mais que la chose soit belle ou non, elle n'entreprendra pas sur mon courage. S'il te plaît de sauver un étranger qui réclame légitimement sa femme, rends-la et sauve-moi par surcroît; sinon, çe n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis longtemps, que je suis malheureux, et tu seras tenue pour une femme injuste. Cependant, des paroles dignes de moi et qui puissent grandement émouvoir ton cœur, je les dirai sur ce tombeau, avec des regrets pour ton père : — O vieillard! qui habites ce sépulcre de pierre, rends-moi, rends-moi la

femme que Zeus t'a envoyée pour me la garder. Je sais que, mort, tu ne pourras jamais me la rendre; mais celle-ci ne permettra pas qu'on parle mal de son père qui fut très glorieux autrefois, car cela dépend d'elle maintenant. — O souterrain Aidès, j'invoque aussi ton aide, moi qui, pour Hélénè, t'ai offert en sacrifice tant de guerriers tombés sous mon épée! Donc, ou rends-les à la vie, ou contrains celle-ci, ne méprisant pas la piété de son père, de me rendre ma femme. Mais si tu me l'arraches, je te dirai ce qu'elle ne t'a pas dit. Afin que tu le saches, ô Vierge, nous nous sommes engagés par serment, d'abord à combattre ton frère. Il faut qu'il meure ou que je meure! ceci est simple. S'il ne se présente pas au combat pied contre pied, et s'il veut nous réduire par la faim, ici, dans ce tombeau, j'ai résolu de tuer Hélénè et de m'enfoncer ensuite cette épée dans le foie, au sommet de ce sépulcre, afin qu'il soit arrosé des flots de notre sang, et que nous gisions tous deux auprès du mort, pour la douleur éternelle et pour l'opprobre de ton père! Jamais, en effet, ni ton frère, ni aucun autre n'épousera Hélénè! Je l'emmènerai, seul, dans ma demeure, si je puis, ou du moins chez les morts. Pourquoi te dire cela? Si je pleurais, m'abandonnant à une mollesse de femme, je te ferais plus de pitié qu'en restant résolu. Tue-moi donc, s'il te convient. Tu ne tueras pas un homme sans gloire. Mais, plutôt, cède à mes paroles, sois juste et rends-moi ma femme.

LE CHOEUR.

C'est à toi de décider, ô jeune fille! Juge donc de façon à plaire à tous.

THÉONOÈ.

Je suis telle, de nature, que j'aime la piété et que je la veux. Je me respecte moi-même, et je ne souillerai point la gloire de mon père, et je ne passerai point pour infâme afin de plaire à mon frère. Mon cœur est le grand sanctuaire naturel de la justice, et, par la puissance que je tiens de Nèreus, je m'efforcerai de sauver Ménélaos. Puisque Hèra veut te protéger, je te donnerai le même suffrage. Cependant, que Kypris me soit propice, bien qu'elle ne m'ait jamais hantée, car je veux rester toujours vierge ! Je consens aux reproches que tu as adressés à mon père sur son tombeau, car je serais injuste si je ne m'y rendais. S'il vivait, en effet, il vous rendrait l'un à l'autre, car il est une équité vengeresse chez les morts comme parmi les hommes vivants. L'âme des morts ne vit plus sans doute ; mais, emportée dans l'Aithèr immortel, elle garde un sentiment immortel. Afin de finir en peu de paroles, je tairai ta supplication, et je ne viendrai jamais en aide à la démence de mon frère. Je le sers, en effet, bien que je ne paraisse pas le servir, et je le rendrai vertueux d'impie qu'il est. Pour vous, trouvez quelque moyen de fuir. Je m'en vais et je me tairai. Mais commencez par les Dieux ! priez et suppliez Kypris, afin qu'elle vous laisse retourner dans la patrie, et afin que la résolution de Hèra soit toujours de te sauver, toi et ton mari. Et toi, ô mon père ! qui es mort, autant qu'il sera en ma puissance, jamais, pieux que tu étais, tu ne seras nommé impie !

LE CHOEUR.

Nul homme inique n'a jamais été prospère; mais l'espoir du salut est dans une cause juste.

HÉLÉNÈ.

Ménélaos, nous sommes sauvés par cette Vierge. Ce qu'il reste à faire est de songer tous deux à méditer une voie de salut.

MÉNÉLAOS.

Écoute donc. Tu es depuis longtemps dans cette demeure, et tu as fréquenté les serviteurs du Roi?

HÉLÉNÈ.

Pourquoi dis-tu cela? Tu me donnes de l'espoir, comme si tu avais conçu quelque chose d'heureux pour nous.

MÉNÉLAOS.

Ne pourrais-tu persuader à l'un de ceux qui prennent soin des chars de nous en donner un?

HÉLÉNÈ.

Je pourrais le lui persuader; mais comment fuir, nous qui ne connaissons pas les chemins de cette terre Barbare?

MÉNÉLAOS.

Tu me prouves que cela est impossible. Mais si, caché dans la demeure, je tuais le Roi avec l'épée à deux tranchants?

HÉLÉNÈ.

La sœur ne le souffrirait pas, ni ne se tairait, si tu devais tuer son frère.

MÉNÉLAOS.

Nous n'avons pas de nef sur laquelle nous puissions fuir, car celle que nous avions est au fond de la mer.

HÉLÉNÈ.

Écoute, si toutefois une femme peut parler sagement : Veux-tu passer pour mort, sans l'être?

MÉNÉLAOS.

C'est un présage funeste. Cependant, s'il y a profit à le dire, je suis prêt à passer pour mort, sans l'être.

HÉLÉNÈ.

Par ma chevelure rasée et par mes lamentations, je susciterai la compassion de cet impie.

MÉNÉLAOS.

Mais comment ceci amènera-t-il notre salut? Il y a dans ceci quelque chose d'antique.

HÉLÉNÈ.

Comme si tu avais péri dans la mer, je demanderai au Tyran de ce pays la grâce de t'enfermer dans un cénotaphe.

MÉNÉLAOS.

Supposons qu'il te l'accorde; mais, comment nous

échapperons-nous ensuite sans nef, après avoir enfermé mon corps dans un cénotaphe?

HÉLÉNÈ.

Je lui demanderai une nef à l'aide de laquelle nous jetterons à la mer les offrandes de la sépulture.

MÉNÉLAOS.

Tu as bien parlé, sauf sur un seul point. S'il t'ordonnait de m'ensevelir dans la terre, ton dessein serait réduit à rien.

HÉLÉNÈ.

Je dirai qu'il n'est pas dans les coutumes de la Hellas d'enfermer dans la terre ceux qui ont péri en mer.

MÉNÉLAOS.

Une fois encore c'est bien parlé. Puis, je m'embarquerai avec toi sur la même nef, afin de jeter tous deux les offrandes à la mer?

HÉLÉNÈ.

Il faut d'abord que vous veniez, toi et tes compagnons de navigation échappés au naufrage.

MÉNÉLAOS.

Quand je serai arrivé à la nef qui est encore à l'ancre, chacun, homme contre homme, se tiendra debout, armé de l'épée.

HÉLÉNÈ.

C'est à toi de tout ordonner. Seulement, que des vents favorables enflent nos voiles et poussent notre nef!

MÉNÉLAOS.

Cela sera. Les Dieux mettront fin à mes travaux. Mais de qui diras-tu avoir appris que j'étais mort?

HÉLÉNÈ.

De toi. Dis que, naviguant avec le fils d'Atreus, seul, tu as échappé à la mort, et que tu l'as vu mourir.

MÉNÉLAOS.

Ces haillons qui me couvrent, seuls restes de ma nef, feront foi de mes paroles.

HÉLÉNE.

Ils viennent à propos, quoique tout d'abord ils nous aient nui; mais ce malheur amènera un bien.

MÉNÉLAOS.

Faut-il que j'entre avec toi dans la demeure, ou que je reste tranquillement auprès de ce tombeau?

HÉLÉNÈ.

Reste ici, car si on voulait te maltraiter, ce tombeau et ton épée te protégeraient. Pour moi, je vais entrer dans la demeure; je couperai ma chevelure, je me couvrirai de vêtements noirs au lieu de blancs et je déchirerai de mes ongles mes joues sanglantes; car le danger est grand

et je vois deux chances : Ou il me faut mourir, si on me découvre, ou je retournerai dans la patrie et je te sauverai. O vénérable Hèra! qui couches dans le lit de Zeus, délivre de leurs maux deux malheureux! Nous t'en supplions en levant les bras vers l'Ouranos où tu habites parmi les astres splendides! Et toi, qui reçus la palme de la beauté pour prix de mes noces, Kypris, fille de Dionè, ne me perds pas! C'est assez des maux que tu m'as infligés en livrant mon nom aux Barbares, à défaut de mon corps. Si tu veux me tuer, permets que je meure dans ma patrie. Pourquoi es-tu insatiable de maux, suscitant toujours les amours, les fraudes et les séductions qui emplissent les demeures de sang? Si tu étais plus modérée, tu serais la plus douce aux hommes entre toutes les Déesses. Je n'en dirai pas plus.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Toi qui, sous les rameaux épais, habites les demeures des Muses, je t'appelle, doux oiseau, Rossignol plaintif et harmonieux! Viens, toi qui modules ton chant! Accompagne mes lamentations, et célèbre les maux de la malheureuse Hélénè et les misères déplorables des Iliades, quand vint, sur une nef Barbare, se ruant à travers les plaines bruyantes de la mer et amenant de Lakédaimôn tes noces fatales aux Priamides, ô Hélénè! Paris, le funeste époux conduit par Aphrodita!

Antistrophe I.

De nombreux Akhaiens, par les lances et les pierres,

ont expiré misérablement, contraignant leurs femmes de couper leurs chevelures, et laissant les demeures vides d'époux! Et combien aussi en a fait périr l'homme solitaire qui, illuminant la côte de l'Euboia d'une flamme ardente, jeta les Akhaiens contre les rochers Kapharéens et les rivages de la mer d'Aigaios, à l'aide d'une lumière trompeuse! Et funestes aussi furent les promontoires sans port, lorsque Ménélaos, chassé de sa patrie par le souffle des tempêtes, emmena avec lui sur sa nef, et sous un vêtement Barbare, un monstre, ou du moins une cause de dissension pour les Danaens, le spectre fait d'une nuée et consacré par Hèra.

Strophe II.

Quel homme peut affirmer, après avoir recherché les dernières fins, qu'il a découvert ce qui est Dieu ou non, ou de nature intermédiaire, quand il considère les caprices et les contradictions de la volonté divine qui change au gré des événements? Tu es née de Zeus, ô Hélénè! Le Cygne, ton père t'a engendrée dans le sein de Lèda, et cependant tu es déshonorée dans la Hellas, comme injurieuse, traîtresse, perfide et impie! Je ne sais donc ce qu'on peut tenir pour certain parmi les hommes; mais j'ai trouvé la parole des Dieux toujours vraie.

Antistrophe II.

Vous êtes insensés, tous, tant que vous êtes, qui, désirant la gloire guerrière, méditez follement de mettre fin aux dissensions des mortels à l'aide de la lance belliqueuse. Si l'effusion du sang doit terminer leurs querelles, jamais la discorde ne cessera entre les Villes des

hommes. Ainsi les combats ont envahi la terre de Priamos, quand des paroles seules pouvaient apaiser la querelle soulevée à cause de toi, ô Hélénè! Et maintenant les Troiens ont été envoyés dans le Hadès; et, comme l'éclair de Zeus, la flamme a consumé leurs murailles, et désastres sur désastres ont accablé les Troiens!

THÉOKLYMÈNOS.

Salut, ô tombeau de mon père! En effet, afin de te saluer, je t'ai enseveli, Prôteus, au seuil de la demeure; et, toujours, en entrant et en sortant, ô Père, ton fils Théoklymènos te parle! — Vous, serviteurs, rentrez les chiens et les rets dans la maison royale. Pour moi, je me blâme souvent moi-même, car je ne mets pas les mauvais à mort. J'apprends à l'instant qu'un Hellène est venu ouvertement sur cette terre, et qu'il a échappé aux sentinelles. C'est un espion, ou il tente d'enlever secrètement Hélénè; mais il mourra, si on le prend. Quoi! il me semble qu'il a déjà accompli son dessein, car la Tyndaride n'est plus auprès de ce tombeau et s'est enfuie de cette terre sur une nef. Hohé! Ouvrez les barrières et l'enclos des chevaux, et amenez les chars, serviteurs! Que je ne laisse pas au moins enlever de cette terre la femme que je veux épouser! — Restez! Je vois dans les demeures celle que nous poursuivons. Elle n'a point fui. — Pourquoi as-tu changé tes pépios blancs en péplos noirs? Pourquoi le fer a-t-il coupé les cheveux de ta noble tête? Pourquoi arroses-tu tes joues de tes larmes? Gémis-tu à cause de songes nocturnes, ou quelque rumeur venue de ta patrie remplit-elle ton cœur de chagrin?

HÉLÉNÈ.

O Maître ! car je te nommerai désormais de ce nom, je meurs ! J'ai tout perdu, je ne suis plus rien !

THÉOKLYMÈNOS.

Quel malheur t'est-il arrivé ? Quelle calamité ?

HÉLÉNÈ.

Ménélaos... hélas ! Comment dirai-je ?... est mort !

THÉOKLYMÈNOS.

Je ne me réjouis pas de ta nouvelle, et cependant j'en suis heureux. Comment l'as-tu apprise ? Est-ce Théonoè qui te l'a dit ?

HÉLÉNÈ.

Oui ! et cet homme aussi, qui était présent quand Ménélaos est mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Quelqu'un est donc venu t'affirmer cette nouvelle ?

HÉLÉNÈ.

Il est venu. Puisse-t-il arriver, comme je désire qu'il se présente !

THÉOKLYMÈNOS.

Qui est-il ? Où est-il ? afin que je sache avec certitude.

HÉLÉNÈ.

Le voici, assis, tremblant, près de ce tombeau.

THÉOKLYMÈNOS.

O Apollôn ! Qu'il est étrange à voir sous ce vêtement en haillons !

HÉLÉNÈ.

Hélas ! il me semble que mon mari est ainsi !

THÉOKLYMÈNOS.

De quel pays est cet homme ? D'où a-t-il abordé cette terre ?

HÉLÉNÈ.

Il est Hellène. C'est un des Akhaiens qui naviguaient avec mon mari.

THÉOKLYMÈNOS.

De quelle façon dit-il que Ménélaos a péri ?

HÉLÉNÈ.

Très misérablement, dans les flots de la mer.

THÉOKLYMÈNOS.

Où naviguait-il ? Sur une mer Barbare ?

HÉLÉNÈ.

Jeté contre les rochers inhospitaliers de la Libya.

THÉOKLYMÈNOS.

Mais comment celui-ci n'a-t-il pas péri, étant sur la même nef ?

HÉLÉNÈ.

Les moindres sont parfois plus heureux que les meilleurs.

THÉOKLYMÈNOS.

Où a-t-il laissé les débris de sa nef ?

HÉLÉNÈ.

Plût aux Dieux qu'il y eût péri, et non Ménélaos !

THÉOKLYMÈNOS.

Donc, il est mort ! Mais sur quelle nef est venu celui-ci ?

HÉLÉNÈ.

Des marins l'ont trouvé et recueilli, dit-il.

THÉOKLYMÈNOS.

Où est le fléau envoyé à Troia à ta place ?

HÉLÉNÈ.

Tu parles du spectre aérien ? Il s'est dissipé dans l'air.

THÉOKLYMÈNOS.

O Priamos et Terre Troienne, comme vous avez péri en vain !

HÉLÉNÈ.

moi aussi j'ai eu ma part de la ruine des Priamides !

THÉOKLYMÈNOS.

A-t-il laissé ton mari non enseveli, ou l'a-t-il mis dans la terre ?

HÉLÉNÈ.

Il l'a laissé non enseveli, pour ma plus amère douleur !

THÉOKLYMÉNOS.

Est-ce pour cela que tu as coupé les tresses de ta chevelure blonde ?

HÉLÉNÈ.

Il m'est cher, quelque part qu'il soit.

THÉOKLYMÉNOS.

Pleures-tu sincèrement ce malheur

HÉLÉNÈ.

Serait-il facile de se cacher de ta sœur ?

THÉOKLYMÉNOS.

Non. Mais quoi ? habiteras-tu encore ce tombeau ?

HÉLÉNÈ.

Pourquoi me harceler de paroles, et ne pas laisser le mort en repos ?

THÉOKLYMÉNOS.

Tu restes encore fidèle à ton mari sans doute, et tu me fuis ?

HÉLÉNÈ.

Je ne te fuirai plus. Désormais, décide de mes noces.

THÉOKLYMÉNOS.

Tu y consens bien tard ; cependant je t'en loue.

HÉLÈNÈ.

Sais-tu ce que tu dois faire ? Oublions les choses passées.

THÉOKLYMÈNOS.

A quelle condition ? Car une grâce répond à une grâce.

HÉLÈNÈ.

Faisons alliance ! Réconcilie-toi avec moi.

THÉOKLYMÈNOS.

Je rejette la colère que j'avais contre toi. Qu'elle se dissipe dans l'air !

HÉLÈNÈ.

Je serre donc tes genoux, puisque tu m'aimes.

THÉOKLYMÈNOS.

Que veux-tu me demander en me suppliant ainsi ?

HÉLÈNÈ.

Je veux ensevelir mon mari mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Quoi ! Ensevelit-on les absents ? Met-on une ombre en terre ?

HÉLÈNÈ.

C'est une coutume des Hellènes, quand un homme est mort en mer...

THÉOKLYMÈNOS.

De faire quoi ? Certés, les Pélopides sont habiles en de telles choses.

HÉLÉNÈ.

De l'ensevelir dans un péplos vide.

THÉOKLYMÈNOS.

Fais-lui des funérailles, élève-lui un tombeau où tu voudras.

HÉLÉNÈ.

Nous n'ensevelissons pas ainsi les marins qui ont péri.

THÉOKLYMÈNOS.

Comment donc ? J'ignore les coutumes des Hellènes.

HÉLÉNÈ.

C'est dans la mer que nous jetons ce qu'il faut aux morts.

THÉOKLYMÈNOS.

Que veux-tu donc que je te donne pour le mort ?

HÉLÉNÈ.

Je ne sais ; j'ignore toutes ces choses, ayant été heureuse avant ce jour.

THÉOKLYMÈNOS.

O Étranger, tu m'as apporté une agréable nouvelle.

MÉNÉLAOS.

Elle ne l'est pas à moi, du moins, ni au mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Comment ensevelissez-vous ceux qui ont péri en mer?

MÉNÉLAOS.

Comme le permet la richesse de chacun.

THÉOKLYMÈNOS.

En ce qui concerne le luxe, demande ce que tu voudras, pour l'amour de celle-ci.

MÉNÉLAOS.

D'abord on offre une libation de sang aux morts.

THÉOKLYMÈNOS.

De quel sang? Enseigne-moi, j'obéirai.

MÉNÉLAOS.

Décide toi-même. Ce que tu donneras suffira.

THÉOKLYMÈNOS.

Chez les Barbares la coutume est de sacrifier un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAOS.

Cependant, si tu offres quelque chose, ne donne rien d'indigne.

THÉOKLYMENOS.

Je n'en manque pas dans mes riches troupeaux.

MÉNÉLAOS.

Des lits aussi sont apportés, vides de corps.

THÉOKLYMÈNOS.

Soit! Qu'a-t-on coutume encore d'offrir ?

MÉNÉLAOS.

Des armes d'airain; car c'était un ami de la lance.

THÉOKLYMÈNOS.

Ce que je donnerai sera digne des Pélopides.

MÉNÉLAOS.

Et, aussi, les plus belles choses que fait germer la terre.

THÉOKLYMÈNOS.

Mais quoi? De quelle façon jetez vous cela dans la mer?

MÉNÉLAOS.

Il faut une nef et des rameurs.

THÉOKLYMÈNOS.

A quelle distance de terre la nef doit-elle s'arrêter?

MÉNÉLAOS.

De façon qu'on puisse à peine la voir de terre.

THÉOKLYMÈNOS.

Pourquoi la Hellas a-t-elle cette coutume ? D'où cela vient-il ?

MÉNÉLAOS.

C'est de peur que les flots ne rejettent les offrandes contre le bord.

THÉOKLYMÈNOS.

Il y aura une rapide nef Phoinissienne.

MÉNÉLAOS.

Ce sera bien fait, et agréable à Ménélaos.

THÉOKLYMÈNOS.

Ne peux-tu faire tout ceci sans elle ?

MÉNÉLAOS.

C'est la tâche d'une mère, d'une épouse, ou d'un fils.

THÉOKLYMÈNOS.

Tu dis donc que c'est à elle d'ensevelir son mari ?

MÉNÉLAOS.

La pitié des justes est de respecter les lois des morts.

THÉOKLYMÈNOS.

Soit ! Il me convient que ma femme soit pieuse. Je rentre donc dans la demeure, afin d'y prendre les offrandes mortuaires. Je ne te renverrai pas de cette terre avec

des mains vides, en récompense de Hélénè. Et, parce que tu m'as apporté une heureuse nouvelle, au lieu de ces haillons sordides, tu recevras des vêtements et de la nourriture, pour que tu puisses retourner dans ta patrie, car je te vois maintenant dans un triste état. Pour toi, ô malheureuse! ne te ronge pas d'un regret irrémédiable. Ménélaos a subi son destin. Ton mari est mort et ne peut revivre.

MÉNÉLAOS.

O jeune femme! maintenant ton devoir est d'aimer ton mari et d'oublier celui qui est mort. Dans l'état présent des choses, ceci est pour le mieux. Si je retourne dans la Hellas, sain et sauf, je te laverai de tout blâme, si tu es telle qu'il convient que tu sois envers ton mari.

HÉLÉNÈ.

Il en sera ainsi, et mon mari ne me reprochera jamais rien, et toi-même en seras témoin. O malheureux! entre, lave ton corps, et change de vêtements. Je te serai bienveillante sans retard. Tu rendras les honneurs funèbres à notre très cher Ménélaos, avec un plus grand zèle, si tu obtiens de moi ce qui t'est dû.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Autrefois, la Mère des Dieux, qui habite les montagnes, courut d'un pied rapide à travers les halliers sauvages, les fleuves et les eaux de la mer aux bruits sans nombre,

dans son désir de sa fille perdue et qu'on ne peut nommer. Les Krotales de Bromios rendaient un son strident; et, avec la Déesse traînée sur un char attelé de bêtes fauves, allaient les Nymphes rapides à la recherche de la jeune fille enlevée aux chœurs des vierges, et Artémis armée de ses flèches, et la Déesse au visage terrible, armée de la balance. Mais Zeus, du haut de l'Ouranos, décrétait une autre Moire.

Antistrophe I.

Mais quand la Mère, après tant de courses vagabondes, eut cherché en vain le rusé ravisseur de sa fille, elle traversa les neigeuses retraites des Nymphes Idaiennes, et, dans son deuil, se jeta sur les rochers neigeux. Elle ne féconda plus, par le labour, les champs stériles des mortels; elle consuma par la faim la race des peuples; elle ne dispensa plus aux troupeaux la joyeuse pâture des arbustes. La vie manqua aux Villes; il n'y eut plus de sacrifices aux Dieux, plus d'offrandes brûlées sur les autels; et, dans le cruel regret de sa fille, elle défendit aux sources fraîches de répandre leurs eaux limpides.

Strophe II.

Cependant, après qu'elle eut enlevé leurs festins aux Dieux et à la race humaine, Zeus, pour apaiser la colère funeste de la Mère, dit ceci : — Allez, vénérables Kharites, allez! calmez par votre concert la douleur de Dèmètèr irritée à cause de sa fille, et vous, Muses, par le chœur de vos hymnes! — Alors, la première entre les Dieux heureux, la très belle Kypris, fit résonner la peau sonore du tympanon, et la trompette d'airain; et la

Déesse Dèmètèr rit, et prit dans ses mains la flûte grave, et se réjouit de ses modulations.

Antistrophe II.

Toi, à qui il n'était point permis de recevoir celui-ci dans ton lit, tu as irrité la grande Déesse, ô ma fille, en négligeant les sacrifices divins ! Il y a une grande puissance dans les nébrides tachetées, dans les lierres qui entourent les thyrses sacrés, dans les krotales agitées circulairement, dans la chevelure flottante des Bromiades et dans les veillées de la Déesse . . . . mais toi, tu te glorifiais seulement de ta beauté !

HÉLÉNÈ.

O amies ! tout va bien pour nous dans les demeures, car la fille de Prôteus, qui vient en aide à notre ruse, interrogée devant mon mari, n'a rien révélé à son frère, et, par bienveillance pour moi, a dit que Ménélaos était mort et ne voyait plus la lumière. Mon mari a profité habilement de cette bonne fortune. Il porte lui-même, en effet, les armes qu'il devait jeter dans la mer ; il a passé son bras vigoureux dans l'anneau du bouclier, et saisi la lance de la main droite, comme pour rendre avec moi les honneurs funèbres au mort. Tout son corps est bien armé pour le combat, afin de dresser, de sa main, des trophées sur des milliers de Barbares, quand nous serons montés dans la nef munie d'avirons. Ayant changé contre d'autres vêtements ses haillons de naufragé, je l'en ai revêtu moi-même, et je lui ai donné un bain d'eau fluviale,

dont il a été longtemps privé. Mais il sort des demeures, celui qui pense tenir dans ses mains mes noces toutes prêtes. Il faut me taire. Et vous, par bienveillance pour moi, faites de même et fermez la bouche, afin que si nous réussissons à nous sauver nous-mêmes, nous vous sauvions aussi.

THÉOKLYMÈNOS.

Avancez, serviteurs, dans l'ordre prescrit par l'Étranger, et portez les offrandes mortuaires et marines. Mais toi, Hélénè, si je te semble bien parler, crois-moi, reste ici. Présente, ou de loin, tu rendras hommage à ton mari. Je crains que le regret ne te pousse à jeter ton corps dans les flots de la mer, entraînée par l'amour de ton premier mari, car tu le pleures outre mesure, lui qui n'est plus.

HÉLÉNÈ.

O illustre époux! il est nécessaire que j'honore mon premier lit nuptial et son souvenir. Dans mon amour pour mon mari, j'aurais voulu mourir avec lui; mais à quoi lui servirait, puisqu'il est mort, que je mourusse aussi? Cependant, permets-moi d'aller lui rendre moi-même les honneurs funèbres, et que les Dieux t'accordent tout ce que je désire, ainsi qu'à cet étranger qui nous aide en ceci! Puisque tu as été bienveillant pour Ménélaos et pour moi, je te serai dans ta demeure une épouse telle qu'il te la faut. En effet, tout marche à une heureuse fin. Mais qu'on nous donne une nef dans laquelle nous transporterons ces offrandes, afin que ta faveur soit entière.

THÉOKLYMÈNOS.

Va, toi, et donne leur une nef Sidonienne à cinquante avirons, ainsi que des rameurs!

HÉLÉNÈ.

Celui qui ordonne les funérailles ne gouvernera-t-il pas la nef?

THÉOKLYMÈNOS.

Certes! il faut que mes mariniers lui obéissent.

HÉLÉNÈ.

Ordonne-le de nouveau, afin que tous l'entendent clairement.

THÉOKLYMÈNOS.

Je l'ordonne une deuxième, et même une troisième fois, si cela te plaît.

HÉLÉNÈ.

Que tout te soit propice, ainsi qu'à mes desseins!

THÉOKLYMÈNOS.

Ne flétris donc pas ta beauté par trop de larmes.

HÉLÉNÈ.

Ce jour te prouvera ma gratitude.

THÉOKLYMÈNOS.

Le soin qu'on prend des morts n'est que fatigue sans profit.

HÉLÉNÈ.

Je songe ici à d'autres encore qu'aux morts.

THÉOKLYMÉNOS.

Tu n'auras pas en moi un mari pire que Ménélaos.

HÉLÉNÈ.

Je ne te reproche rien ; la fortune seule m'inquiète.

THÉOKLYMÉNOS.

Tout dépend de toi, si tu m'accordes ta bienveillance.

HÉLÉNÈ.

Ce n'est pas de ce jour que j'ai appris à aimer mes amis.

THÉOKLYMÉNOS.

Veux-tu que, pour t'aider, je monte aussi sur la nef ?

HÉLÉNÈ.

Non certes ! Tu ne peux servir tes serviteurs, ô Roi !

THÉOKLYMÉNOS.

Donc, je m'abstiens des rites des Pélopides. Mes demeures sont pures, car Ménélaos n'a point rendu l'âme ici. Qu'on dise à mes Hipparkhes d'apporter dans ma demeure les présents nuptiaux. Il faut que toute cette terre retentisse de joyeux chants d'hyménée pour l'hymen de Hélénè et le mien, et qu'il soit dit heureux ! Et toi, ô Étranger, va ! et jetant dans la mer ces offrandes à son

premier mari, reviens en hâte vers la demeure avec l'épouse, afin qu'ayant célébré ses noces, tu partes pour ta patrie, ou tu restes ici pour y vivre heureux.

MÉNÉLAOS.

O Zeus, tu es appelé le Dieu sage et paternel! Regarde-nous et délivre-nous de nos maux! Aide-nous puissamment à traîner notre fortune adverse; et si tu nous effleures seulement de ta main suprême, nous atteindrons la félicité à laquelle nous voulons arriver. C'est assez, en effet, des peines que nous avons subies jusqu'à ce jour. Je vous ai souvent invoqués en vain, ô Dieux! pour que vous m'affranchissiez de mes misères; mais je ne dois pas être toujours malheureux, et je dois enfin marcher d'un pied sûr. Si vous m'accordez une seule faveur, vous me rendrez heureux désormais.

LE CHOEUR.

Strophe I.

O rapide nef Phoinissienne et Sidônienne, qui fais bruire les flots, chère aux rameurs, qui mènes les belles danses des dauphins joyeux, quand la mer est tranquille, et quand la glauque fille de Pontos, Galanéia, parle ainsi : — Tendez les voiles au vent et saisissez les avirons de sapin, ô matelots! Iô, marins! Conduisez Hélénè au rivage où sont les demeures de Perseus! —

Antistrophe I.

Et là tu rencontreras peut-être les Leukippides, au bord du fleuve, ou devant le temple de Pallas; et, après un si long temps, tu te mêleras enfin aux danses et aux nocturnes fêtes joyeuses de Hyakinthos que tua Phoibos en cherchant à l'atteindre de son disque; d'où vint que le fils de Zeus ordonna que la terre Lakainienne célébrât ce jour par des sacrifices solennels. Et tu y rencontreras aussi la fille que tu as laissée dans ta demeure, et pour qui les torches nuptiales ne se sont point encore allumées.

Strophe II.

Plût aux Dieux que nous fussions portées dans l'air comme les oiseaux de la Libya, qui, par masse serrée, s'enfuient loin des tempêtes d'hiver, obéissant à la voix du plus vieux qui les mène, et qui volent à grand bruit vers les plaines fertiles et chaudes! Oiseaux aux longs cous, émules des nuées, allez vers les Pléiades et le nocturne Oriôn; et, vous arrêtant sur l'Eurotas, annoncez que Ménélaos, ayant pris la Ville de Dardanos, revient dans sa demeure.

Antistrophe II.

Venez enfin, sur votre char attelé de chevaux, au travers de l'Aithèr, Enfants Tyndarides, qui habitez l'Ouranos sous les tourbillons des astres resplendissants! Sauvez Hélénè en faisant courir sur la glauque mer, sur les eaux bleues et les flots blancs de la mer, un souffle propice aux marins et envoyé par Zeus! Chassez loin de votre sœur la renommée honteuse de noces Barbares, dont elle a été

cruellement accusée à cause de la Querelle Idaienne, bien qu'elle ne soit jamais allée vers Ilios et les tours de Phoibos.

LE MESSAGER.

O Roi, je te rencontre à propos dans la demeure, car tu vas apprendre de moi des malheurs inattendus.

THÉOKLYMÈNOS.

Qu'est-ce donc ?

LE MESSAGER.

Cherche à épouser une autre femme, car Hélénè a quitté cette terre.

THÉOKLYMÈNOS.

S'est-elle envolée, ou est-elle partie à pied ?

LE MESSAGER.

Ménélaos l'a enlevée sur une nef. Lui-même est venu t'annoncer sa propre mort.

THÉOKLYMÈNOS.

Oh ! que tu m'apprends d'étranges choses ! Mais quelle nef les a emportés loin de cette terre ? Tes paroles sont incroyables.

LE MESSAGER.

La nef que tu as donnée à l'Étranger. Il est parti avec tes marins, pour que tu le saches en peu de mots.

THÉOKLYMÈNOS.

Comment? Je veux le savoir. Je ne comprends pas, en effet, qu'un seul homme ait été plus fort que tant de marins parmi lesquels tu te trouvais.

LE MESSAGER.

Ayant quitté cette demeure royale, la fille de Zeus arriva à la mer, marchant avec ruse d'un pied délicat, et pleurant son mari qui était auprès d'elle et non mort. Étant parvenus à l'enceinte où sont les nefs, nous avons choisi la meilleure nef Sidônienne à cinquante bancs de rameurs; puis, le travail a succédé au travail. L'un a dressé le mât, l'autre a mis en place et disposé les avirons. On a hissé les blanches voiles et lié le gouvernail avec des courroies. Pendant que nous faisions ce travail, des hommes Hellènes, compagnons de Ménélaos, qui nous observaient, s'approchèrent du rivage, vêtus de haillons de naufragés, beaux de visage mais d'un sale aspect. Dès que le fils d'Atreus les eut aperçus, il leur dit avec une tristesse pleine de ruse : — O malheureux, comment et sur quelle nef akhaienne et naufragée êtes-vous venus? Ne nous accompagnerez-vous pas pour ensevelir le fils d'Atreus, mort, et à qui, bien qu'il soit absent, la Tyndaride rend les honneurs funèbres? — Et, versant de fausses larmes, ils entrèrent dans la nef, apportant à Ménélaos les offrandes à jeter à la mer. Ceci nous était suspect, et nous nous étonnions entre nous du grand nombre de ces hommes; mais nous restions muets cependant, selon tes ordres; car, en voulant que l'Étranger commandât sur la nef, tu as tout perdu. Déjà nous avions aisément porté tout le reste dans la nef, mais le taureau ne voulait pas

approcher; et il mugissait, roulant des yeux, courbant son dos et nous menaçant obliquement de ses cornes, afin que nous ne le touchions pas. Alors le mari de Hélénè s'écria : — O vous qui avez renversé la Ville d'Ilios, saisissez à la façon des Hellènes, soulevez ce taureau sur vos jeunes épaules, et jetez-le à la proue; et, en même temps, mon épée que voici sacrifiera cette victime au mort ! — Et, lui obéissant, ils saisirent le taureau et le déposèrent sur le pont de la nef. Et Ménélaos, caressant le cou et le front du cheval lié d'une seule courroie, le fit entrer dans la nef. Enfin, tout étant embarqué, Hélénè monta de son beau pied à l'échelle, et s'assit au milieu des bancs. Et Ménélaos, qui passait pour être mort, était auprès d'elle, et ses compagnons se tenaient en nombre égal à droite et à gauche, chaque homme surveillant chacun de nous, tous ayant des épées cachées sous leurs vêtements. Et la mer retentit de nos clameurs dès que nous eûmes entendu la voix du chef des rameurs. Lorsque nous fûmes ni trop loin, ni trop près de la terre, celui qui tenait la barre du gouvernail interrogea Ménélaos : — Faut-il aller plus avant, ô Étranger, ou est-ce bien ainsi ? Car le commandement de la nef t'appartient. — Et Ménélaos dit : — C'est assez. — Puis, tirant son épée, il s'avança vers la proue, et s'approchant du taureau, mais sans faire mention de mort, il trancha la gorge de la victime et pria ainsi : — O toi qui habites dans la mer, maritime Poseidôn, et vous chastes filles de Nèreus, emmenez-nous vers le rivage de Nauplia, sains et saufs, loin de cette terre, ma femme et moi ! — Et alors les flots de sang jaillirent dans la mer, en présage d'un voyage heureux pour l'Étranger. Et quelqu'un d'entre nous dit : — Cette navigation est une ruse. Retournons en arrière,

marins. Toi, commande la manœuvre, et toi, tourne le gouvernail. — Mais, ayant égorgé le taureau, le fils d'Atreus, se dressant debout, excita de la voix ses compagnons : — O fleur de la Hellas, pourquoi tardez-vous à égorger, à massacrer ces Barbares et à les jeter de la nef dans la mer? — Et notre chef cria de son côté à ses marins : — Allons! que l'un se saisisse d'un banc de rameur brisé, l'autre d'un aviron, et que chacun ensanglante la tête de ces Étrangers ennemis! — Et tous se dressèrent debout, Hellènes et Aigyptiens : ceux-ci armés de crocs marins, et ceux-là d'épées. Et la nef ruisselait de sang; et du haut de la poupe, Hélénè les exhortait ainsi : — Songez à votre gloire Troienne! montrez qui vous êtes à ces hommes Barbares! — Et, dans leur hâte les uns tombaient, et les autres se relevaient, et d'autres gisaient morts. Mais Ménélaos, revêtu de ses armes, surveillant le point où ses compagnons faiblissaient, y brandissait son épée de la main droite, précipitait les nôtres dans la mer et dépouillait le nef de tes marins. Puis, le Roi, allant au gouvernail, ordonna de diriger la nef vers la Hellas. Et ils dressèrent le mât, et des vents propices soufflèrent, et ils s'éloignèrent ainsi de la terre. Et moi, échappant à la mort, je me jetai à la mer du côté de l'ancre; et j'étais déjà sans forces, quand quelqu'un me tendit une corde et m'attira à terre, afin que je pusse t'annoncer ceci. Rien n'est plus utile aux hommes qu'une prudente défiance.

LE CHŒUR.

Je n'aurais jamais pensé, ô Roi, que Ménélaos pût te tromper comme il nous a trompés.

THÉOKLYMÉNOS.

Oh! malheureux que je suis! Jouet des ruses d'une femme! Mes noces se sont évanouies! A la vérité, si on pouvait reprendre la nef en la poursuivant, je serais bientôt maître de ces étrangers. Mais je me vengerai de ma sœur qui m'a trahi, qui, voyant Ménélaos dans les demeures, ne me l'a pas révélé. Elle n'abusera donc plus jamais personne par ses divinations.

LE CHŒUR.

Où cours-tu, ô Maître? vers quel meurtre?

THÉOKLYMÉNOS.

Où la Justice m'ordonne d'aller. Retire-toi de mon chemin.

LE CHŒUR.

Je ne lâcherai pas ton péplos. Tu cours à de grands malheurs.

THÉOKLYMÉNOS.

Commanderas-tu à ton Maître, toi qui es esclave?

LE CHOEUR.

J'ai toute ma raison, en effet.

THÉOKLYMÉNOS.

Non, selon moi, à moins que tu ne me laisses...

LE CHOEUR.

Certes, je ne te laisserai pas.

THÉOKLYMÈNOS.

Tuer une très mauvaise sœur...

LE CHOEUR.

Très pieuse, plutôt.

THÉOKLYMÈNOS.

Qui m'a trahi...

LE CHOEUR.

C'est noblement trahir que de faire ce qui est juste.

THÉOKLYMÈNOS.

En livrant ma femme à un autre.

LE CHOEUR.

A ceux qui ont plus de droits sur elle.

THÉOKLYMENOS.

Qui est donc maître de ce qui est à moi ?

LE CHOEUR.

Celui qui l'a reçue de son père.

THÉOKLYMÈNOS.

Mais la fortune me l'a donnée.

LE CHOEUR.

Et la destinée te l'a enlevée.

THÉOKLYMÈNOS.

Il ne te convient pas de juger de mes actions.

LE CHOEUR.

Pourquoi non, si je parle pour le mieux ?

THÉOKLYMÈNOS.

J'obéirai donc, et on me commandera !

LE CHOEUR.

Sois le maître pour le bien et non pour ce qui est juste.

THÉOKLYMÈNOS.

Tu sembles souhaiter la mort !

LE CHOEUR.

Tue-moi ! mais je ne te permettrai pas de tuer ta sœur; car il est très glorieux à des esclaves de mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSKOURES.

Réprime ta colère qui ne te mène pas droit, Théoklymènos, Roi de cette terre ! Nous te parlons, nous, les Dioskoures, que Lèda enfanta autrefois, ainsi que Hélénè qui a fui de ta demeure. Tu t'irrites pour des noces qui ne t'étaient point destinées; et la jeune fille née d'une Déesse Nèrèide, Théônoé, ta sœur, ne t'a point outragé en respectant la volonté des Dieux et les justes ordres de

ton père. En effet, il fallait que, jusqu'à ce jour, elle habitât dans tes demeures. Maintenant que les murailles de Troia ont été renversées, et que le nom de Hélénè a servi aux Dieux, elle n'habitera pas plus longtemps ici, et il faut que, soumise au joug des premières noces, elle retourne dans sa demeure et habite avec son mari. C'est pourquoi, éloigne ta noire épée de ta sœur, et crois qu'elle a sagement agi. Depuis longtemps nous protégeons notre sœur, Zeus nous ayant faits Dieux; mais nous sommes au-dessous du Destin et des Dieux à qui il a plu qu'il en fût ainsi. Et c'est à toi, Théoklymènos, que je dis cela. Et à toi, ma sœur, je dis aussi : Navigue avec ton mari. Vous aurez un vent favorable, et nous, tes frères sauveurs, chevauchant au-dessus de la mer, nous t'emmènerons dans ta patrie. Et quand tu auras atteint le terme de ta vie, tu seras appelée Déesse, et tu auras ta part des sacrifices offerts aux Dioskoures et des offrandes qui nous seront faites par les hommes, car Zeus le veut ainsi. Là, où d'abord te déposa le fils de Maia qui, ayant quitté les demeures Ouraniennes, t'avait enlevée furtivement de Sparta, afin que ne fusses pas épousée par Paris, cette île, qui se dresse comme un rempart auprès de l'Aktè, sera désormais nommée Hélénè parmi les hommes, parce qu'elle t'a reçue quand tu as été enlevée furtivement de ta demeure ; et il est ordonné par les Dieux que Ménélaos, qui a erré si longtemps, habitera les Iles des Heureux. En effet, les Dieux ne haïssent point les hommes bien nés, et ils réservent plutôt les maux à ceux qui ne comptent pour rien.

THÉOKLYMÈNOS.

O fils de Lèda et de Zeus, j'oublierai l'ancienne que-

relle au sujet de votre sœur, et je ne tuerai point la mienne désormais. Que Hélénè retourne dans sa demeure, s'il plaît aux Dieux! Sachez que cette sœur, issue du même sang que vous, est excellente et très chaste. Salut! et glorifiez-vous du noble cœur de Hélénè, car la chose est rare chez beaucoup de femmes.

LE CHOEUR.

Les manifestations des divines destinées sont multiples, et les Dieux accomplissent bien des choses contre notre attente; et celles qui étaient attendues ne s'accomplissent pas, et un Dieu fait arriver celles qui étaient inattendues, et ceci le prouve.

FIN DE HÉLÉNÈ.



XVI

IÔN



XVI

IÔN

Hermès.
Iôn.
Choeur des Femmes de Kréousa.
Kréousa.
Xouthos.
Un Vieillard.
Un Serviteur de Kréousa.
La Pythia.
Athèna.

HERMÈS.

Atlas, qui, de ses épaules d'airain, soutient l'Ouranos, demeure antique des Dieux, engendra, d'une Déesse, Maia, qui m'a enfanté, moi, Hermès, messager de Zeus, du plus

grand des Daimones. Et je suis venu sur cette terre Delphienne, le nombril du monde, où Phoibos chante pour les hommes, révélant par ses divinations les choses présentes et futures. Il y a, en effet, une Ville illustre des Hellènes, appelée du nom de Pallas qui porte une lance d'or, où Phoibos s'unit par violence à Kréousa, fille d'Érékhtheus, sous la citadelle de Pallas, en ce lieu de la terre des Athènaiens que les maîtres de l'Atthis nomment les Roches septentrionales de Makra. Son père ne le sachant point, car il plut ainsi au Dieu, elle porta le fardeau de son ventre; et le temps étant venu, quand elle eut enfanté un fils, elle le porta dans ce même antre où elle s'était unie au Dieu, et elle l'exposa, pour qu'il mourût, dans une corbeille ronde et creuse, suivant la coutume de ses aïeux et d'Érikhthonios fils de la terre. Et, en effet, la fille de Zeus lui avait donné deux dragons chargés de la défendre, sous la garde des vierges Agraulides. De là vient la coutume des Érékhthides d'élever leurs enfants entourés de serpents dorés. La Vierge orna donc son fils d'une parure semblable, bien qu'il dût mourir. Et, alors, mon frère Phoibos me fit cette prière : — O frère, étant allé vers le peuple autokhthône de l'illustre Athèna, car tu connais la Ville de la Déesse, tu prendras sous la roche creuse un enfant nouveau-né. Porte-le, avec la corbeille et ses langes, à mon fatidique temple Delphien, et dépose-le à l'entrée de mes demeures. Pour le reste, cet enfant étant le mien, afin que tu le saches, c'est à moi de m'en inquiéter. — Afin de plaire à mon frère Loxias, j'ai emporté la corbeille tressée de joncs, et j'ai déposé l'enfant sur les marches de ce temple, et j'ai découvert la corbeille creuse, pour qu'on pût voir l'enfant. Et à l'heure où Hèlios gravissait sa courbe, la Prophétesse, sortant du

temple du Dieu, jeta les yeux sur le jeune enfant et s'étonna qu'une fille Delphide eût osé porter un fruit clandestin dans la demeure divine. Elle voulait le rejeter du seuil sacré; mais la pitié l'empêcha d'être cruelle, et le Dieu protégea l'enfant, afin qu'il ne fût pas rejeté du Temple. Donc, l'ayant recueilli, elle le nourrit; mais elle ne sait pas que Phoibos est son père, ni de quelle mère il est né; et l'enfant aussi ignore ses parents. Aussi longtemps qu'il a été tout jeune, prenant sa nourriture sur l'autel, il a joué çà et là; mais, étant devenu homme, les Delphiens l'ont fait gardien des richesses du Dieu et leur intendant fidèle, et il mène jusqu'à ce moment, dans le Temple, une vie toujours irréprochable. Mais Kréousa, mère de ce jeune homme, a épousé Xouthos par suite de ceci : une tempête de guerre s'était déclarée entre les Athènaiens et les Khalkodontides qui habitent la terre Euboïde. Ayant mis fin à cette guerre par la lance, Xouthos, en récompense, épousa Kréousa, bien que non indigène, car il était né Akhaien, d'Aiolos fils de Zeus. Lui et Kréousa, après un long mariage sans enfants, sont donc venus vers l'Oracle d'Apollôn, dans leur désir d'avoir des enfants. Et Loxias a dirigé les choses de cette façon, et non sans dessein, comme on le pense, car il donnera son propre fils à Xouthos entré dans le temple, et il dira à Xouthos qu'il est né de lui, afin que de retour dans la demeure maternelle, il soit reconnu de Kréousa, et que la paternité de Loxias étant cachée, cet enfant soit heureux. Et Loxias veut qu'il soit nommé Iôn par la Hellas, et qu'il donne son nom aux terres asiatiques. Mais j'entrerai dans ce temple orné de lauriers, pour savoir ce qu'on a résolu de cet enfant. Je vois le fils de Loxias qui s'approche afin de purifier les portes du Temple avec des rameaux de

laurier. Pour moi, le premier d'entre les Dieux, je te nomme Iôn, de ce nom qui sera le tien désormais.

IÔN.

Déjà Hèlios fait resplendir sur la terre son char éclatant, à quatre chevaux, et devant ce feu, loin de l'Aithèr, les astres fuient dans la nuit sacrée, et les cimes Parnésiades, inaccessibles et illuminées, reçoivent pour les hommes la Roue qui apporte le jour. La fumée de la myrrhe sèche monte sous le toit de Phoibos, et la femme Delphique s'assied sur le trépied sacré, pour chanter aux Hellènes les divinations que lui révèle Apollôn. O Thérapes de Phoibos Delphien, allez vers les tourbillons d'argent de Kastalia, et, lavés d'une eau pure, entrez dans le temple, et soyez silencieux, afin que vous puissiez annoncer ensuite d'heureuses divinations à ceux qui désirent consulter l'Oracle! Pour moi, accomplissant ce que j'ai toujours fait dès l'enfance, je purifierai le portique de Phoibos avec des rameaux de laurier et des couronnes sacrées, et le sol avec des gouttes d'eau; et je chasserai de mes flèches les bandes d'oiseaux qui souilleraient les dons sacrés; car, ne connaissant ni mon père, ni ma mère, je révère le Temple de Phoibos, qui m'a nourri.

Strophe.

O verdoyant et très beau laurier, qui balayes le parvis du Temple de Phoibos, cueilli dans les Jardins immortels où les Rosées sacrées font jaillir une source qui flue sans cesse sur la chevelure sacrée du myrte qui me sert chaque

jour, en même temps que Hèlios monte d'une aile rapide, et dont je balaye le parvis du Dieu ! O Paian ! ô Paian ! Heureux sois-tu, ô fils de Latô !

Antistrophe.

J'accomplis, certes, un beau travail, ô Phoibos, en servant ainsi devant ta demeure, en révérant ton sanctuaire fatidique ! Il m'est glorieux de servir les Dieux, non les mortels mais les Immortels, et je ne me fatigue point d'accomplir ces travaux glorieux. Phoibos est mon père, et j'honore qui me nourrit. Je donne le nom de père au bienveillant Phoibos qui habite ce Temple. O Paian ! ô Paian ! Heureux, heureux sois-tu, ô fils de Latô !

Mais je cesserai de balayer le sol avec ce laurier, et je répandrai de ces urnes d'or la source qui jaillit des tourbillons de Kastalia. D'une main pure, je ferai couler l'eau limpide. Puissé-je ne jamais cesser de servir ainsi Phoibos, du moins par une heureuse destinée ! Ah ! ah ! voici venir les oiseaux qui ont quitté les nids du Parnasos. Je vous le dis : n'approchez pas du faîte ni des demeures enrichies d'or ! Je t'atteindrai de mes flèches, ô héraut de Zeus, qui domptes les oiseaux à l'aide de ton bec recourbé. En voici un autre, un cygne, qui vole vers le sanctuaire. Ne porteras-tu pas ailleurs ton pied pourpré ? Bien que tu chantes comme la Kithare de Phoibos, cela ne te mettra pas à l'abri de mes flèches. Éloigne-toi sur tes ailes ! gagne le marais Dèliade. Tu ensanglanteras tes chants harmonieux, si tu n'obéis ! Ah ! ah ! quel est ce nouvel oiseau qui arrive ? Va-t-il construire sous le faîte du temple son nid de chaume pour ses petits ? Le bruit strident des flèches te chassera. N'obéiras-tu pas ? Va engendrer tes petits sur les tourbillons de l'Alpheios ou dans le bois

Isthmique, afin que le Temple et les offrandes de Phoibos ne soient point souillés. Je craindrais de vous tuer, vous qui annoncez aux mortels les ordres des Dieux, mais j'accomplirai mon devoir envers Phoibos, et je ne cesserai point d'honorer qui me nourrit.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe I.

Ce n'est point seulement dans la divine Athèna que les autels des Dieux sont ornés de colonnes, et qu'on révère Agyeus; mais le fronton du Temple resplendit aussi d'une belle lumière chez Loxias, fils de Latô.

2me DEMI-CHOEUR.

Voyez cette image! Le fils de Zeus fauche de son épée d'or l'Hydre de Lernaia. Regarde, chère!

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe I.

Je vois. Auprès de lui, un autre porte une torche ardente. Quel est-il? N'est-ce pas celui qu'a représenté ma navette, le porteur de cuirasse Iolaos qui a partagé les travaux du fils de Zeus?

2me DEMI-CHOEUR.

Regarde celui-ci monté sur un cheval ailé! Il tue la robuste Bête à trois corps qui vomit des flammes.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe II.

Je remue de tous côtés mes paupières.

2me DEMI-CHOEUR.

Vois sur ces murailles de pierre la bataille des Géants.

1er DEMI-CHOEUR.

Nous la regardons, ô chères !

2me DEMI-CHOEUR.

Vois-tu celle-ci qui tourne contre Egkélados le bouclier Gorgônien ?

1er DEMI-CHOEUR.

Je vois Pallas ma Déesse.

2me DEMI-CHOEUR.

Et ceci ? Cette blanche foudre impétueuse qui jaillit des mains terribles de Zeus ?

1er DEMI-CHOEUR.

Je vois. Il consume le terrible Mimas. Et, ici, Bromios, de ses Thyrses entourés de lierres pacifiques tue un des fils de Gaia.

LE CHOEUR.

Antistrophe II.

Je te parle, ô toi qui es devant la demeure ! M'est-il

permis de franchir, de mon pied blanc, le seuil du Temple ?

IÔN.

Cela n'est point permis, ô Étrangères !

LE CHOEUR.

Ne recevrai-je aussi aucune réponse de toi ?

IÔN.

Que désires-tu apprendre ?

LE CHOEUR.

Est-il vrai que cette demeure de Phoibos contient le nombril de la terre ?

IÔN.

Certes ! Il est orné de colonnes, et les Gorgones l'environnent.

LE CHOEUR.

La renommée le rapporte.

IÔN.

Si vous répandez devant le Temple le sang d'une victime, et si vous désirez consulter Phoibos, entrez ! Mais si vous n'égorgez pas de brebis, vous ne pénétrerez pas dans la demeure.

LE CHOEUR.

Je comprends. Je ne violerai point le rite du Dieu. Mes yeux se réjouiront des choses extérieures.

IÔN.

Regardez de vos yeux tout ce qui est permis.

LE CHOEUR.

Mes maîtres m'ont permis de contempler le Temple du Dieu.

IÔN.

De qui êtes-vous les servantes ?

LE CHOEUR.

La demeure que Pallas habite est aussi celle de mes maîtres. Mais voici ma Maîtresse, interroge-la.

IÔN.

La beauté de ton corps révèle la noblesse de tes mœurs, ô femme, qui que tu sois ! On peut souvent juger d'un homme sur son aspect et savoir s'il est bien né. Ah ! tu me saisis d'étonnement, en fermant tes yeux et en baignant de larmes tes nobles joues, dès que tu as aperçu ce sanctuaire sacré de Loxias. Pourquoi ce chagrin, ô femme ? Là où tous se réjouissent de voir le Temple du Dieu, tes yeux répandent des larmes !

KRÉOUSA.

O Étranger, il est juste que tu sois étonné de mes larmes ; mais, en voyant cette demeure d'Apollôn, j'ai été saisie d'un ancien souvenir, et mon esprit était dans ma

patrie, bien que je sois ici. O malheureuse femme! O crimes des Dieux! Quoi donc? Où trouverons-nous la justice, si nous souffrons des injustices des Tout-puissants?

IÔN.

Pourquoi te tourmenter de ce qui ne doit pas être recherché, femme?

KRÉOUSA.

Ce n'est rien. J'ai déposé l'arc. Je me tais sur le reste; ne t'en inquiète pas davantage.

IÔN.

Qui es-tu? D'où viens-tu? De quelle patrie es-tu sortie? De quel nom nous faut-il t'appeler?

KRÉOUSA.

Kréousa est mon nom, je suis née d'Érékhtheus, et ma patrie est la Ville des Athènaiens.

IÔN.

O habitante d'une Ville illustre, élevée par des parents de bonne race! combien je t'admire, ô femme!

KRÉOUSA.

Certes, je suis heureuse de ce côté, ô Étranger; mais non autrement.

IÔN.

Au nom des Dieux! ce qu'on dit parmi les hommes est-il vrai?

KRÉOUSA.

Sur quoi m'interroges-tu, ô Étranger? Je désire le savoir.

IÔN.

Que l'aïeul de ton père est né de la terre?

KRÉOUSA.

Certes, Érikhthonios. Mais à quoi me sert ma race?

IÔN.

Athana ne l'a-t-elle point enlevé de la terre?

KRÉOUSA.

Dans ses mains de vierge, bien qu'elle ne l'eût pas enfanté.

IÔN.

Ne le donna-t-elle pas, comme on le voit dans une peinture?

KRÉOUSA.

Elle le confia aux filles de Kékrops, mais ne devant pas être vu par elles.

IÔN.

J'ai entendu dire que les vierges avaient ouvert la corbeille de la Déesse.

KRÉOUSA.

C'est pourquoi elles périrent, ensanglantant les rochers.

IÔN.

Mais cet autre bruit est-il vrai, ou faux?

KRÉOUSA.

Que me demandes-tu? J'ai un entier loisir.

IÔN.

Ton père Érékhtheus n'a-t-il pas tué tes sœurs?

KRÉOUSA.

Pour la patrie il osa égorger ces vierges.

IÔN.

Et comment, seule de tes sœurs, as-tu été sauvée?

KRÉOUSA.

Nouveau-née, j'étais dans les bras de ma mère.

IÔN.

Est-il vrai que la terre entr'ouverte ait englouti ton père?

KRÉOUSA.

Les coups du Trident marin l'ont fait périr.

IÔN.

N'est-ce pas en un lieu nommé Makra?

KRÉOUSA.

Que me dis-tu là? Quel souvenir tu me rappelles!

IÔN.

Le Pythien à l'arc fulgurant honore ce lieu.

KRÉOUSA.

Il honore ce qui, certes, n'est pas honorable. Puissé-je ne l'avoir jamais vu !

IÔN.

Quoi ! hais-tu ce qui est très aimé du Dieu ?

KRÉOUSA.

Non ! mais je sais un crime commis dans cet antre.

IÔN.

Quel est celui d'entre les Athènaiens qui t'a épousée, femme ?

KRÉOUSA.

Non un Athènaien, mais un homme venu d'une terre étrangère.

IÔN.

Qui ? Il faut qu'il soit de bonne race.

KRÉOUSA.

Xouthos, issu de Zeus par Aiolos.

IÔN.

Et comment, étant étranger, t'a-t-il obtenue, toi qui es indigène ?

KRÉOUSA.

L'Euboia est une contrée voisine d'Athèna.

IÔN.

On dit qu'elle a des frontières marines.

KRÉOUSA.

Xouthos s'unit aux Kékropides pour la conquérir.

IÔN.

Et, les ayant secourus, il t'épousa ?

KRÉOUSA.

Oui ! je fus la dot de cette guerre et le prix de ce combat.

IÔN.

Viens-tu vers l'Oracle, seule, ou avec l'homme ?

KRÉOUSA.

Avec l'homme. Il s'est détourné vers l'antre de Trophonios.

IÔN.

Pour le visiter, ou pour une divination ?

KRÉOUSA.

Je désire de lui et de Phoibos une même réponse.

IÔN.

Est-ce au sujet des fruits de la terre, ou de vos enfants ?

KRÉOUSA.

Nous sommes sans enfants, bien qu'il y ait longtemps que nous soyons mariés.

IÔN.

Tu n'as jamais enfanté, et tu es sans enfants?

KRÉOUSA.

Phoibos connait ma stérilité.

IÔN.

O malheureuse! Tu es heureuse en tout, et cependant tu n'es pas heureuse.

KRÉOUSA.

Mais toi, qui es-tu? Que ta mère me semble heureuse!

IÔN.

On me nomme le serviteur du Dieu, ô femme.

KRÉOUSA.

Es-tu un don de la Ville, ou as-tu été vendu par quelqu'un?

IÔN.

Je ne sais; si ce n'est que je suis à Loxias.

KRÉOUSA.

Moi aussi, ô Étranger, j'ai compassion de toi.

IÔN.

Parce que j'ignore celle qui m'a enfanté et celui de qui je suis né.

KRÉOUSA.

Habites-tu dans ce Temple même ou dans quelque autre demeure ?

IÔN.

La Maison du Dieu est toute à moi, partout où le sommeil me saisit.

KRÉOUSA.

Es-tu venu dans ce Temple, enfant ou jeune homme ?

IÔN.

Ceux qui passent pour le savoir disent que j'y suis venu enfant.

KRÉOUSA.

Laquelle des Delphides t'a nourri de son lait ?

IÔN.

Je n'ai jamais connu aucun sein. Celle qui m'a nourri...

KRÉOUSA.

Qui est-elle, ô malheureux ? Gémissant moi-même, je rencontre d'autres misères.

IÔN.

La Prophétesse de Phoibos. Je l'ai eue pour mère.

KRÉOUSA.

Quand tu es arrivé à l'âge viril, comment as-tu vécu ?

IÔN.

Ces autels m'ont nourri, à l'aide des étrangers qui les fréquentent.

KRÉOUSA.

Elle est malheureuse celle qui t'a enfanté, quelle qu'elle soit !

IÔN.

Je suis peut-être une faute de quelque femme.

KRÉOUSA.

As-tu les choses nécessaires à la vie ? Tu as de beaux vêtements.

IÔN.

Je suis paré des présents du Dieu que je sers.

KRÉOUSA.

N'as-tu point fait quelque recherche pour retrouver tes parents ?

IÔN.

Je n'ai pour cela aucun indice, ô femme.

KRÉOUSA.

Hélas ! une autre femme souffre les mêmes maux que ta mère !

IÔN.

Qui est-elle ? Si elle partageait mon malheur, nous nous réjouirions.

KRÉOUSA.

Je suis venue ici pour elle, avant l'arrivée de mon mari.

IÔN.

Que désire-t-elle ? Je lui viendrai en aide, femme !

KRÉOUSA.

Elle désire entendre en secret l'Oracle de Phoibos.

IÔN.

Parle ! Je ferai le reste pour toi.

KRÉOUSA.

Écoute donc ! Mais j'ai honte de parler.

IÔN.

Tu ne feras donc rien. La honte est une lâche Déesse.

KRÉOUSA.

Une amie à moi dit avoir couché avec Phoibos.

IÔN.

Avec Phoibos une femme mortelle ? Ne dis pas cela, ô Étrangère !

KRÉOUSA.

Et, à l'insu de son père, elle donna un enfant à ce Dieu.

IÔN.

Cela n'est pas. Elle a honte de la faute commise par un homme.

KRÉOUSA.

Elle le nie. Et ce malheur fatal lui est arrivé.

IÔN.

Qu'a-t-elle fait, ayant été unie à un Dieu ?

KRÉOUSA.

Elle a exposé hors des demeures le fils qu'elle a enfanté.

IÔN.

Où est ce fils exposé ? Voit-il la lumière ?

KRÉOUSA.

Nul ne le sait. C'est pour cela que je consulte l'Oracle.

IÔN.

S'il ne vit plus, comment a-t-il péri ?

KRÉOUSA.

Elle pense que les bêtes sauvages l'ont tué.

IÔN.

Quel indice en a-t-elle ?

KRÉOUSA.

En revenant là où elle l'avait exposé, elle ne le retrouva plus.

IÔN.

Y avait-il quelques gouttes de sang sur le chemin ?

KRÉOUSA.

Non, bien qu'elle eût examiné attentivement le sol.

IÔN.

Combien y a-t-il de temps que cet enfant est perdu ?

KRÉOUSA.

Il aurait le même âge que toi, s'il vivait.

IÔN.

Le Dieu a été injuste pour elle. C'est une malheureuse mère.

KRÉOUSA.

Elle n'a plus eu d'enfants.

IÔN.

Mais si Phoibos l'élevait, après l'avoir enlevé furtivement ?

KRÉOUSA.

En jouissant seul d'un bien commun, il n'agit pas équitablement.

IÔN.

Hélas ! que sa destinée et mon malheur se ressemblent !

KRÉOUSA.

Et toi aussi, ô Étranger, je pense que ta malheureuse mère te regrette.

IÔN.

Ne me ramène pas à une douleur que j'ai oubliée.

KRÉOUSA.

Je me tais. Mais continue à me répondre.

IÔN.

Sais-tu ce qu'il y a de plus à craindre dans ce que tu racontes ?

KRÉOUSA.

Tout n'est-il pas à craindre pour cette malheureuse ?

IÔN.

Comment le Dieu révèlera-t-il par son Oracle ce qu'il veut cacher ?

KRÉOUSA.

Il parlera, assis sur le Trépied commun à toute la Hellas.

IÔN.

Cet aveu est une honte qu'il ne faut pas lui infliger.

KRÉOUSA.

Celle qui a subi cette honte en souffre aussi.

IÔN.

Personne ne te répondra sur ceci. Phoibos, accusé d'un crime dans son propre temple, châtierait justement qui rendrait un oracle pour toi. Retire-toi, femme! On ne peut demander à l'Oracle une réponse hostile au Dieu; et nous en viendrions au comble de la démence, si nous voulions contraindre les Dieux de dire ce qu'ils veulent faire, soit en sacrifiant des brebis devant l'autel, soit en examinant le vol augural des oiseaux. Ce sont des biens inutiles que ceux que nous poursuivons malgré les Dieux, ô femme! et nous ne profitons que de ceux qu'ils nous donnent de bon gré.

LE CHOEUR.

Il y a d'innombrables calamités sur la multitude des hommes, mais elles diffèrent entre elles. On rencontre avec peine une félicité continuelle dans la vie des hommes.

KRÉOUSA.

O Phoibos! ici et là, tu n'es pas équitable pour cette absente dont je soutiens la cause. Tu n'as point sauvé ton fils qu'il te fallait sauver, et, quoique prophète, tu ne répondras pas à sa mère qui le cherche, afin que, s'il ne vit plus, elle lui élève un tombeau, et que, s'il vit, il reparaisse aux yeux de sa mère. Mais il faut y renoncer, si le Dieu défend que je sache ce que je veux savoir. Mais, ô Étranger, je vois mon noble mari, Xouthos, qui approche, ayant quitté l'Antre de Trophonios. Tais-lui

nos entretiens de peur que je sois blâmée d'avoir révélé ce secret, et que mes paroles soient répétées autrement que je les ai dites. La condition des femmes est pénible auprès des hommes. Les meilleures sont confondues dans la même haine avec les pires, tant nous sommes malheureuses !

XOUTHOS.

Que le Dieu reçoive mes premières paroles ! Salut à lui, et à toi aussi, ô femme ! N'as-tu pas été effrayée par mon retour tardif ?

KRÉOUSA.

Non, mais tu es arrivé au moment où j'allais être saisie d'inquiétude. Dis-moi quel oracle tu apportes de l'Antre de Trophonios et comment nous aurons des enfants.

XOUTHOS.

Il n'a pas voulu devancer la prophétie du Dieu. Il n'a dit qu'une seule chose : c'est que ni moi, ni toi, nous ne retournerions sans enfants dans notre demeure.

KRÉOUSA.

O Mère vénérable de Phoibos, puissions-nous être heureusement venus ici, et puisse être meilleur notre commerce avec ton fils !

XOUTHOS.

Ce sera. Mais qui est le prophète du Dieu ?

IÔN.

J'ai le soin des choses extérieures ; d'autres ont le soin

du sanctuaire, Étranger, les premiers d'entre les Delphiens, que le sort a choisis.

XOUTHOS.

Bien. Je sais tout ce que je désirais savoir. Je vais entrer. J'apprends, en effet, qu'aujourd'hui l'Oracle est rendu, devant le Temple, pour tous les étrangers ; et je veux, en ce jour propice, recevoir les divinations du Dieu. Toi, femme, ayant pris des rameaux de laurier sur les autels, prie afin que je rapporte du Temple d'Apollôn un oracle heureux en enfants.

KRÉOUSA.

Ce sera fait, ce sera fait. Si, maintenant, Loxias veut au moins réparer ses anciennes fautes, il ne sera pas à la vérité entièrement notre ami, mais j'accepterai de lui tout ce qu'il voudra nous donner, car il est Dieu.

IÔN.

Pourquoi cette Étrangère se livre-t-elle, en des paroles obscures, à des reproches contre le Dieu ? Est-ce comme amie de celle pour laquelle elle consulte la divination, ou afin de dissimuler quelqu'une de ces choses qu'il convient de taire ? Mais qu'ai-je à m'inquiéter de la fille d'Érékhtheus, qui ne me touche en rien ? Je vais prendre ces vases d'or, et je verserai de l'eau dans les arrosoirs. Cependant, je blâme Phoibos qui, pour je ne sais quel motif, viole les vierges, les trahit, et laisse mourir ses enfants clandestins. Ne fais pas cela ! et, puisque tu es le

maître, sois vertueux! En effet, si quelque mortel est mauvais, les Dieux le châtient. Comment donc est-il juste que vous, qui instituez les lois pour les mortels, vous soyez vous-mêmes coupables envers les lois que vous violez? Si vous donniez aux hommes, ce qui ne sera pas, mais je le suppose, le droit de punir les amours violentes, toi, et Poseidôn, et Zeus qui commande dans l'Ouranos, à cause de vos actions coupables, vous dépouilleriez vos temples de leurs richesses. En vous livrant sans retenue aux voluptés, vous faites injustement. Il n'est pas équitable d'accuser les hommes de méchanceté, si nous imitons les vices des Dieux; mais ce sont ceux qui nous les enseignent qu'il faut accuser.

LE CHOEUR.

Strophe.

Je t'invoque, Athana, ma Déesse, toi qui n'as jamais subi les douleurs de l'enfantement, toi qui fus mise au jour, hors de la tête de Zeus, par le Titan Promètheus, ô vénérable Victoire! Descends des lambris d'or de l'Olympos vers les lieux où la demeure de Phoibos est bâtie au nombril de la terre, où il prophétise sur le Trépied entouré de danses! Venez! toi, ou la fille de Latô, toutes deux Déesses, toutes deux vierges et chastes sœurs de Phoibos! Priez-le, ô Vierges, afin que la race antique d'Érékhtheus soit assurée, par de véridiques oracles, d'une tardive fécondité!

Antistrophe.

C'est, en effet, une assurance certaine de grande féli-

cité pour les mortels qu'une florissante jeunesse qui resplendit dans les demeures paternelles et qui doit transmettre à d'autres enfants les richesses héréditaires. C'est un secours dans l'adversité, une joie dans la bonne fortune, et le salut pour la patrie pendant la guerre. Il me semble meilleur d'élever des enfants excellents que de jouir des richesses et des demeures royales. Je hais une existence privée d'enfants; et, si elle plaît à quelqu'un, je blâme celui-ci. Je jouirais, avec peu de biens, d'une vie heureuse par mes enfants.

Épôde.

O demeure de Pan, roche voisine des antres de Makra, où les trois filles d'Agraulos foulent de leurs pieds dansants les prés verts, devant le Temple de Pallas, aux modes variés de la flûte dont tu joues,ô Pan, dans ton Antre où une vierge enfanta, la malheureuse, un fils de Phoibos et laissa exposé aux oiseaux et aux bêtes ce gage honteux d'une funeste union ! Je n'ai jamais vu sur les toiles tissées, et je n'ai jamais entendu raconter qu'ils aient été heureux, les enfants nés des Dieux et des mortelles !

IÔN.

Servantes, qui veillez autour des marches de ce Temple sacré, et qui attendez le Maître, Xouthos a-t-il quitté le Trépied sacré et l'Oracle, ou reste-t-il dans la demeure afin d'interroger le Dieu sur son manque d'enfants ?

LE CHOEUR.

Il est dans la demeure, ô Étranger ! il n'en est point

encore sorti. Mais j'entends le bruit strident des portes, comme s'il sortait. Déjà tu peux le voir sortant de la demeure.

XOUTHOS.

O fils, réjouis-toi ! ces premières paroles me sont douces.

IÔN.

Je me réjouis. Sois sage, et nous serons tous deux heureux.

XOUTHOS.

Donne ta main que je la baise, et ton corps que je le serre dans mes bras !

IÔN.

Es-tu sain d'esprit, Étranger ? Quelque Dieu t'a-t-il frappé de démence ?

XOUTHOS.

J'ai toute ma raison, en retrouvant ce qui m'est très cher, de désirer l'embrasser.

IÔN.

Cesse ! de peur qu'en me touchant tu ne rompes les bandelettes du Dieu.

XOUTHOS.

Je t'embrasserai ! Je n'use point de violence, mais je retrouve ce qui m'est cher.

IÔN.

Ne reculeras-tu point avant de recevoir mes flèches dans tes poumons ?

XOUTHOS.

Pourquoi me fuis-tu ainsi, quand tu reconnais ce qui t'est le plus cher.

IÔN.

Je n'aime pas à ramener à la raison les étrangers grossiers et insensés.

XOUTHOS.

Tue et brûle-moi ! tu seras ainsi le meurtrier de ton père.

IÔN.

Comment es-tu mon père ? Cela n'est-il pas risible à entendre ?

XOUTHOS.

Nullement. Ce que je vais dire te le prouvera.

IÔN.

Et que me diras-tu ?

XOUTHOS.

Je suis ton père, et tu es mon fils.

IÔN.

Qui l'a dit ?

XOUTHOS.

Loxias, qui t'a nourri.

IÔN.

Tu es ton seul témoin.

XOUTHOS.

Je parle d'après la révélation du Dieu.

IÔN.

Tu es abusé par une énigme.

XOUTHOS.

N'ai-je pas clairement entendu ?

IÔN.

Quelle est donc la parole de Phoibos ?

XOUTHOS.

Que le premier qui viendrait au-devant de moi...

IÔN.

Venant d'où ?

XOUTHOS.

En sortant de ce Temple divin...

IÔN.

Qu'arrivera-t-il ?

XOUTHOS.

Est mon fils.

IÔN.

Né de toi, ou ayant été adopté?

XOUTHOS.

Adopté, mais né de moi.

IÔN.

Et c'est moi que tu as rencontré le premier?

XOUTHOS.

Aucun autre que toi, ô fils!

IÔN.

D'ou vient cette fortune?

XOUTHOS.

J'en suis étonné aussi.

IÔN.

Mais par quelle mère suis-je né de toi?

XOUTHOS.

Je ne puis le dire.

IÔN.

Et Phoibos ne l'a point dit?

XOUTHOS.

Dans ma joie je ne l'ai point demandé.

IÔN.

Suis-je donc né de la terre ?

XOUTHOS.

Elle ne fait point d'enfants.

IÔN.

Comment donc suis-je ton fils ?

XOUTHOS.

Je ne sais. Mais je m'en remets au Dieu.

IÔN.

Parlons d'autres choses.

XOUTHOS.

Ceci est meilleur, ô fils !

IÔN.

T'es-tu livré à quelque union illégitime ?

XOUTHOS.

A quelque désir de jeunesse.

IÔN.

Avant d'obtenir la fille d'Erékhtheus ?

XOUTHOS.

Jamais depuis.

IÔN.

C'est donc alors que tu m'as engendré ?

XOUTHOS.

Ta naissance se rapporte à ce temps.

IÔN.

Et comment suis-je venu ici ?

XOUTHOS.

Je ne sais rien de ceci.

IÔN.

Par une longue route ?

XOUTHOS.

Ceci est, de même, incertain pour moi.

IÔN.

Es-tu déjà venu vers la Roche Pythique ?

XOUTHOS.

Certes ! pour les Orgies de Bakkhos.

IÔN.

Quel proxène t'a reçu comme hôte ?

XOUTHOS.

Celui qui m'associa aux Mystères des jeunes filles Delphiennes.

IÔN.

Qui t'y associa? Comment dis-tu?

XOUTHOS.

Et aux Mainades de Bakkhos.

IÔN.

Étais-tu maître de toi, ou ivre?

XOUTHOS.

Ivre du plaisir de Bakkhos.

IÔN.

C'est le moment où j'ai été engendré.

XOUTHOS.

O fils! le destin l'a révélé.

IÔN.

Mais comment suis-je venu dans ce Temple?

XOUTHOS.

Peut-être exposé par la jeune fille.

IÔN.

J'ai échappé à la servitude.

XOUTHOS.

Maintenant, reconnais ton père, ô fils !

IÔN.

Il convient que j'en croie le Dieu.

XOUTHOS.

Tu penses sagement.

IÔN.

Que vouloir de plus...

XOUTHOS.

Tu vois maintenant comme il faut que tu voies.

IÔN.

Que d'être fils du fils de Zeus ?

XOUTHOS.

Cela était dans ta destinée.

IÔN.

J'embrasserai donc celui qui m'a engendré ?

XOUTHOS.

Certes ! et en obéissant au Dieu.

IÔN.

Salut, mon père !

XOUTHOS.

Que cette parole m'est douce !

IÔN.

O jour heureux !

XOUTHOS.

Certes, il me rend heureux.

IÔN.

O chère mère ! ne pourrais-je aussi voir ton visage ? Maintenant, je désire te voir plus que jamais, qui que tu sois ! Mais peut-être es-tu morte, et ne le pourrai-je pas !

LE CHOEUR.

Je prends part aux félicités des demeures. Cependant, je voudrais voir ma maîtresse heureuse de ses enfants, ainsi que la race d'Érékhtheus.

XOUTHOS.

O fils ! dans ta recherche, un Dieu a bien mené les choses. Il t'a réuni à moi, et tu as retrouvé à ton tour quelqu'un de très cher que tu ne connaissais pas auparavant. Ton désir légitime est aussi le mien, que tu retrouves ta mère, et que je retrouve celle de qui tu es né. Mais laissons faire au temps, et peut-être la retrouverons-nous. Cependant, quittant le Temple du Dieu et ta vie incertaine, viens, voulant ce que veut ton père, dans Athèna où t'attendent l'heureux sceptre paternel et de grandes richesses, et ne craignant plus un de ces deux

reproches, d'être d'un sang vil ou pauvre; car tu seras de bonne race, et tu abonderas en richesses. Tu restes muet? Pourquoi as-tu les yeux baissés contre terre, comme absorbé dans la méditation? Pourquoi, ayant déjà changé ta joie en tristesse, jettes-tu ton père dans la crainte?

IÔN.

L'aspect des choses n'est plus le même, de près ou de loin. Certes, je me félicite de ma destinée, puisque je t'a retrouvé, père! mais écoute ce à quoi je songe. On dit que la nation de l'illustre Athèna est autokhthône, et non venue d'ailleurs. Je tomberai au milieu d'elle marqué de deux taches, né d'un père étranger et moi-même illégitime. Atteint par cet opprobre, je resterai sans force et serai appelé homme de rien; et si je tente d'arriver au premier rang des citoyens, je serai haï des moindres, car les plus puissants sont odieux. Mais les bons et les sages, qui se taisent, et ne se ruent point aux choses publiques, se riront de moi, et je passerai pour un insensé de ne pas rester tranquille dans une Ville pleine de tumulte. Si, de nouveau, je m'élève en dignité parmi les hommes puissants qui gouvernent la Cité, je serai d'autant plus observé par ceux qui dirigent les suffrages. Voilà les choses qui ont coutume d'arriver, ô père! Ceux qui détiennent les charges et règlent les affaires publiques sont très hostiles à leurs rivaux. Et quand j'entrerai, moi étranger, dans une famille étrangère, auprès d'une femme privée d'enfants, et qui, ayant partagé ta première infortune, et maintenant frustrée de son espérance, ressentira cruellement son malheur, comment ne lui serai-je pas odieux à bon droit, me tenant là à tes pieds, et lorsque, sans enfants elle-même, elle regardera ton fils avec amertume? Alors,

ou tu me délaisseras pour complaire à ta femme, ou, si tu continues à m'honorer, tu auras une maison troublée. De combien de meurtres, d'empoisonnements mortels, les femmes n'ont-elles pas usé contre leurs maris ? En outre, j'aurais pitié de ta femme vieillissant sans enfants, père ! En effet, elle est digne de ne pas être privée d'enfants, étant née de parents irréprochables. Tu me vantes en vain la royauté. La vue extérieure en est agréable, mais le fond en est plein de tristesse ; car qui est satisfait, qui est heureux de traîner sa vie en se défiant et en redoutant la violence ? J'aime mieux vivre obscur et heureux qu'être tyran, dont le seul bonheur est d'avoir des méchants pour amis, et qui hait les bons, dans la crainte d'être tué ! Mais peut-être diras-tu que l'or l'emporte sur tout cela, et qu'il est doux d'abonder en richesses ? Je n'aime ni à entendre des malédictions, ni à être plein d'inquiétudes en gardant mes richesses. Que j'aie plutôt une humble vie sans chagrin ! Connais, ô père, les biens que je possède ici : d'abord le repos très doux aux hommes et peu de peine ; aucun méchant ne me trouble, et je n'ai pas le regret intolérable de céder le pas à ceux qui me sont inférieurs. Passant ma vie en prières aux Dieux, ou en entretiens avec les hommes, je sers ceux qui se réjouissent et non ceux qui se lamentent. Quand je renvoie les uns, d'autres étrangers arrivent, et je suis toujours agréable à de nouveaux hôtes, leur étant nouveau moi-même ; et la loi et la nature font que je reste juste devant le Dieu, et c'est ce qu'il y a de plus désirable pour les hommes. En y réfléchissant, je pense donc que tout est meilleur pour moi, ici qu'ailleurs, père ! Permets que je vive pour moi. Le bonheur est égal à lui-même, soit qu'on se réjouisse de hautes destinées, soit qu'on se réjouisse d'une humble fortune.

LE CHŒUR.

Tu as bien parlé, si, toutefois, ceux que j'aime sont heureux de tes paroles.

XOUTHOS.

Cesse de parler ainsi, et apprends à être heureux. Je veux, en effet, t'ayant retrouvé, fils ! ordonner un festin public, et célébrer par un sacrifice ta naissance que je n'ai point célébrée autrefois. Et, maintenant, comme un hôte que je mène dans ma demeure, je te réjouirai par un festin. Je te conduirai sur la terre des Athènaiens, ainsi qu'un visiteur, et non comme mon fils. Je ne veux pas, en effet, affliger ma femme qui est stérile, quand moi, je suis heureux. Je saisirai, avec le temps, l'occasion d'amener ma femme à te permettre de posséder mon sceptre. Je te nomme Iôn, d'un nom qui convient à ta fortune, parce que tu t'es avancé le premier vers moi quand je sortais du Temple du Dieu. Mais assemble tes amis au joyeux festin du sacrifice, avant de quitter la Ville Delphienne. Je vous ordonne, servantes, de taire tout ceci, ou la mort si vous le dites à ma femme !

IÔN.

J'irai. Mais une chose me manque dans ma bonne fortune. A moins que je ne retrouve celle qui m'a enfanté, père, ma vie sera triste. Si j'ai quelque chose à attendre de mes vœux, plaise aux Dieux que la femme qui m'a enfanté soit Athènaienne, afin que j'aie, par ma mère, le droit de parler librement ! En effet, l'étranger qui entre dans une Ville pure, bien que citoyen de nom, garde une bouche servile, et n'a point la liberté de parler.

LE CHOEUR.

Strophe.

Je vois ses larmes et son deuil, et j'entends ses gémissements, quand ma Maîtresse verra que son mari possède un fils si beau, tandis qu'elle-même est stérile et reste privée d'enfants ! Quel oracle as-tu rendu, ô fils prophétique de Latô ? D'où cet enfant nourri et grandi dans ton Temple, et de quelle femme est-il né ? Cet oracle ne me sourit pas ; je redoute qu'il cache une ruse, et je crains qu'un malheur en sorte. Le Dieu qui surprend me révèle des choses inattendues. Sont-elles d'un heureux présage ? Cet enfant, nourri d'un sang étranger, a quelque chose de trompeur et de funeste. Qui ne le pressentira comme moi ?

Antistrophe.

Amies ! parlerons-nous clairement à notre maîtresse de son mari en qui elle se reposait de tout, et dont, étant malheureuse, elle partageait l'espérance ? Maintenant, en effet, telle que la blanche vieillesse la trouvera, elle est accablée de maux, et il est heureux ! Et il la méprise, ce misérable mari qui, entré, étranger, dans la demeure, par une brillante destinée, n'a point été satisfait de cette fortune. Qu'il périsse ! qu'il périsse, celui qui a trompé ma Maîtresse, et que, jamais, il n'offre aux Dieux un gâteau consumé sur le feu sacré par la flamme joyeuse ! Qu'il sache de moi.....

Épôde.

.... Déjà le père nouveau et son fils s'approchent des nouveaux festins, là où les cimes du Parnasos dressent

leurs masses rocheuses dans l'Ouranos, et où Bakkhos, portant des torches ardentes, saute légèrement avec les Bakkhantes qui errent dans la nuit. Plaise aux Dieux que cet enfant ne vienne jamais dans ma Ville, et qu'il meure dans sa jeunesse! La cité se lamenterait à bon droit de cette irruption d'étrangers. L'antique roi Érékhtheus suffit!

KRÉOUSA.

O vieillard! paidagogue d'Érékhtheus qui fut mon père autrefois, quand il voyait encore la lumière, va vers l'Oracle du Dieu, afin de te réjouir avec moi, si le Roi Loxias dit que j'aurai des enfants. Car il est doux d'être heureux avec ses amis; ou s'il arrive quelque malheur — puisse ceci ne pas être! — il est doux de rencontrer les yeux d'un homme bienveillant. Pour moi, je t'honore comme un père, quoique je sois ta Maîtresse, ainsi que tu honoras mon père autrefois.

LE VIEILLARD.

O fille! tu as des pensées dignes de tes ancêtres bien nés, et tu ne déshonores point tes antiques origines autokhthones. Mène, mène-moi vers la demeure et conduis-moi. Le chemin de l'Oracle m'est pénible. Aide mon pied, et remédie à ma vieillesse.

KRÉOUSA.

Suis-moi donc, et fais attention où tu mets les pieds.

LE VIEILLARD.

Voici. Le pied est lent, mais l'esprit est prompt.

KRÉOUSA.

Appuyé sur ton bâton, suis bien le chemin battu.

LE VIEILLARD.

Mon bâton est aveugle aussi, quand je vois si peu.

KRÉOUSA.

Tu dis bien; mais ne défaille pas de lassitude.

LE VIEILLARD.

C'est contre mon gré; mais je ne puis user de la force qui me manque.

KRÉOUSA

Femmes! fidèles servantes de ma toile et de ma navette, quelle chance a mon mari au sujet des enfants pour qui nous sommes venus ici? Dites! Si vous m'annoncez de bonnes nouvelles, vous ne réjouirez pas une Maîtresse ingrate.

LE CHOEUR.

O Daimôn!

KRÉOUSA.

Cette première parole n'est pas de bon augure.

LE CHOEUR.

Hélas! malheureuse!

LE VIEILLARD.

Suis-je malheureux à cause des oracles révélés à nos Maîtres ?

LE CHOEUR.

Eh bien ! que ferons-nous, puisque la mort nous est promise ?

KRÉOUSA.

Quelle est cette chanson ? D'où vient cette crainte ?

LE CHOEUR.

Parlerons-nous ? Nous tairons-nous ? Que faire ?

KRÉOUSA.

Parle ! car tu as sans doute quelque mauvaise nouvelle pour moi.

LE CHOEUR.

Je parlerai, bien que ce soit pour moi deux fois mourir. Désormais il ne t'est pas donné, Maîtresse, de presser des enfants dans tes bras, et de jamais leur offrir tes mamelles.

KRÉOUSA.

Hélas ! que je meure !

LE VIEILLARD.

Ma fille !

KRÉOUSA.

Malheureuse que je suis ! Je souffre d'intolérables douleurs, chères !

LE VIEILLARD.

Nous sommes perdus, enfant !

KRÉOUSA.

Hélas ! hélas ! une douleur profonde me ronge les poumons !

LE VIEILLARD.

Ne te lamente pas encore...

KRÉOUSA.

Mais ce sont là des choses lamentables !

LE VIEILLARD.

Avant que nous apprenions...

KRÉOUSA.

Que m'apprendra-t-on ?

LE VIEILLARD.

Si ton mari, dans ce même état, partage ton malheur, ou si tu es seule malheureuse.

LE CHOEUR.

Loxias lui a donné un fils, ô vieillard ! et, seul, il est heureux sans elle.

KRÉOUSA.

Tu as dit, tu as dit ce qui met le comble à mon mal, sur lequel je dois gémir !

LE VIEILLARD.

Mais doit-il naître de quelque femme, ce fils dont tu as parlé, ou l'Oracle a-t-il annoncé qu'il était déjà né ?

LE CHOEUR.

Loxias lui a donné un fils déjà né, un adolescent déjà homme. Je l'ai vu !

KRÉOUSA.

Que dis-tu ? Tu me racontes une chose lamentable, lamentable, inouïe !

LE VIEILLARD.

Et à moi aussi ! Mais comment l'Oracle a-t-il fini ? Dis-le-moi très clairement, et quel est cet enfant.

LE CHOEUR.

Le Dieu a donné pour fils à ton mari celui qu'il a rencontré le premier en sortant du Temple.

KRÉOUSA.

Hélas ! hélas ! Et moi, privée d'enfants, j'habiterai une demeure vide et solitaire !

LE VIEILLARD.

Qui a été désigné par l'Oracle ? Qui est celui qu'a rencontré le mari de cette malheureuse ? Quand ? Où l'a-t-il vu ?

LE CHŒUR.

Connais-tu, ô chère Maîtresse, ce jeune homme qui balayait le Temple ? C'est lui qui est son fils.

KRÉOUSA.

Plût aux Dieux que je pusse voler dans l'Aithèr humide, loin de la terre de la Hellas, jusqu'aux étoiles occidentales, tant je souffre !

LE VIEILLARD.

De quel nom son père l'a-t-il nommé ? Le sais-tu, ou garde-t-on encore le silence sur cette chose incertaine ?

LE CHOEUR.

Il a nom Iôn, parce qu'il s'est montré le premier à son père.

LE VIEILLARD.

Et de quelle mère est-il né ?

LE CHOEUR.

Je ne puis le dire. Mais, pour que tu saches, vieillard, tout ce que j'ai à t'apprendre, le mari de celle-ci est sorti, afin de célébrer avec son fils, par un sacrifice, dans les tentes sacrées, et par un festin public, la naissance de ce fils et l'hospitalité qu'il lui donne.

LE VIEILLARD.

Maîtresse ! nous sommes trahis par ton mari, car j'en gémis aussi avec toi. Il nous insulte à dessein, et nous sommes chassés de la demeure d'Érékhtheus. Et je ne dis

pas cela en haine de ton mari; mais je t'aime mieux que lui qui, t'ayant épousée, bien qu'étranger dans la Ville et dans ta demeure, et s'étant emparé de tout l'héritage, est surpris ayant eu des enfants d'une autre femme. Je dirai comment cela est arrivé secrètement. Quand il eut vu que tu étais stérile, il ne voulut point pour lui d'une telle mauvaise fortune; il entra en secret dans un lit servile et il engendra cet enfant, et il l'envoya au loin à quelque Delphien, pour en être élevé; et l'enfant fut caché dans les demeures du Dieu pour qu'on l'y élevât. Et dès que le père eut appris qu'il était arrivé à l'adolescence, il te persuada de venir ici au sujet de ta stérilité. Ainsi le Dieu n'a point menti; mais c'est lui qui t'a trompée, en élevant un fils depuis longtemps, et en méditant de telles ruses. S'il eut été découvert, il eut tout rejeté sur le Dieu, et, s'il eut réussi à tout cacher, il lui aurait, en s'aidant du temps, légué la puissance royale sur les Athènaiens. Et il forme à loisir ce nom d'Iôn, parce que cet enfant l'a rencontré sans doute comme il sortait du Temple. Hélas! combien je hais à jamais les hommes pervers qui commettent des actions injustes et les parent ensuite de ruses! J'aime mieux avoir un ami simple et honnête, qu'un plus habile et mauvais. Et tu subiras cet excès de malheurs, de voir commander dans ta maison un homme de rien, et qui n'a pas de mère, étant né de quelque femme esclave! Le mal eût été moindre si, en raison de ta stérilité, il eût amené dans ta demeure un enfant né de bonne race; et si cela t'eût semblé amer, il eût fallu au moins qu'il se mariât parmi les Aiolides. Il faut que tu te venges en femme, ou en tirant l'épée, ou par quelque ruse, ou que tu fasses périr ton mari et son fils par le poison, avant que la mort te soit donnée par eux! Si tu négliges ceci, tu perdras la

vie ! Quand deux ennemis, en effet, habitent sous le même toit, il est inévitable que l'un ou l'autre périsse. Je veux donc agir avec toi, et tuer le fils en entrant dans les demeures où le festin est préparé, et, m'acquittant envers les Maîtres qui m'ont nourri, subir la mort ou voir avec eux la lumière. Le nom seul, en effet, est honteux pour les esclaves. En toute autre chose, un esclave n'est point audessous des hommes libres, s'il est honnête.

LE CHOEUR.

Et moi, chère Maîtresse, je veux aussi partager avec toi cette mauvaise fortune. Je veux mourir ou vivre irréprochablement.

KRÉOUSA.

O mon âme ! Comment me tairai-je ? Comment révéler une union illégitime et dépouiller la pudeur ? Car quel empêchement s'oppose encore à moi ? Avec qui engagerai-je un combat de vertu ? Mon mari n'est-il pas le traître ? Me voici privée de demeure et d'enfants ; les espérances sont mortes que je désirais garder, et je ne le peux, en taisant cette union, en taisant cet enfantement très lamentable ! Mais non ! Par le thrône étoilé de Zeus, par la Déesse qui habite sur mes rochers, par le rivage sacré du marais de Tritôniade, je ne cacherai pas plus longtemps cette union, car en déchargeant mon cœur de ce secret, j'en serai plus allégée ! Mes yeux ruissellent de larmes, et mon âme gémit, tombée dans les embûches des hommes et des Dieux que je montrerai ingrats et traîtres envers le lit nuptial. C'est à toi, qui unis ta voix à la Kithare aux sept cordes, et qui sonnes sur les cornes agrestes et inanimées

les hymnes harmonieux des Muses, c'est à toi, ô fils de Latô, que je reprocherai ce crime, à la lumière de Hèlios! Tu vins à moi, resplendissant de ta chevelure d'or, tandis que, dans mon sein, je recueillais les fleurs dont l'éclat égalait celui de l'or; et, me saisissant par mes blanches mains, malgré mes clameurs vers ma mère, tu me fis violence dans l'antre, ô Dieu impur, en rendant grâces à Kypris! Et, malheureuse, je t'enfantai un fils que, par terreur de ma mère, je jetai dans ce même antre où tu m'avais possédée par une funeste union! Hélas sur moi! Et maintenant ton fils et le mien a misérablement péri déchiré par les oiseaux; et, pendant ce temps, tu chantes des païans sur ta Kithare! C'est à toi que je parle, fils de Latô, qui, assis sur le Trépied d'or, au centre de la terre, dispenses par le sort les prophéties à chacun. Je ferai résonner ma voix à ton oreille. Mauvais amant, tu donnes un fils, dans ses demeures, à mon mari à qui tu ne dois rien; et ton fils et le mien, sans le savoir, a péri déchiré par les oiseaux, hors des langes que lui avait donnés sa mère! Dalos te hait, et aussi le Laurier qui mêle ses branches à la molle chevelure du Palmier sous lequel Latô, par un vénérable accouchement, t'enfanta de Zeus!

LE CHOEUR.

Hélas! Quel abondant trésor de maux se découvre, devant lequel chacun doit verser des larmes!

LE VIEILLARD.

O fille! Je ne puis me rassasier de regarder ton visage et je suis tout hors de moi! A peine, en effet, ai-je puisé un flot de malheurs, qu'un autre flot me submerge par tes

paroles, et qu'aux maux présents tu ajoutes de nouvelles calamités. Que dis-tu? Accuses-tu Loxias de ce crime? Quel est cet enfant que tu dis avoir enfanté? En quel lieu l'as-tu exposé pour être dévoré par les bêtes? Reviens sur tout cela.

KRÉOUSA.

J'ai honte en face de toi, ô vieillard! mais cependant je parlerai.

LE VIEILLARD.

Je sais m'affliger courageusement avec mes amis.

KRÉOUSA.

Écoute donc! Tu connais l'antre septentrional du Rocher de Kékrôps, que nous nommons Makra?

LE VIEILLARD.

Je connais l'antre où est le sanctuaire de Pan, auprès d'un autel.

KRÉOUSA.

C'est là que j'ai soutenu un combat terrible.

LE VIEILLARD.

Lequel? Les larmes me viennent à cause de tes paroles.

KRÉOUSA.

Contre ma volonté, je m'unis à Phoibos par une union lamentable.

LE VIEILLARD.

O fille ! voilà donc ce que je pressentais !

KRÉOUSA.

Je ne sais ; mais, si tu dis vrai, j'avouerai.

LE VIEILLARD.

Quand tu gémissais sur un mal secret.

KRÉOUSA.

C'était celui-ci, que je te découvre maintenant.

LE VIEILLARD.

Et puis, comment as-tu caché tes noces avec Apollôn ?

KRÉOUSA.

J'enfantai ! Écoute patiemment ceci, ô vieillard !

LE VIEILLARD.

Où ? Qui t'a aidée dans ton enfantement ? As-tu supporté seule ce travail ?

KRÉOUSA.

Seule dans l'antre où j'avais été possédée.

LE VIEILLARD.

Mais où est l'enfant ? Désormais tu n'es plus sans enfants.

KRÉOUSA.

Il est mort, ô vieillard ! exposé aux bêtes fauves.

LE VIEILLARD.

Il est mort ? Le cruel Apollôn ne l'a donc pas secouru ?

KRÉOUSA.

Il ne lui a porté aucun secours. Il est nourri dans le Hadès.

LE VIEILLARD.

Mais qui l'a exposé ? Certes, ce n'est pas toi ?

KRÉOUSA.

Moi, dans la nuit noire, enveloppée de péplos.

LE VIEILLARD.

Et personne n'a su que tu exposais ton fils ?

KRÉOUSA.

Personne ; le malheur et le mystère seulement.

LE VIEILLARD.

Mais comment as-tu osé abandonner ton fils dans l'antre ?

KRÉOUSA.

Comment ? Après bien des plaintes lamentables.

LE VIEILLARD.

Hélas ! tu as été bien dure d'oser cela; mais le Dieu a été plus dur que toi !

KRÉOUSA.

Si tu avais vu l'enfant tendre les mains vers moi !

LE VIEILLARD.

Cherchait-il ton sein, ou voulait-il venir dans tes bras ?

KRÉOUSA.

Il cherchait le sein qui ne l'a point nourri, souffrant par moi des maux injustes.

LE VIEILLARD.

Mais quelle a été ta pensée d'exposer ton fils ?

KRÉOUSA.

Je pensais que le Dieu sauverait son enfant.

LE VIEILLARD.

Hélas ! quelles tempêtes ont renversé la fortune de tes demeures !

KRÉOUSA.

Pourquoi, voilant ta tête, ô vieillard, répands-tu des larmes ?

LE VIEILLARD.

Je vois ton père et toi, accablés de maux tous deux.

KRÉOUSA.

Telle est la destinée des mortels. Rien ne demeure stable.

LE VIEILLARD.

Ne gémissons donc pas davantage, ô fille !

KRÉOUSA.

Que faut-il donc que je fasse ? Le malheur ne sait à quoi se résoudre.

LE VIEILLARD.

Venge-toi du Dieu qui, le premier, t'a outragée.

KRÉOUSA.

Comment, moi, mortelle, l'emporterais-je sur les Tout-puissants ?

LE VIEILLARD.

Mets le feu au Temple vénérable de Loxias !

KRÉOUSA.

Je crains, ayant déjà bien assez de misères.

LE VIEILLARD.

Ose au moins des choses possibles : tue ton mari !

KRÉOUSA.

Je respecte notre hyménée, pour le temps où il était bon pour moi.

LE VIEILLARD.

Tue au moins cet enfant qui se lève contre toi.

KRÉOUSA.

Comment ? Si cela se pouvait ! Que je le voudrais !

LE VIEILLARD.

Arme tes serviteurs de leurs épées.

KRÉOUSA.

J'irai. Mais où cela se fera-t-il ?

LE VIEILLARD.

Dans les tentes sacrées où il reçoit ses amis au festin.

KRÉOUSA.

Mais c'est un meurtre éclatant ! et les esclaves sont lâches.

LE VIEILLARD.

Hélas ! tu manques de cœur ! Cherche donc quelque autre moyen.

KRÉOUSA.

Certes, j'ai un moyen secret et sûr.

LE VIEILLARD.

Je te servirai dans les deux cas.

KRÉOUSA.

Ecoute donc. Tu sais le combat de la Race née de la Terre ?

LE VIEILLARD.

Je sais le combat que les Géants ont livré aux Dieux dans Phlégra.

KRÉOUSA.

C'est là que la Terre enfanta Gorgô, le monstre terrible.

LE VIEILLARD.

Qu'elle avait donnée pour alliée à ses fils pour combattre les Dieux ?

KRÉOUSA.

Certes ! Et la Déesse Pallas, fille de Zeus, la tua.

LE VIEILLARD.

Quelle forme affreuse avait-elle ?

KRÉOUSA

Elle avait la poitrine armée de vipères tordues.

LE VIEILLARD.

Ce récit n'est-il pas celui que j'ai entendu autrefois ?

KRÉOUSA.

De la peau de celle-ci Athana se couvrit la poitrine.

LE VIEILLARD.

On la nomme l'Aigide, armure de Pallas?

KRÉOUSA.

Elle reçut ce nom, quand elle apparut dans le combat des Dieux.

LE VIEILLARD.

Donc, ma fille, en quoi ceci sera-t-il funeste à tes ennemis?

KRÉOUSA.

Tu connais Érikhthonios, sans doute, vieillard?

LE VIEILLARD.

Ton premier ancêtre, qui sortit de la terre?

KRÉOUSA.

A peine né, Pallas lui donna...

LE VIEILLARD.

Quoi? Tu tardes bien à parler.

KRÉOUSA.

Deux gouttes du sang de Gorgô.

LE VIEILLARD.

Quelle puissance ont-elles sur la nature de l'homme?

KRÉOUSA.

Une d'elles est mortelle; l'autre guérit de tous les maux.

LE VIEILLARD.

Dans quoi la Déesse les suspendit-elle autour du corps de l'enfant ?

KRÉOUSA.

Dans un anneau d'or. Et Érikhthonios les donna à mon père.

LE VIEILLARD.

Et, lui mort, elles te sont parvenues ?

KRÉOUSA.

C'est cela ! Et je les porte à cette phalange de ma main.

LE VIEILLARD.

Et de quelle nature est ce double présent de la Déesse ?

KRÉOUSA.

La goutte de sang qui a coulé dans la veine cave...

LE VIEILLARD.

A quel usage sert-elle ? Quel effet produit-elle ?

KRÉOUSA.

Elle éloigne les maladies et alimente la vie.

LE VIEILLARD.

Et l'autre, dont tu parles, que fait-elle ?

KRÉOUSA.

Elle tue, étant le poison des serpents de Gorgô.

LE VIEILLARD.

Portes-tu ces gouttes de sang mêlées, ou séparées ?

KRÉOUSA.

Séparées. Le bon, en effet, ne se mélange pas avec le mauvais.

LE VIEILLARD.

O très chère fille ! tu as tout ce dont tu as besoin.

KRÉOUSA.

L'enfant mourra par ceci ; et, toi, tu seras le meurtrier.

LE VIEILLARD.

Où, et que ferai-je ? C'est à toi de commander, à moi d'obéir.

KRÉOUSA.

Dans Athèna, quand il sera entré dans ma demeure.

LE VIEILLARD.

Tu ne parles pas sagement, car tu blâmais mon dessein.

KRÉOUSA.

Comment ? Soupçonnes-tu ce qui me vient à l'esprit ?

LE VIEILLARD.

Tu seras accusée d'avoir tué cet enfant, même ne l'ayant pas tué.

KRÉOUSA.

Bien! On dit, en effet, que les marâtres haïssent les enfants des autres.

LE VIEILLARD.

Tue-le donc ici, afin de nier le meurtre.

KRÉOUSA.

J'en goûte d'avance le plaisir!

LE VIEILLARD.

Et tu cacheras à ton mari que tu sais ce qu'il s'efforce de te cacher.

KRÉOUSA.

Sais-tu ce que tu feras? Ayant reçu de ma main cet ouvrage d'or de Pallas, cet antique, flacon, pars, et va où mon mari sacrifie secrètement; et quand ils seront à la fin du repas et voudront faire des libations aux Dieux, prenant ce flacon sous ton péplos, verse-le dans la coupe du jeune adolescent, non à tous, mais à celui seul qui doit être mon maître dans ma demeure. Et si cette goutte passe en lui, jamais il ne viendra dans l'illustre Athèna, mais il restera mort ici!

LE VIEILLARD.

Pour toi, rentre maintenant chez les Proxènes. Moi, je

ferai ce qui m'est ordonné. Allons! ô vieux pied, sois jeune en réalité, quoique par l'âge tu ne puisses pas l'être! Marche à l'ennemi de nos maîtres! tuons-le et chassons-le en même temps des demeures! Dans la prospérité il est beau d'honorer la vertu; mais lorsque quelqu'un veut frapper des ennemis, aucune loi ne peut s'y opposer.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Einodia, fille de Damatèr, qui présides aux assauts nocturnes, viens diriger le breuvage mortel de la coupe pleine des gouttes du sang de Gorgô née de la terre, là où l'envoie ma Maîtresse vénérable, contre celui qui envahit la demeure des Erékhthides! Que jamais aucun autre d'une race étrangère ne commande dans la Ville, sauf les nobles Erékhthides!

Antistrophe I.

Mais si le meurtre est manqué, et si la tentative de ma maîtresse et vaine; si le temps d'agir passe, ainsi que l'espoir qu'elle a; sans doute, ou elle se percera la gorge d'une épée aiguë, ou elle serrera un lacet autour de son cou; et, finissant ses maux avec d'autres maux, elle s'en ira vers une autre vie! Car, certes, si elle vit, jamais elle ne verra de la lumière de ses yeux, elle qui est née d'une noble race, des Maîtres étrangers de sa demeure.

Strophe II.

J'ai honte pour le Dieu célébré par tant d'hymnes, si,

autour des sources de Kallikhoros, ce jeune homme voit, pendant la nuit, la torche illuminant les pompes des Eikades, quand l'Aither étoilé mène les danses de Zeus, et Sélana ses chœurs, et quand les cinquante filles de Nèreus trépignent dans la mer et dans les gouffres des fleuves inépuisables, célébrant la Vierge à la couronne d'or et la Mère vénérable, là où ce vagabond Phoiboien espère règner et posséder les richesses dûes aux travaux d'autrui !

Antistrophe II.

Voyez, vous qui, cherchant la Muse, maudissez dans vos hymnes chantés, nos adultères et les unions illégitimes et impies de Kypris, combien nous l'emportons par la piété sur la débauche inique des hommes ! C'est sur eux que votre Muse et votre chant doivent tomber en maudissant leurs adultères. Cet homme, né des fils de Zeus, oublie dans son cœur, quand il ne procrée point de concert avec ma maîtresse des enfants dans la demeure ; mais il s'est livré à une autre Aphrodita, et il en a reçu un enfant illégitime !

UN SERVITEUR.

Femmes, où trouverai-je ma maîtresse, l'illustre fille d'Érékhtheus ? En la cherchant, j'ai erré çà et là par la Ville, et je ne puis la rencontrer.

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc, ô compagnon d'esclavage ? D'où te vient cette hâte des pieds, et quelles paroles apportes-tu ?

LE SERVITEUR.

Nous la cherchons, et les juges de cette terre la demandent, afin qu'elle meure précipitée d'un rocher!

LE CHŒUR.

Hélas! Que diras-tu? Avons-nous été surprises méditant le meurtre de l'enfant?

LE SERVITEUR.

Tu as compris, et tu ne seras des derniers à partager le châtiment!

LE CHŒUR.

Comment ces embuches secrètes ont elles donc été découvertes?

LE SERVITEUR.

Le Dieu a mis l'iniquité au dessous de la justice, ne voulant pas être souillé.

LE CHŒUR.

Comment? Je te supplie de tout dire. Après que nous t'aurons entendu, s'il nous faut mourir, nous mourrons plus volontiers, ou nous verrons plus volontiers la lumière.

LE SERVITEUR.

Ayant quitté l'Oracle du Dieu, et conduisant avec lui son nouveau fils au festin et aux sacrifices qu'il préparait pour les Dieux, Xouthos, le mari de Kréousa, se rendit là où brille le feu du Dieu Bakkhos, afin d'arroser le

double Rocher du sang des victimes de Dionysos, en reconnaissance de son fils. Et il dit : — Toi, ô fils, reste et fais construire de tous côtés des tentes par des ouvriers. Après que j'aurai sacrifié aux Dieux de la naissance, si je suis absent trop longtemps, que le festin soit offert aux amis présents! — Puis, emmenant les jeunes veaux, il s'en alla. Et le jeune homme fit dresser soigneusement, sur des piliers, l'enceinte d'une tente sans parois qui put garantir, soit des ardeurs de midi, soit des rayons du couchant, et qui avait une forme rectangulaire et la longueur d'un plèthre par côté et dix mille pieds d'étendue totale, au dire des hommes habiles ; car il voulait appeler au festin tout le peuple des Delphiens. Puis, ayant pris, dans le trésor, des tapis sacrés, admirables aux yeux des hommes, il en fit de l'ombre à la tente. D'abord, il suspendit au toit une aile de péplos, dépouille des Amazones, don que Hèraklès, le fis de Zeus, avait fait au Dieu. Et sur ce tissu étaient peints l'Ouranos rassemblant les astres dans le cercle de l'Aithèr, Hèlios qui poussait ses chevaux vers l'occident et trainait après soi la lumière de Hespéros, la Nuit, vêtue de ses péplos noirs, qui menait son char dont l'attelage n'était point lié au joug, et les Astres qui accompagnaient la Déesse. La Pléias tenait le milieu de l'Aithèr, puis Oriôn porte-épée, et, par dessus, l'Ourse tournant sur sa queue vers le Pôle d'or. En haut, rayonnait l'orbe de Sélana qui partage les mois ; et les Hyades luisaient, présage très sûr de tempêtes, et l'Aurore lumineuse qui chasse les astres. Aux parois, il suspendit d'autres tapis aux images de nefs Barbares, munies d'avirons, qui combattaient les Hellènes, et d'hommes demi-bêtes sauvages, et de chevaux chassant les cerfs et les lions féroces. A l'entrée était peint, ayant ses filles auprès de lui, Kékrôps qui

recourbait sa queue en spirale, présent d'un Athènaien. Puis, au milieu du festin il posa des kratères d'or. Puis, se levant sur la pointe des pieds, un héraut annonça que tout citoyen qui voudrait venir au festin y était appelé. Et alors, quand la tente eut été remplie, tous, ceints de couronnes, réjouirent leur âme par la bonne nourriture. Mais, quand ils furent rassasiés, un vieillard, s'étant avancé, s'arrêta au milieu de la tente et fit s'élever un grand rire parmi les convives par son empressement à les servir. En effet, il leur versait de l'eau des cruches pour laver leurs mains, et il brûlait le parfum de la myrrhe, et il s'emparait des vases d'or, réclamant pour lui seul cet office. Quand le repas en vint aux flûtes et à la coupe commune, le vieillard dit : — Il faut enlever les petites coupes à vin et en apporter des grandes, afin d'en venir plus tôt à la joie ! — Aussitôt, hâte de ceux qui apportaient les coupes d'argent ciselé ou d'or. Et, prenant la plus belle, comme pour honorer son nouveau Maître, il la lui donna pleine, ayant mêlé au vin le poison sûr que, dit-on, sa Maîtresse lui avait donné, afin que son nouveau fils ne vît plus la lumière ! Et personne n'avait remarqué cela. Mais comme le jeune homme, de même que les autres, avait la libation en main, un des serviteurs prononça une parole mauvaise. Et le jeune homme, ayant été élevé dans le Temple, au milieu d'habiles divinateurs, interpréta ce présage, et ordonna d'emplir un autre kratèr. Puis, il répandit la première libation sur la terre, et invita les autres convives à la répandre aussi. Alors le silence se fit, et nous emplîmes les kratères sacrés de rosée et de vin de Byblos. Pendant ce temps, une troupe ailée de colombes se précipita sous la tente. En effet, elles habitent en toute sureté le Temple de Loxias. Et alors, désireuses de boire, elles mirent leurs

becs dans le vin répandu et l'attirèrent dans leurs gorges emplumées. Et la liqueur du Dieu ne fit aucun mal aux autres colombes; mais celle qui s'était posée auprès de la libation répandue par le nouveau fils, l'eut à peine goûtée, qu'elle commença aussitôt à battre des ailes et à chanceler, à crier et à gémir. Et la foule des convives resta stupéfaite de cette agonie de la colombe; et celle-ci mourut, palpitante, en roidissant ses pieds pourprés. Alors, déchirant son péplos, le fils déclaré tel par l'Oracle, se jeta sur la table et s'écria : — Lequel des hommes a voulu me tuer? Réponds, vieillard! La tentative vient de toi, et j'ai reçu la coupe de ta main! — Et aussitôt il saisit le bras du vieillard, afin de le prendre sur le fait; mais celui-ci, la chose étant découverte, a été contraint d'avouer le crime de Kréousa et l'embûche de la coupe. Et le jeune homme désigné par l'Oracle de Loxias courut dehors, emmenant les convives, et il dit au milieu des Juges Pythiques : — O terre sacrée, une femme étrangère, fille d'Éreckhtheus, a voulu me tuer par le poison! — Donc, les Rois Delphiens ont unanimement décrété que ma maîtresse mourrait précipitée d'un rocher, pour avoir voulu tuer une personne sacrée, et avoir tenté ce meurtre dans le Temple. Et toute la Ville la cherche, elle qui a fait avec tant de hâte ce malheureux voyage. Elle est venue, espérant obtenir de Poibos les enfants qu'elle désirait; et, avec l'espérance d'en avoir, elle perd la vie!

LE CHŒUR.

Pour moi, malheureuse, il n'y a, il n'y a aucun refuge

contre la mort! Cela est manifeste, en effet, par cette colombe qu'a tuée la libation, mélange de la liqueur de Dionysos et des gouttes de sang de la rapide Ékhidna. C'est le malheur de ma vie, et c'est la mort de ma maîtresse précipitée d'un rocher! Fuirai-je sur des ailes, ou me cacherai-je dans les noires entrailles de la terre, pour échapper à la mort par la lapidation? Monterai-je sur un char rapide ou sur une nef? Mais je ne puis me cacher, à moins qu'un Dieu ne m'arrache lui-même à la mort! Et toi, ô malheureuse Maîtresse, à quel supplice es-tu destinée? Les maux que nous avons voulu infliger à autrui, nous les subissons nous-mêmes, comme il est juste!

KRÉOUSA.

Servantes, condamnée par l'arrêt Pythique, on me cherche pour une mort affreuse, et je suis vouée au supplice!

LE CHOEUR.

Nous savons tes maux, ô malheureuse, et ton infortune!

KRÉOUSA.

Où fuirai-je? C'est à peine si j'ai pu sortir des demeures pour ne pas mourir, et je suis arrivée ici furtivement, échappée aux mains de mes ennemis.

LE CHOEUR.

Où irais-tu, si ce n'est auprès de cet autel?

KRÉOUSA.

A quoi me servira-t-il?

LE CHOEUR.

Il n'est point permis de tuer un suppliant.

KRÉOUSA.

Mais je meurs par la loi!

LE CHOEUR.

Si tu avais été arrêtée.

KRÉOUSA.

Mais voici les cruels exécuteurs qui viennent ici avec des épées tirées.

LE CHOEUR.

Assieds-toi à l'autel. Si tu mourais ici, tu infligerais par ton meurtre une exécration à tes meurtriers. Mais il faut subir la destinée.

IÔN.

O Kèphisos à la face de taureau! quelle Ékhidna as-tu engendrée, quel dragon jetant par les yeux une flamme meurtrière? Quelle audace n'a-t-elle pas, non moins féroce que le sang de Gorgô dont elle a voulu me tuer? Saisissez-la! et que les tresses de sa chevelure restent, arrachées, aux rochers du Parnasos d'où elle sera préci-

pitée ! Un Daimôn propice m'a sauvé avant que je vinsse dans la Ville d'Athèna, soumis au joug d'une marâtre ; car, si même au milieu de mes compagnons, j'ai éprouvé ta haine, une fois entré dans ta demeure, tu m'aurais envoyé chez Aidès ! Mais ni l'autel, ni le Temple d'Apollôn ne te sauveront. Ces lamentations me sont plutôt dûes, à moi et à ma mère ; car, si elle est absente, son nom cependant m'est toujours présent. Voyez cette perverse, qui a ourdi ruse sur ruse, et qui, assise, tremblante, à l'autel du Dieu, pense qu'elle ne recevra pas le châtiment de ses crimes !

KRÉOUSA.

Je te défends de me tuer, en mon nom et au nom du Dieu, à l'autel de qui je me tiens !

IÔN.

Qu'y a-t-il de commun entre Phoibos et toi ?

KRÉOUSA.

Mon corps est consacré par ce Dieu !

IÔN.

Et cependant tu voulais tuer par le poison celui qui était à ce Dieu !

KRÉOUSA.

Tu n'étais non plus à Loxias, mais à ton père.

IÔN.

J'étais devenu son fils, et il était vraiment mon père.

KRÉOUSA.

Tu l'étais alors ; mais, maintenant, c'est moi qui lui suis vouée, et non plus toi !

IÔN.

Tu lui es vouée en impie, et moi je lui étais consacré pieusement.

KRÉOUSA.

J'ai tenté de tuer l'ennemi de mes demeures.

IÔN.

Certes, je ne suis point entré armé sur ta terre.

KRÉOUSA.

Si, très certainement ! Et tu as incendié la maison d'Érékhtheus.

IÔN.

Par quelles torches ? Par quelle flamme ?

KRÉOUSA.

Tu voulais m'enlever ma demeure, et la posséder malgré moi.

IÔN.

Mon père me cédait la terre qu'il a conquise.

KRÉOUSA.

Quel droit ont les fils d'Aiolos sur la Ville de Pallas ?

IÔN.

Il l'a délivrée par les armes, non par des paroles.

KRÉOUSA.

Pour l'avoir secourue, il ne possède assurément pas cette terre.

IÔN.

Tu voulais me tuer par crainte de ce que je deviendrais.

KRÉOUSA.

Afin de ne pas mourir, si tu ne périssais.

IÔN.

Tu enviais mon père qui m'a retrouvé, quand toi-même n'avais pas d'enfants.

KRÉOUSA.

Tu arracheras donc leurs demeures à ceux qui n'ont pas d'enfants ?

IÔN.

Et moi, ne posséderai-je donc rien des biens paternels ?

KRÉOUSA.

Le bouclier et la lance. C'est tout ce que tu auras.

IÔN.

Quitte l'autel et le lieu consacré !

KRÉOUSA.

Enseigne cela à ta mère, où qu'elle soit !

IÔN.

Ne subiras-tu pas de châtiment pour avoir voulu me tuer ?

KRÉOUSA.

Tue-moi, si tu veux, dans ce sanctuaire !

IÔN.

Quel plaisir as-tu à mourir au milieu des guirlandes du Dieu ?

KRÉOUSA.

Je rendrai maux pour maux à ceux par qui je souffre.

IÔN.

Hélas ! Il est déplorable que les Dieux n'aient pas imposé de plus sages lois aux hommes. Il ne convenait pas que les coupables pussent s'asseoir auprès des autels, mais ils devraient en être chassés ; car il n'est pas bon qu'une main coupable touche aux Choses du Dieu. Les justes seuls eussent dû s'asseoir dans les lieux sacrés, si l'un d'eux eût été outragé. Il est mal que, dans un même lieu, le juste et le coupable aient le même droit devant les Dieux.

LA PYTHIA.

Arrête, ô enfant ! Quittant le Trépied fatidique, je franchis cette enceinte, moi, Prophétesse de Phoibos, choisie

entre toutes les femmes Delphiennes pour conserver la Loi antique du Trépied.

IÔN.

Salut, ô chère mère, bien que tu ne m'aies pas enfanté !

LA PYTHIA.

On me donne cependant ce nom ; et il m'est doux d'être appelée ainsi.

IÔN.

Tu as appris de quelle façon celle-ci a voulu me faire mourir par ses ruses ?

LA PYTHIA.

Je l'ai appris. Mais, toi aussi, tu es coupable de cruauté.

IÔN.

N'est-il pas juste qu'à mon tour je fasse périr mes meurtriers ?

LA PYTHIA.

Les épouses sont toujours ennemies d'enfants nés d'étrangères.

IÔN.

Et moi, je suis l'ennemi d'une marâtre par laquelle j'ai souffert.

LA PYTHIA.

Non ! Quitte ce temple et retourne dans ta patrie.

IÔN.

Que me conseilles-tu ? Que faut-il que je fasse ?

LA PYTHIA.

Pars pour Athèna, les mains pures, et sous d'heureux auspices.

IÔN.

Certes, il est pur celui qui tue ses ennemis.

LA PYTHIA.

Ne fais pas cela. Écoute plutôt mes paroles.

IÔN.

Parle ! car toutes tes paroles me seront toujours bienveillantes.

LA PYTHIA.

Vois-tu ce coffre sous mon bras ?

IÔN.

Je vois une corbeille ancienne, entourée de bandelettes.

LA PYTHIA.

C'est dans celle-ci que je te reçus autrefois nouveau-né.

IÔN.

Que dis-tu ? Tes paroles sont nouvelles pour moi.

LA PYTHIA.

Je tenais, en effet, ces choses secrètes, mais je les révèle maintenant.

IÔN.

Pourquoi, m'ayant reçu depuis si longtemps, m'as-tu caché ceci ?

LA PYTHIA.

Le Dieu t'a voulu pour serviteur dans ce Temple.

IÔN.

Et, maintenant, il ne le veut plus ? D'où puis-je le savoir ?

LA PYTHIA.

En te révélant à ton père, il te renvoie de cette terre.

IÔN.

D'où vient que tu aies conservé cette corbeille ? Est-ce par son ordre ?

LA PYTHIA.

C'est Loxias qui m'a mis dans l'esprit...

IÔN.

De faire quelle chose ? Parle, achève !

LA PYTHIA.

De conserver ceci jusqu'à ce moment,

IÔN.

Quel profit ou quel mal m'en reviendra-t-il ?

LA PYTHIA.

Ici sont cachés les langes dans lesquels tu étais couché.

IÔN.

Ces indices m'aideront à retrouver ma mère ?

LA PYTHIA.

Quand le Dieu le voudra, et non auparavant.

IÔN.

Oh ! que ce jour m'a amené de choses heureuses !

LA PYTHIA.

Prends ceci, et cherche avec soin ta mère. Connais tout par toi même, en parcourant l'Asia entière et l'Europè. Je t'ai nourri par ordre du Dieu, ô enfant, et je te rends ceci qu'il a voulu que je reçusse de bon gré pour le conserver. Pourquoi il l'a voulu, je ne puis le dire. Personne, de tous les hommes mortels, ne savait que j'eusse ces choses, ni où elles étaient cachées. Je te salue, et je t'aime autant qu'une mère. Mais il faut que tu commences à chercher ta mère. Vois, d'abord, si quelque jeune fille Delphienne, après t'avoir enfanté, ne t'a pas déposé dans ce Temple, et, puis, si ce n'est point quelque autre Hellène. C'est tout ce que tu as à apprendre de moi, et de Phoibos qui a pris part à ceci.

IÔN.

Hélas ! hélas ! Que je répands de larmes, quand je songe dans mon esprit que ma mère, secrètement épousée, m'a exposé en se cachant, et ne m'a pas nourri de son sein ; mais que, sans nom, j'ai mené une vie servile dans les demeures du Dieu ! Les bons traitements me sont venus d'un Dieu, et les mauvais de la fortune. Dans le temps même où il est juste de goûter le bonheur de vivre dans les bras caressants d'une mère, j'ai été privé de la très chère nourriture maternelle. Et ma mère aussi a été malheureuse, puisqu'elle a souffert le même mal, privée des joies maternelles. Et maintenant, en possession de ce berceau, je l'offrirai au Dieu, afin d'ignorer ce que je ne désire point savoir ; car si quelque esclave m'a enfanté, il me serait plus dur de retrouver ma mère que de n'en point avoir et de me taire. O Phoibos ! Je consacre ce berceau à ton temple ! Mais que fais-je ? Je m'oppose à la volonté du Dieu qui m'a réservé le moyen de retrouver ma mère. Ceci doit être ouvert. Il faut oser, car je ne pourrai jamais l'emporter sur la destinée. O bandelettes sacrées, pourquoi m'avez-vous été cachées, et vous, ô lieux, qui gardiez des choses si chères ? Voici le dehors de la corbeille ronde. Comme elle n'a point vieilli, et comme elle est intacte, grâce à un Dieu, bien qu'il se soit passé un long temps !

KRÉOUSA.

Quelle chose inattendue ai-je vue ?

IÔN.

Tais-toi ! Déjà, tu le sais, tu as refusé de me dire bien des choses.

KRÉOUSA.

Le silence ne peut plus être gardé. Ne me recommande rien, car je vois le berceau dans lequel je t'exposai autrefois, ô fils, encore tout enfant, dans l'antre de Kékrôps, sous les rochers de Makra ! Je quitterai donc cet autel, même si j'en dois mourir !

IÔN.

Saisissez-la ! Elle a quitté l'autel par une inspiration divine. Liez ses bras !

KRÉOUSA.

Vous me tuerez donc, car je m'attacherai à toi, à ce berceau et aux choses qut y sont enfermées.

IÔN.

Ceci n'est-il pas terrible ? Elle veut me surprendre par un mensonge.

KRÉOUSA.

Non ! mais, grâce à toi aussi, je te retrouve, toi qui m'es cher !

IÔN.

Je te suis cher, moi ? Cependant, n'as-tu pas tenté de me tuer ?

KRÉOUSA.

Tu es mon enfant, ce qui est le plus cher à des parents.

IÔN.

Cesse d'ourdir des ruses ! Je t'éprouverai aisément.

KRÉOUSA.

Puissé-je être éprouvée en ceci, fils !

IÔN.

Cette corbeille est-elle vide, ou renferme-t-elle quelque chose ?

KRÉOUSA.

Tes langes, dans lesquels je t'ai exposé autrefois.

IÔN.

Me les nommeras-tu avant de les voir ?

KRÉOUSA.

Si je ne les nomme, je meurs volontiers !

IÔN.

Parle ! car ta confiance a quelque chose d'étrange.

KRÉOUSA.

Vois cette couverture que j'ai tissée autrefois, étant toute jeune.

IÔN.

Comment est-elle ? Il y a beaucoup d'œuvres semblables de jeunes filles.

KRÉOUSA.

Non achevée, mais telle qu'un essai de navette.

IÔN.

Que représente-t-elle ? Tu ne me tromperas pas en ceci.

KRÉOUSA.

Gorgô même, au milieu de la trame.

IÔN.

O Zeus ! Quel destin me chasse !

KRÉOUSA.

Elle est entourée de serpents sur les bords, à la façon de l'Aigide.

IÔN.

Voici ! Tel est ce tissu, ainsi que je le trouve, avec les courroies.

KRÉOUSA.

O ancien travail de mes toiles virginales !

IÔN.

As-tu d'autres signes ? Ne seras-tu heureuse que sur celui-ci ?

KRÉOUSA.

Deux dragons resplendissants et d'or massif.

IÔN.

Est-ce un don d'Athana, ou veut-elle que les enfants soient élevés au milieu d'eux ?

KRÉOUSA.

A l'imitation de l'antique Érikhthonios.

IÔN.

Et à quoi servent, dis-moi, ces ornements d'or ?

KRÉOUSA.

L'enfant nouveau-né les porte en collier, mon fils.

IÔN.

Voici les dragons. Mais je désire connaître le troisième signe.

KRÉOUSA.

Je mis auprès de toi une couronne d'olivier qu'Athana apporta sur le Rocher, qui y est encore, ne perd jamais ses feuilles et verdit immortellement.

IÔN.

O très chère mère, combien je suis heureux de te revoir et d'embrasser ton joyeux visage !

KRÉOUSA.

O fils ! ô lumière plus douce pour ta mère que celle de Hèlios ! Que le Dieu me le pardonne ! Je te serre dans mes bras, toi que je n'espérais plus retrouver, toi que je croyais sous la terre, avec les morts et Perséphona !

IÔN.

O chère mère, me voici dans tes bras, mort et vivant à la fois !

KRÉOUSA.

Iô ! quel cri de joie pousserai-je dans l'étendue de l'Aithèr resplendissant? D'où ce bonheur inespéré? De qui me vient cette joie?

IÔN.

Tout me serait venu plus promptement à l'esprit, mère, que la pensée que j'étais ton fils.

KRÉOUSA.

Je tremble encore de terreur.

IÔN.

Crains-tu donc de ne pas m'avoir dans tes bras?

KRÉOUSA.

C'est que j'étais bien loin de cette espérance. O femme, de qui as-tu reçu mon enfant dans tes bras? Quelle main l'a amené à la demeure de Loxias?

IÔN.

C'est l'œuvre d'un Dieu! Mais soyons heureux de notre bonne fortune, après avoir souffert de l'adversité.

KRÉOUSA.

Fils! tu as été enfanté dans les larmes, et c'est avec des gémissements que je t'ai éloigné des bras de ta mère; mais je respire maintenant près de toi, et je goûte la plus grande des félicités!

IÔN.

En exprimant ce que tu ressens, tu exprimes aussi ce que j'éprouve.

KRÉOUSA.

Je ne suis plus stérile et sans enfants ; ma demeure est honorée et mon pays a un Maître ! Érekhtheus refleurit, et la race née de la terre n'est plus dans la nuit, et revoit les rayons de Hèlios !

IÔN.

Mère, que mon père aussi vienne partager le bonheur que je vous donne à tous deux !

KRÉOUSA.

O fils, que dis-tu ? A quoi suis-je condamnée !

IÔN.

Qu'as-tu dit ?

KRÉOUSA.

Tu es né d'un autre, d'un autre !

IÔN.

Hélas sur moi ! Tu m'as donc enfanté illégitimement, étant vierge ?

KRÉOUSA.

L'hymen qui t'a fait naître, ô fils, n'a été célébré ni par les torches, ni par les chœurs !

IÔN.

Hélas! hélas! Je suis né honteusement, mère! Et de qui?

KRÉOUSA.

Qu'elle l'atteste, la meurtrière de Gorgô!

IÔN.

Que veux-tu dire?

KRÉOUSA.

Celle qui siège sur mes rochers, où elle a porté l'olivier.

IÔN.

Tu dis des choses obscures et non claires.

KRÉOUSA.

Sous la Roche hantée par les rossignols, à Phoibos...

IÔN.

Pourquoi parles-tu de Phoibos?

KRÉOUSA.

Je fus unie sur un lit secret.

IÔN.

Parle! car ce que tu dis est bon et heureux pour moi.

KRÉOUSA.

Dans la dixième révolution du mois je t'enfantai secrètement, engendré par Phoibos.

IÔN.

Oh ! que cela m'est doux, si cela est vrai !

KRÉOUSA.

Vierge et mère, je t'enveloppai de ces langes, œuvre de ma navette. Je ne t'ai pas approché de mes mamelles, je ne t'ai point offert le lait maternel ni ne t'ai lavé de mes mains, mais, dans l'antre désert, pour être en pâture aux oiseaux carnassiers, tu fus livré à la mort !

IÔN.

O mère, que ce que tu as osé est cruel !

KRÉOUSA.

Saisie de crainte, j'ai perdu ton âme, fils ! Je t'ai tué malgré moi.

IÔN.

Et de moi aussi tu devais recevoir une mort impie !

KRÉOUSA.

Hélas ! nos misères passées et nos misères présentes sont égales. Nous roulons tour à tour de maux en félicités, et les vents sont changeants. Que celui-ci dure ! Nos premiers malheurs suffisent. Maintenant, ô fils, un vent favorable s'est levé après les vents contraires.

LE CHŒUR.

Aucun homme ne doit penser à désespérer, après ce qui vient d'arriver.

IÔN.

O toi, qui changes la destinée des vivants innombrables, afin qu'ils soient tour à tour heureux et malheureux, ô Fortune, en étais-je donc venu à ce point, ou de tuer ma mère ou de périr par elle! Hélas! de telles choses ne sont-elles point vues chaque jour, partout où luisent les rayons de Hèlios? Mais je t'ai retrouvée, chère mère, et on ne peut en rien me reprocher ma naissance. Cependant, je dirai le reste à toi seule. Approche ici; je veux te parler à l'oreille et répandre les ténèbres sur mes paroles. Fais attention, mère, ayant commis la faute commune aux vierges qui se livrent à des unions furtives, de ne point rejeter cette faute sur le Dieu, et, pour m'épargner la honte, de ne point dire que j'ai été engendré par Phoibos, quand tu ne m'as point conçu d'un Dieu.

KRÉOUSA.

Non! Par Athana victorieuse, qui vint autrefois sur son char secourir Zeus contre les Enfants de la Terre, aucun des mortels n'est ton père, fils, mais bien le roi Loxias qui t'a élevé!

IÔN.

Comment donc a-t-il donné son fils à un autre père, et dit-il que je suis né de Xouthos?

KRÉOUSA.

Il ne dit pas que tu es né de celui-ci; mais il te donne à lui, toi, son fils. Un ami, en effet, peut donner pour héritier son fils à un ami.

IÔN.

Le Dieu est-il véridique, ou sa révélation est-elle fausse? O mère, ce doute trouble mon esprit.

KRÉOUSA.

Écoute donc maintenant ce qui me vient à l'esprit, ô fils! Loxias, bienveillant pour toi, te place dans une noble maison. Fils d'un Dieu, jamais tu n'aurais obtenu ni l'héritage, ni le nom de ton père. En effet, n'ai-je pas caché mon union avec lui, et n'ai-je pas tenté de te tuer? Mais le Dieu, pour ton bien, t'a donné à un autre père.

IÔN.

Je ne crois point cela aussi légèrement; mais j'interrogerai Phoibos dans le Temple, et je saurai si je suis né d'un père mortel ou de Loxias. Ah! quel Dieu, debout sur les demeures sacrées, montre sa face resplendissante comme celle de Hèlios? Fuyons, ô mère, de peur de voir les Daimones, qu'il ne faut point regarder!

ATHANA.

Ne fuyez pas! Ce n'est point une ennemie que vous fuyez, mais je vous suis propice dans Athèna et ici. Moi, Pallas, je viens de ta patrie qui porte mon nom, me hâtant sur mon char, et envoyée par Apollôn qui n'a point voulu paraître devant vous, pour ne point subir de reproches sur les choses passées. Mais il m'envoie pour vous dire ceci: C'est d'Apollôn que celle-ci t'a conçu, et il t'a donné à

qui ne t'a point engendré, afin de te faire entrer dans une illustre maison. Mais, ceci ayant été découvert, craignant que tu mourùsses par ta mère ou qu'elle mourût par toi, il t'a mis à l'abri de ce danger. Et le roi Loxias a résolu de se taire, et de ne déclarer que dans Athèna que celle-ci est ta mère, et que tu es né de Phoibos. Mais, afin que j'achève la révélation divine pour laquelle j'ai lié mes chevaux à mon char, écoutez : Ayant reçu ton fils, va, Kréousa, retourne à la terre de Kékrops, et place ce fils sur le thrône royal, car il est de la race d'Érekhtheus, et il est juste qu'il commande a la terre qui m'appartient. Et il sera illustre dans la Hellas, et quatre fils, issus d'une racine unique, donneront leurs noms aux tribus des peuples qui habitent mon rocher. Et le premier sera Tèléôn, et la deuxième tribu sera celle de Hoplès, puis celle d'Argadès, puis celle d'Aigikoros, appelé ainsi du nom de l'Aigide. Dans le temps voulu, leurs enfants peupleront les Iles Kyklades, et les cotes maritimes, et les Villes qui sont le rempart de ma terre, et ils habiteront les plaines opposées des deux continents de l'Asia et de l'Europa; et les habitants de l'Asia se glorifieront d'être nommés Iones, du nom de celui-ci. Mais il vous naîtra d'autres enfants, à Xouthos et à toi : Dôros, d'où la célèbre Dôris ; puis, Akhaios, sur la terre de Pélôps, qui sera maître de la côte auprès de Rhios; et son peuple sera honoré de son nom. Apollôn a tout réglé sagement. D'abord, il t'a fait enfanter sans douleurs, afin que rien ne fût connu de tes amis ; puis, après que tu eusses enfanté ce fils, et que tu l'eusses exposé dans ses langes, il ordonna que Hermès l'emportât ici dans ses bras; et il l'a nourri, et il n'a point souffert qu'il mourût. Maintenant, tais-toi, et ne révèle point que cet enfant est ton fils, afin que Xouthos se réjouisse de cette erreur. Et

toi, femme, à ton tour, prends possession de ton bien. Salut! vos peines sont finies, et je vous promets une heureuse destinée.

IÔN.

O Pallas, fille du très grand Zeus, nous en croyons tes paroles sans réserves! Il est certain pour moi que je suis fils de Loxias et de celle-ci; et, même auparavant, la chose n'était pas incroyable.

KRÉOUSA.

Maintenant, écoute-moi. Je loue Phoibos que j'avais d'abord blâmé, puisqu'il me rend ce fils qu'il avait négligé autrefois. Ces portes et les Oracles du Dieu me sont aujourd'hui propices, eux qui m'étaient ennemis naguère. Maintenant donc, nous suspendons joyeusement nos mains aux anneaux, et je salue les portes.

ATHANA.

Je t'approuve, ayant ainsi changé de pensée, de remercier le Dieu par tes louanges. Les volontés des Dieux sont lentes, mais elles ne sont jamais vaines.

KRÉOUSA.

O fils, regagnons la patrie!

ATHANA.

Allez! Je vous suivrai.

IÔN.

Certes, en bonne compagne de route!

KRÉOUSA.

Et en amie de notre Ville!

ATHANA.

Siège sur le thrône antique!

IÔN.

Possession d'un grand prix pour moi!

LE CHOEUR.

O Apollôn, fils de Zeus et de Latô, salut! Qu'il soit confiant, s'il honore les Dieux, celui dont la demeure est en proie aux calamités! Les bons reçoivent enfin les récompenses qui leur sont dues; et les mauvais, tels qu'ils sont, ne seront jamais heureux.

FIN DE IÔN.



XVII

HÈRAKLÈS FURIEUX



XVII

HÈRAKLÈS FURIEUX

AMPHITRYÔN.
MÉGARA.
CHŒUR DES VIEILLARDS THÈBAIENS.
LYKOS.
IRIS.
LYSSA.
HÈRAKLÈS.
THÈSEUS.

AMPHITRYÔN.

Qui d'entre les vivants ne connaît l'Argien Amphitryôn qui eut Zeus pour compagnon de lit, qu'engendra autrefois Alkaios, et qui fut père de Hèraklès ? Et celui-ci habita cette terre de Thèba, d'où naquit toute une moisson de guerriers, de la

race desquels Arès ne conserva qu'un petit nombre, et qui rendirent bien peuplée la Ville de Kadmos, et la transmirent aux enfants de leurs enfants. C'est d'ici qu'est sorti Kréôn, fils de Ménoikeus, Roi de cette terre. Et Kréôn fut père de Mégara, qui est ici, et dont tous les Kadméiens célébrèrent autrefois les noces au son de la flûte, quand l'illustre Hèraklès l'épousa et l'amena dans ma demeure. Mais, ayant quitté Thèba, où je suis venu, et Mégara et ses parents, mon fils voulut habiter Argos et les murailles kyklopéennes, d'où je suis exilé pour avoir tué Èlektryôn. Et désirant adoucir mes maux, et rentrer avec moi dans la patrie, il offrit à Eurystheus un grand prix pour mon retour; car il promit de pacifier toute la terre, soit qu'il ait été excité par l'aiguillon de Hèra, soit qu'il ait été entraîné par la destinée. Or, il a accompli tous ses autres travaux. Il est allé, pour le dernier, par les bouches du Tainaros, dans la demeure d'Aidès, afin d'amener à la lumière le Chien à trois corps, et il n'est pas revenu.

Il y a une rumeur ancienne parmi les Thèbaiens, qu'un certain Lykos épousa autrefois Dirkè, et fut Maître de la Ville aux sept tours, avant le temps où régnèrent ici les fils de Zeus, Amphiôn et Zèthos, porté par des chevaux blancs. Un enfant de Lykos, ayant le même nom que son père, non pas Thèbaien, mais venu d'Euboia, a tué Kréôn, et, celui-ci mort, commande à cette terre, après avoir envahi la Ville déchirée par la sédition. Notre alliance avec Kréôn a été pour nous, semble-t-il, un grand malheur; car, pendant que mon fils est retenu dans le sein de la terre, l'illustre Maître de ce pays, Lykos, veut tuer les enfants de Hèraklès et sa femme, afin d'éteindre le meurtre par le meurtre, et me tuer moi-même, (s'il convient de me compter parmi les hommes, moi qui ne suis plus qu'un

vieillard inutile), de peur que, parvenus à l'âge viril, ils tirent vengeance du meurtre de leur aïeul maternel. Et moi, que mon fils a laissé ici pour nourrir et garder sa famille et sa demeure, tandis qu'il est plongé dans la noire obscurité de la terre, je viens, afin que ses enfants ne meurent pas, m'asseoir avec leur mère à l'autel de Zeus Sôtèr, que mon noble fils éleva comme un monument de sa lance victorieuse, après qu'il eut défait les Myniens. Nous restons ici, manquant de toutes choses, de nourriture, d'eau, de vêtements, et reposant nos flancs sur la terre nue; car nous sommes chassés de notre demeure, et nous désespérons de notre salut. Je vois que, de tous nos amis, les uns ne sont pas sûrs, et que les véritables ne peuvent nous aider. L'adversité (puisse-t-elle ne jamais frapper ceux qui m'aiment!) est, parmi les hommes, l'épreuve la plus certaine des amis.

MÉGARA.

O vieillard! qui détruisis autrefois la Ville des Taphiens, en menant glorieusement l'armée des Kadméiens, combien ce qui vient des Dieux est incertain pour les hommes! En effet, en ce qui concernait mon père, je n'étais point maltraitée par la fortune. Autrefois, orgueilleux de ses richesses, il possédait la puissance royale qui excite l'ambition et les guerres contre les Rois, et il me donna à ton fils, et me valut une illustre alliance en me mariant à Hèraklès. Et, maintenant, tout cela s'est envolé et n'est plus, et nous mourrons tous deux, vieillard, ainsi que les enfants de Hèraklès, que j'abrite de mes ailes, comme une poule qui couve ses poussins! Et, pour me questionner, ils s'approchent aussi l'un après l'autre : — O mère, disent-ils, en quel lieu de la terre est allé notre père? Que fait-il?

Quand viendra-t-il ? — Trompés par l'inexpérience de l'enfance, ils cherchent leur père. Et moi je les distrais et les flatte par mes paroles ; mais je tressaille quand les portes crient ; et chacun d'eux s'élance pour se jeter aux genoux paternels. Maintenant donc, quelle voie de salut, quelle espérance, médites-tu, vieillard ? En effet, c'est vers toi que je regarde. Nous ne pouvons sortir en secret de ce pays, car de plus forts que nous s'opposent à notre fuite, et nous ne pouvons mettre aucun espoir de salut en nos amis. Dis-moi donc quelle est ta pensée, et, comment, faibles que nous sommes, nous prolongerons notre vie, tandis que la mort nous menace.

AMPHITRYON.

O fille ! il n'est pas facile d'accomplir cela aisément et sans peine.

MÉGARA.

Te manque-t-il quelque douleur, ou aimes-tu tant la lumière ?

AMPHITRYÔN.

Je me réjouis encore de la lumière, et j'aime l'espérance.

MÉGARA.

Moi aussi. Mais ne faut pas espérer des choses désespérées, vieillard !

AMPHITRYÔN.

Le délai est déjà un remède aux maux.

MÉGARA.

Mais le temps qui s'écoule, quand il est aussi triste, m'est un tourment.

AMPHITRYÔN.

Sans doute un vent favorable surviendra, ô fille, après les maux dont nous souffrons, toi et moi; et mon fils, ton époux, reviendra peut-être. Apaise-toi, ferme les sources de larmes de tes enfants ; console-les, en les abusant par de trompeuses paroles, bien que de tels mensonges soient misérables. Les calamités des vivants finissent par se lasser et le soufle des vents n'a pas toujours la même violence, et les heureux ne sont pas toujours heureux; car tout change tour a tour. L'homme le meilleur s'affermit toujours par l'espérance, et il n'appartient qu'au lâche de désespérer.

LE CHOEUR.

Strophe.

Vers les demeures couvertes et le lit du vieillard, je marche, appuyé sur un bâton, chantant des plaintes lamentables, comme un cygne blanc. Je ne suis qu'une voix semblable à la vision vaine des songes nocturnes, tremblante, mais pleine de cœur, ô enfants, qui n'avez plus de père! ô vieillard, et toi, malheureuse mère, qui gémis sur ton époux retenu dans les demeures d'Aidès!

Antistrophe.

Ne fatigue pas ton pied et tes membres alourdis par la vieillesse, tel qu'un cheval qui traîne, sous le joug, un char sur la pente d'un rocher, et qui s'arrête, dompté par

la lassitude. Prends ma main et mon péplos, si la force manque à ton pied débile. Vieillard, conduis un vieillard! Autrefois, nous avons partagé les armes et les travaux des jeunes hommes de notre âge, en honneur de notre patrie très glorieuse!

Épôde.

Voyez les éclairs de leurs yeux semblables à ceux de leur père! Leur visage a gardé toute sa grâce, mais le malheur ne les a point quittés depuis l'enfance. O Hellas! Quels braves compagnons de guerre tu perdras en les perdant! Mais je vois Lykos, le Maître de cette terre, qui approche de cette demeure.

LYKOS.

Si cela m'est permis, je veux interroger le père et la femme de Hèraklès; et, certes, je le puis, si je suis votre Maître. Jusques à quand chercherez-vous à prolonger votre vie? Quelle espérance, quel secours prévoyez-vous pour ne pas mourir? Pensez-vous que le père de ceux-ci, lui qui est couché dans le Hadès, puisse revenir? Parce qu'il vous faut mourir, vous êtes en proie à un deuil peu digne de vous, de toi qui te vantes inutilement, dans toute la Hellas, que Zeus, en partageant ton lit nuptial, a engendré un nouveau Dieu, et de toi qui te glorifies d'être appelée la femme du plus illustre des hommes. Et quelle action si glorieuse ton mari a-t-il donc accomplie, pour avoir tué l'Hydre des marais, ou la Bête Néméienne qu'il a prise dans des rêts, et qu'il prétend avoir étranglée de ses

mains ? Est-ce pour cela que vous luttez contre moi ? Est-ce pour cela que les fils de Hèraklès ne doivent pas mourir ? Lui, qui n'était qu'un homme de rien, il s'est acquis une réputation de courage en combattant des bêtes sauvages, mais jamais en accomplissant d'autres actions. Jamais il n'a porté le bouclier sur le bras gauche, et n'a engagé le combat de la lance ; mais, n'ayant que son arc, la plus lâche des armes, il était toujours prêt à la fuite. Se servir d'un arc n'est point une marque de courage pour un homme ; mais il est brave celui qui regarde fermement le sillon creusé par la lance rapide, et reste à son rang. Ce que je fais, vieillard, ne témoigne point de ma cruauté, mais de ma prudence. En effet, je sais que j'ai tué Kréôn, père de celle-ci, et que je possède son thrône. Donc, je ne veux pas, en laissant ces enfants devenir hommes, épargner des vengeurs futurs de mes actions.

AMPHITRYÔN.

Il appartient à Zeus de protéger les fils de Zeus. Pour moi, Hèraklès, il me faut prouver à celui-ci sa demeure en ce qui te regarde, car je ne dois pas permettre que tu sois outragé. Tout d'abord, Hèraklès, je dois repousser loin de toi, entre toutes les accusations incroyables qu'on t'adresse, celle de lâcheté, qui doit être comptée parmi les plus incroyables, et je la repousse par le témoignage des Dieux. J'interroge la foudre de Zeus et le quadrige qui portait Hèraklès, quand, perçant de ses traits ailés les entrailles des Géants fils de Gaia, il célébra avec les Dieux sa glorieuse victoire. O le père des Rois, va dans Pholoè, demande aux injurieux quadrupèdes, à la race des Kentaures, quel homme ils estiment le plus brave ! Ne sera-ce point mon fils, que tu accuses de peu de courage ? Inter-

roge Dirphys l'Abantide, où tu as été élevé, et, certes, elle ne te louera pas, car, en effet, tu ne peux appeler en témoignage de tes belles actions aucun lieu de ta patrie. Tu méprises la plus adorable des inventions, l'arc qui lance des flèches? Écoute mes raisons, et tu seras mieux instruit. L'homme lourdement armé est esclave de ses armes, et quand ceux qui sont rangés autour de lui ne sont pas braves, il succombe à cause de la lâcheté de ses compagnons. Quand il a rompu sa lance, il ne peut repousser la mort, car il ne possède que cette seule défense. Mais celui dont la main est habile à lancer les traits de l'arc, possède le plus grand des avantages, qui est d'envoyer mille flèches aux ennemis, en se défendant de la mort; et, même de loin, peut se venger de ses adversaires qu'il blesse et aveugle de ses traits, sans exposer son corps, car il est en sureté. Et c'est la plus grande habileté, puisqu'il se sauvegarde, tout en infligeant des maux à ses ennemis, et qu'il n'est pas soumis au hasard. Telle est la réponse que je fais aux choses que tu as avancées. Mais pourquoi veux-tu tuer ces enfants? Que t'ont-ils fait? En une seule chose je t'estime prudent, lâche comme tu l'es : tu crains cette race de braves! Cependant il est dur pour nous de mourir à cause de ta lâcheté. Il serait plus juste que tu souffrisses cela de nous qui sommes meilleurs que toi, si Zeus était équitable envers nous. Donc, si tu veux commander ici, permets-nous de nous exiler de cette terre. Ne nous fais pas violence, ou tu la subiras à ton tour, lorsque le souffle de la destinée aura changé. Hélas! O terre de Kadmos! car je m'adresse aussi à toi, est-ce là le secours que tu apportes à Hèraklès et à ses enfants? Lui qui combattit seul sous les Myniens et fit que Thèba put regarder d'un œil libre! Et je blâme aussi la Hellas, et je ne puis

me taire, lorsque je la trouve très ingrate envers mon fils; quand elle devrait venir en aide à ses enfants, par le feu, la lance et les armes, à cause de la mer et de la terre purgées par les travaux de Hèraklès! O enfants! ni la Ville des Thèbaiens, ni la Hellas, ne vous secourent, et vous me regardez, moi qui suis un ami impuissant; et qui ne suis rien qu'un vain bruit de paroles! Mes forces anciennes ne sont plus, et mes membres sont tremblants de vieillesse, et ma vigueur s'est évanouie. Si j'étais jeune et fort, ayant saisi une lance, j'ensanglanterais sa tête blonde, et, plein de terreur, il fuirait par delà les bornes atlantiques!

LE CHOEUR.

Les hommes irréprochables n'ont-ils pas occasion de parler, bien qu'ils soient lents à le faire?

LYKOS.

Parle insolemment contre moi; je te répondrai en te châtiant. Vous, allez! les uns sur le Hélikôn, les autres dans les gorges du Parnasos. Ordonnez aux bûcherons de couper des troncs de chêne; et, dès qu'ils les auront apportés dans la Ville, amassant un bûcher autour de l'autel, brûlez et consumez les corps de tous ceux-ci, afin qu'ils sachent que ce n'est pas un mort qui commande à cette terre, mais moi seul! Vous, vieillards, qui êtes opposés à mes desseins, vous ne pleurerez pas uniquement les enfants de Hèraklès, mais les calamités de vos propres familles, quand elles souffriront par moi; et rappelez-vous que vous êtes mes esclaves!

LE CHOEUR.

O nés de la terre, qu'Arès sema autrefois, après qu'il eut arraché les dents voraces du Dragon, que ne levez-vous ces sceptres sur lesquels s'appuie votre main droite, et n'ensanglantez-vous la tête impie de cet étranger qui, bien qu'il ne soit pas Thèbaien, et très lâche qu'il est, opprime nos jeunes hommes ? Mais, au moins, jamais tu ne me commanderas impunément, ni tu ne t'empareras de ce que j'ai acquis par le grand travail de mes mains. Retourne avec ta méchanceté et ton insolence, là d'où tu viens, car, moi vivant, tu ne tueras jamais les enfants de Hèraklès ! Il n'est pas caché si profondément sur la terre, ayant laissé des enfants. Toi, tu as ruiné cette terre, et lui l'a sauvée, sans en être dignement récompensé. Ai-je donc le souci de ce qui m'est étranger, en m'inquiétant de mes amis morts, en un moment où j'ai le plus besoin d'amis ? O ma main droite, combien tu désires saisir la lance, mais la faiblesse de mon grand âge rend mon vœu inutile. Sinon, je te réprimerais, toi qui m'appelles esclave, et j'habiterais glorieusement Thèba dans laquelle tu te réjouis. En effet, la Cité, en proie à la sédition et aux mauvais conseils, a perdu toute sagesse ; car autrement, jamais elle ne t'eût subi pour Maître !

MÉGARA.

Je vous loue, ô vieillards ! Il convient, en effet, que des amis montrent une juste colère en faveur de leurs amis ; mais ne vous attirez aucun mal, en vous irritant à cause de nous contre vos Maîtres. Écoute mes paroles, Amphitryôn ! et dis si elles te semblent sages. J'aime mes enfants, car comment n'aimerais-je pas ceux que j'ai conçus et en-

fantés? et j'estime la mort une chose malheureuse; mais je crois qu'il est insensé, l'homme qui lutte contre la nécessité. Pour nous, puisqu'il est nécessaire de mourir, mourons donc, mais non consumés par le feu, excitant ainsi le rire de nos ennemis, ce qui est pour moi un mal plus grand que la mort elle-même. Nous devons à notre race de nobles exemples. Tu as une glorieuse renommée guerrière, et tu ne saurais supporter de mourir lâchement. Mon illustre mari n'a-t-il point donné la preuve qu'il ne voudrait pas sauver ses enfants au prix d'une mauvaise renommée? Car les hommes bien nés souffrent des actions honteuses de leurs enfants, et je ne dois pas rejeter l'exemple de mon mari. Considère ton espérance, telle que je la juge. Tu penses que ton fils reviendra du fond de la terre? Mais quel mort est jamais revenu du Hadès? Pouvons-nous fléchir Lykos par nos paroles? Non, certes! Il faut fuir un ennemi stupide, et il convient de céder à des ennemis sages et de nobles mœurs. On obtient plus facilement leur clémence, en se montrant doux envers eux. Déjà, il m'est venu dans l'esprit d'obtenir par nos supplications l'exil pour ces enfants; mais il est lamentable d'acheter son salut au prix d'une misérable pauvreté, car on dit qu'un hôte ne fait pas, plus d'un jour, bon visage à des amis exilés. Souffre donc la mort avec nous, puisqu'elle t'attend. J'en appelle à ta bonne race, vieillard! Celui qui veut lutter contre les maux envoyés par les Dieux prouve du zèle, mais ce zèle est de la démence, car nul ne peut faire que ce qui doit être fatalement n'arrive pas.

LE CHŒUR.

Quand mes bras étaient vigoureux, si quelqu'un t'avait

fait injure, je l'aurais facilement réprimé; mais nous ne sommes plus rien maintenant. C'est donc à toi de songer, Amphitryôn, aux moyens de repousser ces calamités.

AMPHITRYÔN.

Ce n'est ni la lâcheté, ni le désir de vivre qui me font craindre de mourir, mais je veux conserver ses enfants à mon fils. Si j'avais un autre dessein, je semblerais vouloir ce qui ne peut être. Voici ma gorge que je tends à l'épée pour qu'on la tranche et que ma tête tombe, et qu'on la jette du haut d'un rocher. Mais fais-nous cette grâce à tous deux, Roi, nous t'en supplions! Tue-nous, cette malheureuse et moi, avant mes enfants, afin que le spectacle impie nous soit épargné de les voir rendre l'âme et de les entendre appeler leur mère et le père de leur père! Pour le reste, fais ce qu'il te plaît, car nous n'avons aucun secours contre la mort.

MÉGARA.

Et moi, je te prie et te conjure d'ajouter une grâce à cette grâce, afin d'en accorder deux à deux suppliants. Permets-moi de parer ces enfants d'ornements mortuaires, et que les demeures soient ouvertes d'où nous sommes maintenant chassés, pour qu'ils aient au moins cela de la maison paternelle.

LYKOS.

Que cela soit! Que les serviteurs ouvrent les portes! Entrez pour vous parer. Je ne vous refuse point ces ornements; mais, dès que vous les aurez revêtus, je reviendrai, afin de vous envoyer sous terre.

MÉGARA.

O Enfants! suivez les pas de votre malheureuse mère dans la demeure paternelle où d'autres possèdent vos richesses. Mais le nom nous reste encore!

AMPHITRYÔN.

O Zeus! c'est en vain que tu as partagé mon lit, c'est en vain que nous te nommons le père de mon fils. Certes! tu es moins notre ami que nous le pensions. Moi qui ne suis qu'un mortel, je l'emporte par la vertu sur toi qui es un grand Dieu, car je n'ai pas trahi les enfants de Hèraklès. Mais toi, tu as su te glisser dans ma chambre nuptiale, entrer dans un lit étranger contre la volonté de tous; mais tu ne sais pas sauver tes amis! Tu es donc un Dieu impuissant, ou tu n'es pas juste!

LE CHOEUR.

Strophe I.

Phoibos chante joyeusement et fait sonner, du plektre d'or, sa kithare sonore; et moi, je veux célébrer par mes louanges celui qui a pénétré dans les ténèbres de la terre et du Hadès, soit que je le dise fils de Zeus, ou d'Amphitryôn. Je veux le louer, car les louanges des grandes actions sont l'honneur des morts. Et, d'abord, il purgea la forêt de Zeus du Lion farouche, et il en revêtit son dos, et il couvrit sa tête blonde de la terrible gueule de la Bête féroce.

Antistrophe I.

Et il blessa de son arc meurtrier la race des sauvages Kentaures montagnards, et il les tua de ses flèches ailées. Et les témoins de sa victoire furent le Pénéios aux beaux tourbillons, et les vastes pleines inféeondes, et les vallées Pèliades, et les cavernes proches de la Homola, où ils s'armaient de pins pour ravager par leurs courses cavalières la terre des Thessaliens. Puis, ayant tué la Biche au dos tacheté et aux cornes d'or, fléau des laboureurs, il la voua à la Déesse Oinôatide, tueuse de bêtes fauves.

Strophe II.

Et il monta sur le quadrige, et il soumit au frein les chevaux de Diomèdès, furieux et indomptés, qui, dans leurs crèches meurtrières, dévoraient une nourriture sanglante, car ils mangeaient des hommes et s'en réjouissaient! Et il traversa le Hébros aux flots argentés, afin d'accomplir le travail ordonné par le Tyran Mykènaien, puis, le rivage Pèliade, auprès du courant de l'Anauros. Et il dompta de son arc, Kyknos qui tuait ses hôtes, l'habitant inhospitalier d'Amphanaia.

Antistrophe II.

Puis il vint au gardien Hespérien, vers les Vierges harmonieuses, cueillir les splendides Pommes d'or sur les branches lourdes de fruits, ayant tué le Dragon au dos couleur de feu, qui entourait de ses replis l'arbre inaccessible et le gardait. Et il entra dans le sein de la mer, afin d'assurer la sécurité des navigateurs. Et, s'étant approché de la demeure d'Atlas, il tendit les bras au milieu de l'Ouranos, et il soutint de sa force les demeures étoilées des Dieux!

Strophe III.

Et près du marais Méotis qui abonde en fleuves, à travers les flots de l'Euxeinos, il marcha vers l'armée cavalière des Amazones; et avec quelle troupe d'amis sortis de la Hellas, lorsqu'il enleva la robe tissée de fils d'or de la fille d'Arès, et le baudrier meurtrier! Et la Hellas reçut les illustres dépouilles de la Vierge Barbare, et Mykèna les conserve. Et il brûla la Chienne meurtrière, l'Hydre de Lerna aux milles têtes, et il trempa dans son fiel les flèches avec lesquelles il tua le Berger d'Érythéia aux trois corps!

Antistrophe III.

Et il emporta les glorieuses palmes d'autres combats; et, pour dernier travail, il navigua vers le lamentable Aidès; et c'est là que le malheureux a fini sa vie; et il n'est point revenu. Et sa demeure est vide d'amis; et, ce qui est impie, la barque de Kharôn attend ses enfants pour la route terrible qui n'a point de retour! Ta famille regarde vers toi, et tu n'es pas ici! Si j'étais florissant de forces, si je pouvais brandir la lance dans le combat et me joindre aux Kadméiens de mon âge, je viendrais en aide à ses enfants; mais j'ai perdu l'heureuse jeunesse!

Mais voici les fils de Hèraklès autrefois si grand, revêtus des ornements mortuaires. Sa chère femme traîne ses enfants derrière elle, ainsi que le vieux père de Hèraklès. Malheureuse! je ne puis contenir plus longtemps les vieilles sources de larmes de mes yeux!

MÉGARA.

Allons ! quel sacrificateur tuera ces enfants? Qui m'ôtera ma misérable vie? Ces victimes sont prêtes à être conduites dans le Hadès. O mes fils ! tous à la fois, vieillards, enfants et mère, nous sommes attelés à l'horrible joug des morts ! Oh ! la malheureuse destinée que la nôtre, ô enfants, vous que je vois pour la dernière fois ! Je vous ai enfantés, je vous ai élevés pour être le jouet de vos ennemis, insultés et tués par eux ! Hélas ! combien l'espérance m'a trompée, que j'avais autrefois conçue d'après les paroles de votre père ! A toi, ton père avait réservé Argos, et tu devais habiter les demeures d'Eurystheus, et commander sur la fertile Pélasgia, et il couvrait ta tête de la peau du Lion dont il était vêtu. Et toi tu devais être Roi des Thèbaiens qui aiment les chars, et posséder mes champs héréditaires, ainsi qu'il l'avait affirmé à mon père; et il t'aurait légué la massue écrasante, présent de Daidalos. Et à toi, enfin, il promit de donner Oikalia qu'il avait autrefois dévastée à l'aide de ses flèches lancées au loin. A tous trois que vous êtes, votre père vous réservait ainsi trois royaumes, dans l'élan de sa grande âme. Et moi, pour vos noces, je choisissais d'excellentes fiancées, sur la terre des Athènaiens, dans Sparta et dans Thèba, afin que votre nef, étant solidement amarrée, vous eussiez une vie heureuse ! Et tout cela s'est évanoui, et la fortune changée vous donne les Kères de la mort pour épouses, et, à moi, misérable, mes larmes pour bain nuptial ! Et votre aïeul prépare le festin nuptial, ayant pour gendre Aidès, lugubre alliance ! Hélas sur moi ! Lequel presserai-je le premier ou le dernier contre ma poitrine? Plût aux Dieux, qu'ayant les ailes brillantes de l'abeille, je pusse recueillir en un seul les gémissements

de tous, et me repaître de mes larmes sans nombre ! O très cher ! si tu peux entendre ma voix dans le Hadès des morts, c'est à toi que je parle, Hèraklès : Ton père et tes enfants vont mourir, et je péris aussi, moi qui, à cause de toi, étais autrefois nommée heureuse par les hommes ! Secours-nous, viens ! Que ton ombre m'apparaisse au moins ! A peine seras-tu venu, que cela suffira pour nous ; car, devant toi, ceux qui tuent tes enfants, seront des lâches !

AMPHITRYÔN.

Toi, femme, prépare tout, afin que nous allions dans le Hadès. Pour moi, ô Zeus ! je t'appelle en tendant mes mains vers l'Ouranos. Si tu veux secourir les enfants, accours ! car, avant peu, tu ne pourras plus rien. Je t'ai souvent appelé, mais en vain, et je vois qu'il nous faut mourir ! O vieillards, la vie est brève ; jouissez en donc et coulez-la doucement, et ne pleurez ni jour, ni nuit ! Le temps détruit l'espérance, et, son œuvre faite, il s'envole. Voyez moi ! J'étais admiré des hommes pour l'éclat de ma destinée, et cependant la fortune m'a tout enlevé, et en un jour, a tout emporté comme un oiseau dans l'air ! Je ne sais pour qui sont assurées la plus grande félicité et la gloire. Salut ! vous qui avez mon âge. Vous voyez aujourd'hui votre ami pour la dernière fois !

MÉGARA.

Ah ! vieillard ! ne vois-je pas ce qui m'est le plus cher ? Que faut-il dire ?

AMPHITRYÔN.

Je ne sais, fille! Ta stupeur aussi me saisit.

MÈGARA.

C'est lui qu'on disait enfermé sous terre! Si, du moins, je ne fais pas un songe, en pleine lumière! Que dis-je? Je serais insensée de croire que ceci est un songe. Celui-ci n'est autre que ton fils, ô vieillard! Ici, ô enfants! Suspendez-vous aux vêtements de votre père. Allez! hâtez-vous, ne le quittez plus! Il vaut pour vous Zeus Sôtèr!

HÈRAKLÈS.

Salut, ô demeure et vestibule de mes foyers! Combien je vous contemple avec joie, à mon retour à la lumière! Mais qu'est ceci? Je vois, devant la demeure, mes enfants la tête ceinte d'ornements mortuaires, ma femme au milieu d'une foule d'hommes, et mon père en larmes au sujet de quelque malheur! Allons! approchons, et que je sache ce qui est survenu de nouveau dans cette demeure!

AMPHITRYÔN.

O le plus cher des hommes, ô lumière qui apparais à ton père! Te voilà donc! Tu es sauvé, et tu reviens à temps pour tes amis.

HÈRAKLÈS.

Que dis-tu? Au milieu de quel trouble suis-je tombé, père?

MÉGARA.

Nous périssons! Toi, vieillard, pardonne-moi de répondre quand c'était à toi de parler. Mais les femmes son

beaucoup plus faibles que les hommes, et mes enfants et moi-même nous allions mourir !

HÈRAKLÈS.

Apollôn ! Quel exorde à ces paroles !

MÉGARA.

Mes frères et mon vieux père ont péri.

HÈRAKLÈS.

Que dis-tu ? Comment ? Quelle lance les a frappés ?

MÉGARA.

L'illustre Lykos, Maître de cette terre, les a tués.

HÈRAKLÈS.

En combattant, ou au milieu d'une sédition ?

MÉGARA.

C'est par une sédition qu'il s'est emparé de la Ville de Kadmos aux sept portes.

HÈRAKLÈS.

D'où vient la terreur qui vous possède, toi et ce vieillard ?

MÉGARA.

Il allait tuer ton père, moi et tes enfants.

HÈRAKLÈS.

Que dis-tu ? Que craignait-il de mes enfants orphelins ?

MÉGARA.

Qu'ils vengent un jour la mort de Kréôn.

HÈRAKLÈS.

Mais pourquoi ces vêtements, ornements qui conviennent aux morts ?

MÉGARA.

Nous sommes déjà revêtus des vêtements mortuaires.

HÈRAKLÈS.

Et vous alliez mourir violemment ? O malheureux que je suis !

MÉGARA.

Nous étions sans amis. Nous avions appris que tu étais mort.

HÈRAKLÈS.

Mais d'où vient ce désespoir qui vous a saisis ?

MÉGARA.

Les messagers d'Eurystheus nous ont apporté cette nouvelle.

HÈRAKLÈS.

Mais pourquoi avez-vous quitté ma demeure et mes foyers ?

MÉGARA.

Ton père a été chassé de son lit par la Violence.

HÈRAKLÈS.

Elle n'a pas eu honte d'outrager un vieillard?

MÉGARA.

La pudeur n'habite pas avec cette Déesse.

HÈRAKLÈS.

J'ai donc perdu tous mes amis pendant mon absence?

MÉGARA.

Existe-t-il des amis pour un homme malheureux?

HÈRAKLÈS.

N'ont-ils donc que du mépris pour les combats que j'ai soutenus contre les Myniens?

MÉGARA.

Je te le dis encore : le malheur n'a point d'amis.

HÈRAKLÈS.

Ne rejetterez-vous point ces bandelettes d'Aidès, et ne contemplerez-vous pas la lumière, si chère aux yeux au sortir des ténèbres souterraines? Moi, car, maintenant c'est à mon bras d'agir, je vais d'abord renverser la demeure du nouveau Tyran, et couper sa tête impie, et la jeter aux chiens, pour qu'ils la déchirent! Et tous les Kadméiens qui, ayant reçu mes bienfaits, m'ont été ingrats, je les écraserai de ma massue victorieuse, et je dissiperai le reste à l'aide de mes flèches ailées, et j'em-

plirai tout l'Isménos d'un égorgement de morts, et l'eau limpide de Dirkè en sera ensanglantée! Qui donc dois-je secourir d'abord, si ce n'est ma femme, mes enfants et ce vieillard? Qu'importe tous mes travaux! Tout ce que j'ai accompli est vain, si je ne fais ceci. Il convient que je meure pour défendre ces enfants qui devaient mourir pour leur père. Que dirais-je, si, après avoir, par ordre d'Eurystheus, combattu l'Hydre et le Lion, je ne tentais de sauver mes enfants de la mort? On ne pourrait plus me nommer, comme autrefois, Hèraklès le victorieux.

LE CHOEUR.

Il est juste qu'un père vienne en aide à ses enfants, qu'un fils secoure son vieux père, et un mari celle qui partage sa vie.

AMPHITRYÔN.

Il est digne de toi, ô fils, d'aimer tes amis et de haïr tes ennemis; mais ne te hâte pas trop.

HÈRAKLÈS.

Mais en ceci, ô père, qu'y a-t-il de plus prompt qu'il ne convient?

AMPHITRYÔN.

Le Roi a pour alliés un grand nombre d'hommes pauvres qui passent pour riches, et qui ont excité une sédition et perdu la Cité, afin de piller les autres. Leur patrimoine a été dissipé par leurs dépenses et par l'oisiveté. On t'a vu entrer dans la Ville; et puisque tu as été vu, crains de périr, attaqué pas tes ennemis réunis.

HÈRAKLÈS.

Je n'en ai nul souci, même quand toute la Ville m'aurait vu. Cependant, ayant aperçu un oiseau dans un lieu non propice, j'ai compris qu'une calamité était tombée sur ma demeure. C'est pourquoi je suis entré en secret sur cette terre.

AMPHITRYÔN.

Bien ! Maintenant, va saluer tes foyers, et fais revoir ton visages aux demeures paternelles. En effet, Lykos viendra lui-même pour entraîner ta femme et tes enfants, et m'égorger moi-même. Donc, si tu restes ici, tout te réussira, et tu assureras ta sécurité. Ainsi, fils, ne trouble pas la Ville avant d'avoir tout préparé pour le mieux.

HERAKLÈS.

Je ferai ainsi, car tu conseilles sagement. J'entre dans la demeure. Revenu enfin des gouffres souterrains et privés de lumière, où est la femme d'Aidès, je ne dédaigne pas de saluer avant tout mes Dieux domestiques.

AMPHITRYÔN.

O fils ! es-tu donc descendu dans les demeures d'Aidès ?

HÈRAKLÈS.

Et j'ai aussi ramené à la lumière la Bête aux trois têtes.

AMPHITRYÔN.

Vaincue dans un combat, ou grâce à la Déesse ?

HÈRAKLÈS.

Dans un combat. Et j'ai eu la bonne fortune de voir les sacrés Mystères.

AMPHITRYÔN.

Et cette Bête est-elle maintenant dans les demeures d'Eurystheus ?

HÈRAKLÈS.

Dans le bois de la Déesse terrestre et dans la Ville de Hermiôn.

AMPHITRYÔN.

Eurystheus ignore-t-il que tu es revenu sur la terre ?

HÈRAKLÈS.

Il ne le sait pas. J'ai voulu, dès mon retour, m'informer de mes affaires domestiques.

AMPHITRYÔN.

Comment es-tu resté si longtemps sous terre ?

HÈRAKLÈS.

Je me suis attardé, père, afin de ramener Thèseus du Hadès.

AMPHITRYÔN.

Où est-il ? Est-il retourné dans la terre de la patrie ?

HÈRAKLÈS.

Il est parti pour Athèna, joyeux d'avoir échappé au

Hadès. Mais allons, ô enfants ! Suivez votre père dans la demeure. Il vous sera plus agréable d'y rentrer que d'en être sortis. Ayez bon courage, et ne versez plus des flots de larmes de vos yeux. Et toi, femme, recueille ton esprit, et cesse de trembler. Lâche mes vêtements ; je ne suis pas un oiseau, et ne veux point fuir ceux que j'aime. Ah ! ils ne me lâchent point, et ils se suspendent encore plus à mes vêtements ! Vous étiez donc à ce point sur le tranchant du rasoir ? Je vous mènerai de mes mains, je vous traînerai comme une nef entraîne de petites barques, car je ne refuse pas de prendre soin de mes enfants. Tous les hommes se ressemblent ; les premiers d'entre eux et ceux qui ne sont rien aiment leurs enfants. Tous diffèrent par les richesses, car les uns en possèdent et les autres n'en ont pas ; mais toute la race des hommes aime ses enfants.

LE CHŒUR.

Strophe I.

La jeunesse m'est douce, mais la vieillesse, fardeau toujours plus lourd que les roches de l'Aitna, est pesante à ma tête et couvre d'un brouillard la lumière de mes paupières ! Ni les royales richesses asiatiques, ni une demeure pleine d'or, ne seraient acceptées par moi en échange de la jeunesse qui est très belle dans la richesse, et très belle aussi dans la pauvreté. Mais je hais la vieillesse triste et mortelle. Puisse-t-elle périr sous les flots, et toujours s'envoler dans l'air comme un oiseau loin des Cités et des demeures des hommes !

Antistrophe I.

Si la prudence et la sagesse des Dieux étaient telles que celles des hommes, ceux qui possèdent la vertu en recevraient un signe manifeste, en ayant une double jeunesse; et, une fois morts, ils recommenceraient une nouvelle course à la lumière de Hèlios. Et les mauvais n'auraient qu'une seule vie; et, de cette façon, il serait permis de reconnaître les bons et les mauvais, comme, dans les nuées, la foule des astres est manifeste aux marins. Mais nous n'avons reçu des Dieux aucune marque certaine pour reconnaître les bons et les mauvais, et toute l'existence est agitée et se passe à amasser des richesses.

Strophe II.

Je ne cesserai pas de joindre, par un très doux accord, les Kharites aux Muses. Que je ne vive jamais sans les Muses, et que je sois toujours couronné ! L'Aoide, quoique vieux, célèbre encore Mnèmosyna. Je chanterai encore le chant triomphal de Hèraklès, et Bromios qui dispense le vin, au son de la lyre aux sept cordes et de la flûte Libyque; et je ne cesserai pas encore de célébrer les Muses qui m'ont excité aux chœurs.

Antistrophe II.

Les Dèliades chantent le Paian aux portes, célébrant l'heureux fils de Latô par leurs belles danses. Comme un cygne, je ferai sonner le Paian dans tes demeures, Hèraklès, vieillard harmonieux malgré mes vieilles joues, car le fils de Zeus est un sujet heureux pour mes hymnes. Il a surpassé par ses vertus la noblesse de sa race, et par

ses travaux il a donné une vie tranquille aux vivants, en détruisant la terreur des bêtes féroces.

LYKOS.

Tu sors à propos de la demeure, Amphitryôn ! Voici, en effet, un long temps déjà que vous vous êtes vêtus des ornements mortuaires. Allons ! ordonne aux enfants et à la femme de Hèraklès de sortir de ces demeures, selon la promesse que vous avez faite de mourir.

AMPHITRYÔN.

Roi ! tu me poursuis, misérablement affligé que je suis, et tu m'outrages parceque mon fils est mort, quand tu devrais, bien que tout puissant, nous traiter plus modérément. Mais puisque tu nous imposes la fatalité de mourir, il est nécessaire d'y consentir et de faire ce que tu veux.

LYKOS.

Où est Mégara ? Où sont les enfants du fils d'Alkmèna ?

AMPHITRYÔN.

Je la vois, autant que je puis en conjecturer de cette porte.

LYKOS.

Qu'est-ce ? Quelle raison as-tu de le croire ?

AMPHITRYÔN.

Elle est assise, suppliante, aux sacrés autels domestiques.

LYKOS.

Supplication, certes, bien vaine pour sauver sa vie!

AMPHITRYÔN.

Elle appelle en vain son mari mort.

LYKOS.

Il n'est pas ici, et il ne reviendra jamais.

AMPHITRYÔN.

Non! à moins qu'un Dieu ne le fasse renaître.

LYKOS.

Va vers elle, et conduis-la hors de la demeure.

AMPHITRYÔN.

Je participerais au meurtre en faisant cela.

LYKOS.

Puisque tu penses que cela ne t'est point permis, moi qui n'ai pas cette crainte, j'irai prendre les enfants et la mère. Suivez-moi, serviteurs, et que je jouisse enfin du repos après tant d'inquiétudes!

AMPHITRYÔN.

Va donc! Va où il est juste que tu ailles. D'autres auront peut-être d'autres soucis; mais attends-toi, puisque tu fais le mal, à subir le mal à ton tour. — O vieillards, il entre! C'est bien. Mais il sera enveloppé de rets mortels, le très scélérat qui espérait tuer les autres! J'irai

aussi, afin de le voir tomber mort. C'est une volupté de voir mourir un ennemi, quand il reçoit le châtiment de ses crimes.

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe I.

Il se fait un changement de maux. Celui qui était auparavant un grand Roi, incline à son tour sa vie vers le Hadès. O justice ! ô retours du Destin des Dieux !

2e DEMI-CHŒUR.

Tu es enfin arrivé là où tu vas expier par la mort les outrages que tu infligeais à ceux qui étaient meilleurs que toi !

1er DEMI-CHOEUR.

Strophe II.

La joie me donne des ruisseaux de larmes ! Les choses dont le Maître de cette terre n'eut jamais cru devoir souffrir ont tourné contre son espoir.

2e DEMI-CHŒUR.

Mais, ô vieillard ! voyons ce qui se fait dans la demeure, et si quelqu'un en est où je désire qu'il soit.

LYKOS.

Hélas, hélas sur moi !

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe I.

Le chant qui m'est doux à entendre commence dans les demeures! La mort n'est pas loin. Le Roi crie et gémit; c'est le prélude du meurtre.

LYKOS.

O terre de Kadmos! Je meurs par une embûche!

2e DEMI-CHOEUR.

Tu en as perdu d'autres; il te faut, à ton tour, subir ton châtiment; il te faut expier tes crimes.

1er DEMI-CHOEUR.

Antistrophe II.

Quel homme, étant mortel, accusera désormais injustement les Dieux, jettera des paroles insensées contre les bienheureux Ouraniens, en disant que les Dieux sont impuissants?

2e DEMI-CHOEUR.

Vieillards! cet homme impie n'est plus. Les demeures se sont tues. Formons des danses, car nos amis, comme je le désire, sont heureux!

LE CHOEUR.

Strophe I.

Les danses, les danses et les festins emplissent la Ville sacrée de Thèba! Un changement, un changement de la

fortune fait naître des chants après les larmes. Le nouveau Roi est mort, et l'ancien maître règne, ayant quitté le port de l'Akhérôn. L'espérance est venue contre mon attente.

Antistrophe I.

Les cœurs impies et les cœurs des justes sont ouverts aux Dieux, et les Dieux les voient. L'or et la bonne fortune éloignent les hommes de la modération et les entraînent avec eux vers la puissance injuste. Celui qui méprise les lois et se livre à l'iniquité ne soutient pas les vicissitudes du temps, et il brise le noir char de la fortune.

Strophe II.

Couronne toi, ô Isménos ! Vous qui habitez la Ville aux sept portes, menez les danses ! Dirkè au beau cours, et vous, Vierges de l'Asopos, sortez de l'eau paternelle, et chantez toutes, ô Nymphes, le combat glorieux et l'illustre victoire de Hèraklès. O roches boisées de Pythô, demeures des Muses Hélikoniades, emplissez d'un bruit joyeux ma Ville et mes murs où apparut la race des hommes nés de la terre, foule armée de boucliers d'airain, qui ont transmis cette terre aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée de Thèba !

Antistrophe II.

O double couche nuptiale d'un mortel et de Zeus qui entra dans le lit de la nymphe Perséide ! Cette union, ô Zeus ! autrefois certaine pour moi, est aujourd'hui manifeste au delà de mon espérance, et le temps montre la splendide vertu de Hèraklès qui revient des profondeurs de la terre, ayant quitté la demeure souterraine d'Aidès. Tu es pour moi un bien meilleur Maître que ces Rois dégé-

nérés, et on peut reconnaître, par ce combat, que la justice plaît encore aux Dieux.

Hélas! hélas! Ressentez-vous, vieillards, la même terreur que moi? Quel est ce spectre que je vois au-dessus de la demeure? Fuyons! fuyons! hâte ton pied tardif, enfuis-toi d'ici! O Roi Paian, écarte de moi ces maux!

IRIS.

Rassurez-vous, ô vieillards! vous voyez Lyssa, la fille de la nuit, et moi, Iris, la messagère des Dieux. Nous ne venons en aucune façon pour la ruine de la Ville, mais bien contre la famille d'un seul homme qu'on dit être né de Zeus et d'Alkmèna; car, avant d'avoir accompli ses durs travaux, il était soumis à la destinée, et le Père Zeus ne permettait ni à moi, ni à Hèra, de le maltraiter. Mais, puisqu'il a terminé les travaux d'Eurystheus, Hèra veut qu'il se souille du sang des siens, en tuant ses enfants, et je le veux comme elle. Va donc, Fille vierge de la noire Nuit, au cœur inexorable! jette la démence dans cet homme tueur de ses enfants, trouble son esprit, agite furieusement ses pieds, tourmente-le, charge-le d'un lien mortel, afin que cette belle couronne d'enfants égorgés passe par sa main le détroit Akhérousien, et qu'il sache quelle est notre colère à Hèra et à moi! Ou les Dieux ne seront rien, ou les mortels seront puissants, si cet homme ne subit ce châtiment.

LYSSA.

Je suis née d'un noble père et d'une noble mère, du sang de Nyx et d'Ouranos, et je n'ai point mission de

porter envie à mes amis, et je ne me réjouis pas de nuire aux amis des hommes ; mais je veux vous avertir, Hèra et toi, avant que vous erriez, si vous obéissez à mes paroles. Cet homme n'est pas sans nom, ni sur la terre, ni parmi les Dieux, lui dans la demeure de qui tu m'envoies. Il a rendu la paix à des régions inaccessibles et à la mer pleine de dangers, et, seul, il a rendu aux Dieux les honneurs qui leur avaient été enlevés par des hommes impies. Je veux donc te persuader de ne point méditer de mauvais desseins.

IRIS.

Ne blâme point les desseins de Hèra et les miens.

LYSSA.

Je voudrais te ramener du mauvais sentier dans la bonne voie.

IRIS.

L'épouse de Zeus ne t'a point envoyée ici pour montrer de la modétation.

LYSSA.

J'atteste Hèlios que je fais ce que je ne voudrais point faire ! Mais s'il est nécessaire que je m'asservisse à Hèra et à toi, et que je te suive promptement et impétueusement, comme les chiens le chasseur, j'irai ! Ni la mer dont les flots gémissent, ni le violent tremblement de la terre, ni la chute de la foudre, ne feront autant de mal que moi, me précipitant dans la poitrine de Hèraklès ! Je fracasserai ses toits et bouleverserai ses demeures, et, avant tout, je tuerai ses enfants ; car, en les égorgeant, il ne saura pas

qu'il égorge ceux qu'il a engendrés, avant d'être délivré de ma rage. Le voici ! Déjà il commence à secouer la tête, et il roule en silence des yeux hagards et farouches, ne contenant pas son souffle haletant ; et comme un taureau qui se rue, il mugit terriblement, en invoquant les Kères du Tartaros ! Bientôt je l'aiguillonnerai plus encore et je le frapperai de terreur. Retourne dans l'Olympos, Iris, de tes pieds immortels. Moi, je vais pénétrer dans les demeures de Hèraklès.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! gémis, ô Ville ! Le fils de Zeus, ta fleur est moissonnée ! Malheureuse Hellas, tu perdras ton bienfaiteur en proie aux fureurs de Lyssa ! Elle a fui, portée sur son char, et pressant ses chevaux de l'aiguillon, comme pour commettre un crime, celle qui cause d'innombrables gémissements, la fille de Nyx, la Gorgô aux cent têtes qui sifflent comme des serpents, Lyssa aux yeux ardents ! un Daimôn a promptement détruit la félicité de Hèraklès, et ses enfants vont bientôt rendre l'âme, égorgés par leur père ! O malheureuse que je suis ! hélas ! Zeus ! Les cruelles vengeances de Hèra vont accabler le fils qui bientôt n'aura plus d'enfants ! O demeure ! voici la danse sans tympanons et sans thyrse de Bromios ! ô demeure ! Elle finira dans le carnage, et non dans les libations de la liqueur de la vigne ! Fuyez, enfants, échappez-vous ! Le cri de haine du chasseur qui poursuit ses enfants retentit, et ce n'est pas vainement que Lyssa se déchaîne dans les demeures. Hélas ! hélas ! à cause de ces maux ! hélas ! hélas ! Combien je me lamente sur ce vieux père et sur

cette nourrice d'enfants qu'elle a enfantés en vain ! Voici ! voici ! La tempête secoue la demeure et le toit s'écroule ! Hélas ! hélas ! Que fais-tu, ô fils de Zeus ? Comme autrefois Pallas contre Egkélados, tu répands dans ta demeure la confusion Tartaréenne !

UN MESSAGER.

O têtes blanchies par la vieillesse...

LE CHŒUR.

Pourquoi m'appelles-tu avec ces cris ?

LE MESSAGER.

Des choses horribles se passent dans les demeures !

LE CHOEUR.

Je n'appellerai pas un autre divinateur.

LE MESSAGER.

Les enfants ont péri !

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas !

LE MESSAGER.

Pleurez ! car ceci est lamentable. O meurtres horribles !

LE CHŒUR.

O mains paternelles, cruelles aussi !

LE MESSAGER.

Nul n'en pourrait dire plus que le fait même.

LE CHOEUR.

Raconte-nous comment le lamentable malheur du père est devenu le malheur infligé par lui à ses enfants. Dis comment le mal divin s'est rué dans la demeure; dis-nous la misérable fin des enfants.

LE MESSAGER.

Les victimes sacrées étaient devant l'autel de Zeus, afin de purifier la demeure, après que Hèraklès eut jeté dehors le cadavre du Roi de cette terre ; et le beau groupe de ses enfants était auprès de lui, ainsi que son père et Mégara ; et déjà la corbeille était portée autour de l'autel, et nous faisions silence. Mais, comme il allait prendre de la main droite le tison pour l'éteindre dans l'eau purificatrice, le fils d'Alkmèna s'arrêta, muet. Et comme il tardait, ses enfants tournèrent les yeux vers lui. Mais il n'était plus le même ; et, tel qu'un insensé, roulant des yeux hagards et montrant le fond ensanglanté de leurs orbites, il répandait de l'écume sur son menton barbu ! Puis, il dit avec un rire de démence : — Père ! pourquoi allumé-je le feu purificateur, avant d'avoir tué Eurystheus ? Pourquoi faire un double travail, quand je puis tout achever en une seule fois ? Quand j'aurai apporté la tête d'Eurystheus, je purifierai mes mains pour les deux morts. Répandez l'eau, rejetez ces corbeilles ! Qu'on me donne mon arc !

Où est ma massue ? Je pars pour Mykèna. Il faut prendre des leviers et des houes, afin que je détruise avec le fer recourbé la Ville et les demeures kyklopéennes bien bâties à l'aide de la règle rouge et du pic ! — Puis, il marcha ; et quoiqu'il n'eût point de char, il disait qu'il en avait un ; et il y montait, en frappant comme s'il avait un fouet en main. Et les serviteurs riaient et tremblaient à la fois ; et ils se regardaient l'un l'autre, et un d'entre eux dit : — Notre Maître joue-t-il, ou est-il en démence ? — Et lui montait et descendait dans la demeure ; et, se précipitant dans la chambre des hommes, il dit qu'il était arrivé dans la Ville de Nisos, bien qu'il fût dans sa propre demeure ; et, se couchant par terre, toujours le même, il prépara son repas. Et, peu de temps après, il déclara qu'il était arrivé dans les vallées boisées de l'Isthme. Puis, s'étant mis nu, il combattait un adversaire absent, et il déclarait à des spectateurs imaginaires qu'il était vainqueur. Puis, exhalant des menaces furieuses contre Eurystheus, il affirmait qu'il était à Mykèna. Mais son père, saisissant sa robuste main, lui parla ainsi : — O fils, que t'arrive-t-il ? Quel est ce voyage que tu fais ? Est-ce le meurtre de ceux que tu as tués qui te trouble l'esprit ? — Et lui, croyant que c'était le père tremblant d'Eurystheus qui le suppliait en lui tendant la main, le repoussa et prépara son arc et son carquois contre ses enfants, pensant tuer les enfants d'Eurystheus. Ceux-ci, saisis de terreur, se jetaient çà et là, l'un se cachant sous le péplos de sa malheureuse mère, l'autre derrière une colonne, et le troisième sous l'autel, comme un oiseau palpitant. Et la mère criait : — O père, que fais-tu ? Tu veux tuer tes fils ? — Et le vieillard criait, et la foule des serviteurs aussi. Et lui, poursuivant l'enfant autour de la colonne, et le rencontrant en face, lui perça

le foie, et l'enfant, rendant l'âme, arrosa de sang les colonnes de pierre. Et lui, se glorifia plein de joie, disant : — Voilà un des fils d'Eurystheus mort et recevant le châtiment de la haine paternelle ! — Et il tendit son arc contre un autre qui s'était réfugié, tremblant, à la base de l'autel, espérant s'y cacher. Et le malheureux, tombant aux genoux de son père, et portant la main à son cou et à son menton, lui dit : — O très cher père, ne me tue pas ! Je suis ton fils, ton fils ! Ce n'est pas le fils d'Eurystheus que tu frapperas ! — Mais lui, roulant des yeux farouches de Gorgô, et l'enfant étant trop près pour le jet de la flèche ailée, tel qu'un forgeron qui bat une masse en feu, faisant tomber sa massue sur la tête blonde de l'enfant, lui brisa le crâne ! Et, après avoir tué ce second fils, il s'élança pour égorger le troisième. Mais la malheureuse mère le prévint, et entraîna l'enfant dans la demeure, et ferma les portes. Et lui, comme s'il était devant les murs kyklopéens, creusa, secoua les portes avec des leviers, et, ayant enfoncé les battants, tua d'un seul trait sa femme et son fils. Puis, comme il allait égorger le vieillard, survint une apparition admirable, Pallas, qui brandissait sa lance à la pointe aiguë, et qui jeta une roche contre la poitrine de Hèraklès, ce qui l'empêcha de continuer ce carnage, et le fit tomber endormi. Et il tomba contre terre et heurta du dos une colonne rompue par la chute du toit, et qui gisait sur sa base. Pour nous, affranchis de la nécessité de fuir, nous l'avons, aidant le vieillard, lié avec des cordes à une colonne, afin qu'en se réveillant il ne puisse pas commettre d'autres meurtres, après ceux qu'il a déjà commis. Et le malheureux dort ainsi d'un misérable sommeil, ayant égorgé ses enfants et sa femme ! Je ne sais si un des mortels est plus malheureux.

LE CHOEUR.

Le meurtre le plus célèbre et le plus incroyable, commis sur la terre d'Argos et connu de la Hellas, est celui qu'accomplirent les filles de Danaos; mais ceci a surpassé et vaincu les anciens crimes! Je puis dire que le meurtre de l'unique et divin fils de Proknè fut une offrande aux Muses; mais toi, ô malheureux, tu as égorgé dans ta rage les trois fils que tu as engendrés! Auquel d'entre eux vouer mes larmes, ou mes gémissements, ou la lamentation des morts, ou le chœur sacré du Hadès? Hélas! hélas! voyez s'ouvrir les deux battants des hautes demeures! Hélas! hélas! voyez ces misérables enfants couchés auprès de leur misérable père qui dort d'un terrible sommeil, hors de ce massacre! Des liens aux nœuds multipliés enserrent le corps de Hèraklès, et l'attachent aux colonnes de pierre des demeures. Mais, tel qu'un oiseau qui gémit sur sa couvée sans plumes encore, le vieillard s'approche d'un pas lent, au milieu de ces choses terribles!

AMPHITRYÔN.

Ne vous tairez-vous pas, vieillards? Ne le laisserez-vous pas oublier ses maux dans le sommeil?

LE CHOEUR.

Je gémis et pleure, vieillard! sur toi, sur ces enfants et sur cette tête illustre par ses victoires.

AMPHITRYÔN.

Retirez-vous au loin; ne faites aucun bruit, ne criez pas. Il dort paisiblement; laissez-le dormir.

LE CHOEUR.

Hélas ! quel égorgement !

AMPHITRYÔN.

Ah ! ah ! vous me tuerez !

LE CHOEUR.

Il se soulève de terre.

AMPHITRYÔN.

Ne vous lamenterez-vous point à voix basse, ô vieillards ! de peur que, s'il se réveille, il ne rompe ses liens, ruine la Ville, tue son père et renverse la demeure ?

LE CHOEUR.

Cela m'est impossible, impossible !

AMPHITRYÔN.

Taisez-vous, pour que j'écoute sa respiration et prête l'oreille !

LE CHOEUR.

Dort-il ?

AMPHITRYÔN.

Oui ! Il dort d'un sommeil funeste, lui qui a tué sa femme, qui a égorgé ses enfants percés par son arc strident !

LE CHOEUR.

Gémis donc !

AMPHITRYÔN.

Je gémis.

LE CHOEUR.

Sur tes enfants morts.

AMPHITRYÔN.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Sur ton fils.

AMPHITRYÔN.

Ah ! hélas !

LE CHOEUR.

O vieillard !

AMPHITRYÔN.

Tais-toi, tais-toi ! Il s'éveille, il se retourne de nouveau. Allons ! je me cacherai le corps dans la demeure.

LE CHOEUR.

Rassure-toi. L'ombre couvre encore les paupières de ton fils.

AMPHITRYÔN.

Voyez, voyez ! Au milieu de mes maux, malheureux que je suis, je ne crains pas de perdre la lumière ; mais s'il me tuait, moi son père, il se forgerait de nouveaux malheurs ; et, aux crimes qui le tourmentent, il ajouterait la souillure du sang paternel !

LE CHOEUR.

Il te fallait mourir, quand tu vengeas le meurtre des frères de ta femme, ayant renversé la ville des Taphiens entourée des flots.

AMPHITRYÔN.

Fuyez, fuyez, vieillards ! Courez loin des demeures, fuyez l'homme furieux et réveillé ! Bientôt, ajoutant le meurtre au meurtre, il va renverser la Ville des Kadméiens !

LE CHOEUR.

O Zeus ! Pourquoi hais-tu si grandement ton fils, et l'as-tu plongé dans cette mer de malheurs ?

HÈRAKLÈS.

Ah ! je respire, et je vois encore ce que je dois voir, l'Aithèr, la terre et les rayons de Hèlios ! Mais je ressens un bouleversement d'esprit tel qu'une tempête, et je pousse des soufffles brûlants, avec un haut effort et en haletant, du fond de mes poumons. Pourquoi, comme une nef, suis-je attaché par ma jeune poitrine et par les bras, dans ce lieu plein de cadavres, à cette colonne de pierre brisée par le milieu ? Et mon arc et mes flèches ailées sont répandues à terre, elles que je portais à ma ceinture ou entre mes mains où je les gardais. Ne serais-je pas, ce me semble, descendu de nouveau dans le Hadès, d'où je suis revenu récemment, par ordre d'Eurysteus ? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphos, ni Aidès, ni le sceptre de la fille de Dèmètèr. Je suis stupéfait cependant. Où suis-je ? Je ne sais. Holà ! y a-t-il, de près ou

de loin, quelqu'un de mes amis qui remédie à mon ignorance ? Je ne reconnais, en effet, aucune des choses qui me sont connues.

AMPHITRYÔN.

Vieillards, m'approcherai-je de ma terreur ?

LE CHOEUR.

Je m'approcherai avec toi ; je ne te trahirai point dans tes malheurs.

HÈRAKLÈS.

Père, pourquoi pleures-tu ? Pourquoi couvrir tes yeux et t'éloigner de ton très cher fils ?

AMPHITRYÔN.

O fils, car tu es mien, bien que tu sois malheureux !

HÈRAKLÈS.

De quel mal ai-je donc souffert, que tu pleures sur moi ?

AMPHITRYÔN.

Un des Dieux lui-même en gémirait.

HÈRAKLÈS.

Voilà de grandes paroles ; mais tu ne dis pas encore ce qui est arrivé.

AMPHITRYÔN.

Vois-le toi-même, si tu possèdes ta raison.

HÈRAKLÈS.

Parle ! si tu me reproches quelque crime.

AMPHITRYÔN.

Si tu n'es plus le Bakkhos d'Aidès, je parlerai.

HÈRAKLÈS.

Dieux ! Tu me donnes de nouveau un mystère à découvrir !

AMPHITRYÔN.

Je cherche à savoir si tu es vraiment maître de ton esprit.

HÈRAKLÈS.

Je ne me souviens en aucune façon que mon esprit ait été troublé.

AMPHITRYÔN.

Vieillards, dénouerai-je les liens de mon fils ? Que ferai-je ?

HÈRAKLÈS.

Dis aussi celui qui m'a lié, car je suis honteux de cela.

AMPHITRYÔN.

Que tu saches seulement une part de tes malheurs ! oublie le reste.

HÈRAKLES.

Le silence suffit-il donc pour que j'apprenne ce que je veux savoir ?

AMPHITRYÔN.

O Zeus! ne vois-tu pas ces maux partir du thrône de Hèra?

HÈRAKLÈS.

Ai-je donc souffert quelque nouveau mal venu d'elle?

AMPHITRYÔN.

Laisse la Déesse; inquiète-toi de tes maux.

HÈRAKLÈS.

Je suis perdu! De quel malheur parles-tu?

AMPHITRYÔN.

Voici! Regarde ces cadavres d'enfants.

HÈRAKLÈS.

Hélas sur moi! Que vois-je, malheureux!

AMPHITRYÔN.

Toi-même, ô fils, as fait à tes enfants cette guerre horrible!

HÈRAKLÈS.

De quelle guerre parles-tu? Qui les a tués?

AMPHITRYÔN.

Toi! et celui des Dieux qui t'a poussé.

HÈRAKLÈS.

Que dis-tu! Qu'ai-je fait! O père, que tu m'annonces de malheurs!

AMPHITRYÔN.

Tu étais en démence. Mais tu demandes un récit lamentable.

HÈRAKLÈS.

Et suis-je aussi l'égorgeur de ma femme ?

AMPHITRYÔN.

Tous ces meurtres sont de ta main seule.

HÈRAKLÈS.

Hélas ! hélas ! Un nuage lamentable m'environne !

AMPHITRYÔN.

C'est pour cela que je déplore tes malheurs.

HÈRAKLÈS.

Etant furieux, j'ai donc renversé ma propre demeure ?

AMPHITRYÔN.

Je ne sais qu'une seule chose, c'est que tout est malheur pour toi.

HÈRAKLÈS.

Où cette fureur m'a-t-elle saisi ? Où m'a-t-elle perdu ?

AMPHITRYÔN.

Lorsque par le feu tu purifiais tes mains devant l'autel.

HÈRAKLÈS.

Hélas sur moi ! Pourquoi épargnerais-je ma vie quand j'ai été l'égorgeur de mes très chers enfants ? Pourquoi ne

pas me ruer du haut d'un rocher poli, ou me percer le foie avec l'épée, pour venger le meurtre de mes enfants? ou brûler ma chair dans le feu, afin d'épargner à ma vie l'infamie qui lui est réservée? Mais voici un empêchement à mon dessein mortel; voici venir Thèseus, mon parent et mon ami. Je serai vu par lui, et cette souillure du meurtre de mes enfants va s'offrir aux yeux de mon hôte le plus cher! Hélas! que ferai-je? Quelle solitude trouverai-je pour mes maux? Est-ce dans l'air ou sous la terre? Allons! je répandrai les ténèbres sur ma tête à l'aide de mes vêtements. J'ai honte des crimes que j'ai commis, et je ne veux pas infliger à celui-ci, qui est innocent, la souillure du sang que j'ai versé.

THÈSEUS.

Je viens, avec d'autres jeunes hommes de la terre des Athènaiens, qui sont restés en armes sur les bords de l'Asôpos, apporter le secours de ma lance à ton fils, ô vieillard! Le bruit, en effet, est venu dans la Ville des Érékhthides, que Lykos, ayant saisi le sceptre de ce pays, allait vous déclarer la guerre et vous combattre. Afin de vous montrer ma gratitude pour les bienfaits de Hèraklès qui m'a ramené en sûreté du Hadès souterrain, je viens, vieillard, si besoin en est, vous aider de ma main et de mes compagnons. Ah! pourquoi ce lieu est-il plein de cadavres? Suis-je arrivé trop tard, et après ces récents malheurs? Qui a tué ces enfants? A qui cette femme que je vois, était-elle mariée? Ces enfants, en effet, n'ont point péri dans le combat? Mais je trouve ici la trace d'un nouveau malheur.

AMPHITRYÔN.

O Roi ! qui commandes sur la colline où croissent les oliviers !

THÈSEUS.

Pourquoi m'adresses-tu ce lugubre exorde ?

AMPHITRYÔN.

Nous sommes soumis par les Dieux à de lamentables maux.

THÈSEUS.

Qui sont ces enfants sur qui tu gémis ?

AMPHITRYÔN.

Mon malheureux fils les a engendrés, et il a tué ceux qu'il avait engendrés, et il a osé ce massacre.

THÈSEUS.

Dis de meilleures paroles !

AMPHITRYÔN.

Tu me demandes ce que je désire.

THÈSEUS.

O paroles affreuses !

AMPHITRYÔN.

Nous périssons ! nous périssons !

THÈSEUS.

Que dis-tu ! Qu'a-t-il donc fait ?

AMPHITRYÔN.

C'est tandis qu'il était tourmenté par l'aiguillon furieux du poison de l'Hydre aux cent têtes.

THÈSEUS.

Ceci vient de Hèra. Mais quel est cet homme couché parmi les morts, vieillard ?

AMPHITRYÔN.

C'est mon fils, mon fils aux nombreux travaux, qui alla avec les Dieux au combat mortel des Géants, dans la plaine Phlègraienne.

THÈSEUS.

Hélas ! hélas ! Quel homme fut malheureux à ce point ?

AMPHITRYÔN.

Tu ne rencontreras aucun autre homme plus misérable et plus accablé de maux.

THÈSEUS.

Pourquoi couvre-t-il sa malheureuse tête de son péplos ?

AMPHITRYÔN.

Parce qu'il redoute ta vue, ton amitié fraternelle, et l'aspect du meurtre de ses enfants.

THÈSEUS.

Je suis venu pour gémir avec lui. Découvre-le.

AMPHITRYÔN.

O fils! écarte ton péplos de tes yeux; rejette-le, montre ta face au jour! L'amitié, égale aux bienfaits, compense tes larmes. Je te supplie par ton menton, par tes genoux, par ta main, par les vieilles larmes que je verse! hélas! fils, réprime ton cœur de lion farouche, car tu cours à des actions impies et mortelles, en voulant ajouter, ô fils, les malheurs aux malheurs.

THESEUS.

Allons! je t'appelle, toi qui restes tristement assis. Montre ton visage à tes amis. Aucune obscure nuée n'est assez noire pour cacher l'horreur de tes maux. Pourquoi me tends-tu la main, en me montrant ce carnage? Crains-tu de me souiller en me parlant? Je ne refuse pas d'être malheureux avec toi, ayant été autrefois heureux ensemble; et je dois me souvenir que tu m'as ramené d'entre les morts à la lumière. Je hais la gratitude vieillissante de ceux qui, à la vérité, veulent bien jouir de la prospérité de leurs amis, mais refusent de naviguer avec eux quand ils sont malheureux. Lève-toi! découvre ta tête malheureuse, regarde-nous! Quiconque est bien né parmi les vivants supporte les calamités des Dieux et les accepte.

HÈRAKLÈS.

Thèseus, as-tu vu cet égorgement de mes enfants?

THÈSEUS.

Je sais, je vois les malheurs dont tu parles.

HÈRAKLÈS.

Pourquoi donc as-tu découvert ma tête à la lumière ?

THÈSEUS.

Pourquoi non ? Homme, souilles-tu ainsi les Dieux ?

HÈRAKLES.

Malheureux, fuis la contagion de mon impiété !

THÈSEUS.

Il ne peut y avoir de souillure entre amis.

HÈRAKLÈS.

Je t'approuve, et je ne me repens pas de t'avoir rendu des services.

THÈSEUS.

Et moi, à qui tu as rendu des services, j'ai maintenant compassion de toi.

HÈRAKLÈS.

Je suis, en effet, bien à plaindre, moi qui ai tué mes enfants !

THÈSEUS.

Je me lamente sur ta fortune changée.

HÈRAKLÈS.

As-tu jamais rencontré d'autres hommes plongés en de plus grands malheurs ?

THÈSEUS.

Tu atteins, par ton malheur, de la terre aux confins de l'Ouranos !

HÈRAKLÈS.

Aussi suis-je prêt à mourir.

THÈSEUS.

Penses-tu que les Dieux aient quelque souci de tes menaces ?

HÈRAKLÈS.

Un Dieu est implacable pour moi, et je le suis pour les Dieux.

THÈSEUS.

Ferme la bouche ! de peur qu'en parlant avec arrogance, tu sois plus cruellement frappé.

HÈRAKLÈS.

Je suis déjà comblé de maux, et rien n'y peut ajouter.

THÈSEUS.

Que feras-tu donc ? Où la colère t'emportera-t-elle ?

HÈRAKLÈS.

J'irai mort sous la terre d'où je viens.

THÈSEUS.

Tu parles comme un homme vulgaire.

HÈRAKLÈS.

Et toi, qui es exempt de mes maux, tu me conseilles!

THÈSEUS.

Est-ce Hèraklès qui parle ainsi, lui qui a supporté tant d'épreuves?

HÈRAKLÈS.

Je n'en ai jamais subi d'aussi affreuses, si, toutefois, cela peut se mesurer.

THÈSEUS.

Le bienfaiteur des vivants, et leur grand ami!

HÈRAKLÈS.

Ils ne m'aideront en rien; Hèra l'emporte!

THÈSEUS.

La Hellas ne permettra pas que tu meures pour un crime involontaire.

HÈRAKLÈS.

Écoute donc les raisons par lesquelles je combats ton avis. Je t'expliquerai pourquoi il ne m'est plus permis de vivre, maintenant et depuis longtemps. Avant tout, je suis né de celui-ci qui, ayant tué le père de ma mère, et souillé de ce meurtre, épousa Alkmèna qui m'a enfanté. Quand les assises d'une race ne sont pas solidement jetées, il est nécessaire que les enfants soient malheureux. Zeus lui-même, quelque soit ce Zeus, m'a engendré

odieux à Hèra. Toi, cependant, vieillard, ne t'offense pas, car je pense que tu es mon père, et non Zeus. Comme j'étais encore allaité, l'épouse de Zeus envoya deux monstrueux serpents dans mon berceau, afin de me faire périr. Après que, devenu adolescent, je me fusse revêtu de chair, est-il besoin de rappeler les travaux que j'ai supportés ? N'ai-je point dompté Lions, Typhones aux trois corps, Géants, belliqueux Kentaures quadrupèdes ? J'ai tué l'Hydre, cette Chienne aux têtes innombrables et qui renaissaient toujours. Puis, ayant accompli une foule d'autres travaux, je suis descendu, par ordre d'Eurystheus, dans le Hadès, pour en ramener à la lumière le Chien à trois têtes, portier d'Aidès. Enfin, pour accumuler tous les maux dans ma demeure, j'ai eu la douleur, misérable que je suis, d'égorger mes enfants ! Et j'en suis venu à ce point de ne plus pouvoir habiter ma chère Thèba ; car, si j'y restais, vers quel temple ou vers quelle assemblée d'amis irais-je ? Les calamités qui m'accablent ne permettent pas qu'on m'approche. Partirai-je pour Argos ? Comment, puisque je suis exilé de ma patrie elle-même ? Me rendrai-je dans une autre Ville ? Suivi de tous les yeux, connu de tous, je serais tourmenté de cruels coups de langue : — Celui-ci n'est-il pas ce fils de Zeus, qui a tué autrefois ses enfants et sa femme ? Qu'il s'en aille, maudit, loin de cette terre ! — Pour l'homme qu'on disait heureux autrefois, un changement de fortune est amer ; mais celui qui a toujours été malheureux, n'en souffre pas, étant fait à la misère. Pour moi, j'en viendrai à ce point de calamité, je pense : la terre élèvera la voix pour m'interdire tout sol ; les mers et les fleuves se refuseront à être traversés par moi, et je serai tel qu'Ixiôn enchaîné sur sa roue. Il est donc mieux de n'être vu par aucun des Hellènes

parmi lesquels j'étais heureux. Qu'ai-je besoin de vivre? Quel profit aurai-je dans ma vie inutile et souillée? Que l'illustre Épouse de Zeus trépigne donc de joie, en frappant du pied le pavé de l'Olympos, car elle a fait ce qu'elle voulait faire, en renversant de fond en comble l'homme le plus illustre de la Hellas! Qui honorerait une telle Déesse qui, jalouse d'une femme à cause du lit de Zeus, ruine le bienfaiteur de la Hellas, lui qui était irréprochable?

THÈSEUS.

Aucun autre Daimôn que l'Épouse de Zeus n'a médité ceci; tu le penses avec raison. Il m'est plus facile de conseiller que de supporter les maux; mais aucun des mortels, non plus que des Dieux, n'est hors des coups de la fortune, si, toutefois, les récits des Aoides ne sont pas faux. Les Dieux n'ont-ils pas formé des unions absolument interdites? N'ont-ils pas, pour se saisir de la tyrannie, enchaîné et outragé leurs pères? Et cependant ils habitent l'Olympos, et ils supportent aisément leurs fautes. Que diras-tu donc, toi qui, étant mortel, supportes moins patiemment que les Dieux les malheurs de la vie? Quitte donc Thèba, puisque la loi le veut, et suis-moi dans la Ville de Pallas. Là, tu purifieras tes mains de cette souillure, et je te ferai part de ma demeure et de mes richesses. Et les présents que j'ai reçus des citoyens pour avoir sauvé sept jeunes filles et sept jeunes hommes, après avoir tué le Taureau Gnôssien, je te les donnerai. Des champs m'ont été réservés de tous côtés dans le pays. Je veux que les hommes les nomment désormais de ton nom, tant que tu vivras; et quand tu seras mort et descendu dans le Hadès, toute la Ville des

Athènaiens t'honorera par des sacrifices, et t'élèvera des monuments de pierre. Et ce sera pour les citoyens une belle couronne, parmi les Hellènes, d'honorer ainsi un homme illustre. Et moi, je te prouverai ma gratitude pour m'avoir sauvé, car maintenant tu manques d'amis. Quand les Dieux sont propices, on n'a pas besoin d'amis, car l'aide d'un Dieu suffit, quand il veut nous aider.

HÈRAKLÈS.

Hélas! tout cela est peu de chose dans mon malheur! Je ne pense pas que les Dieux forment des unions illégitimes, ni qu'ils enchaînent leurs pères, ni que l'un d'eux soit devenu le maître d'un autre. Je ne l'ai jamais pensé, et je ne le croirai jamais. Un Dieu n'a besoin de personne, s'il est véritablement un Dieu. Ce ne sont là que de misérables récits d'Aoides. Mais, bien que je sois accablé de maux, je crains d'être accusé de lâcheté, si je renonce à la lumière; car l'homme mortel qui ne sait pas lutter contre le malheur, comme il lui sied, ne pourrait pas soutenir les coups d'un ennemi. J'attendrai donc courageusement la mort. Mais j'irai dans ta Ville; et j'ai une gratitude infinie pour tes dons. J'ai supporté d'innombrables travaux auxquels je ne me suis point refusé, et je n'ai jamais versé des flots de larmes, et je ne pensais pas que je dusse en verser jamais. Et, maintenant, il faut, paraît-il, que je sois esclave de la fortune. O vieillard! tu vois mon exil; tu vois aussi en moi le meurtrier de mes enfants! Mets-les au tombeau, et honore-les de tes larmes, car la loi ne me le permet pas. Dépose-les sur le sein de leur mère, et remets dans ses bras ces fruits d'une triste union que j'ai brisée malgré moi, malheureux! Et, après que tu les auras enfermés morts dans la terre,

habite cette Ville, quoique avec tristesse, et contrains ton âme de supporter mes malheurs avec moi. O fils! Celui qui vous engendra, votre père, vous a tués, et vous ne jouirez pas du fruit de mes victoires, de la gloire que j'ai acquise par mes travaux, éclatant héritage d'un père. Et toi, ô malheureuse! je t'ai tuée, récompensant bien mal la fidélité que tu avais gardée à mon lit et ta longue surveillance de mes demeures. O femme! O enfants! Hélas sur moi! Combien je suis malheureux! Voici que je suis arraché à ma femme et à mes enfants! O cruelles douceurs des embrassements! Lugubre mélange de ces armes et de ces corps! Je ne sais si je dois les reprendre ou les rejeter. Si elles sont encore suspendues à mon flanc, elles me diront : — C'est par nous que tu as égorgé ta femme et tes enfants; tu possèdes en nous les meurtriers de tes enfants! — Les porterais-je encore après cela? Que dirai-je? Mais, privé de ces armes avec lesquelles j'ai accompli de très éclatantes actions dans la Hellas, m'abandonnerai-je à mes ennemis et à une mort honteuse? Il ne faut pas que je les abandonne, mais que je les garde, quoique avec douleur. Aide-moi en une seule chose, Thèseus! Pars avec moi pour Argos, afin de régler la récompense promise pour le Chien amené du Hadès, de peur, qu'étant seul, la douleur que me causent mes enfants ne me porte malheur. O terre de Kadmos! O peuple Thèbaien! Coupez vos cheveux, gémissez! allez sur le tombeau de mes enfants, pleurez tous ensemble sur les morts et sur moi! Nous périssons tous, frappés par la misérable haine de Hèra!

THÈSEUS.

Lève-toi, ô malheureux! C'est assez de larmes.

HÈRAKLÈS.

Je ne puis, car mes membres sont tout roidis.

THÈSEUS.

Les malheurs, en effet, domptent les plus forts.

HÈRAKLÈS.

Hélas! Plût aux Dieux que je devinsse rocher pour oublier mes maux.!

THÈSEUS.

Assez! Donne ta main à un ami.

HERAKLES.

Prends garde que je ne souille tes vêtements de sang.

THÈSEUS.

Essuie! Ne m'épargne pas! Je ne me refuse à rien.

HÈRAKLÈS.

Privé de mes enfants, j'ai en toi un fils.

THÈSEUS.

Mets tes bras à mon cou. Je te conduirai.

HÈRAKLÈS.

Voici deux vrais amis, mais l'un est malheureux. O vieillard, il faut avoir un tel homme pour ami!

AMPHITRYÔN.

La patrie où il est né est heureuse en enfants !

HÈRAKLÈS.

Thèseus ! retournons afin que je contemple mes fils.

THÈSEUS.

Ceci allègera-t-il ta douleur ?

HÈRAKLÈS.

Je le désire ; et je veux les serrer contre le cœur de leur père.

AMPHITRYÔN.

Les voici, ô fils ! Tu demandes une chose qui m'est douce.

THÈSEUS.

Ne te souvient-il plus de tes travaux ?

HÈRAKLÈS.

Tout ce que j'ai souffert est au-dessous de ce que je souffre.

THÈSEUS.

Si on te voyait ainsi tel qu'une femme, on te blâmerait.

HÈRAKLÈS.

Tu me vois tombé bien bas ; mais, naguère, tu ne me jugeais point tel, je pense ?

THÈSEUS.

Certes! Mais, comme te voilà, qu'est devenu l'illustre Hèraklès?

HÈRAKLÈS.

N'étais-tu pas ainsi, quand tu souffrais dans le Hadès?

THÈSEUS.

Pour le courage j'étais moins qu'un homme.

HÈRAKLÈS.

Comment donc me blâmes-tu d'être accablé par mes maux?

THÈSEUS.

Marche!

HÈRAKLÈS.

Salut, ô vieillard!

AMPHITRYÔN.

Et moi aussi je te salue, ô fils!

HÈRAKLÈS.

Ensevelis mes enfants, comme je te l'ai dit.

AMPHITRYÔN.

Et moi, fils, qui m'ensevelira?

HÈRAKLÈS.

Moi!

AMPHITRYÔN.

Quand reviendras-tu ?

HÈRAKLÈS.

Quand tu auras mis mes enfants au tombeau.

AMPHITRYÔN.

Comment ?

HÈRAKLÈS.

Je te conduirai de Thèba à Athèna. Mais, par une triste tâche, donne ces enfants à la terre. Pour moi, qui ai honteusement détruit ma demeure, je suivrai Thèseus, comme une barque naufragée. Quiconque préfère les richesses et la puissance à de sûrs amis, a de mauvaises pensées.

LE CHOEUR.

Nous partons, misérables et en gémissant, car nous avons perdu le plus grand des amis !

FIN DE HÈRAKLÈS FURIEUX.



XVIII

ĖLEKTRA



XVIII

ÈLEKTRA

UN LABOUREUR MYKÈNAIEN.
ÈLEKTRA.
ORESTÈS.
PYLADÈS.
KLYTAIMNESTRA.
LE CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UN MESSAGER.
LES DIOSKOURES.

LE LABOUREUR.

ANTIQUE Argos de la terre, où coule l'Inakhos, et d'où, autrefois, menant mille nefs de guerre vers la plaine de Troia, navigua le roi Agamemnôn ! Ayant tué Priamos qui régnait sur la terre Iliade, il revient dans Argos, après avoir pris

l'illustre ville de Dardanos, et il déposa dans les hauts Temples les dépouilles nombreuses des Barbares. Et il fut heureux là-bas; mais, dans ses demeures, il périt par la ruse de sa femme Klytaimnestra et par la main d'Aigisthos, fils de Thyestès. Il périt ainsi, abandonnant le sceptre antique de Tantalos; et Aigisthos commande sur cette terre et possède la Tyndaris, femme de l'Atréide. Et celui-ci avait laissé dans sa demeure, quand il navigua vers Troia, son fils Orestès et sa fille Èlektra. Un vieillard, nourricier de leur père, enleva Orestès qu'Aigisthos allait tuer, et le donna, pour qu'il le nourrît, à Strophios, dans la terre des Phokéens; mais Èlektra resta dans les demeures paternelles. Dès qu'elle eut atteint l'âge florissant de la nubilité, les premiers parmi ceux de la Hellas la demandèrent; mais craignant que, si elle concevait des enfants de quelque Argien, ceux-ci vengeassent Agamemnôn, Aigisthos la retint dans la demeure et ne l'unit à personne. Cependant, plein d'une grande crainte qu'elle conçût des enfants, en secret, d'un homme illustre, il résolut de la tuer; mais, bien que cruelle, sa mère la sauva des mains d'Aigisthos. En effet, elle avait eu une raison pour tuer son mari, mais elle redouta de s'attirer la haine par le meurtre de ses enfants. C'est pourquoi Aigisthos ourdit ceci : Le fils d'Agamemnôn étant exilé de la patrie, il promit de l'or à qui le tuerait; et il me donna Èlektra pour femme, à moi qui suis né de parents Mykènaiens. Et je ne puis être blâmé de ce côté, car je suis d'une bonne race, mais pauvre, et ma haute naissance est réduite à rien par la pauvreté. Donc, en la donnant à un homme faible, il craignait moins, tandis qu'en la mariant à un homme puissant, il rappellerait le meurtre assoupi d'Agamemnôn et s'exposerait à en subir le

châtiment. Mais, jamais, j'en atteste Kypris ! je n'ai souillé le lit d'Èlektra, et elle est restée vierge. En effet, je rougirais de violer la fille d'hommes puissants, et qu'il ne me convenait point d'épouser. Mais je gémis de ce que le malheureux Orestès, qui n'est mon parent que de nom, si jamais il revient dans Argos, puisse voir les noces malheureuses de sa sœur. Si quelqu'un me dit que je suis insensé, parce qu'ayant reçu une jeune vierge dans ma demeure, je ne l'ai pas touchée, celui-là mesure ma continence, qu'il le sache, à la mauvaise mesure de son esprit, et c'est lui-même qui doit être tenu pour insensé.

ÈLEKTRA.

O Nuit noire, nourricière des astres d'or ! Je vais, dans ton ombre, et portant cette urne sur ma tête, vers les sources fluviales; non que je sois réduite à une si grande pauvreté, mais afin de montrer aux Dieux les outrages d'Aigisthos, et de répandre dans l'ampleur de l'Aithèr mes plaintes à mon père. En effet, la funeste Tyndaris, ma mère, m'a chassée des demeures pour plaire à son mari ; et, depuis qu'elle a enfanté d'Aigisthos, elle nous regarde, Orestès et moi, comme des étrangers dans la demeure.

LE LABOUREUR.

Pourquoi, ô malheureuse ! accomplis-tu ces choses pour moi, et travailles-tu ainsi, ayant été élevée délicatement, et, malgré mes exhortations, ne cesses-tu pas ?

ÈLEKTRA.

Je te tiens pour un ami égal aux Dieux, car tu ne m'as point outragée dans mes malheurs. C'est une grande félicité pour les mortels de rencontrer un médecin de la mauvaise fortune. Il me faut donc, sans être commandée, te soulager par mon travail, autant que je le puis, afin que tu puisses supporter plus facilement tes peines, et travailler avec toi. Tu as, en effet, assez à faire au dehors; il faut que je veille aux choses domestiques. Quand le laboureur rentre, il lui est agréable de trouver tout en ordre dans la demeure.

LE LABOUREUR.

S'il te plaît ainsi, va! En effet, les sources ne sont pas éloignées des demeures. Pour moi, dès le lever du jour, je conduirai les bœufs dans les champs, et j'ensemencerai les sillons. Aucun paresseux, bien qu'ayant le nom des Dieux à la bouche, ne pourrait se procurer de la nourriture sans travail.

ORESTÈS.

Pyladès! entre tous les hommes, je pense que tu es un ami et un hôte fidèle, car, seul des amis d'Orestès, tu ne l'as point abandonné dans la mauvaise fortune, tandis que je souffre cruellement de la part d'Aigisthos qui a tué

mon père, et aussi de ma mère qui l'a aidé. Je viens, selon la parole d'un Dieu, et nul ne le sachant, sur la terre Argienne, afin de rendre le meurtre aux meurtriers de mon père. Cette nuit, je suis allé sur son tombeau, et je lui ai offert mes larmes et les prémices de mes cheveux; et, à l'insu des tyrans qui commandent à cette terre, j'ai versé sur le bûcher le sang d'une brebis égorgée. Je ne porterai point mon pied en dedans des murs. Ayant un double dessein, je m'arrête sur les confins de ce pays, pour que je puisse m'échapper dans une autre contrée, si quelque espion me reconnaissait cherchant ma sœur, (car ils disent qu'elle s'est mariée et n'est point restée vierge,) afin que je m'entende avec elle et qu'elle prenne part au meurtre, et que je sache d'une façon certaine ce qui se passe dans les demeures. Maintenant donc que Èôs montre son blanc visage, éloignons notre trace de ce sentier. Nous apercevrons quelque laboureur, ou quelque femme servante que nous interrogerons pour savoir si ma sœur habite ce lieu. Mais je vois une femme qui porte sur sa tête rasée une charge d'eau de source. Asseyons-nous, et sachons de cette esclave, Pyladès, si nous pouvons apprendre quelque chose qui concerne le dessein pour lequel nous sommes venus sur cette terre.

ÈLEKTRA.

Strophe I.

Presse le mouvement de tes pieds, il est temps! Marche, marche en te lamentant! Hélas sur moi! Je suis

née d'Agamemnôn, et l'odieuse fille de Tyndaréos, Klytaimnèstra m'a enfantée, et les citoyens me nomment Èlektra, moi, malheureuse ! hélas! hélas sur mes durs travaux et sur ma triste vie ! O père ! tu gis dans la demeure d'Aidès, égorgé par ta femme et par Aigisthos, ô Agamemnôn !

Mésode.

Allons ! Pousse les mêmes plaintes ! Goûte de nouveau la volupté des larmes !

Antistrophe I.

Presse le mouvement de tes pieds, il est temps ! Marche, marche en te lamentant ! Hélas sur moi ! Dans quelle Ville, dans quelle demeure sers-tu, ô malheureux frère, ayant laissé ta lamentable sœur dans la maison paternelle, au milieu des plus amères misères? Puisses-tu me délivrer de mes maux, ô Zeus, Zeus ! Puisses-tu venger très cruellement le meurtre de mon père, et porter tes pieds errants dans Argos !

Strophe II.

Déposons cette urne, en l'enlevant de ma tête ; et je redirai à mon père, d'une voix haute, mes plaintes nocturnes, mes cris, mes chants et l'hymne à Aidès. O père, je répands vers toi, sous terre, ces plaintes auxquelles je me livre chaque jour et sans cesse, en déchirant de mes ongles ma chère gorge, et en heurtant de mes poings ma tête rasée, en songeant à ta mort !

Mésode.

Ah! ah! frappons ma tête! De même qu'un cygne harmonieux, sur le bord d'un fleuve, appelle son très cher père tué par les pièges rusés des rets, de même je te pleure, ô malheureux père,

Antistrophe II.

Qui as lavé ton corps dans ce dernier bain qui fut pour toi le lit très amer de la mort! Hélas sur moi! hélas sur moi! à cause de cette plaie cruelle, père, qui te fut infligée par la hache, et à cause des horribles embûches de ma mère à ton retour de Troia! Ta femme ne te reçut pas avec des guirlandes et des couronnes; mais après que, frappé par l'épée à deux tranchants, elle t'eut livré à l'outrage d'Aigisthos, elle épousa le furtif adultère!

LE CHŒUR.

Strophe III.

O fille d'Agamemnôn, je viens, Èlektra, vers ta demeure agreste. Un certain homme Mykènaien, buveur de lait et montagnard, est arrivé; et il annonce que les Argiens vont faire un sacrifice dans trois jours, et que toutes les vierges sont convoquées au temple de Hèra.

ÈLEKTRA.

Mon cœur ne s'inquiète point des colliers d'or, malheureuse! et, au milieu des chœurs des vierges Argiennes, je ne ferai point bondir mes pieds agiles. Les larmes me

tiennent lieu de danse, et les larmes sont mon souci de chaque jour, à moi, malheureuse! Voyez ma chevelure salie et les haillons de mes vêtements! Conviennent-ils à la fille royale d'Agamemnôn, ainsi qu'à Troia qui se souvient d'avoir été autrefois prise par mon père?

LE CHŒUR.

Antistrophe III.

La Déesse est puissante! Viens donc et accepte de moi des robes bien travaillées que tu revêtiras, et des ornements d'or ajustés à ta grâce brillante. Penses-tu, qu'en pleurant et en n'honorant pas les Dieux, tu l'emporteras sur tes ennemis? Ce n'est pas en gémissant, mais en vénérant les Dieux par tes prières, que tu retrouveras le bonheur, ô enfant!

ÈLEKTRA.

Aucun des Dieux n'entend les clameurs d'une malheureuse, ni ne se souvient des anciens sacrifices offerts par mon père! Hélas sur moi! puisqu'il est mort, et que mon frère encore vivant est errant et vagabond sur quelque terre étrangère, et cherche, le malheureux, un foyer servile, lui qui est né d'un père illustre! Et moi, j'habite une pauvre demeure, et je me consume le cœur à cause de mon exil de la maison paternelle, et je vis parmi les rochers des montagnes, et ma mère s'étant mariée à un autre, couche dans un lit souillé par un meurtre!

LE CHOEUR.

Héléna, la sœur de ta mère, a causé d'innombrables maux aux Hellènes et à ta famille.

ÈLEKTRA.

Hélas! femmes! Je cesse de me lamenter. Des étrangers sortent de leur affût, et approchent de la demeure. Fuyons! vous par le sentier, et moi dans la maison, afin que nous évitions ces malfaiteurs.

ORESTÈS.

Reste, ô malheureuse! et ne redoute point ma main.

ÈLEKTRA.

O Phoibos Apollôn! je te supplie! fais que je ne meure pas!

ORESTÈS.

J'en tuerais plus volontiers d'autres qui me sont plus odieux que toi.

ÈLEKTRA.

Va-t'en! Ne touche pas celle qu'il n'est pas permis de toucher.

ORESTÈS.

Il n'en est point que je puisse embrasser à meilleur droit.

ÈLEKTRA.

Mais pourquoi, armé d'une épée, me guettais-tu auprès de la demeure?

ORESTÈS.

Reste et écoute, et tu seras aussitôt d'accord avec moi.

ELEKTRA.

Soit ! Je suis entièrement tienne, puisque tu es le plus fort.

ORESTÈS.

Je t'apporte des nouvelles de ton frère.

ÈLEKTRA.

O très cher ! Est-il vivant, ou mort ?

ORESTÈS.

Il vit. Je veux d'abord t'annoncer quelque chose d'heureux.

ÈLEKTRA.

Sois heureux pour prix de tes excellentes paroles !

ORESTÈS.

C'est pour que nous en soyons heureux tous deux que je t'annonce cela.

ÈLEKTRA.

En quel lieu de la terre le malheureux est-il misérablement exilé ?

ORESTÈS.

Il ne souffre pas sous les lois d'une seule Ville, mais de plusieurs.

ÈLEKTRA.

Peut-être souffre-t-il, manquant de la nourriture de chaque jour ?

ORESTÈS.

Il se nourrit; mais un exilé est toujours indigent.

ÈLEKTRA.

Mais quelle nouvelle viens-tu apporter de sa part ?

ORESTÈS.

Il demande si tu vis, et de quelles douleurs ta vie est accablée.

ÈLEKTRA.

Tu vois, avant tout, combien mon corps est amaigri,

ORESTÈS.

Certes ! il est consumé par les maux, et j'en gémis.

ÈLEKTRA.

Et ma tête rasée à la façon des Skythes, et mes boucles coupées.

ORESTÈS.

Ton frère te tourmente sans doute, et ton père mort ?

ÈLEKTRA.

Hélas ! qu'ai-je en effet de plus cher qu'eux ?

ORESTÈS.

Hélas ! que penses-tu que ton frère puisse avoir aussi de plus cher que toi ?

ÈLEKTRA.

Il est absent, ce n'est pas présent qu'il m'aime !

ORESTÈS.

Pourquoi habites-tu ici, loin de la Ville ?

ÈLEKTRA.

J'ai subi, ô Étranger, des noces funestes.

ORESTÈS.

Je plains ton frère. Est-ce avec un Mykènaien ?

ÈLEKTRA.

Il n'est pas un de ceux auxquels mon père eût espéré m'unir.

ORESTÈS.

Parle ! afin que je rapporte à ton frère ce que tu m'auras dit.

ÈLEKTRA.

J'habite loin de lui dans cette demeure.

ORESTÈS.

Cette maison doit être celle d'un laboureur ou d'un bouvier.

ÈLEKTRA.

C'est un homme pauvre, mais généreux, et qui me respecte.

ORESTÈS.

Mais quel est ce respect dans un mari ?

ÈLEKTRA.

Il n'a jamais osé toucher à mon lit.

ORESTÈS.

Possède-t-il quelque chasteté divine, ou te juge-t-il indigne de lui ?

ÈLEKTRA.

Il n'a pas voulu outrager mes parents.

ORESTÈS.

Et comment n'a-t-il pas été joyeux de telles noces ?

ÈLEKTRA.

Il n'a point pensé que celui qui m'a donnée à lui eût le droit de le faire, ô Étranger !

ORESTÈS.

Je comprends. Il a craint d'être châtié par Orestès ?

ÈLEKTRA.

Il l'a craint ; mais, en outre, il est modeste.

ORESTÈS.

Ah ! tu parles d'un homme généreux, et qui doit être bien traité.

ÉLEKTRA.

Certes! si celui qui est absent revenait un jour dans sa demeure.

ORESTÈS.

Et ta mère, qui t'a enfantée, a souffert cela?

ÉLEKTRA.

Les femmes, ô Étranger, aiment les hommes, non leurs enfants!

ORESTÈS.

Pourquoi Aigisthos t'a-t-il ainsi outragée?

ÉLEKTRA.

Il a voulu que mes enfants fussent contraints d'obéir, en me donnant un tel mari.

ORESTÈS.

Sans doute pour que tes enfants ne fussent pas des vengeurs?

ÉLEKTRA.

Il eut ce dessein. Puisse-t-il l'expier un jour!

ORESTÈS.

Le mari de ta mère sait-il que tu es vierge?

ÉLEKTRA.

Il ne le sait pas. Nous le lui cachons.

ORESTÈS.

Ces femmes qui écoutent nos paroles sont-elles tes amies ?

ÈLEKTRA.

Oui. Elles tairont fidèlement tes paroles et les miennes.

ORESTÈS.

Que ferait donc Orestès, s'il revenait dans Argos ?

ÈLEKTRA.

Le demandes-tu ? Ce que tu dis est honteux ! Les choses ne sont-elles pas au comble de l'outrage ?

ORESTÈS.

Mais, une fois revenu, comment tuerait-il les meurtriers de son père ?

ÈLEKTRA.

En usant contre ses ennemis de l'audace dont son père a souffert.

ORESTÈS.

Et, te joignant à lui, oserais-tu tuer ta mère ?

ÈLEKTRA.

Certes ! de la même hache par laquelle mon père a péri.

ORESTÈS.

Dirai-je cela à Orestès, et ta résolution est-elle ferme ?

ÈLEKTRA.

Que je meure après avoir versé le sang de ma mère !

ORESTÈS.

Ah ! Plût aux Dieux qu'Orestès fût ici et entendît cela !

ÈLEKTRA.

Mais, ô Étranger, même en le voyant, je ne le reconnaîtrais pas.

ORESTÈS.

Il n'y a rien de surprenant ; jeune encore tu as été séparée de lui tout jeune aussi.

ÈLEKTRA.

Un seul de nos amis pourrait le reconnaître.

ORESTÈS.

N'est-ce pas celui qui, dit-on, le sauva du meurtre ?

ÈLEKTRA.

Certes ! le paidagogue de mon père, un homme très vieux.

ORESTÈS.

Mais ton père, une fois mort, a-t-il eu un tombeau ?

ÈLEKTRA.

Un tombeau tel quel, une fois jeté hors des demeures.

ORESTÈS.

Hélas sur moi ! qu'as-tu dit ? car le sentiment des maux d'autrui mord les hommes. Mais parle, afin, qu'ayant été instruit, je rapporte à ton frère cette nouvelle douloureuse, et qu'il lui faut entendre. La compassion est propre, non aux natures grossières, mais aux hommes sages; mais trop de sagesse aussi n'est pas sans danger pour les sages.

LE CHOEUR.

Et moi aussi, j'ai dans l'âme le même désir que celui-ci. Habitant loin de la Ville, je ne sais pas les maux qui y sont; mais, maintenant, je désire les connaître.

ÈLEKTRA.

Je parlerai, si cela est convenable, car il sied de confier à un ami mes malheurs et ceux de mon père. Puisque tu souhaites ce récit, je te supplie, Étranger, de rapporter à Orestès mes maux et ceux de mon père, et, avant tout, de quels vêtements sordides je suis couverte, de quelle saleté je suis chargée, et sous quel toit j'habite, moi, issue de race royale ! J'ai tissu moi-même péniblement mon péplos, sans quoi je serais nue et manquerais de vêtements; et je porte moi-même l'eau du fleuve, je suis privée des fêtes sacrées et des danses, je fuis le commerce des femmes, étant vierge encore, et Kastôr aussi qui était de mon sang, et à qui mes parents m'avaient fiancée avant qu'il fût allé vers les Dieux. Et ma mère, au milieu des dépouilles Phrygiennes, est assise sur le thrône; et, auprès d'elle, se tiennent les esclaves Asiatiques, prises et amenées par mon père, et couvertes de manteaux Idaiens aux agrafes d'or. Et le sang noir de mon père

souille encore les murs, et celui qui l'a égorgé monte ouvertement sur le char même de mon père, et se glorifie de porter, entre ses mains souillées par le meurtre, le sceptre avec lequel celui-ci commandait aux Hellènes! Et le tombeau d'Agamemnôn est délaissé : jamais il n'a reçu ni libations, ni rameaux de myrte ; et son bûcher est privé d'offrandes. Et, toujours ivre, l'illustre mari de ma mère, comme on le nomme, insulte le tombeau et attaque à coups de pierre le tertre funèbre de mon père, et il ose nous insulter par ces paroles : — Où est ton enfant Orestès? Est-il ici, défendant courageusement ta tombe? — Mon frère absent est ainsi outragé! ô Étranger, je t'en supplie, rapporte-lui ceci. Beaucoup l'appellent dont je suis l'interprète : ces mains, cette bouche, ce triste cœur, ma tête rasée et son père lui-même! Car il serait honteux qu'un fils dont le père a dompté les Phryges ne pût tuer un seul homme, étant jeune et né d'un père illustre.

LE CHOEUR.

Je vois cet homme, je veux dire ton mari, qui, ayant achevé son travail, s'avance vers la demeure.

LE LABOUREUR.

Ah! quels sont ces étrangers que je vois aux portes? Quelle cause les amène à ces portes agrestes? Ont-ils besoin de moi? Car il est honteux à une femme de s'arrêter avec des jeunes hommes.

ÈLEKTRA.

O très cher, ne me soupçonne pas! Afin que tu le saches, ces étrangers sont venus m'apporter des nouvelles d'Orestès. Mais, ô Étrangers, pardonnez ses paroles.

LE LABOUREUR.

Que disent-ils? Est-il vivant, et voit-il la lumière?

ÈLEKTRA.

Il vit, d'après leurs paroles; et ce qu'ils disent ne me semble pas incroyable.

LE LABOUREUR.

Se souvient-il de son père et de tes maux?

ÈLEKTRA.

Il faut l'espérer. Mais un exilé est impuissant.

LE LABOUREUR.

Et quelle parole d'Orestès t'ont-ils apportée?

ÈLEKTRA.

Il les envoie pour s'informer de mes malheurs.

LE LABOUREUR.

Ils en voient une partie; et tu leur as sans doute raconté le reste?

ÈLEKTRA.

Ils savent tout. Rien ne leur a été caché.

LE LABOUREUR.

Il fallait donc que les portes leur fussent depuis longtemps ouvertes. Entrez dans les demeures. Acceptez les dons hospitaliers en retour des bonnes nouvelles, tels du moins qu'en contient ma demeure. Serviteurs, portez dans la maison les bagages de ceux-ci. Et vous qui venez, étant chers à un homme qui m'est cher, ne me refusez rien. En effet, bien que je sois pauvre, je ne vous montrerai point un cœur mauvais.

ORESTÈS.

Par les Dieux! dis-moi, est-ce là cet homme qui ne s'est point uni à toi, ne voulant pas offenser Orestès?

ÈLEKTRA.

C'est lui qu'on nomme le mari de la malheureuse Èlektra.

ORESTÈS.

Ah! il n'est pas d'indice certain de la vertu d'un homme. La nature des mortels est pleine de confusion. Déjà j'ai vu le fils d'un homme bien né n'être qu'un homme de rien, et des enfants excellents naître de pervers. J'ai vu la misère dans l'esprit de l'homme riche, et un grand cœur dans le corps du pauvre. Comment donc discerner et bien juger ces choses? Est-ce par la richesse? Ce serait se servir d'un mauvais juge. Par ceux qui ne possèdent rien? Mais la pauvreté a un défaut : elle enseigne le mal à l'homme qui manque de tout. Me tournerai-je du côté

des armes? Mais qui peut attester, en voyant une lance, que celui qui la porte est brave? Le mieux est de laisser faire les choses. En effet, cet homme-ci n'est pas grand parmi les Argiens, et il ne se vante pas de la gloire de sa race, et, bien que sorti du peuple, il s'est trouvé excellent. Ne deviendrez-vous pas sages, vous qui êtes troublés par de vaines opinions, et ne jugerez-vous pas plutôt les hommes généreux par leurs mœurs et leur caractère? Tels sont ceux, en effet, qui gouvernent bien les Cités et les demeures; mais les corps vides d'esprit sont des statues dans l'agora. Un bras robuste ne soutient pas mieux la lance qu'un bras plus faible. C'est le naturel et la vaillance d'âme qui font tout. C'est pourquoi, puisque, présent ou absent, le fils d'Agamemnôn, pour qui nous venons, est digne de cet accueil, acceptons l'asile de ces demeures. Il faut donc y entrer, serviteurs. Un hôte pauvre et empressé m'est plus agréable qu'un hôte riche. Je loue donc l'accueil qui nous est fait dans la demeure de cet homme. Cependant, j'aimerais mieux que ton frère, étant heureux, me reçût dans ses heureuses demeures. Il viendra peut-être, car les prophéties de Loxias sont certaines; mais je ne tiens aucun compte de celles des vivants.

LE CHOEUR.

Maintenant, plus que jamais, Élektra, réchauffons notre cœur par la joie. En effet, peut-être que la fortune qui marche avec peine va s'arrêter heureusement.

ÈLEKTRA.

O malheureux! lorsque tu connais la pauvreté de ta demeure, pourquoi y reçois-tu des hôtes qui sont au-dessus de toi?

LE LABOUREUR.

Quoi! s'ils sont de haute race, comme il semble, que la nourriture soit peu abondante ou non, ne la prendront-ils pas cependant?

ÈLEKTRA.

Puisque tu as failli en cela, bien que tu possèdes peu de choses, va vers l'ancien nourricier de mon cher père, qui, chassé de la Ville, paît ses troupeaux auprès du fleuve Tanaos, frontière qui sépare la terre d'Argos et le sol de Sparta, et ordonne-lui de revenir dans sa demeure et d'apporter quelques mets pour le repas des Étrangers. Il sera joyeux et remerciera les Dieux en apprenant que l'enfant qu'il a sauvé autrefois est encore vivant. En effet, ce n'est pas des demeures paternelles, ni de ma mère, que nous recevons quelque chose. La malheureuse ressentirait une peine amère, si elle apprenait de nous qu'Orestès est encore vivant.

LE LABOUREUR.

Je vais donc, puisqu'il te plaît, porter cette nouvelle à ce vieillard ; mais va promptement dans la demeure, et prépare les choses domestiques. Une femme, quand elle le veut, trouve beaucoup pour le repas, et nous avons encore assez dans la demeure pour satisfaire nos hôtes, du moins un jour. C'est dans ces occasions qu'une pensée me vient, et que je songe à la grande puissance qu'ont

les richesses, par lesquelles nous pouvons recevoir des hôtes et nous sauver nous-mêmes dans la maladie. Mais elles servent peu pour la nourriture de chaque jour; car tout homme, riche ou pauvre, est rassasié de la même façon.

LE CHOEUR.

Strophe I.

Nefs illustres qui, à l'aide d'innombrables avirons, avez abordé autrefois Troia, dansant avec les Nèrèides, là où le Dauphin, ami de la flûte, sautait autour des proues bleues, et conduisant le fils de Thétis, Akhilleus aux pieds légers, avec Agamemnôn, vers les rives troiennes du Simoïs!

Antistrophe I.

Les Nèrèides, ayant quitté les rivage de l'Euboia, lui portaient les armes bien travaillées sur les enclumes d'or de Hèphaistos, à travers le Pèlios et les hauts bois sacrés de l'Ossa et les cavernes des Nymphes, où son père cavalier élevait la lumière de la Hellas, le fils de la maritime Thétis, Akhilleus aux pieds légers, soutien des Atréides.

Strophe II.

J'ai appris d'un homme revenu d'Ilios dans le port Nauplien, que sur l'orbe de ton illustre bouclier, ô Enfant de Thétis, étaient sculptées ces images, terreur des Phryges : Sur le rebord du bouclier, Perseus volant sur la mer avec ses talonnières ailées, et portant la face de

Gorgô décapitée, puis, le messager de Zeus, Hermès, le fils agreste de Maia;

Antistrophe II.

Et, au milieu du bouclier resplendissant, l'orbe éclatant de Hèlios, sur ses chevaux ailés, et les chœurs aithéréens des astres, les Pléiades, les Hyades, formidables aux yeux de Hektôr! Et sur ton casque orné d'images d'or étaient des Sphinges qui portaient entre leurs ongles une proie célébrée par les Aoides. Et sur l'armure des flancs, la lionne Khimaira, soufflant du feu, se précipitait, voulant saisir le Cheval Peirènaien!

Èpôde.

Enfin, sur la lance qui donne la mort s'agitaient quatre chevaux; et une noire poussière montait autour de leur dos. Et tu as tué un tel Roi de porteurs de lances, ton mari, ô Tyndaris, ô femme mauvaise! C'est pourquoi, un jour, les Ouranides t'enverront la mort, et, un jour, un jour, je verrai de ta gorge sanglante couler ton sang répandu par l'épée!

LE VIEILLARD.

Où est la jeune fille vénérable, ma Maîtresse, la fille d'Agamemnôn, que j'ai élevée autrefois? Que l'accès de cette demeure est difficile pour les pieds d'un vieillard ridé! Cependant, pour aller vers des amis, il faut traîner son épine dorsale ployée en deux, et ses genoux tremblants. O fille! car je te vois maintenant auprès de la demeure, je viens, t'apportant ce jeune agneau choisi dans

dans les troupeaux de mes brebis, et ces couronnes et ces fromages ôtés des claies, et ce vieux trésor de Dionysos, plein de parfum. Il est petit à la vérité, mais il est doux de boire une coupe de ce vin mêlé à un plus faible. Que quelqu'un porte ces choses aux hôtes dans les demeures! Pour moi, je veux essuyer mes yeux mouillés de larmes avec ces pans de mes vêtements.

ÈLEKTRA.

Pourquoi, ô vieillard, as-tu les yeux mouillés? Mes malheurs, après un si long temps, se retracent-ils à ta mémoire? Gémis-tu sur le malheureux exil d'Orestès, et sur mon père que tu as tenu autrefois entre tes bras, et que tu as élevé en vain pour toi et pour tes amis?

LE VIEILLARD.

Certes, en vain! mais je ne puis me consoler de ceci : je suis allé, en passant, au tombeau de ton père, et je me suis prosterné en pleurant devant son abandon. Ayant ouvert l'outre que j'apporte à tes hôtes, j'ai répandu des libations, et j'ai déposé des rameaux de myrte autour du tertre. Mais j'ai vu, sur le bûcher, une brebis noire offerte en victime, du sang versé récemment et des boucles de cheveux blonds. Et je suis surpris, ô enfant, que quelqu'un ait osé venir au tombeau. Ce n'est, certes, aucun des Argiens. Mais ton frère est peut-être venu secrètement, afin d'honorer le tombeau malheureux de son père. Voici cette chevelure; et, la mettant auprès de la tienne, remarque que ces boucles coupées ont la même couleur que tes cheveux. En effet, ceux qui ont le sang du même père ont coutume d'être semblables d'aspect.

ÈLEKTRA.

Ce que tu dis, vieillard, n'est pas digne d'un homme sage, si tu penses que mon brave frère, étant de retour, se cache ici par crainte d'Aigisthos. Ensuite, pourquoi nos cheveux se ressembleraient-ils. Les uns sont ceux d'un homme bien né, exercé dans la palaistre, et les autres peignés et fins. Cela est donc impossible. Tu trouveras beaucoup de cheveux semblables, vieillard, sans qu'ils appartiennent aux personnes du même sang.

LE VIEILLARD.

Mais, au moins, viens sur sa trace, et regarde l'empreinte de sa sandale, pour voir si son pied a la même mesure, ô fille!

ÈLEKTRA.

Comment la marque de son pied peut-elle être empreinte sur le sol pierreux? Et, même, cela étant, les pieds d'un frère et d'une sœur ne sont pas égaux, et celui de l'homme est le plus grand.

LE VIEILLARD.

Si ton frère était de retour, et ici, ne reconnaîtrais-tu pas la toile que tu avais tissée, et dans laquelle je l'ai enlevé autrefois à la mort?

ÈLEKTRA.

Ne sais-tu pas que j'étais encore toute jeune quand Orestès s'échappa de cette terre? Même si j'avais tissé ce péplos, comment, puisqu'il était alors enfant, aurait-il maintenant le même vêtement, à moins que ce vêtement

n'eût grandi en même temps que son corps? C'est sans doute quelque étranger, ayant pitié de ce tombeau, qui s'est coupé les cheveux, ou quelqu'un de cette terre qui s'est dérobé aux espions.

LE VIEILLARD.

Mais où sont ces étrangers? Je veux les voir et les interroger sur ton frère.

ELEKTRA.

Ils sortent de la demeure, d'un pied rapide.

LE VIEILLARD.

Ils semblent de bonne race, à la vérité; mais ceci est trompeur, car beaucoup sont bien nés et mauvais. Cependant, je salue les Étrangers.

ORESTÈS.

Salut, ô vieillard! Èlektra, quel est ce débris de vieil homme? Est-ce un de tes amis?

ÈLEKTRA.

Celui-ci a élevé mon père, ô Étranger!

ORESTÈS.

Que dis-tu? Est-ce lui qui a sauvé ton frère?

ÈLEKTRA.

C'est lui qui l'a sauvé, si toutefois il est vivant.

ORESTÈS.

Ah ! pourquoi me regarde-t-il, comme s'il contemplait un brillant signe d'argent ? Me compare-t-il à quelqu'autre ?

ÈLEKTRA.

Peut-être se réjouit-il, en te voyant de l'âge d'Orestès.

ORESTÈS.

Certes, d'un homme qui m'est cher. Mais pourquoi tourne-t-il autour de moi ?

ÈLEKTRA.

Je m'en étonne moi même, Étranger !

LE VIEILLARD.

O vénérable fille, Èlektra, rends grâces aux Dieux !

ÈLEKTRA.

Pour une chose éloignée, ou présente ?

LE VIEILLARD.

De ce que tu reçois un cher trésor qu'un Dieu te révèle !

ÈLEKTRA.

Soit ! j'invoque les Dieux ! Mais, enfin, que veux-tu dire, vieillard ?

LE VIEILLARD.

Regarde donc celui-ci, ô fille ! regarde le plus cher des hommes !

ÈLEKTRA.

Je crains depuis lontemps que tu ne sois pas sain d'esprit.

LE VIEILLARD.

Je ne suis pas sain d'esprit parce que je vois ton frère !

ÈLEKTRA.

Quelle parole inespérée as-tu dite, ô vieillard ?

LE VIEILLARD.

Je dis que je vois Orestès, le fils d'Agamemnôn.

ÈLEKTRA.

A quelle marque le reconnais-tu avec cette certitude ?

LE VIEILLARD.

A la cicatrice qu'il se fit autrefois auprès du sourcil, dans les demeures de son père, étant tombé et s'étant blessé, tandis qu'il poursuivait avec toi un jeune faon.

ÈLEKTRA.

Que dis-tu ? Je vois, en effet, la marque de cette chute.

LE VIEILLARD.

Et tu tardes encore à embrasser ce que tu as de plus cher ?

ÈLEKTRA.

Non, vieillard ! Je suis persuadée dans mon cœur par ces signes. O toi, qui m'apparais enfin, je te possède contre toute espérance !

ORESTÊS.

Et moi aussi je te possède enfin !

ÊLEKTRA.

Quand je ne l'aurais jamais pensé !

ORESTÊS.

Je ne l'espérais pas non plus.

ÊLEKTRA.

C'est donc toi ?

ORESTÊS.

Ton seul vengeur, si, du moins, je retire les filets que je vais jeter. Mais j'ai confiance, ou il ne faut plus penser qu'il y a des Dieux, si le crime l'emporte sur la justice.

LE CHOEUR.

Tu es venu ! tu es venu, ô jour si lent ! Tu as resplendi ! Tu le montres comme une lumière manifeste à cette Ville, celui qui, longtemps errant dans l'exil, loin des demeures paternelles, et malheureux, revient enfin ! O amie, un Dieu, un Dieu nous rend la victoire ! Lève les mains, hausse la voix, répands tes prières aux Dieux, afin que ton frère entre heureusement dans la Ville !

ORESTÊS.

Soit ! Je goûte la volupté des embrassements, mais nous en jouirons de nouveau plus tard. Pour toi, vieillard, car tu es venu à propos, dis comment puis-je me venger du meurtrier de mon père, et de ma mère qui s'est unie à

lui par des noces impies ? Ai-je encore un ami dans Argos, ou sommes-nous entièrement ruinés comme notre fortune ? A qui me joindre ? La nuit ou le jour ? Par quelle voie atteindrai-je mes ennemis ?

LE VIEILLARD.

O fils ! tu n'as aucun ami dans ton malheur. C'est une rencontre rare qu'un ami partage également la bonne et mauvaise fortune. Pour toi, sache-le sûrement de moi, tu as entièrement perdu tous tes amis, sans qu'il te reste aucune espérance. Dans ta main et dans la fortune sont toutes tes chances de recouvrer la demeure paternelle et ta Ville.

ORESTÈS.

Que ferai-je donc pour en arriver là ?

LE VIEILLARD.

Il te faut tuer le fils de Thyestès et ta mère !

ORESTÈS.

Je veux, certes, saisir cette couronne ; mais comment la prendre ?

LE VIEILLARD.

Non pas dans les murs, même si tu le tentais.

ORESTÈS.

Sont-ils défendus par des gardes et des porteurs de lances ?

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit ! Il te craint évidemment, et il ne dort pas.

ORESTÈS.

Allons! Conseille-moi donc, ô vieillard, sur le reste.

LE VIEILLARD.

Ecoute-moi donc, car une pensée m'arrive soudainement.

ORESTÈS.

Puisses-tu me donner un bon avis, et puissé-je en user!

LE VIEILLARD.

J'ai vu Aigisthos en venant ici.

ORESTÈS.

Je comprends ce que tu as dit. En quels lieux?

LE VIEILLARD.

Près de ces champs où paissent les chevaux.

ORESTÈS.

Que faisait-il? Je vois une espérance briller dans mon malheur.

LE VIEILLARD.

Il préparait une fête pour les Nymphes, m'a-t-il semblé.

ORESTÈS.

Pour les enfants qu'il élève, ou pour ceux qu'il aura?

LE VIEILLARD.

Je ne sais qu'une seule chose, c'est qu'il se prépare à un sacrifice de bœufs.

ORESTÈS.

Avec combien d'hommes est-il, ou est-il seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD.

Il n'y avait là aucun Argien, mais seulement des serviteurs.

ORESTÈS.

Y a-t-il là quelqu'un qui, me voyant, me reconnaisse, vieillard?

LE VIEILLARD.

Ce sont des serviteurs qui ne t'ont jamais vu.

ORESTÈS

Seront-ils pour nous, si nous l'emportons?

LE VIEILLARD.

Cela est dans la nature des esclaves et t'est favorable.

ORESTÈS.

Comment pourrai-je l'approcher?

LE VIEILLARD.

Avance jusqu'à ce qu'il te voie, tandis qu'il tue ses bœufs.

ORESTÈS.

Ses champs vont sans doute jusqu'à la route même?

LE VIEILLARD.

Dès qu'il t'aura vu, il te conviera au festin.

ORESTÈS.

Certes, je lui serai un amer convive, si un Dieu le veut !

LE VIEILLARD.

Pour le reste, agis selon ce qui arrivera.

ORESTÈS.

Tu as bien dit. Et ma mère, où est-elle ?

LE VIEILLARD.

Dans Argos. Mais elle viendra avant peu au festin.

ORESTÈS.

Et pourquoi ma mère n'est-elle pas venue avec son mari ?

LE VIEILLARD.

Craignant le blâme du peuple, elle est restée dans la demeure.

ORESTÈS.

Je comprends. Elle sait qu'elle est suspecte à la Cité.

LE VIEILLARD.

Oui ! Cette femme impie est en proie à la haine de tous.

ORESTÈS.

Comment donc les tuerai-je, elle et lui ?

ÈLEKTRA.

Moi, je préparerai la mort de ma mère.

ORESTÈS.

Certes, la fortune amènera la réussite de ceci.

ÈLEKTRA.

Qu'elle nous serve tous deux !

LE VIEILLARD.

Que cela soit ! Mais comment prépares-tu la mort de ta mère ?

ÈLEKTRA.

Va, ô vieillard, et annonce à Klytaimnestra que j'ai enfanté.

LE VIEILLARD.

Que tu as enfanté depuis longtemps, ou depuis peu ?

ÈLEKTRA.

Dis que je suis aux jours de la purification.

LE VIEILLARD.

Mais comment ceci peut-il donner la mort à ta mère ?

ÈLEKTRA.

Elle viendra, dès qu'elle saura que je souffre de l'enfantement.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ? Crois-tu qu'elle ait souci de toi, fille ?

ÈLEKTRA.

Certes ! Elle déplorera l'abaissement de ma race.

LE VIEILLARD.

Peut-être. Mais ramène ton discours au but.

ÈLEKTRA.

Si elle vient, il est sûr qu'elle mourra.

LE VIEILLARD.

Qu'elle passe donc le seuil de la demeure !

ÈLEKTRA.

Ce sera aisément pour elle l'entrée du Hadès.

LE VIEILLARD.

Que je meure après avoir vu cela !

ÈLEKTRA.

Avant tout, vieillard, conduis mon frère.

LE VIEILLARD.

Là où Aigisthos prépare un sacrifice aux Dieux.

ELEKTRA.

Ensuite tu iras porter mes paroles à ma mère.

LE VIEILLARD.

De façon qu'elle croie les entendre de ta bouche

ÈLEKTRA.

Maintenant, c'est à toi, Orestès, à toi le premier meurtre !

ORESTÈS.

J'irai, si quelqu'un me conduit.

LE VIEILLARD.

Certes, je te conduirai volontiers.

ORESTÈS.

O Zeus paternel, qui me venges de mes ennemis, aie pitié de nous, car nous subissons des maux lamentables !

ÈLEKTRA.

Aie pitié de ceux qui sont sortis de toi !

ORESTÈS.

Et toi, Hèra, qui commandes aux autels de Mykèna, donne-nous la victoire, si nous demandons des choses justes !

ÈLEKTRA.

Donne-nous de venger notre père !

ORESTÈS.

Et toi, ô Père, qui gis dans le Hadès par un crime ! Et toi, ô Reine Gaia, vers qui je tends les mains, viens à notre aide, viens en aide à de très chers enfants ! Amène-nous pour alliés tous les morts qui, avec toi, renversèrent

les Phryges par la lance, et tous ceux qui ont les égorgeurs en exécration ! M'as-tu entendu, toi qui as souffert d'horribles maux par ma mère ?

ÈLEKTRA.

Mon père, assurément, entend toutes tes paroles ! Mais il est temps d'aller. Et je te le dis clairement : il faut qu'Aigisthos meure, car, si tu tombes mortellement, je suis morte aussi ! Et ne pense pas que je vive, car je frapperai ma gorge d'une épée à deux tranchants ! Je vais rentrer pour la tenir prête. S'il arrive d'heureuses nouvelles de toi, toute ta demeure se réjouira, et, si tu succombes, ce sera le contraire. Je te le dis !

ORESTÈS.

Je comprends tout.

ÈLEKTRA.

Maintenant, il faut que tu sois homme. Pour vous, femmes, faites-moi bien savoir le tumulte de ce combat. Moi, j'attendrai, tenant en main l'épée toute prête ; car, vaincue, jamais je ne me livrerai à mes ennemis, pour qu'ils outragent mon corps vivant !

LE CHOEUR.

Strophe I.

C'est une tradition, parmi les anciens récits, que Pan, protecteur des champs, soufflant harmonieusement dans

les roseaux bien joints, amena autrefois, des montagnes Argiennes, un agneau à la toison d'or que sa jeune mère allaitait encore; et le héraut, debout sur les gradins de pierre, s'écria : — A l'Agora ! à l'Agora, Mykènaiens ! Venez admirer les prodiges terribles de nos heureux Tyrans ! — Et les danses réjouissaient les demeures des Atréides.

Antistrophe I.

Et les Temples d'or étaient ouverts, et la flamme resplendissait sur les autels par la Ville des Argiens, et la flûte de lotos, servante des Muses, vibrait de sons harmonieux, et d'aimables chants s'élevaient pour l'Agneau d'or ! En effet, quand Thyestès, par un amour adultère, eut séduit la chère femme d'Atreus, il emporta ce prodige dans ses demeures; et, revenu dans l'Agora, il annonça qu'il possédait dans ses demeures une admirable brebis à toison d'or.

Strophe II.

Alors, certes, Zeus changea les lumineuses routes des astres, et la clarté de Hèlios et le blanc visage d'Aôs; et Hèlios monta des plages occidentales dans sa flamme divinement allumée, et les nuées pleines d'eau allaient vers l'Ourse, et les arides plaines Ammonides, privées par Zeus des rosées et des belles pluies, languirent et se desséchèrent !

Antistrophe II.

Cela est dit ainsi. Mais je crois fort peu que Hèlios ait détourné son char d'or et changé sa route pour punir des hommes, et à cause de leurs mutuelles vengeances.

Cependant ces récits effrayants sont profitables aux mortels, et les poussent à honorer les Dieux. Mais tu ne t'en es point souvenue, toi qui as tué ton mari, mère de deux illustres enfants, frère et sœur! Ah! ah! mes amies, avez-vous entendu ce cri, ou est-ce une vaine illusion? On dirait le tonnerre de Zeus souterrain! Èlektra! sors de ces demeures.

ÈLEKTRA.

Qu'y a-t-il, Amies? Comment le combat s'est-il terminé?

LE CHOEUR.

Je ne sais, hors une seule chose : j'entends le gémissement d'un mourant!

ÈLEKTRA.

Je l'ai entendu aussi, de loin à la vérité, mais je l'ai entendu.

LE CHOEUR.

Cette voix nous vient de loin sans doute, mais clairement.

ÈLEKTRA.

Est-ce le gémissement d'un Argien ou de nos amis?

LE CHOEUR.

Je ne sais. Le bruit de cette clameur est confus.

ÈLEKTRA.

Tu m'annonces qu'il me faut me donner la mort! Que tardons-nous?

LE CHOEUR.

Arrête ! afin de connaître manifestement ta fortune.

ÈLEKTRA.

Cela ne peut être ! Nous avons été vaincus ! Où sont, en effet, les messagers ?

LE CHOEUR.

Ils viendront. Ce n'est pas peu de chose que de tuer un Roi.

LE MESSAGER.

Vous remportez une victoire illustre, vierges Mykènides ! J'annonce à tous ses amis qu'Orestès est victorieux, et qu'Aigisthos, le meurtrier d'Agamemnôn, est couché contre terre. Rendez grâces aux Dieux !

ÈLEKTRA.

Mais toi, qui es-tu ? Comment puis-je être certaine que tu dis vrai ?

LE MESSAGER.

Ne sais-tu pas que tu vois en moi un serviteur de ton frère ?

ÈLEKTRA.

O très cher ! c'est par crainte que je n'ai pas reconnu ton visage. Maintenant, je te reconnais. Que dis-tu ? l'odieux meurtrier de mon père est-il mort ?

LE MESSAGER.

Il est mort. Je te le dis deux fois, puisque tu le désires.

LE CHOEUR.

O Dieux! O Justice, qui vois tout, tu es venue enfin!

ÈLEKTRA.

De quelle façon, par quel moyen le fils de Thyestès a-t-il été tué? Je désire l'apprendre.

LE MESSAGER.

Ayant levé le pied hors de ces demeures, nous sommes entrés dans la grande route creusée par les deux ornières des chars, où était l'illustre Roi des Mykènaiens. Il se promenait dans ses jardins arrosés, en cueillant des couronnes de jeune myrte. Nous ayant vus, il s'écria: — Salut, ô Etrangers! Qui êtes-vous? D'où venez-vous? De quelle terre êtes-vous issus? — Et Orestès répondit: — Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphéos sacrifier à l'Olympien Zeus. — L'ayant entendu, Aigisthos lui dit: — Maintenant, il faut que vous soyez nos convives à ce festin, car je sacrifie des bœufs aux Nymphes. Demain, au matin, vous sortirez du lit, et vous arriverez aussi bien où vous allez. Mais entrons dans la demeure. — Comme il parlait ainsi, nous prenant la main, il nous introduisait, et il n'était pas possible de refuser. Une fois entrés dans les demeures, il dit: — Qu'on apporte très promptement des bains pour les Étrangers, afin qu'ils approchent les autels et l'eau purificatrice! — Et Orestès dit: — Nous nous sommes purifiés dans les eaux pures du fleuve; mais s'il est permis que des

étrangers sacrifient avec les citoyens, Aigisthos, nous sommes prêts, et nous ne nous y refusons pas, ô Roi! — Puis, ils laissèrent là ce discours; et les serviteurs, déposant leurs lances, sauvegarde du Roi, mirent tous les mains à l'ouvrage. Et les uns apportaient le kratèr, et les autres les corbeilles, et d'autres allumaient le feu et disposaient les bassins autour du foyer; et toute la demeure retentissait. Alors, le mari de ta mère, répandant l'orge salée sur les autels, dit ces paroles : — Nymphes des rochers, puissé-je vous sacrifier souvent des bœufs! Puissions-nous, moi et la Tyndaris, ma femme, vivre dans ces demeures, toujours heureux comme maintenant et vainqueurs de nos ennemis! — Il voulait parler d'Orestès et de toi. Et mon maître faisait des souhaits opposés, mais non pas à haute voix, et demandait de recouvrer les demeures paternelles. Et Aigisthos, prenant dans la corbeille le couteau à lame droite, coupa les poils du veau, et, de sa main droite, les jeta dans le feu purificateur; puis, il frappa le veau à l'épaule, tandis que les serviteurs le soulevaient de leurs mains, et il dit à ton frère : — On met, chez les Thessaliens, parmi les arts nobles, celui de dépecer habilement un taureau et de dompter un cheval. Prends ce fer, ô Étranger, et prouve que cette renommée des Thessaliens est vraie. — Et Orestès, ayant saisi le couteau Dorique bien trempé, et rejeté sur ses épaules son manteau attaché par de belles agrafes, choisit Pyladès pour aide, écarta les serviteurs, et prenant le veau par un pied, étendit la main et dépouilla les blanches chairs du dos, plus promptement qu'un coureur à cheval n'accomplit la course du double stade. Puis, il ouvrit les entrailles. Ayant pris dans ses mains les parties sacrées, Aigisthos les observait. Et le lobe qui manquait aux intes-

tins et le réceptacle de la bile présageaient des malheurs à qui les observait. Et il contractait son visage, et mon maître l'interrogea : — Pour quelle raison es-tu triste ? — O Étranger, je redoute quelques embûches du dehors. J'ai un ennemi de mes demeures, les plus odieux des mortels, le fils d'Agamemnôn. — Et Orestès dit : — Crains-tu les embûches d'un exilé, toi qui commandes dans cette Cité ? Afin que, cette exploration faite, nous célébrions le festin, qu'on m'apporte un couteau Phthiadien, au lieu d'un Dorique, pour que j'honore la poitrine ! — Et, saisissant le couteau, il frappa. Et Aigisthos divisait les viscères, et les observait. Et, comme il inclinait la tête en avant, ton frère, dressé sur la pointe des pieds, le frappa dans les vertèbres et lui brisa les attaches du dos, et tout le corps palpitait et se tordait dans les convulsions de la mort ! Les serviteurs, voyant cela, se jetèrent sur leurs lances, afin de combattre plusieurs contre deux ; mais Orestès et Pyladès leur tinrent tête avec intrépidité, en brandissant leurs armes. Et Orestès dit : — Je ne suis point venu pour nuire à cette Ville ni à mes serviteurs ; mais je me suis vengé du meurtrier de mon père, moi, le malheureux Orestès ! Ne me tuez pas, vous, les anciens serviteurs de mon père ! — Eux, ayant entendu ces paroles, retinrent leurs lances. Et Orestès est reconnu par un très viril homme attaché aux demeures, et tous couronnent la tête de ton frère, heureux et joyeux. Et il vient de présenter la tête, non de Gorgô, mais d'Aigisthos que tu exècres. Son sang paye ainsi avec usure celui qu'il a versé !

LE CHOEUR.

Strophe.

Mêle tes pieds à notre danse, ô chère, comme un faon ouranien qui saute légèrement et avec grâce! Ton frère a remporté, par cette victoire, une couronne plus glorieuse qu'aux bords de l'Alphéos. Unis ton chant de triomphe à notre danse!

ÈLEKTRA.

O Lumière! ô resplendissement du char de Hèlios! ô terre! ô tenébres, qui couvriez auparavant mes yeux! Maintenant ils sont ouverts et regardent librement, puisque Aigisthos, le meurtrier de mon père, a succombé! Allons! tous les ornements de la chevelure que je possède et que contiennent mes demeures, je les apporterai, ô chères, et j'en couronnerai la tête de mon frère victorieux!

LE CHOEUR.

Antistrophe.

Apporte donc des ornements pour sa tête; et notre danse agréable aux Muses commencera. Maintenant les anciens Rois qui nous sont chers commanderont à cette terre légitimement enlevée à des hommes iniques. C'est pourquoi, faisons retentir nos clameurs de joie!

ÈLEKTRA.

O victorieux! Orestès! fils d'un père victorieux dans les

combats sous Ilios, ceins ta chevelure de ces couronnes! Tu rentres, en effet, non après une course de six plèthres, mais ayant tué Aigisthos, l'ennemi, l'égorgeur de notre père. Et toi, qui te tiens à ses côtés, fils d'un père très pieux, Pyladès, reçois cette couronne de ma main, car tu as eu une part égale du péril. Que je vous voie toujours heureux!

ORESTÈS.

Remercie d'abord les Dieux de cette bonne fortune, Èlektra, car ils en sont les auteurs; et tu me loueras ensuite, moi qui ai servi d'instrument aux Dieux et à la fortune. Je n'ai pas agi en paroles, mais j'ai vraiment tué Aigisthos, et, afin que chacun le sache clairement, je t'apporte le mort lui-même. Jette-le, si tu veux, en proie aux bêtes fauves et aux oiseaux carnassiers, race de l'Aithèr, ou suspends-le à un pieu, car il est maintenant ton esclave, lui qui, naguère, était appelé ton Maître.

ÈLEKTRA.

J'ai honte, et cependant je désire parler.

ORESTÈS.

Qu'est-ce? Dis! tu n'as rien à craindre.

ÈLEKTRA.

Je crains d'exciter la haine, si j'outrage les morts.

ORESTÈS.

Personne ne te blâmera pour ceci.

ÈLEKTRA.

Notre Cité est chagrine et prompte au blâme.

ORESTÈS.

Parle, si tu veux, sœur! Nous avons tous deux pour cet homme une haine irréconciliable.

ÈLEKTRA.

Allons! Quelle insulte t'adresser d'abord? Par quel outrage finir? Que dire dans l'intervalle? Chaque matin, je ne cessais jamais de rouler dans mon esprit ce que j'eusse voulu te dire en face, si j'avais été délivrée de mes premières terreurs. Maintenant donc, je le suis, et je vais te rendre les outrages que j'eusse voulu t'adresser pendant que tu vivais. Tu m'as perdue, ainsi que mon frère, et tu nous as rendus orphelins d'un cher père, n'ayant cependant reçu aucune injure. Tu as épousé honteusement notre mère, et tu as égorgé son mari, le Stratège des Hellènes, toi qui n'as jamais marché contre les Phryges. Et tu en es venu à cette démence d'espérer que notre mère ne te serait pas infidèle, elle que tu as épousée en violant le lit de notre père! Mais que celui qui corrompt la femme d'un autre par une union adultère, et qui l'épouse ensuite, sache qu'il est malheureux s'il pense qu'elle lui gardera la fidélité qu'elle n'a point gardée à un autre. Tu vivais très misérablement, en t'imaginant que tu vivais heureux. Tu savais, en effet, que tu t'étais lié par un mariage impie, et ma mère savait qu'elle avait épousé un homme impie; et, criminels tous deux, elle portait le fardeau de ta mauvaise fortune, et toi, le fardeau de la sienne. Et tu entendais tous les Argiens dire entre eux: — Celle-ci est

le mari de cette femme et non la femme de cet homme! — Car il est honteux qu'une femme commande dans la demeure et non l'homme; et je hais les enfants qui, dans la Cité, ne portent pas le nom de leur père, mais celui de leur mère. En effet, quand un homme épouse une femme d'un rang plus illustre que le sien, le mari n'est rien, et on ne parle que de la femme. Ce qui t'a le plus trompé dans ton intelligence, c'est que tu te flattais d'être quelque chose à l'aide de tes richesses; mais elles ne sont rien, car elles ne nous sont données que pour peu de temps. Le caractère subsiste, mais non la richesse. L'un dure toujours et triomphe des malheurs; mais l'opulence injuste, en proie aux pervers, s'envole des demeures où elle n'a fleuri que peu de temps. Ce que tu as fait contre les femmes, il ne convient pas à une vierge de le dire, et je le tais; mais je l'indiquerai à mots couverts de façon à être comprise. Tu agissais insolemment, en maître de demeures royales, et plein de confiance dans ta beauté. Pour moi, puisse mon mari être doué, non d'un visage de jeune fille, mais d'un cœur viril! En effet, les enfants de tels hommes sont dévoués à Arès, et ceux qui ne sont que beaux n'ornent que les danses. Meurs sans avoir prévu le châtiment des crimes pour lesquels tu es frappé, et périsse qui est aussi méchant que toi! Et que nul, pour avoir fourni la première course, ne se vante d'être vainqueur, avant qu'il ait touché le but et atteint le terme de la vie!

LE CHŒUR.

Il a commis des actions affreuses, et il a subi de vous deux une peine horrible, car la Justice a une grande puissance.

ORESTÈS

Allons, serviteurs ! Il faut emporter ce cadavre dans la demeure, et le cacher dans les ténèbres, afin que ma mère, quand elle viendra, ne voie point ce mort, avant d'être tuée elle-même !

ÈLEKTRA.

Arrête ! Changeons de discours.

ORESTÈS.

Qu'est-ce ? Vois-tu des auxiliaires venus de Mykèna ?

ÈLEKTRA.

Non ! mais je vois ma mère qui m'a enfantée.

ORESTÈS.

Elle vient donc à propos se précipiter dans nos filets ?

ÈLEKTRA.

Dans sa stolè et sur son char elle montre une grande magnificence.

ORESTÈS.

Que ferons-nous donc ? Tuerons-nous notre mère ?

ÈLEKTRA.

Serais-tu saisi de pitié en apercevant ta mère ?

ORESTÈS.

Hélas ! Comment tuerais-je celle qui m'a nourri et enfanté ?

ÈLEKTRA.

Comme elle a tué ton père et le mien !

ORESTÈS.

O Phoibos ! que tu m'as ordonné un grand acte de démence par ton oracle !

ÈLEKTRA.

Si Apollôn est insensé, qui est sage ?

ORESTÈS.

Quand tu m'as répondu que je devais tuer ma mère, ce qui est impie !

ELEKTRA.

Que peux-tu craindre en vengeant ton père ?

ORESTÈS.

Je serais coupable de parricide, moi qui étais innocent.

ÈLEKTRA.

Et, si tu ne venges pas ton père, tu seras impie.

ORESTÈS.

Et je serai châtié comme ma mère, si je la tue.

ÈLEKTRA.

Par qui seras-tu châtié, si tu négliges de venger ton père ?

ORESTÈS.

N'est-ce pas un Daimôn funeste, sous la forme d'un Dieu, qui m'a persuadé ?

ELEKTRA.

Étant assis sur le Trépied sacré ? Je ne le pense pas.

ORESTÈS.

Cependant, je ne croirai jamais que cet oracle soit légitime.

ÈLEKTRA.

Prends garde que, saisi de faiblesse, tu ne tombes dans la lâcheté !

ORESTÈS.

Faut-il donc lui tendre la même embûche ?

ELEKTRA.

Celle dans laquelle tu as pris et tué Aigisthos son mari.

ORESTÈS.

J'entrerai ! Mais j'entreprends une action terrible, et je l'accomplirai. Si cela est voulu par les Dieux, soit ! Mais ce combat m'est à la fois doux et amer.

LE CHOEUR.

O Reine de la terre Argienne, fille de Tyndaréos, et sœur des vaillants fils de Zeus, qui habitent parmi les

astres l'Aithèr enflammé, et qui ont pour mission de sauver les vivants des flots de la mer, salut ! Je te révère à l'égal des Dieux heureux, à cause de tes richesses et de ta grande prospérité. Voici le moment, ô Reine, d'honorer ta fortune.

KLYTAIMNESTRA.

Descendez du char, Trôades ! et prenez ma main, afin que je pose le pied à terre. Les demeures des Dieux, en effet, sont ornées des dépouilles Phrygiennes. Pour moi, j'ai reçu, présent choisi, ces captives venues de Troia, en retour de ma fille que j'ai perdue. Le don est peu de chose, mais il est beau cependant.

ÈLEKTRA.

N'est-ce pas à moi, esclave et chassée des demeures paternelles, et qui habite cette maison misérable, de prendre ta main heureuse, mère ?

KLYTAIMNESTRA.

Ces esclaves sont là. Ne te fatigue pas pour moi.

ÈLEKTRA.

Pourquoi non ? Ne m'as-tu pas renvoyée des demeures paternelles ? Et quand elles furent prises, ne suis-je pas devenue captive aussi, comme celles-ci, et laissée privée de mon père ?

KLYTAIMNESTRA.

Ton père a médité de tels desseins contre ceux qu'il eût dû le plus aimer ! Je parlerai, bien que, lorsqu'une

mauvaise renommée poursuit une femme, une certaine malveillance s'attache à ses paroles, injurieusement, me semble-t-il. Car, ce qui est juste, c'est, les choses étant connues, de haïr qui a mérité d'être haï. Sinon, pourquoi faut-il haïr ? Tyndaréôs me donna à ton père, mais non pour me faire mourir, moi et les enfants que j'enfanterais. Cependant, Agamemnôn, ayant entraîné ma fille, par l'espoir de l'union d'Akhilleus, partit de sa demeure, et l'emmena à Aulis où était la station des nefs. Et là, il moissonna la joue blanche d'Iphigénéia étendue sur le bûcher ! Si, à la vérité, il l'eût tuée pour sauver la Ville, ou pour sauver sa maison, ou ses autres enfants, en sacrifiant une pour tous, cela eût été pardonnable ; mais parce que Héléna était impudique, et parce que celui qui l'a épousée n'a pas su réprimer sa trahison, pour cela il a tué ma fille ! Cependant, bien que je fusse outragée, je ne me serais pas irritée, et je n'aurais pas tué l'homme ; mais il revint, m'amenant une Mainade toute pleine d'un Dieu, et il la mit dans son lit, et il retint à la fois deux épouses dans les mêmes demeures. Les femmes sont lascives ; je ne dis pas le contraire ; mais, les femmes ayant ce vice, quand le mari commet une faute en méprisant le lit domestique, la femme veut imiter l'homme et se cherche un amant. Et ensuite c'est à nous que l'opprobre est attaché, et on ne dit aucun mal des hommes qui sont cause de tout ! Quoi ? Si Ménélaos eût été enlevé furtivement de sa demeure, m'eut-il fallu tuer Orestès pour sauver Ménélaos, le mari de ma sœur ? Comment ton père aurait-il supporté cela ? Fallait-il qu'il ne mourût pas, celui qui a tué mes enfants, et que je fusse châtiée par lui ? Je l'ai tué, et je me suis tournée vers ceux qui devaient m'y aider, vers ses ennemis. En effet, qui d'entre les amis

de ton père eùt voulu commettre ce meurtre avec moi? Parle, si tu le désires, et soutiens librement que la mort de ton père n'a pas été légitime.

ÈLEKTRA.

Tu as parlé pour ta cause; mais c'est une cause honteuse, car il convenait qu'une femme sage le cédât en tout à son mari. Je ne tiens aucun compte dans mon discours de celle à qui cela ne semble pas raisonnable. Souviens-toi, mère, des dernières paroles que tu as dites, en me donnant la liberté de parler contre toi.

KLYTAIMNESTRA.

Je le dis encore, fille, et ne le nie pas.

ÈLEKTRA.

Mais, m'ayant entendue, mère, ne me feras-tu point de mal?

KLYTAIMNESTRA.

En aucune façon, et je me rallierai volontiers à ton sentiment.

ÈLEKTRA.

Je parlerai donc, et voici par où je commence : Plût aux Dieux que tu eusses un meilleur esprit, ô mère! En effet, on donne de justes louanges à la beauté de Héléna et à la tienne; mais vous êtes deux sœurs également effrénées et indignes de Kastôr. L'une, enlevée, s'en est allée volontairement; toi, tu as tué l'homme le plus illustre de la Hellas, donnant pour prétexte que tu as égorgé ton

mari à cause du meurtre de ta fille, (d'autres ne savent pas les choses comme moi) toi qui, avant que le meurtre de ta fille fût certain, et lorsque ton mari quittait à peine ses demeures, arrangeais déjà devant ton miroir les boucles blondes de ta chevelure! Or, une femme qui, son mari absent, orne sa beauté, rejette la comme une perverse, car il ne convient pas qu'elle se montre belle au dehors, à moins qu'elle ne médite quelque mal. Seule entre toutes les femmes Hellènes je t'ai vue être joyeuse que les choses Troiennes fussent prospères; et quand elles avaient le dessous, tes yeux se couvraient d'un nuage, tant tu désirais qu'Agamemnôn ne revînt pas de Troia! Cependant, c'était une belle occasion de prouver ta sagesse. Tu avais un mari qui n'était pas inférieur à Aigisthos, et que la Hellas avait choisi pour Stratège; et puisque Héléna, ta sœur, avait commis d'aussi mauvaises actions, il t'était permis, par cela même, de remporter une grande gloire, car les mauvais donnent aux bons des exemples qui profitent à ceux-ci. Mais si, comme tu le dis, mon père a tué ta fille, quel outrage t'avons-nous fait, moi et mon frère? Comment, ton mari étant tué, ne nous as-tu pas rendu les demeures paternelles, et as-tu acquis un lit étranger au prix d'un mariage acheté? Pourquoi, au lieu de ton fils, ton nouveau mari n'est-il pas exilé, ou n'est-il pas mort, au lieu de moi qu'il fait mourir vivante, plus cruellement que mon père n'a tué ma sœur? Si le meurtre venge le meurtre, nous te tuerons, moi et ton fils Orestès, pour venger notre père; car si cette action a été juste, celle-ci l'est de même. Celui-là est insensé qui, admirant les richesses et la race illustre, épouse une mauvaise femme. Un mariage humble et chaste l'emporte, dans la maison, sur les grandeurs.

LE CHOEUR.

La fortune fait les mariages des femmes. Les uns tournent bien, et les autres tournent mal pour les mortels.

KLYTAIMNESTRA.

Il t'est naturel, ô fille, d'aimer toujours ton père. Il arrive que les uns aiment mieux leur père, et d'autres leur mère. Je te pardonnerai, car je ne suis pas joyeuse, ô fille, des actions que j'ai commises. Mais toi, restes-tu ainsi non lavée, et le corps vêtu de haillons, quand tu viens d'enfanter récemment? O malheureuse que je suis pour les desseins que j'ai accomplis! car, plus violemment qu'il ne fallait, j'ai excité la colère de mon mari!

ÈLEKTRA.

Tu gémis tardivement, quand tu n'as plus de remèdes, car mon père est mort! Mais pourquoi ne rappelles-tu pas ton fils qui erre hors de ce pays?

KLYTAIMNESTRA.

Je crains! je considère mon intérêt, non le sien. On dit, en effet, qu'il est irrité du meurtre de son père.

ÈLEKTRA.

Pourquoi ton mari est-il cruel pour nous?

KLYTAIMNESTRA.

Telle est sa nature. Mais toi aussi tu as un cœur indomptable.

ÈLEKTRA.

Je souffre. Mais je cesserai d'être irritée.

KLYTAIMNESTRA.

Et lui aussi ne te sera plus cruel.

ÈLEKTRA.

Il est plein d'orgueil; il habite dans mes demeures.

KLYTAIMNESTRA.

Tu le vois! Tu excites de nouvelles querelles.

ÈLEKTRA.

Je me tais. Je le crains autant que je dois le craindre.

KLYTAIMNESTRA.

Laisse ces discours. Mais pourquoi m'appelais-tu, fille?

ÈLEKTRA.

Tu as appris, je pense, mon enfantement? Sacrifie en mon nom, pour la dixième lune de l'enfant, car je ne sais pas ces rites, n'étant pas instruite de ceci, puisque je n'ai pas encore enfanté.

KLYTAIMNESTRA.

Ce soin regarde celle qui t'a délivrée.

ÈLEKTRA.

Je me suis délivrée moi-même, et j'ai enfanté seule.

KLYTAIMNESTRA.

Es-tu donc, dans cette demeure, abandonnée à ce point de tes amis ?

ÉLEKTRA.

Personne ne désire des pauvres pour amis.

KLYTAIMNESTRA.

J'irai donc, et je sacrifierai aux Dieux pour la dixième lune de l'enfant; et, après avoir fait cela pour toi, j'irai dans le champ où mon mari sacrifie aux Nymphes. Serviteurs, menez aux rateliers ces chevaux qui sont attelés; et, quand vous jugerez que le sacrifice est fini, venez ! car il faut aussi que je sois complaisante pour mon mari.

ÉLEKTRA

Entre dans la pauvre maison, et prends garde que la suie du toit fumant ne salisse ton péplos, puisque tu vas sacrifier aux Dieux, ainsi qu'il convient.

ÉLEKTRA.

La corbeille sacrée est prête, et le couteau est aiguisé qui a égorgé le taureau auprès duquel tu tomberas frappée, et tu te marieras, dans les demeures d'Aidès, à celui avec qui tu dormais sur la terre ! C'est la gratitude que je te dois, et tu vas subir ton châtiment pour mon père égorgé !

LE CHOEUR.

Strophe.

Il y a réciprocité de maux. Les vents ont changé dans la demeure. Mon chef est mort autrefois dans un bain; et le toit et les voûtes de pierre ont retenti tandis qu'il criait : — O misérable ! Pourquoi m'égorges-tu, ô femme, quand je reviens après la dixième moisson dans la chère patrie ? —

Antistrophe.

Mais voilà que la vengeance du lit déshonoré revient en arrière, et dompte cette mauvaise femme qui, armant ses mains d'une hache, en tua son mari revenu dans ses demeures, vers les hautes murailles Kyklopéennes. O malheureux mari, quelle perte fut pour toi cette mauvaise femme !

Épôde.

Comme une lionne montagnarde, habitante des halliers, elle a commis ce crime !

KLYTAIMNESTRA.

O enfants, par les Dieux ! ne tuez pas votre mère !

LE CHOEUR.

Entends-tu ce cri sous le toit ?

KLYTAIMNESTRA.

Hélas sur moi !

LE CHŒUR.

Moi aussi, je me lamente sur celle-ci tuée par ses enfants! Quand la chose doit arriver, un Dieu fait justice. Tu subis de cruelles destinées; mais, ô malheureuse, tu as commis une action impie contre ton mari! Les voici qui sortent des demeures, trempés du sang tout chaud de leur mère, preuve de ses vaines supplications! Aucune race n'est et n'a été plus lamentable que la race de Tantalos.

ORESTÈS.

O Terre! O Zeus, qui vois toutes les actions des vivants! Voyez ces choses sanglantes et abominables, ces deux cadavres couchés contre terre et frappés par ma main, en retour de mes maux!

ÈLEKTRA.

Certes, ceci est lamentable, ô frère! Et j'en suis la cause! J'ai marché à travers le feu contre la mère qui m'a enfantée, malheureuse que je suis! Oh! malheur! malheur! O mère qui m'as enfantée, frappée odieusement, lamentablement, et plus encore, par tes enfants! Mais tu as justement expié le meurtre de notre père.

ORESTÈS.

O Phoibos, tu as ordonné la vengeance, et tu as causé des maux horribles et manifestes! Et tu as extirpé ces noces sanglantes de la terre Hellènide! Maintenant, dans quelle Ville irai-je? Quel hôte, quel homme pieux regardera ma tête, puisque j'ai tué ma mère?

ÈLEKTRA.

Hélas ! hélas ! Et moi, vers quelle danse, vers quelles noces irai-je ? Quel mari me recevra dans son lit nuptial ?

ORESTÈS.

De nouveau ton cœur a changé selon le vent. Tu penses maintenant pieusement ; mais, naguère, tu ne pensais pas ainsi, et tu as voulu des choses terribles, ô chère, contre la volonté de ton frère ! Tu as vu la malheureuse déchirer son péplos et nous montrer ses mamelles au moment du meurtre ! Hélas ! hélas sur moi ! Elle traînait contre terre son corps où j'ai été conçu, et mon cœur faiblissait !

ÈLEKTRA.

Certes, je le sais, tu as ressenti une angoisse en entendant la voix lamentable de la mère qui t'a enfanté !

ORESTÈS.

Elle criait, en portant les mains à mon menton : — O mon fils, je te supplie ! — Elle se pendait à mon cou, de sorte que le couteau tombait de ma main !

LE CHOEUR.

Malheureuse ! Comment as-tu pu regarder de tes yeux le meurtre de ta mère rendant l'âme ?

ORESTÈS.

Et moi, je couvrais mes yeux de mon manteau, tandis que je plongeais l'épée dans la gorge de ma mère !

ÈLEKTRA.

Et moi, je t'ai poussé, et j'ai manié l'épée aussi!

ORESTÈS.

Oh! j'ai commis la plus abominable des actions! Prends, couvre le corps de notre mère de son péplos, et ferme ses blessures. Tu as enfanté tes égorgeurs, ô mère!

ÈLEKTRA.

Voici! Toi que nous aimons et que nous détestons, nous te couvrons de ton péplos, ô fin des grands malheurs de notre maison!

LE CHOEUR.

Mais voici que, sur le faîte des demeures, apparaissent des Daimones ou des Dieux Ouraniens, car ce chemin n'est pas celui des mortels. Pourquoi se manifestent-ils aux vivants?

LES DIOSKOURES.

Enfant d'Agamemnôn, écoute. Les Jumeaux, frères de ta mère, les Dioskoures, t'appellent, Kastôr et moi Polydeukès son frère. Après avoir apaisé la mer terrible aux nefs, nous sommes venus à Argos où nous avons vu le meurtre de notre sœur, de ta mère. Elle a un juste châtiment; mais tu n'as pas bien agi, et Phoibos, Phoibos... mais il est mon Roi, je me tais! Bien qu'il soit sage, il ne t'a pas conseillé sagement; mais il te faut lui obéir. Main-

tenant, il te faut faire ce que la Moire de Zeus a décrété sur toi. Donne Èlektra pour femme à Pyladès qui l'emmènera dans ses demeures, et toi, quitte Argos. En effet, il ne t'est point permis d'entrer dans cette Ville après que tu as tué ta mère. Les Kères terribles, Déesses aux yeux de chiens, te troubleront de leur fureur, tandis que tu seras vagabond. Pars pour Athèna, et embrasse l'image sacrée de Pallas. Elle repoussera les Kères effrayées par ses dragons cruels, et s'opposera à ce qu'elles te saisissent, en couvrant ta tête de son orbe terrible au regard de Gorgô. Là est la colline d'Arès, où les Dieux se sont assis pour la première fois, afin de donner leurs suffrages sur le sang versé, quand le violent Arès, plein de colère à cause des noces impies de sa fille, tua Halirrhothios, fils du Roi de la mer. Et, depuis ce temps, ce Tribunal est infaillible et consacré par les Dieux. C'est là que tu dois être jugé pour ce meurtre. Mais les suffrages seront égaux et te sauveront, et tu ne seras point condamné à mourir. En effet, Loxias, qui t'a poussé à tuer ta mère, prendra ton crime pour lui; et, dans l'avenir, ce sera une loi que le coupable sera toujours absous par des suffrages égaux. Et les Déesses terribles, saisies de douleur à cause de cela, rentreront, près de cette colline, dans la terre béante; et là sera un Oracle sacré et vénérable aux vivants. Et il te faut habiter la terre des Arkadiens, auprès du Temple Lykaien, sur les bords de l'Alphéios; et, là, une Ville sera nommée de ton nom. Je te prédis ces choses. Les citoyens Argiens déposeront sous la terre le cadavre d'Aigisthos; et Ménélaos, arrivé à Nauplia après avoir conquis la terre Troïque, et Héléna, enseveliront ta mère. Héléna est arrivée dans les demeures de Prôteus, ayant quitté l'Aigyptos, et elle n'est point allée chez les

Phryges; mais Zeus, afin d'amener la discorde et le meurtre parmi les vivants, a envoyé le fantôme de Hélèna à Ilios. Que Pyladès conduise donc dans sa demeure, sur la terre Akhaïque, Èlektra, vierge et mariée; et qu'il emmène sur la terre des Phokéens celui qui n'a été ton parent que de nom, et qu'il lui donne beaucoup d'or! Pour toi, passe le col de l'Isthme, et gagne l'heureuse colline de la terre Kékropienne. Quand tu auras accompli ta fatale destinée à cause de ce meurtre, tu seras heureux et délivré de tes peines.

LE CHOEUR.

O Enfants de Zeus, nous est-il permis de vous parler?

LES DIOSKOURES.

Cela vous est permis, puisque vous n'êtes pas souillés de ces meurtres.

ORESTÈS.

Et puis-je parler aussi, ô Tyndarides?

LES DIOSKOURES.

Toi aussi. Je rejetterai sur Phoibos cette action sanglante.

LE CHOEUR.

Comment, puisque vous êtes Dieux et frères de cette morte, n'avez-vous pas repoussé les Kères loin de ces demeures?

LES DIOSKOURES.

La fatalité et la parole insensée de Phoibos les ont amenées.

ELEKTRA.

Comment Apollôn m'a-t-il poussée? Quels oracles m'ont ordonné de tuer ma mère?

LES DIOSKOURES.

Vos crimes et vos destinées sont les mêmes à tous deux, et la faute de vos parents vous a perdus.

ORESTÈS.

O ma sœur, à peine t'ai-je revue, après un si long temps, et je vais être privé de ton amour, je vais t'abandonner et être abandonné de toi!

LES DIOSKOURES.

Elle a un mari et une demeure, et n'est point à plaindre, si ce n'est de quitter la Ville des Argiens.

ORESTÈS.

Et qu'y a-t-il de plus lamentable que de quitter la terre de sa patrie? Moi, j'abandonne les demeures paternelles, pour subir des juges étrangers, à cause du meurtre de ma mère!

LES DIOSKOURES.

Aie bon courage. Tu vas dans la Ville sacrée de Pallas. Supporte ton sort.

ELEKTRA.

Que je serre ta poitrine contre ma poitrine, frère très cher! Les sanglantes imprécations de notre mère nous séparent, loin des demeures paternelles!

ORESTÈS.

Tends les bras, embrasse le corps de ton frère, et gémis sur lui comme sur le tombeau d'un mort !

LES DIOSKOURES.

Hélas ! hélas ! Tu dis des choses tristes à entendre, même pour des Dieux. En effet, autant que moi, les Ouranides ont compassion des misères des mortels.

ORESTÈS.

Je ne te verrai plus !

ÈLEKTRA.

Je ne paraîtrai plus devant toi !

ORESTÈS.

Tu me parles pour la dernière fois !

ÈLEKTRA.

Salut, ô Ville ! Salut, salut encore, ô concitoyennes !

ORESTÈS.

O très fidèle, t'en vas-tu déjà ?

ÈLEKTRA.

Je m'en vais, les paupières mouillées.

ORESTÈS.

Pars, joyeux, ô Pyladès, et épouse Èlektra !

LES DIOSKOURES.

Ces noces les regardent. Mais toi, afin d'échapper aux Chiennes, pars pour Athèna, car Elles se ruent horriblement sur toi, les mains armées de serpents, toutes noires, et recueillant le fruit des affreuses douleurs! Mais nous, allons en hâte vers la mer Sikélienne, pour sauver les nefs battues des flots. Volant à travers les plaines de l'Aithèr, nous ne venons point en aide aux impies, mais nous délivrons des dangers terribles et nous sauvons ceux à qui, durant la vie, la piété et la justice sont chères. Que nul n'agisse donc iniquement, et ne navigue avec les parjures! C'est ce que, moi, un Dieu, je dis aux mortels.

LE CHOEUR.

Salut! Celui-là seul est heureux qui peut se réjouir, et qui n'est frappé d'aucun malheur.

FIN D'ÉLEKTRA.



XIX

LE KYKLÔPS



XIX

LE KYKLÔPS

SEILÈNOS.
LE CHŒUR DES SATYRES.
ODYSSEUS.
LE KYKLÔPS.

SEILÈNOS.

O Bromios, c'est à cause de toi que je souffre mille maux, maintenant comme au temps où mon corps fleurissait de jeunesse ; d'abord, lorsque, en proie à Hèra furieuse, tu fuyais, délaissant les Nymphes Oréades tes nourrices ; puis,

dans le combat des enfants de Gaia, quand, devenu ton soutien de droite, je tuai Egkélados, l'ayant frappé de ma lance au milieu du bouclier. Voyons, cependant! N'aurais-je point vu en songe ce que je raconte-là? Non, par Zeus! car je montrai les dépouilles à Bakkhos. Et, maintenant, ce que j'ai à faire est plus rude que tout cela. En effet, après que Hèra eut lâché sur toi cette bande de voleurs Tyrrhéniens, pour t'emmener au loin, moi, ayant appris la chose, je naviguai à ta recherche avec mes enfants. Sur le rebord de la poupe, je tenais la barre et dirigeais la nef mue des deux côtés par les avirons; et mes fils, assis sur les bancs, blanchissaient la glauque mer, et te cherchaient, ô Roi! Et déjà nous naviguions près de Maléa, quand le vent d'Est, soufflant contre la nef, nous jeta sur cette roche Aitnaienne, où les fils à l'œil unique du Dieu de la mer, les Kyklopes tueurs d'hommes habitent des antres sauvages. Pris par l'un d'eux, nous sommes esclaves dans sa demeure; et on nomme Polyphèmos celui que nous servons; et, au lieu de jouir de l'ivresse bachique, nous paissons les troupeaux d'un Kyklôps impie! Mes fils, mes jeunes enfants, paissent les brebis sur les collines lointaines, et moi, je reste ici, chargé d'emplir les abreuvoirs, de nettoyer l'antre, et de servir les repas abominables du Kyklôps. Et, maintenant, comme cela m'est ordonné, il me faut racler la demeure avec ce rateau de fer, afin que nous recevions, dans l'antre balayé, mon Maître absent, le Kyklôps, et les brebis. Mais voici que j'aperçois mes fils qui viennent en paissant leurs troupeaux. Qu'est-ce? N'est-ce pas le bruit des Sikinnides, ainsi qu'autrefois, compagnons de Bakkhos dans les fêtes nocturnes, vous alliez à la demeure d'Althaia, vous délectant du chant des lyres?

LE CHOEUR.

Strophe.

Enfant de pères et de mères bien nés, où vas-tu, parmi ces roches ? N'y a-t-il pas ici un vent léger, une herbe épaisse et l'eau tourbillonnante des fleuves, qui est reposée dans les abreuvoirs, auprès de l'antre où tes agneaux bêlent après toi ? Psytta ! ne brouteras-tu pas cette herbe, sur cette pente trempée de rosée ? Ohé ! Je vais te lancer une pierre ! Reviens, reviens, ô cornue, vers l'enclos du pasteur de brebis, du Kyklôps sauvage !

Antistrophe.

Ouvre tes mamelles gonflées, ô brebis, et livre-les à tes petits agneaux que tu laisses sur leur litière. Le bêlement de tes petits qui ont dormi tout le jour t'appelle. Abandonnant les pâturages herbeux, ne reviendras-tu pas dans l'enclos, sous les rochers de l'Aitna ? Bromios n'est pas ici ; il n'y a ici ni les chœurs, ni les Bakkhantes Thyrsophores, ni le bruissement des tympanons au bord des sources qui fluent, ni les fraîches gouttes du vin, ni Nysa avec les Nymphes.

Épôde.

Je chante Iakkhos, Iakkhos, en l'honneur d'Aphrodita, après laquelle je volais avec les Bakkhantes aux pieds blancs ! O cher, cher Bakkhos, où vis-tu seul, en secouant ta chevelure blonde ? Pendant ce temps, moi, ton serviteur, esclave du Kyklôps à l'œil unique, je vagabonde, sous cette misérable peau de bouc, et loin de toi, ô ami !

SEILÊNOS.

Taisez-vous, mes enfants ! et dites aux serviteurs de pousser les troupeaux dans l'antre creusé sous les rochers.

LE CHOEUR.

Allez ! Mais pourquoi cette hâte, père ?

SEILÊNOS.

Je vois près de la côte une nef de Hellas, et des remueurs d'avirons qui suivent un chef et viennent vers cet antre. Ils portent des vases vides sur la tête, et ils ont aussi des urnes à eau, et ils manquent de vivres. Oh ! les malheureux étrangers ! Qui sont-ils ? Ils ne savent point quel est notre maître Polyphèmos, venant ainsi vers cette demeure inhospitalière, et vers les dents dévoratrices d'hommes du Kyklôps ! Mais soyez muets, afin que nous sachions d'eux d'où ils viennent sur les rochers Sikéliens de l'Aitna.

ODYSSEUS.

Étrangers ! pourriez-vous me dire où nous trouverions de l'eau courante pour calmer notre soif, et si quelqu'un veut vendre des vivres à des marins qui en manquent ? Qu'est-ce que ceci ? Il me semble que nous avons abordé sur une terre de Bromios. Je vois, près de cet antre, une bande de Satyres. Il faut d'abord saluer le plus vieux.

SEILÊNOS.

Salut, ô Étranger ! Dis-moi qui tu es, et quelle est ta patrie.

ODYSSEUS.

Odysseus l'Ithakien, Roi de la terre des Képhallènes.

SEILÈNOS.

Je connais un homme bavard, un rusé fils de Sisyphos...

ODYSSEUS.

C'est moi-même. Cependant, ne me dis pas d'injures.

SEILÈNOS.

D'où as-tu navigué vers la Sikélia ?

ODYSSEUS.

D'Ilios, et des fatigues Troiennes.

SEILÈNOS.

Comment ? Ne connais-tu pas la route de ta patrie ?

ODYSSEUS.

Les violences tempêtueuses des vents m'ont jeté ici.

SEILÈNOS.

Ah ! Tu as subi le même sort que moi.

ODYSSEUS.

Toi aussi, tu as été jeté ici de force ?

SEILÈNOS.

En poursuivant les pirates qui avaient enlevé Bromios.

ODYSSEUS.

Quel est ce pays? Qui sont ceux qui l'habitent?

SEILÈNOS.

C'est le mont Aitna, le plus haut de la Sikélia.

ODYSSEUS.

Et ceux qui possèdent cette terre, qui sont-ils? Est-ce une race de bêtes féroces?

SEILÈNOS.

Ce sont les Kyklopes, habitant des antres et non sous des toits.

ODYSSEUS.

A qui obéissent-ils? Le pouvoir appartient-il à tout le peuple?

SEILÈNOS.

Ce sont des pasteurs errants, et aucun n'obéit à personne.

ODYSSEUS.

Sèment-ils les épis de Dèmètèr? Ou de quoi vivent-ils?

SEILÈNOS.

De lait, de fromages et de chair de moutons.

ODYSSEUS.

Ont-ils la liqueur de Bromios, le jus de la vigne?

SEILÈNOS.

Pas le moins du monde. Donc ils habitent une terre sans joie.

ODYSSEUS.

Sont-ils hospitaliers, et vénèrent-ils les étrangers?

SEILÈNOS.

Ils en aiment beaucoup la chair!

ODYSSEUS.

Que dis-tu? Ils se plaisent à manger les hommes qu'ils tuent?

SEILÈNOS.

Aucun n'est venu ici qui n'ait été tué.

ODYSSEUS.

Où est le Kyklôps lui-même? Est-ce dans cette demeure?

SEILÈNOS.

Il est allé, vers l'Aitna, chasser les bêtes fauves avec ses chiens.

ODYSSEUS.

Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses pour que nous quittions cette terre?

SEILÈNOS.

Je ne sais, Odysseus. Cependant, nous ferons tout pour toi.

ODYSSEUS.

Vends-nous la nourriture dont nous manquons.

SEILÈNOS.

Il n'y a, ainsi que j'ai dit, rien autre chose que cette chair.

ODYSSEUS.

Mais c'est un excellent remède à la faim.

SEILÈNOS.

Voici. En plus, du fromage fait de lait caillé, et du lait de vache.

ODYSSEUS.

Apportez ! La lumière convient aux achats.

SEILÈNOS.

Mais toi, dis-moi, combien d'or me donneras-tu en retour ?

ODYSSEUS.

Je n'apporte point d'or, mais la liqueur de Dionysos.

SEILÈNOS.

Oh ! la très chère parole que tu as dite ! C'est ce dont nous manquons depuis longtemps.

ODYSSEUS.

Et même, c'est Marôn, le fils du Dieu, qui m'a donné cette liqueur.

SEILÊNOS.

Celui que j'ai élevé autrefois dans mes bras?

ODYSSEUS.

Le fils de Bakkhos, afin que tu le saches clairement.

SEILÊNOS.

Ce vin est-il dans la nef, ou le portes-tu avec toi?

ODYSSEUS.

Cette outre, comme tu vois, le contient, vieillard.

SEILÊNOS.

Ceci n'emplirait pas même ma bouche.

ODYSSEUS.

J'en ai deux fois autant qu'il en peut couler de cette outre.

SEILÊNOS.

Tu parles-là d'une belle source, et qui m'est très agréable.

ODYSSEUS.

Veux-tu que je te donne d'abord de ce vin à goûter?

SEILÊNOS.

Ceci est juste. La dégustation amène l'achat.

ODYSSEUS.

J'apporte aussi une coupe avec l'outre.

SEILÊNOS.

Courage ! verse à flots, afin que je me souvienne d'avoir bu.

ODYSSEUS.

Voici.

SEILÊNOS.

Oh ! La belle odeur !

ODYSSEUS.

Tu la vois donc ?

SEILÊNOS.

Non, par Zeus ! mais je la sens.

ODYSSEUS.

Goûte, afin de ne pas louer seulement en paroles.

SEILÊNOS.

Ah ! Bakkhos m'invite à danser. Ah ! ah !

ODYSSEUS.

A-t-il bien chanté dans ton gosier ?

SEILÊNOS.

Certes ! et il a coulé jusqu'au bout de mes ongles.

ODYSSEUS.

Outre ceci, je te donnerai aussi de la monnaie.

SEILÈNOS.

Lâche seulement l'outre, et garde l'or!

ODYSSEUS.

Apportez donc les fromages et les moutons.

SEILÈNOS.

Je le ferai, me souciant peu des maîtres; car, dans l'espérance d'une seule coupe, je donnerais pour ce vin les troupeaux de tous les Kyklopes. Et qu'on me jette dans la mer du haut de la roche Leukadienne, une fois ivre, et les sourcils épanouis! Qui ne se réjouit pas de boire est un imbécile, car c'est pour avoir bu que....., qu'on danse et qu'on oublie ses maux. Comment donc ne me délecterais-je de ce vin, en narguant la bêtise du Kyklôps et son œil unique?

LE CHOEUR.

Écoute, Odysseus. Nous avons un mot à te dire.

ODYSSEUS.

Amis, vous parlez à un ami.

LE CHOEUR.

Vous avez donc pris Troia, et fait Hélénè prisonnière?

ODYSSEUS.

Et nous avons détruit toute la race de Priamos.

LE CHŒUR.

Ayant pris la jeune femme, vous l'avez sans doute tous possédée l'un après l'autre, car elle aime à se marier très souvent, l'impudique, qui ayant vu Paris porter de belles culottes et un collier d'or, en eut l'esprit troublé, et abandonna Ménélaos, cet excellent petit homme! Plût aux Dieux que la race des femmes ne fût jamais née, si ce n'est pour moi!

SEILÈNOS.

Voici, Roi Odysseus, des agneaux bêlants, richesse du troupeau, et de nombreux fromages de lait caillé. Emportez-les; sortez promptement de l'antre, et donnez-moi en retour le jus de la grappe de Bromios. Hélas sur moi! Le Kyklôps vient ici! Que faire?

ODYSSEUS.

Nous sommes morts, ô vieillard! Par où fuir?

SEILÈNOS.

Sous cette roche où vous pouvez vous cacher.

ODYSSEUS.

Tu nous conseilles une chose dangereuse, qui est d'entrer dans le filet.

SEILÈNOS.

Il n'y a aucun danger. Cette roche a beaucoup de refuges secrets.

ODYSSEUS.

Non pas ! Troia gémirait hautement si nous fuyions un seul homme. J'ai souvent, avec mon bouclier, soutenu l'assaut d'une innombrable foule de Phryges. S'il faut mourir, nous mourrons bravement ; ou, si nous survivons, nous sauverons vaillamment notre gloire passée.

LE KYKLÔPS.

Arrête ! Écarte-toi ! Qu'est-ce ? Quel est ce jeu ? Pourquoi ces danses bachiques ? Il n'y a ici ni Dionysos, ni cymbales d'airain, ni retentissements de tympanons. Comment se portent les petits nouvellement nés dans l'antre ? Sont-ils sous les mamelles de leurs mères, ou jouent-ils autour d'elles ? A-t-on pressé les fromages dans les paniers de joncs ? Que dites-vous ? Que répondez-vous ? Ce bâton va bientôt vous faire pleurer ! Regardez en haut et non en bas !

LE CHOEUR.

Voilà. Nous levons les yeux jusqu'à Zeus lui-même. Je vois les astres et Oriôn !

LE KYKLÔPS.

Mon dîner est-il prêt ?

LE CHOEUR.

Il est prêt. Que ton gosier le soit aussi !

LE KYKLÔPS.

Et les kratères sont-ils pleins de lait ?

LE CHOEUR.

A ce point que tu peux en boire, si tu veux, tout un tonneau.

LE KYKLÔPS.

Du lait de brebis, de vache, ou mêlé ?

LE CHOEUR.

Comme tu voudras. Seulement ne m'avale pas !

LE KYKLÔPS.

Certes, non ! Car, en sautant au milieu de mon ventre, vous me tueriez par vos gigottements. — Ah ! quelle est cette bande que je vois auprès des étables ? Des pirates ? des voleurs qui ont abordé ici ? Certes, voici des agneaux tirés de mon antre, et attachés avec des liens d'osier, et mêlés à des paniers de fromages, et ce vieillard, dont le front chauve est tout enflé de coups !

SEILÈNOS.

Hélas ! malheureux ! je suis tout fiévreux de coups !

LE KYKLÔPS.

Par qui ? Qui t'a frappé la tête à coups de poing, vieillard ?

SEILÈNOS.

Ceux-ci m'ont battu, Kyklôps, parce que je ne leur permettais pas d'emporter ce qui t'appartient.

LE KYKLÔPS.

Ils ne savaient donc pas que je suis Dieu, et né des Dieux?

SEILÈNOS.

Je le leur ai dit, et, cependant, ils emportaient tes biens, et ils mangeaient ton fromage malgré moi, et ils emmenaient ces agneaux. Et ils disaient que, t'ayant lié par le nombril avec un carcan de trois coudées, ils arracheraient tes entrailles de force et te déchireraient comme il faut le dos à coups de fouet; et que, t'ayant enchaîné et jeté dans leur nef, ils te vendraient à quelqu'un pour remuer des pierres avec un levier, ou pour être jeté au fond d'un moulin!

LE KYKLÔPS.

En vérité? Va donc promptement aiguiser mes couteaux. Amasse un paquet de bois et mets y le feu. Aussitôt égorgés, ils vont m'emplir le ventre! Sans autre découpeur que moi-même, j'en mangerai une partie grillée sur les charbons, une autre cuite et bouillie, attendu que je suis rassasié de nourriture montagnarde, et que j'ai assez mangé de lions et de cerfs. Il y a déjà longtemps que je n'ai dévoré de chair humaine.

SEILÈNOS.

Certes, ô Maître, il est agréable de manger de nouveaux mets après les mets accoutumés, et il y a longtemps que d'autres étrangers sont venus dans ton antre.

ODYSSEUS.

Kyklôps! écoute à leur tour les étrangers. Désirant

profiter de l'occasion pour acheter des vivres, nous sommes venus de notre nef vers ton antre. Celui-ci nous a vendu et donné tes agneaux pour un scyphon de vin, après avoir bu, de bon gré de part et d'autre, et sans qu'il ait eu aucune violence. Il n'y a rien de vrai dans ses paroles, et tu l'as surpris vendant secrètement ton bien.

SEILÈNOS.

Moi ? Puisses-tu périr misérablement...

ODYSSEUS.

Si je mens.

SEILÈNOS.

Non ! par Poseidôn qui t'a engendré, ô Kyklôps ! Par le grand Tritôn, par Nèreus, par Kalypsô et les filles de Nèreus, par les flots sacrés et toute la race des poissons, je le jure, ô très beau, ô mon petit Kyklôps, ô mon petit Maître, je n'ai pas vendu tes biens aux étrangers ! Sinon que mes enfants périssent misérablement, eux que j'aime tant !

LE CHOEUR.

A toi, maintenant ! Certes, je t'ai vu vendre ceci à ces étrangers. Si je parle faussement, que mon père périsse ! Mais n'outrage pas ces étrangers.

LE KYKLÔPS.

Vous mentez. J'ai une plus grande confiance en celui-ci qu'en Rhadamanthos, et je le déclare plus équitable. Mais je veux les interroger. D'où naviguez-vous, ô Étrangers ? D'où êtes-vous ? Quelle ville vous a nourris ?

ODYSSEUS.

Nous sommes Ithakiens de race, et nous venons d'Ilios; et, après avoir renversé cette Ville, nous avons été jetés sur ta terre par les vents tempêtueux de la mer, ô Kyklôps !

LE KYKLÔPS.

Êtes-vous de ceux qui, à cause de l'enlèvement de la très mauvaise Hélénè, êtes partis pour la Ville voisine du Skamandros ?

ODYSSEUS.

Ceux-là mêmes. Et nous avons subi de rudes fatigues.

LE KYKLÔPS.

C'est une expédition honteuse que de naviguer, à cause d'une femme, jusqu'à la terre des Phryges.

ODYSSEUS.

Ce fut le fait d'un Dieu. N'accuse aucun des mortels. Mais nous te supplions, ô fils bien-né du Dieu de la mer ! et nous te parlons librement. Ne tue pas des hommes venus en amis dans ton antre, et crains de faire d'eux une nourriture impie pour tes mâchoires ! Car, ô Roi, nous avons assuré à ton père, jusqu'aux extrémités de la terre de la Hellas, la sûre possession de ses Temples. Le port sacré de Tainaros reste inviolé; et les hautes gorges de Maléa, et les roches de Sounios riches en argent consacrées à la Déesse Athana, et les refuges Géraistiens sont intacts; et nous n'avons point pardonné aux Phryges les amers outrages faits à la Hellas. Tu as ta part de cette

gloire, puisque tu habites une extrémité de la Hellas, sous la roche flamboyante de l'Aitna. C'est une loi pour les mortels d'accueillir des suppliants battus par la mer, de leur faire les dons hospitaliers et de les vêtir, et non de les embrocher, et d'en emplir ton ventre et tes mâchoires ! Assez, en effet, la terre de Priamos a dépeuplé la Hellas ; elle a assez bu le sang de milliers d'hommes tués par la lance, et assez perdu de femmes privées de leurs maris, de vieilles mères privées de leurs fils, et de pères en cheveux blancs. Si tu rôtis ceux qui survivent, et si tu nous manges en d'horribles repas, où quelqu'un se réfugiera-t-il ? Mais, entends-moi, Kyklôps ! Réprime la voracité de ta mâchoire ; préfère la piété à l'impiété. Très souvent des gains iniques amènent la ruine.

SEILÈNOS.

Je veux te donner un conseil, Kyklôps ! Ne laisse rien de toutes les chairs de celui-ci. Si tu manges sa langue, tu deviendras habile et très éloquent.

LE KYKLÔPS.

La richesse, petit homme, est un Dieu pour les sages. Le reste n'est que fanfaronnades et belles paroles. Je me soucie assez peu des hauteurs maritimes consacrées à mon père. Pourquoi les vantais-tu ? Je ne crains pas la foudre de Zeus, Étranger, et je ne sais point que Zeus soit un Dieu plus puissant que moi. Je ne m'en inquiète pas le moins du monde. Sachez pourquoi je ne m'en inquiète pas : Quand il verse la pluie d'en haut, j'ai ma demeure sous cet antre, dînant d'un veau rôti ou de quelque bête sauvage ; et, le ventre étendu, après avoir bu une amphore

de lait, je frappe mon manteau d'un bruit qui, certes, résonne autant que le tonnerre de Zeus! Et quand le Thrèkien Boréas fait tomber la neige, enveloppant mes membres de peaux de bêtes sauvages et allumant du feu, je me moque de la neige. Nécessairement, la terre, qu'elle le veuille ou non, produit de l'herbe et engraisse mes troupeaux que je ne tue pour aucun autre que moi; non, certes, pour les Dieux, mais pour ce ventre-ci, qui est le plus grand des Daimones! En effet, boire et manger ce qu'il faut chaque jour, et ne point se tourmenter, voilà le Zeus des sages. Pour ceux qui ont établi les lois et embarrassé la vie des hommes, je les exècre. Donc, je n'hésiterai à me faire du bien en te mangeant. Reçois ces dons hospitaliers, afin que je sois sans reproche, c'est-à-dire ce feu et cette eau et cette marmite qui cuira bel et bien ta chair bouillie. Mais glissez-vous là-dedans, dans l'antre du Dieu, afin que, rangés autour de l'autel, vous serviez à mes repas.

ODYSSEUS.

Hélas! J'ai échappé aux fatigues de Troia et de la mer, et j'aborde maintenant au cœur inaccessible d'un homme impie. O Pallas, ô Maîtresse, ô Déesse fille de Zeus, maintenant, maintenant viens à mon aide! Car j'ai rencontré des épreuves plus effrayantes que celles d'Ilios et le fond même du danger! Et toi, qui sièges parmi les astres étincelants, ô Zeus hospitalier, vois ceci! Si tu ne le vois pas, c'est en vain qu'on te croit Zeus, car tu n'es rien!

LE CHŒUR.

O Kyklôps ! Ouvre les lèvres de ta vaste gueule, car voici que les membres de tes hôtes, rôtis, bouillis, retirés du feu pour être mangés et engloutis, et posés sur la peau velue d'une chèvre, sont prêts à être broyés sous tes dents ! Je t'en prie, ne m'en offre pas. Charge tout seul le flanc de la nef. Je salue pour toujours cet antre et ce sacrifice impie de victimes que se fait le Kyklôps Aitnaien, lui qui se plaît à dévorer les chairs de ses hôtes. Il est féroce, le misérable qui égorge les étrangers suppliants qui viennent s'asseoir aux foyers de ses demeures, les coupant, les mangeant, et se repaissant, à l'aide de ses dents horribles, des chairs humaines cuites et retirées toutes chaudes de dessus les charbons !

ODYSSEUS.

O Zeus ! Que dirai-je des choses affreuses que j'ai vues dans cet antre, incroyables, telles que des fables, et non telles que des actions humaines ?

LE CHOEUR.

Qu'est-ce, Odysseus ? Le très impie Kyklôps a-t-il mangé tes chers compagnons ?

ODYSSEUS.

Certes, deux, après les avoir regardés et pesés pour reconnaître ceux qui avaient la chair la plus grasse et la plus délicate !

LE CHOEUR.

Comment, ô malheureux, avez-vous subi cela ?

ODYSSEUS.

Dès notre entrée dans l'antre rocheux, il alluma du feu, en jetant dans le large foyer des troncs de grands chênes qui eussent fait la charge de trois chars ; et il a dressé son lit auprès de la flamme. Il remplit ensuite jusqu'aux bords un kratèr de dix amphores ; et, après avoir trait ses vaches, il y versa le lait blanc. Et il a posé auprès un scyphon de lierre, large de trois coudées, et qui, semblait-il, en avait quatre de profondeur. Et il fit bouillir sur le feu un bassin d'airain ; puis, il prit des broches d'épine, durcies au feu par le bout, et dont le reste était poli par la serpe ; puis, des vases aitnaiens taillés par la hache . . . . . .
Et, quand tout fut préparé par cet odieux cuisinier d'Aidès, il saisit deux d'entre mes compagnons qu'il égorgea avec un certain ordre ; et il jeta l'un dans le creux bassin d'airain, et, prenant l'autre par le dernier tendon de la jambe, il lui écrasa la cervelle jaillissante contre une pointe aiguë du rocher ! Puis, enlevant les chairs avec son affreux couteau, il les rôtit sur le feu, et fit bouillir les autres membres dans le bassin. Et moi, misérable ! les yeux ruisselants de larmes, j'étais auprès du Kyklôps et je le servais ; et les autres, tels que des oiseaux, tremblaient de peur dans les coins de l'antre, et n'avaient plus de sang dans le corps. Enfin, quand rassasié de la chair de mes compagnons, il se fut recouché, renvoyant de sa gorge un air infect, il me vint quelque chose de divin dans l'esprit ; et, remplissant une coupe de ce vin de Marôn, je la lui offris, afin qu'il bût, en lui disant : — O fils du Dieu

de la mer, Kyklôps ! vois quel breuvage divin, liqueur de Dionysos, est sorti des vignes de la Hellas ! — Et lui, rassasié de cette abominable nourriture, il prit la coupe, et, la vidant toute, il la loua en levant les mains : — O le plus cher des hôtes, tu m'as donné une excellente liqueur après un excellent repas ! — Dès que je le vis tout réjoui, je lui donnai une autre coupe, sachant qu'il serait vaincu par le vin, et qu'il en recevrait son châtiment. Et il en était aux chansons; et, lui versant coupe sur coupe, je lui brûlais les entrailles avec ce vin. Et il chantait, tandis que mes compagnons pleuraient, et l'antre retentissait. Et je suis sorti sans bruit, et je veux vous sauver ainsi que moi-même, si vous le voulez. Dites-moi, si, oui ou non, vous voulez fuir cet homme inhospitalier, et habiter la demeure de Bakkhos avec les Nymphes Naiades ? Ton père, qui est là dedans, approuve ceci ; mais, sans force et altéré de vin, comme un oiseau englué, il hésite, pris par l'aile à la coupe. Toi, qui es jeune, sauve-toi avec moi, et réjouis ton ancien ami Dionysos qui ne ressemble pas au Kyklôps.

LE CHOEUR.

O très cher, plaise aux Dieux que nous voyions le jour où nous fuirons la tête impie du Kyklôps ! Car, il y a bien longtemps que nous n'usons pas de notre petit siphôn, sans pouvoir nous enfuir.

ODYSSEUS.

Ecoute donc quelle vengeance nous pouvons tirer de cette bête féroce capable de tout, et comment tu échapperas à la servitude.

LE CHOEUR.

Dis! Nous n'entendrions pas plus volontiers le son de la kithare asiatique que la nouvelle de la mort du Kyklôps!

ODYSSEUS.

Il veut aller se réjouir avec ses frères les Kyklopes, enivré qu'il est par cette liqueur de Bakkhos.

LE CHŒUR.

Je comprends. Tu songes à le tuer, l'ayant surpris seul dans les bois, ou à le précipiter du haut des rochers?

ODYSSEUS.

Rien de tel. Mon dessein est d'user de ruse.

LE CHŒUR.

Comment donc? Il y a longtemps que nous te savons habile.

ODYSSEUS.

Je veux le détourner de ce festin, en disant qu'il ne faut pas donner ce vin aux Kyklopes, mais mener joyeusement la vie, en gardant tout pour lui seul. Et, quand il dormira, dompté par Bakkhos, il y a là dedans un certain rameau d'olivier dont j'aiguiserai le bout avec l'épée, et que je mettrai au feu. Puis, quand je le verrai enflammé, je l'enfoncerai tout embrasé au milieu du front du Kyklôps, et je consumerai son œil en le brûlant par le feu. Et, comme un homme qui assemble la charpente d'une nef, remue sa tarière à l'aide de deux courroies, de même je

tournerai ce tison dans l'œil du Kyklôps, et je dessécherai sa prunelle.

LE CHŒUR.

Iô ! Je me réjouis ! Nous sommes fous de cette invention !

ODYSSEUS.

Puis, ayant mis toi, tes amis et le vieillard, dans la cavité de la noire nef, je vous emmènerai, à doubles avirons, loin de cette terre.

LE CHOEUR.

Peut-il se faire, comme dans une libation à un Dieu, que j'enfonce aussi le tison dans l'œil ? Je veux aussi le tuer pour ma part.

ODYSSEUS.

Certes, il le faut, car le tison est grand, et vous devrez le porter tous ensemble.

LE CHOEUR.

Je porterais le fardeau de cent chariots, si je pouvais par là écraser, comme un nid de guêpes, l'œil du Kyklôps funeste !

ODYSSEUS.

Maintenant, taisez-vous, car vous êtes au courant de la ruse, et quand je l'ordonnerai, obéissez à qui a ourdi la chose ; car je ne fuirai pas seul, en abandonnant mes chers compagnons qui sont là dedans. Certes, je pourrais fuir, étant sorti de l'antre profond ; mais il n'est pas juste, abandonnant mes amis avec qui je suis venu ici, de m'enfuir seul sain et sauf.

1er DEMI-CHOEUR.

Allons ! Qui est le premier ? Qui viendra après, tenant en main le tison, et, l'enfonçant dans les paupières du Kyklòps, crèvera son œil clair ?

2e DEMI-CHOEUR.

Tois-toi ! tais-toi ! Le discordant chanteur, déjà ivre, et rendant un son brutal, sort de sa demeure de pierre. Enseignons la débauche à cet ignorant ; bientôt il sera entièrement aveugle.

1er DEMI-CHOEUR.

Heureux celui qui s'enivre, tout réjoui de la douce liqueur des raisins, pressant un cher jeune homme dans ses bras ! et qui, sur les fleurs de son lit, caressant les cheveux brillants et parfumés d'une Hétaïre, chante : — Qui m'ouvrira ?

LE KYKLÔPS.

Pan ! pan ! pan ! Je suis plein de vin, et je me délecte de la volupté des repas, et, comme une nef de charge, mon ventre est plein jusqu'au dernier banc ! Cette herbe riante m'invite à célébrer la saison printanière avec mes frères, les Kyklopes. Allons ! allons ! Étranger, donne-moi l'outre !

2e DEMI-CHOEUR.

Beau, et regardant avec de beaux yeux, il sort de sa demeure. Il nous est cher, et il nous aime ! Les flambeaux attendent ton corps, et la tendre Nymphe est là dans l'antre plein de rosée ; et une couronne aux couleurs variées va bientôt ceindre ta tête !

ODYSSEUS.

Écoute, Kyklôps ! car je connais bien ce Bakkhos que je t'ai donné à boire.

LE KYKLÔPS.

Quel Dieu dit-on qu'est ce Bakkhos ?

ODYSSEUS.

Un très grand Dieu pour réjouir la vie des hommes.

LE KYKLÔPS.

Je l'éructe avec un grand plaisir, en effet.

ODYSSEUS.

Tel est ce Dieu. Il ne fait de mal à personne.

LE KYKLÔPS.

Comment un Dieu peut-il se plaire à prendre une outre pour demeure ?

ODYSSEUS.

Partout où on le place, il est content d'y rester.

LE KYKLÔPS.

Mais il ne sied pas que des Dieux mettent leur corps dans des peaux !

ODYSSEUS.

Qu'importe, s'il te réjouit ? Cette peau te déplaît-elle ?

LE KYKLÔPS.

Je hais l'outre, mais j'aime ce vin.

ODYSSEUS.

Reste donc ici, et bois, et sois heureux, Kyklôps !

LE KYKLÔPS.

Ne faut-il pas que j'en donne une part à mes frères ?

ODYSSEUS.

En l'ayant seul, tu seras plus honorable.

LE KYKLÔPS.

Mais en le partageant à mes amis, je serai plus bienfaisant.

ODYSSEUS.

L'ivresse aime les coups et les mauvaises querelles.

LE KYKLÔPS.

Je serais ivre, que personne ne me toucherait.

ODYSSEUS.

Ô cher ! qui a bu doit rester dans la demeure.

LE KYKLÔPS.

C'est un insensé celui qui, ayant bu, n'aime pas l'orgie !

ODYSSEUS.

Mais celui qui, étant ivre, reste dans la demeure, est sage.

LE KYKLÔPS.

Que faisons-nous, ô Seilènos ? Te semble-t-il que nous devrions rester ?

SEILÈNOS.

Il me semble. Qu'est-il, en effet, besoin d'autres buveurs, Kyklôps ?

LE KYKLÔPS.

Vraiment, la terre est toute pleine d'herbe fleurie !

SEILÈNOS.

Et il est beau de boire à la chaleur du soleil ! Couche-toi donc et repose ton flanc sur la terre.

LE KYKLÔPS.

Voilà ! Pourquoi mets-tu le kratèr derrière moi ?

SEILÈNOS.

Afin que nul ne le prenne.

LE KYKLÔPS.

C'est plutôt pour le boire en cachette. Mets-le au milieu. Et toi, ô mon hôte, dis-moi le nom par lequel je puisse t'appeler.

ODYSSEUS.

Personne. De quel bienfait te remercierai-je ?

LE KYKLÔPS.

Je te mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ODYSSEUS.

Voilà un beau don hospitalier, Kyklôps!

LE KYKLÔPS.

Ohé! toi, que fais-tu? Ne bois-tu pas en cachette?

SEILÈNOS.

Non! Mais il m'a baisé, parce que je lui semble beau.

LE KYKLÔPS.

Tu gémiras d'avoir aimé le vin qui ne t'aime pas.

SEILÈNOS.

Non, par Zeus! car il dit qu'il m'aime, parce que je lui semble beau.

LE KYKLÔPS.

Verse! Seulement, donne le plein scyphon.

SEILÈNOS.

Comment cela est-il mêlé? Goûtons un peu.

LE KYKLÔPS.

Tu me tueras. Donne-le comme il est.

SEILÈNOS.

Non, par Zeus! pas avant que tu te sois couronné, et que je l'aie goûté.

LE KYKLÔPS.

L'échanson est voleur !

SEILÈNOS.

Non, par Zeus ! Mais ce vin est doux. Il faut que tu te mouches avant de boire.

LE KYKLÔPS.

Voilà ! Mes lèvres et ma barbe sont propres.

SEILÈNOS.

Pose bien le coude ! Ensuite, bois comme je bois, et comme j'ai bu !

LE KYKLÔPS.

Hé ! holà ! que fais-tu ?

SEILÈNOS.

J'ai avalé fort agréablement d'une haleine.

LE KYKLÔPS.

Prends, mon hôte, et sois mon échanson.

ODYSSEUS.

La vigne est bien connue de ma main.

LE KYKLÔPS.

Allons, verse donc !

ODYSSEUS.

Je verse, mais tais-toi.

LE KYKLÔPS.

Tu veux une chose difficile de qui a beaucoup bu.

ODYSSEUS.

Voici. Prends, bois et ne laisse rien; mais qui a tout bu doit mourir.

LE KYKLÔPS.

Ah! la vigne est, certes, un bois parfait!

ODYSSEUS.

Si tu bois beaucoup après avoir beaucoup mangé, arrosant ainsi ton estomac désaltéré, tu tomberas endormi; mais, si tu laisses quoi que ce soit, Bakkhos te dessèchera!

LE KYKLÔPS.

Iô! J'ai mangé avec peine. C'est une volupté de vin pur! L'Ouranos me semble confondu avec la terre, et je vois le thrône de Zeus, et toute la sainte bande des Daimones! Je ne les baiserai pas. Les Kharites m'excitent, mais je me contente de ce Ganymédès-ci, et je me reposerai délicieusement, par les Kharites! L'amour des jeunes garçons me réjouit beaucoup plus que celui de ces mamelles!

SEILÈNOS,

Mais ne suis-je pas le Ganymédès de Zeus, ô Kyklôps?

LE KYKLÔPS

Certes, par Zeus! Et je t'enlève de la demeure de Dardanos.

SEILÈNOS.

Je meurs, enfants! Je vais subir un mal abominable!

LE CHOEUR.

Tu blâmes et tu outrages ton amant qui est ivre?

SEILÈNOS.

Hélas sur moi! Voilà un vin qui va me sembler très amer!

ODYSSEUS.

Maintenant, allons! fils de Dionysos, enfants de bonne race! L'homme est là dedans. Dompté bientôt par le sommeil, il rejettera de son noir gosier les chairs dévorées. Le tison rend déjà de la fumée; il ne reste rien à préparer pour que nous crevions l'œil du Kyklôps. Montre que tu es un homme!

LE CHOEUR.

Nous aurons un cœur de roche et d'acier. Cependant, entre avant que notre père souffre quelque infamie, car, ici, tout est prêt à agir pour toi.

ODYSSEUS.

Hèphaistos, Roi Aitnaien! brûle l'œil clair de notre

mauvais voisin, et tire-toi d'affaire d'un seul coup ! Et toi, fils de la noire Nyx, Hypnos ! tombe sur cette bête féroce ennemie des Dieux ! Après les glorieuses fatigues Troiennes, ne perdez pas Odysseus et ses marins par cet homme qui ne s'inquiète ni des Dieux, ni des mortels ! Sinon, il faut penser que la fortune est un Daimôn plus puissant que les Dieux.

LE CHŒUR.

La tenaille va serrer le cou de celui qui mange ses hôtes. Bientôt il perdra sa claire prunelle par le feu. Déjà le tison embrasé, le grand rameau du chêne est caché sous la cendre. Que Marôn, qui enivre, prépare le châtiment et arrache la paupière du Kyklôps, et qu'il boive pour sa perte ! Moi, je veux revoir Bakkhos qui aime le lierre, et abandonner la solitude du Kyklôps. Y parviendrai-je ?

ODYSSEUS.

Taisez-vous, par les Dieux, Satyres ! et restez en repos, la bouche close. Je ne vous permets ni de respirer, ni de cligner des yeux, ni de cracher, de peur d'éveiller ce mauvais, avant que son œil soit consumé par le feu.

LE CHOEUR.

Nous nous taisons, et retenons notre souffle dans nos gorges.

ODYSSEUS.

Allons ! Saisissez le tison, et entrez. Il est assez enflammé !

LE CHOEUR.

Ne rangeras-tu pas ceux qui, ayant saisi le bois ardent, doivent brûler l'œil du Kyklôps, afin que nous ayons une part de l'entreprise ?

1er DEMI-CHOEUR.

A la vérité, nous nous tenons un peu trop loin de la porte, pour que nous puissions enfoncer le feu dans l'œil.

2e DEMI-CHOEUR.

Et nous, voici que nous sommes boiteux !

1er DEMI-CHOEUR.

Ce qui vous arrive m'arrive aussi. Debout, je ne sais d'où il vient que mes pieds sont pris de convulsions !

ODYSSEUS.

Étant debout, vous avez des convulsions ?

2e DEMI-CHOEUR.

Et nos yeux sont pleins de poussière et de cendre !

ODYSSEUS.

O lâches, vous êtes de pauvres alliés !

LE CHOEUR.

C'est que nous avons compassion de notre dos et de notre échine, et que je ne veux point perdre mes dents sous les coups. Ceci, est-ce de la lâcheté ? Mais je sais

une excellente incantation d'Orpheus, qui fera que le tison ira de lui-même, dans le crâne, consumer l'œil unique du fils de Gaia !

ODYSSEUS.

Je savais depuis longtemps que telle était ta nature, et je le sais mieux encore maintenant. Il faut donc me servir de mes propres amis. Mais, si tu ne vaux rien pour l'action, exhorte au moins et soutiens par tes paroles le courage de mes compagnons.

LE CHOEUR.

Je ferai cela. Nous courrons des dangers dans les Kariens, et nos encouragements brûleront l'œil du Kyklôps. Iô ! iô ! hâtez-vous ! poussez ! brûlez les sourcils de cette bête féroce qui mange ses hôtes ! Enflammez, brûlez le Berger des brebis de l'Aitna ! Tourne et arrache, afin que, dans sa douleur, il ne te fasse beaucoup de mal !

LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi ! La lumière de mon œil est consumée !

LE CHOEUR.

C'est un beau païan ! Chante-le moi, ô Kyklôps !

LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi de nouveau ! Comme je suis outragé ! Comme je me meurs ! Mais vous ne vous échapperez pas

tout joyeux de cet antre, misérables ! Je vais me tenir sur le seuil de la porte, et je m'attacherai à vous par les mains.

LE CHOEUR.

Pourquoi cette clameur, ô Kyklôps ?

LE KYKLÔPS.

Je péris !

LE CHOEUR.

Tu parais défiguré.

LE KYKLÔPS.

Et malheureux aussi !

LE CHOEUR.

Étant ivre, es-tu tombé au milieu des charbons ?

LE KYKLÔPS.

Personne m'a perdu !

LE CHOEUR.

Alors, personne ne t'a fait de mal.

LE KYKLÔPS.

Personne m'a arraché la paupière.

LE CHOEUR.

Donc, tu n'es pas aveugle ?

LE KYKLÔPS.

Puisses-tu l'être ainsi !

LE CHOEUR.

Mais comment as-tu pu être aveuglé par personne ?

LE KYKLÔPS.

Tu railles ! Où est *Personne ?*

LE CHOEUR.

Nulle part, Kyklôps.

LE KYKLÔPS.

Afin que tu comprennes bien, c'est l'Étranger, le scélérat, qui m'a dompté par le vin qu'il m'a donné.

LE CHOEUR.

Le vin est violent, en effet, et difficile à vaincre.

LE KYKLÔPS.

Par les Dieux ! se sont-ils enfuis, ou sont-ils dans l'antre ?

LE CHOEUR.

Ils se tiennent là, cachés et muets sous la roche obscure.

LE KYKLÔPS.

De quel côté ?

LE CHOEUR.

A ta droite.

LE KYKLÔPS.

Où ?

LE CHOEUR.

Contre le rocher. Les as-tu ?

LE KYKLÔPS.

Malheur sur malheur ! Je me suis fracassé le crâne en me cognant !

LE CHOEUR.

Ils t'échappent !

LE KYKLÔPS.

C'est qu'ils n'étaient pas où tu disais !

LE CHOEUR.

Je ne dis pas qu'ils sont là.

LE KYKLÔPS.

Où donc ?

LE CHOEUR.

A gauche. Ils tournent autour de toi.

LE KYKLÔPS.

Hélas sur moi ! Je suis raillé ! Vous riez de mon mal !

LE CHOEUR.

Non plus désormais. Il est devant toi.

LE KYKLÔPS.

O le plus mauvais des hommes, où es-tu, enfin ?

ODYSSEUS.

Loin de toi. Je préserve soigneusement le corps d'Odysseus.

LE KYKLÔPS.

Comment as-tu dit ? Ayant changé de nom, tu en dis un nouveau.

ODYSSEUS.

Le nom d'Odysseus, celui que mon père m'a donné. Mais tu devais être châtié pour ta nourriture abominable. J'eusse brûlé Troia sans gloire, si je n'avais vengé sur toi l'égorgement de mes compagnons.

LE KYKLÔPS.

Hélas ! L'antique oracle est accompli ! Il était dit, en effet, que je serais aveuglé par toi, au retour de Troia, mais aussi que tu serais puni de cela en errant longtemps sur la mer.

ODYSSEUS.

Va, pleure ! Moi, j'ai fait ce que je dis, et je vais au rivage, et je pousserai ma nef vers la mer Sikélienne et vers ma patrie.

LE KYKLÔPS.

Jamais ! Car, de ce quartier de roche, je t'écraserai avec tous tes compagnons. J'irai sur la hauteur, et, bien

que je sois aveugle, je traverserai pour cela l'antre ouvert des deux côtés.

LE CHOEUR.

Et nous, devenus compagnons de navigation d'Odysseus, nous ne servirons désormais que Bakkhos.

FIN DU TOME SECOND.





TABLE

		Pages
X.	IPHIGÉNÉIA CHEZ LES TAURES	3
XI.	RHÈSOS	83
XII.	LES TRÔIADES	135
XIII.	LES BAKKHANTES	193
XIV.	LES HÈRAKLIDES	261
XV.	HÉLÉNÈ	311
XVI.	IÔN	399
XVII.	HÈRAKLÈS FURIEUX	491
XVIII.	ÈLEKTRA	555
XIX.	LE KYKLÔPS	625



Achevé d'imprimer

Le quinze janvier mil huit cent quatre-vingt-cinq

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS



